Mémoire de Licence

Los Angeles à l'heure du postmodernisme

Morphologie du bâti et identité socio-culturelle

PAR

Gilles Claivaz

Session de Juin 2006

Sous la direction du
Professeur Jean-Bernard Racine

Université de Lausanne
Institut de Géographie

Table des matières

Avant-propos 3

1.Introduction 6

1.1 Le plan 6

1.2 Idées reçues 9
1.2.1 Los Angeles, ville postmoderne ? 9
1.2.2 Extraits du récit de voyage 22

2. Questionnements autour de l'architecture et de l'urbanisme postmoderne à Los Angeles 35

2.1 Problématique 35

2.2 Architecture et urbanisme postmodernes : implications sociales 38
2.2.1 Les différentes tendances de l'architecture postmoderne 39
2.2.2 L'Ecole de Los Angeles 44
2.2.4 Implications sociales 63
2.2.3 Urbanisme postmoderne : principales matérialisations 69
2.2.5 Phénomènes postmodernes observables à l'échelle du bâti 74

3. Balade dans la mosaïque urbaine: approche documentaire *vs* observation visuelle 77

3.1 Préliminaires méthodologiques 77
3.1.1 Le terrain : déroulement pratique 77
3.1.2 Procédure d'analyse 82
3.1.3 Les sources 84
3.1.4 Considérations sur le découpage 87

3.2 Analyse des zones 89
3.2.1 Burbank- North Hollywood-San Fernando-Sherman Oaks-Canoga Park 89
3.2.2 Hollywood Hills - Bel Air - Beverly Hills - Westwood (UCLA) - Century City 101
3.2.3 West Hollywood - Sunset Strip - Sunset Blvd - Santa Monica Blvd - Melrose Ave jusqu'à Highland Ave 111
3.2.4 Malibu-Santa Monica-Venice Beach 121
3.2.5 Downtown LA 135
3.2.6 Orange County (Crystal Cathedral-Santa Ana-Anaheim) 144

4. Synthèse des résultats et examen de l'hypothèse de départ: du POSTmodernisme au *NEW urbanism* 158

4.1 Bilan des observations et analyse de la concordance des profils.....158
4.2 Remise en question de la problématique, critiques et solutions.....162
4.3 Le *new urbanism* ou l'émergence du post-postmodernisme.....165

Remerciements.....169

Bibliographie 170

ANNEXES I

Annexe I.....I

Annexe II.....I

Avant-propos

La genèse et le déroulement de cette étude n'ont pas été un long fleuve tranquille. Le processus s'est étalé sur une période très étendue, les idées ont mis du temps à mûrir. Pour en déceler les premières prémices, il faut remonter au printemps 2003. A cette époque, en collaboration avec un camarade, j'ai dû fournir une étude autour du thème : Los Angeles, ville post-moderne ? Le relatif succès de notre travail ainsi que les perspectives entre-aperçues ont plus qu'éveillé mon intérêt, ce qui m'a motivé à poursuivre dans cette voie, dans le cadre d'un travail de plus grande ampleur. J'ai alors entamé une période de documentation, de " défrichage ". Le temps est ensuite venu de se confronter au terrain et à ses réalités. Je me suis donc envolé pour Los Angeles au printemps 2004. Durant ce séjour, j'ai tenté d'acquérir un maximum d'expérience de la vie de cette cité en côtoyant ses habitants. J'ai reconnu des lieux aussi variés que possible, guidé dans mes pérégrinations par l'instinct, la curiosité mais aussi par les conseils précieux du Professeur Edward Soja qui supervisa mon séjour et qui, à chacune de nos entrevues, me suggérait de nouvelles voies à explorer. Ces deux mois passés là-bas m'ont permis de m'identifier à la vie locale tout en conservant un regard critique. Durant mes longues journées d'exploration, j'ai tenté de capter l'ambiance des endroits traversés en prenant de nombreuses photographies. Ces dernières sont l'empreinte matérielle de mon séjour. Ce sont d'ailleurs celles-ci qui constituent le matériau principal de notre analyse.

Après mon retour de Los Angeles, force est de constater que dès les premiers retours réflexifs sur mon expérience et les découvertes nouvelles, j'ai dû remettre en question toute la problématique prévue auparavant, qui s'était révélée peu pertinente à la lumière de mes nouvelles observations. Mais fallait-il que je m'en étonne ? Il s'agissait désormais de trouver comment exploiter les milliers de photos prises autour de la reformulation de notre problématique.

La question qui présuppose cette étude est celle de la nature du postmodernisme. En d'autres termes, il s'agit de définir ce qu'est le postmodernisme et par suite, la postmodernité. Depuis les premières utilisations de ce terme dans les années 60, le débat sur la question fait rage. Le postmodernisme est-il un concept, une théorie, une notion voire une condition ? Quelle est la signification du préfixe *post* ? La relation avec le modernisme est au centre de ce

questionnement. S'agit-il d'un après-modernisme avec un rejet des valeurs de ce dernier ou plutôt d'une suite, d'une évolution, plus ou moins continue. Certains, à l'image de E. Soja, proposent une alternative en remplaçant le préfixe latin *post* par son équivalent grec *meta*, qui, selon cet auteur, traduirait mieux certaines subtilités du concept[1]. En effet, *meta* ajouterait la notion d'*au-delà* à celle d'*après* contenue dans *post*. Pour Soja, le postmodernisme est, en somme, une transcendance du modernisme.

Il est important, selon nous, de souligner que le postmodernisme est multiple, son terrain d'application est infini, il est par conséquent absolument inapproprié de vouloir le réduire dans chaque champ d'application. L'architecture, l'économie, l'industrie, l'urbanisme, la société et bien d'autres domaines peuvent recevoir le qualificatif de postmoderne. Il est néanmoins possible et nécessaire de définir ses caractéristiques principales et universelles qui peuvent se décliner ensuite de façon spécifique selon les situations. Les traits majeurs du postmodernisme sont, selon nous, la pluralité, l'hétérogénéité, la multiculturalité, la fragmentation et le culte de la différentiation, de l'individu. En effet, dans notre société actuelle, avec l'amélioration extraordinaire des moyens de communication notamment, toutes les frontières ont tendance à être abolies. Sur le "web", les limites politiques n'existent plus et les distances sont devenues une notion caduque. Notre société d'information et de communication nous permet d'accéder sans efforts ou presque à une offre pléthorique, infinie. Comme le dit le philosophe Jean-François Lyotard, dans l'extrait ci-dessous, nous pouvons obtenir n'importe quoi n'importe où.

> " *on écoute du reggae, on regarde du western, on mange du McDonald à midi et de la cuisine locale le soir, on se parfume parisien à Tokyo, on s'habille rétro à Hong Kong, la connaissance est matière à des jeux télévisés. Il est facile de trouver un public pour les œuvres éclectiques. En se faisant kitsch, l'art flatte le désordre qui règne dans le " goût " de l'amateur. L'artiste, le galeriste, le critique et le public se complaisent ensemble dans le n'importe quoi, et l'heure est au relâchement.* "[2]

Chacun dispose donc d'un éventail infini de possibles, il fait son choix individuel, se distinguant ainsi de ses semblables. Par ailleurs, les cultures se mélangent avec les migrations de population, la société devient hautement hétérogène. L'ensemble de ces tendances est

[1] In *Thirdspace : journeys to Los Angeles and other real-and-imagined places,* SOJA, Edward W., p.33, *op. cit.*
[2] In *Le postmoderne expliqué aux enfants,* LYOTARD, Jean-François, p.22, *op.cit*

incontestable de nos jours, elles sont omniprésentes, du moins dans le monde occidental développé. Le postmodernisme touche de nombreux domaines d'application. En fonction des caractéristiques propres de ceux-ci, il pourra prendre des formes variables, déclinant les tendances évoquées brièvement plus haut. Nous aurons justement l'occasion d'observer, dans cette étude, les formes prises par le postmodernisme dans les domaines de l'architecture et de l'urbanisme.

1.Introduction

1.1 Le plan

Intéressons nous maintenant au plan détaillé qui nous guidera à travers notre étude. Celle-ci sera divisée en quatre parties. La première aura pour but d'amorcer notre réflexion en analysant les idées reçues qui circulent autour de Los Angeles afin de les neutraliser pour qu'elles ne viennent pas contaminer la suite de notre analyse. La seconde partie s'ouvrira par l'énoncé de notre problématique de recherche, puis nous nous immergerons dans le cadre théorique nécessaire à sa pleine compréhension et exploitation. Dans la troisième partie, nous explorerons la mosaïque de Los Angeles à la lumière de notre hypothèse de travail. Quant à la quatrième partie, elle mettra un point final à cette étude en en dressant le bilan avant d'esquisser une ouverture du débat et proposer quelques pistes pour le futur.

La première partie sera donc dédiée à l'étude des nombreuses idées reçues qui circulent autour de notre sujet. L'objectif de cette démarche est, en mettant en évidence certains stéréotypes et lieux communs, de tenter de nous en affranchir. Nous nous pencherons, tout d'abord, sur une étude menée précédemment par nous-même sur un sujet proche de celui qui nous occupe désormais. Avec le recul du temps et l'expérience emmagasinée depuis, ce travail a montré de nombreuses limites, notamment dans la naïveté de l'analyse et surtout, sur le caractère parfois dépassé de sa problématique. Signalons au passage, que ce sont précisément les défauts et l'incomplétude de ce travail qui nous ont stimulés à approfondir le sujet.

Dans un deuxième temps, nous poursuivrons notre démarche de désamorçage des stéréotypes en analysant quelques extraits du journal de bord que nous avons rédigé lors de notre périple à Los Angeles. Nous avons alors consigné sur le vif nos plus fortes impressions. Dans un style brut, nos étonnements, surprises, interrogations et parfois, désapprobations y sont transcrites. L'analyse de ces courts extraits nous permettra de dégager et comprendre l'évolution de notre point de vue face à la réalité du terrain, réalité qu'aucune somme de savoir documentaire ne peut remplacer. Nous mettrons en évidence les stéréotypes ancrés dans notre esprit et qui émergent dans notre discours. A ce titre, il particulièrement intéressant d'étudier un discours brut, matérialisant nos impressions " à chaud " car la " censure " intellectuelle n'a pu être mise

en place, les stéréotypes sont nettement moins masqués ou tempérés, comme cela peut se produire avec le recul. Nous essayerons d'identifier l'origine des stéréotypes découverts ainsi que leur processus de formation.

La seconde partie sera, dans un premier temps, consacrée à la mise en place de la problématique générale de notre étude. Nous tenterons d'y exposer, avec le plus de transparence possible, le processus qui nous a mené à la formulation finale de ce questionnement. De cette façon, nous espérons permettre au lecteur d'intégrer notre raisonnement et suivre sans difficultés les cheminements de ce dernier. Après avoir exposé le processus de formation, nous définirons clairement notre problématique ainsi que l'hypothèse de travail qu'elle sous-entend. Il s'agira ensuite d'envisager quelques unes des hypothèses corrélatives et leurs implications prévisibles.

Dans un deuxième temps, nous poursuivrons la construction de notre raisonnement avec pour objectif d'assurer la transition entre la partie théorique de notre analyse et sa partie analytico-pratique tournée vers l'étude du bâti des différentes zones de Los Angeles. Dans le chapitre 2.2, nous tenterons d'étendre le cadre théorique défini par notre problématique en proposant un exposé des diverses tendances traditionnelles de l'architecture postmoderne. Nous pourrons ainsi dégager les composantes majeures du postmodernisme en architecture. Nous verrons ensuite comment elles se sont matérialisées dans le contexte particulier de Los Angeles. Nous passerons ainsi en revue les architectes les plus emblématiques de la région, ce qui nous permettra de donner un aperçu concret des styles d'architecture que l'on retrouvera dans partie pratique de notre étude. Après cela, dans l'optique de notre problématique, nous esquisserons le tableau des implications sociales liées aux différents types d'architecture.

La suite de la seconde partie aura pour objectif de constituer la contrepartie urbanistique aux développement sur l'architecture qui la précède. Nous dresserons la liste des manifestations postmodernes ayant pour cadre l'urbanisme et qui sont observables à l'échelle d'observation réduite qui est la notre durant cette étude. Finalement, la deuxième partie prendra fin sur une synthèse des chapitres précédents dans laquelle nous exposerons les formes concrètes du postmodernisme, dans l'architecture et l'urbanisme, que nous serons susceptibles de retrouver dans l'analyse. Par la même occasion, nous expliciterons les implications sociales en rapport avec chacune des formes. Ce dernier chapitre sera donc une sorte de guide que nous emploierons dans la troisième partie.

La troisième partie traitera l'aspect analytique de notre étude. Dans un premier temps, nous évoquerons le déroulement du travail de terrain. Quelle a été la marche à suivre ?, Quels ont été les problèmes auxquels nous avons été confrontés?, Quelles sont les limites du procédé et quelles sont les améliorations que l'on pourrait y apporter ? Telles sont les questions auxquelles nous tenterons de répondre à ce stade. Nous poursuivrons en explicitant en détail la procédure d'analyse que nous avons appliquée. Celle-ci est assez particulière. Nous exposerons ses avantages, la manière par laquelle nous y sommes parvenus ainsi que sa capacité à tester notre hypothèse et donc son utilité pour notre problématique. Nous discuterons ensuite des différentes sources utilisées dans notre analyse. Quels sont les différents types, quelles sont leurs origines ainsi que les qualités et défauts de chacun d'entre eux. Finalement, nous exposerons la méthode utilisée pour parvenir au découpage des différentes zones de notre analyse. Nous justifierons notre choix qui est, mentionnons le déjà, en partie, subjectif. Nous répondrons notamment aux questions suivantes : qu'est-ce qui justifie l'intérêt pour certaines zones ?, pourquoi d'autres semblent avoir été ignorées ?, comment a-t-on défini les limites des zones ?.

Après cet intermède méthodologique, nous passerons à l'analyse à proprement parler. Nous explorerons chacune des zones et les étudierons séparément tout en esquissant déjà des parallèles et comparaisons lorsque que la situation s'y prête. Sans entrer dans les détails, notre analyse se déroulera de la façon suivante : il s'agira de confronter trois types de sources: des données statistiques, des sources littéraires et des clichés pris sur place. Nous mettrons évidence les profils sociaux que nous pouvons dégager de chacune d'elles puis nous comparerons ceux-ci. A la lumière de ces confrontations, nous tenterons d'éprouver notre hypothèse de travail pour chacun des cas particuliers.

La quatrième partie de notre étude aura pour objectif de synthétiser l'ensemble des résultats obtenu au chapitre précédent. Nous aurons ainsi l'occasion d'examiner, de manière globale, la pertinence de notre hypothèse de travail. Nous ferons un bilan autocritique des points positifs et négatifs. A la lumière des conclusions tirées de l'examen de notre problématique, nous tenterons ensuite d'esquisser quelques alternatives pour corriger les faiblesses constatées.

Finalement, en guise de conclusion, nous présenterons les approches les plus récentes en matière d'urbanisme. Ces approches ont pour but de remédier aux défauts constatés dans la

théorie urbanistique postmoderne. Ces tendances peuvent être regroupées sont le terme *new urbanism*. A l'occasion du dernier chapitre, nous verrons quelques exemples de mesures préconisées par ce genre nouveau de politique urbaine.

1.2 Idées reçues

1.2.1 Los Angeles, ville postmoderne ?

Comme nous l'avons dit en introduction, c'est le travail " Los Angeles, ville post-moderne ? ", réalisé avec un camarade, qui est à l'origine de la présente étude. Cette recherche avait, avant tout, un objectif didactique et formel, ainsi l'aspect méthodologique primait sur l'analyse. Néanmoins, nous y avions esquissé certaines pistes que nous poursuivrons dans ce travail.

" Los Angeles, ville post-moderne ? "[1] était basée sur une somme relativement importante de sources bibliographiques. Bien que la plupart de ces sources aient constitué la pointe de la recherche sur le sujet, nous nous sommes rendu compte, avec le recul du temps et l'expérience emmagasinée, qu'elles présentaient deux problèmes majeurs. Le premier de ces problèmes est le décalage temporel entre les faits étudiés et la réalité. Tout d'abord, il faut constater que si les sources documentaires sur notre sujet ne manquent pas, elles ne sont pas toutes suffisamment récentes. Certains ouvrages restent incontournables mais ils décrivent une réalité d'il y a dix ou vingt ans. Le décalage temporel est aussi présent dans les ouvrages les plus récents. En effet, lorsque l'on additionne le temps nécessaire à l'analyse liée à un ouvrage, l'écriture de celui-ci et son édition, on constate qu'en général, un minimum de deux ans s'écoule entre le début et la fin du processus. Cet écart est d'ailleurs souvent bien supérieur et le décalage non négligeable, notamment dans le cas où des statistiques sont utilisées, puisqu'elles ne paraissent qu'à des intervalles assez importants. Ainsi, il est par essence, quasiment impossible de trouver des études qui décrivent une réalité actuelle. Néanmoins, l'impact de ce décalage est parfois négligeable. Ce n'est malheureusement pas le cas à Los Angeles car la société y poursuit une évolution de plus en plus rapide. Il devient donc absolument nécessaire de faire l'expérience de cette " réalité " pour avoir le plus de chances d'être "à jour".

[1] Ce texte est reproduit en annexe (ANNEXE I).

Cela nous amène à notre second problème majeur lié à l'utilisation uniquement de sources documentaires: la problématique de la réalité. En effet, LA réalité n'existe pas. Il n'y a pas de réalité unique et objective. Ce concept est par nature subjectif, raison pour laquelle, on ne peut, dans le cadre d'une étude approfondie, se contenter de recherches documentaires car leurs auteurs y proposent, consciemment ou non, LEUR réalité. L'étude documentaire reste très intéressante et nécessaire dans la mesure où, d'une part, on peut y trouver un ensemble de réflexions hors de portée d'un seul individu et, d'autre part, la diversité des opinions y est très étendue.

Pour la suite de notre propos, nous allons nous pencher sur quelques extraits de notre précédente étude " Los Angeles, ville post-moderne ? ", afin de montrer concrètement quels peuvent être les défauts d'une étude basée uniquement sur des sources documentaires et sans expérience de terrain. Signalons toutefois, à notre décharge, que les conditions de l'étude étaient précisément celles d'une recherche documentaire, sans expérience de terrain requise.

Comme nous venons de le voir, dans le cadre d'une étude avec des objectifs élevés comme la nôtre, la recherche documentaire n'est plus suffisante même si elle reste indispensable. Il devient alors nécessaire de construire sa propre vision de la réalité en faisant l'expérience du terrain. Nous allons maintenant nous intéresser concrètement à notre étude " Los Angeles, ville postmoderne ? ". Nous nous concentrerons quasiment exclusivement sur les chapitres 3 et 4 de ce travail pour deux raisons : tout d'abord, ces deux chapitres ont été écrits par votre serviteur, la responsabilité des propos tenus lui revient donc, de même que les critiques relatives. De plus, il faut rappeler que les deux premiers chapitres de l'étude avaient pour objectif d'apporter la base théorique pour les deux chapitres suivants et qu'ils n'abordaient pas directement la perspective *angelina*[2] qui était réservée aux chapitres 3 et 4. Notre critique se concentrera donc sur ces derniers.

Premières corrections

Notre examen débute dès les premières lignes du chapitre 3. En effet, après un bref plan de ce

[2] Dans cette étude, nous avons pris le parti d'utiliser la déclinaison hispanisante pour désigner les habitants de Los Angeles. Cette décision se justifie d'abord par l'origine hispanique du nom de la ville mais aussi par l'omniprésence de plus en plus forte de la communauté latino-américaine dans la ville. L'on retrouvera donc : *angelina*, *angelinas*, *angelino*, *angelinos* pour désigner, tout au long de notre étude, les habitants de Los Angeles.

dernier, nous y présentions une introduction sur Los Angeles. Quatre thèmes principaux y étaient développés, à savoir : les fondements historiques de la ville, sa croissance exponentielle et son étalement, son mélange ethnique et "Hollywood". Il est évident qu'étant donné que des livres entiers ne suffisent pas à présenter cette cité, les quelques lignes que nous avions décidé d'y consacrer étaient largement insuffisantes. Ainsi l'on peut dire que, bien qu'il était nécessaire de faire un choix dans les thèmes abordés, ces derniers auraient dû être mieux développés. Pourtant, à notre sens, le reproche principal que l'on puisse faire à cette introduction n'est pas sa brièveté mais bien l'inexactitude de certains de ses propos à la lumière de l'expérience du terrain et de la lecture de documents plus récents.

> " La croissance de cette mégalopole est spatialement plutôt aléatoire et n'a jamais, jusqu'à une époque récente, intégré la notion de concentration, dans la mesure où elle a toujours montré une attirance vers l'idéal pastoral traduit par une maison individuelle pour chacun. Ainsi actuellement, Los Angeles se caractérise par une démesure spatiale impressionnante avec le lot d'inconvénients l'accompagnant : surpopulation automobile, congestion du réseau routier, pollution, temps de trajet importants,… " [3]

Dans les propos cités ci-dessus, nous insistions sur l'étalement et la faible densité de l'agglomération *angelina*. Si cette réalité a bien contribué à créer le paysage de Los Angeles, ce n'est plus une réalité omniprésente. En effet, d'une part, bien que de nombreuses banlieues résidentielles soient toujours essentiellement constituées de maisons individuelles, leur concentration ne peut être niée. L'un des exemples que l'on peut citer pour illustrer cette réalité est celui des banlieues situées au Nord des collines d'Hollywood comme Sherman Oaks. Cette région est facilement observable depuis la célèbre Mulholland Drive. Ces cités accueillent principalement une classe moyenne dans des maisons assez modestes ou des immeubles de quelques appartements. Ainsi, si l'on n'atteint pas la densité de certains centre-villes, les habitations se succèdent sans discontinuer à perte de vue, ce qui, pour nous, est le signe d'une certaine densité.

D'autre part, sur le plan de ce que l'on pourrait qualifier de densité " pure ", les conceptions autour de Los Angeles doivent être revues. En effet, la densité de certains secteurs de

[3] In "Los Angeles, ville post-moderne?", Annexe I, p. XVII

Downtown égale voire dépasse désormais celle de Manhattan. Ce phénomène est, selon les spécialistes, principalement lié à l'immigration latino-américaine. Les Mexicains, Portoricains et autres s'entassent littéralement dans les immeubles, très souvent délabrés, du sud de Downtown, faisant ainsi exploser la densité dans cette zone. A noter que cette situation peut, semble-t-il, s'expliquer par la pauvreté de ces familles mais aussi par des traditions culturelles qui poussent tous les membres d'une famille à se regrouper. Ainsi, notre présence sur le terrain nous a permis de mieux appréhender la réalité et sa rapide évolution, ainsi que de remettre en cause l'un des plus vieux stéréotypes sur Los Angeles

Le *patchwork* ethnique

Plus loin dans notre précédente étude, nous discutions de l'aspect *patchwork* de la répartition ethnique à Los Angeles. Avec le recul dont nous disposons désormais, il nous paraîtrait plus judicieux de combiner l'appartenance ethnique avec une variable socio-économique. En effet, à l'heure actuelle, le critère ethnique est assez diffus. Les zones traditionnellement dominées par certains groupes ethniques sont envahies par de nouveaux arrivants. Concrètement, l'on peut prendre l'exemple des secteurs afro-américains du sud de Downtown. Relativement récemment, une partie de cette communauté a pu trouver les ressources pour quitter le secteur. Alors que les partants pouvaient espérer une vie meilleure allant de pair avec leur ascension sociale, la zone qu'ils avaient quittée devenait de plus en plus pauvre et sinistrée. Ces départs furent rapidement compensés par l'arrivée massive d'immigrés d'Amérique latine encore plus pauvres. D'autres zones de la ville sont touchées par une évolution similaire, évolution qui frappe toutes les strates de la société. En effet, dans une certaine mesure, les classes dominantes, jadis plus ou moins fermées, ont subi un même type d'évolution. L'hégémonie WASP est aujourd'hui battue en brèche par de nouveaux arrivants (élite asiatique et afro-américaine).

Les exemples cités plus haut nous permettent de comprendre que le simple critère ethnique ne présente plus un aspect de *patchwork* satisfaisant, il est devenu trop complexe, trop irrégulier. Néanmoins, cet aspect de *patchwork* peut toujours être obtenu si, comme on l'a déjà proposé plus haut, l'on ajoute au critère ethnique une variable socio-économique.

Postmodernisme et postfordisme

Dans notre étude " Los Angeles, ville postmoderne ? ", nous nous étions intéressés à l'industrie, secteur dans lequel la transition entre l'époque moderne et postmoderne a été assez marquée. Le passage au régime dit d'accumulation flexible a laissé une forte empreinte sur la géographie urbaine et péri-urbaine. Nous avions suivi une classification proposée par Edward W. Soja qui distinguait : les technopoles, les " *low-skill, labor intensive, and design- or fashion-sensitive industries* " et les FIRE (*Finance, Insurance and Real-Estate*). Il est évident que nos propos d'alors n'avaient pour but que de présenter un aperçu général de la situation. Néanmoins, si les quelques lignes concernant les technopoles nous paraissent relativement satisfaisantes, il n'en est pas de même en ce qui concerne les deux catégories suivantes. En effet, les sources utilisées à l'époque se sont révélées dépassées et dans tous les cas nettement insuffisantes. C'est pourquoi nous allons profiter d'y ajouter quelques corrections et compléments apportés par notre expérience de terrain et nos recherches ultérieures.

En ce qui concerne les " *low-skill, labor intensive, and design- or fashion-sensitive industries* ", nos avions écrit à l'époque :

> " Ces sociétés vivent en symbiose avec tout types d'activité pouvant leur fournir une clientèle, c'est pour cette raison qu'on les retrouve disséminées dans le centre-ville (Downtown) ainsi que dans d'autres centres qui se chargent d'attirer des acheteurs potentiels dont les artisans commerciaux profitent ensuite. Ils ne pourraient survivre en étant isolés, ne pouvant compter que sur leur seul attrait. Leur proximité avec les centres de l'industrie des loisirs est presque une règle. "[4]

Il est évident que, comme nous le mentionnions, la proximité de ce genre de commerces avec d'autres types d'industries, particulièrement celle des loisirs, ne peut que lui être bénéfique comme le montre l'exemple d'Hollywood Blvrd sur lequel de nombreuses boutiques de souvenirs mais aussi d'habits, de bijoux et autres épiceries fleurissent. Néanmoins, la localisation de ce genre de commerce est bien plus complexe. Tout d'abord, du fait de leur taille assez restreinte, les marchands d'habits et autres peuvent s'implanter plus ou moins

[4] ibidem, p. XXI

n'import où et de façon à première vue anarchique. En général, l'on peut les trouver, dans la plupart des quartiers, le long des axes principaux. L'une des caractéristiques les plus marquantes lorsque l'on s'intéresse à ce type de commerce est leur localisation dans les *mini-malls* au croisement des grandes artères. Ces *mini-malls* sont absolument indissociables de la géographie urbaine de Los Angeles. Ils sont en général composé d'un ou deux fast-foods, d'une droguerie-pharmacie, d'un magasin d'habits et un de bijoux ainsi que d'un salon de coiffure ou de beauté, sans oublier leur parking. Cet exemple montre encore une fois l'intérêt, voire la nécessité pour de petites entreprises de se regrouper, soit avec d'autres secteurs commerciaux, soit entre elles, comme nous allons en voir plusieurs exemples. Le premier exemple et peut-être l'un des plus significatifs, est celui de Melrose Ave. En effet, sur son tronçon entre Fairfax et Highland Ave, étudié plus en détails dans la partie 3, cette rue est composée d'un alignement de boutiques, essentiellement des habits mais aussi des accessoires divers et du mobilier, toutes plus *fashion* les unes que les autres. Dans ce cas, nous avons affaire à une concentration de type linéaire que l'on retrouve notamment, dans une même sensibilité, à l'Ouest de Fairfax sur Santa Monica Blvrd mais aussi dans les cas de Sunset Strip et Rodeo Dr. mais dans un autre registre cette fois, puisqu'il s'agit de commerces d'hyper-luxe qui n'ont plus grand'chose à voir avec le travail peu qualifié et intensif désignant le secteur qui nous intéresse. Les " low-skill… " sont aussi présents parfois dans les centres commerciaux géants qui sont disséminés dans la région de Los Angeles. Il ne faut toutefois pas confondre les boutiques dont le commerce est " artisanal " avec les succursales d'entreprises nationales ou internationales, équivalentes de nos "H&M" et "Zara" que l'on trouve dans chaque centre commercial. Nous en concluons donc que, comme les propos qui précèdent le démontre, nos affirmations de l'époque étaient fort incomplètes et parfois erronées. Notre expérience postérieure du terrain nous a permis de mieux appréhender cette réalité dans sa complexité.

Selon la classification élaborée par Soja, les "FIRE" sont les entreprises oeuvrant dans la finance, les assurances et l'immobilier. Dans " Los Angeles, ville post-moderne? " nous affirmions leur proximité avec l'industrie des loisirs, ce qui nous menait, par des chemins détournés, à la problématique de la centralité et donc à la place de Downtown. Nous reviendrons par la suite sur ce vaste questionnement. Pour l'instant nous allons nous concentrer sur l'implantation des FIRE. Pour commencer, il faut signaler que la monumentalité quasi générale des bâtiments qui abritent ce secteur de l'économie constitue un avantage certain sur le terrain lorsqu'il s'agit de se faire une idée de leur localisation. En

effet, les banques, groupes immobiliers et autres acteurs de la finance s'illustrent par une surenchère architecturale verticale, il est ainsi aisé de les localiser. Grâce à ce critère quasiment imparable, l'on peut délimiter les principaux centre financiers de l'agglomération *angelina*. Il s'agit évidemment de Downtown, de Long Beach et de Century City auxquels il faut ajouter l'axe reliant Downtown à Century City en suivant Wilshire Blvrd. La découverte de cette réalité devient incontournable lorsque, après avoir sillonné les rues de ces différents lieux et contemplé ces gratte-ciel aux noms de banques et autres multinationales, l'on prend du recul et que l'on observe la ville depuis les collines d'Hollywood ou le Getty Center.

Century City et UCLA vus depuis le Getty Center (Gilles Claivaz)

Désormais, il nous paraît absolument indispensable de remettre en question notre affirmation sur le lien entre les FIRE et l'industrie des loisirs. En effet, si à Century City l'on trouve le siège de plusieurs sociétés de l'industrie du disque, de la télévision ou du cinéma, ce n'est pas le cas à Downtown ou à Long Beach. Certains tenteront d'argumenter en rappelant la présence du très récent Disney Concert Hall à Bunker Hill (Downtown) ou en évoquant de possibles relations financières entre des multinationales et les studios hollywoodiens mais dans tous les cas, il nous semble désormais difficile de prétendre à un lien entre la localisation des entreprises du secteur du FIRE et celles des loisirs.

Le *redistricting* en question

Dans notre étude " Los Angeles, ville postmoderne ? ", nous évoquions la question du *redistricting*. Avec le recul, nous nous sommes rendus compte que nos propos d'alors ne distinguaient pas suffisamment le discours officiel, des buts cachés et des réalisations sur le terrain. Pour rappel, le *redistricting* est un projet qui avait pour objectif officiel de redonner un pouvoir politique aux minorités en modifiant les limites des districts de Los Angeles. Derrière ce discours socialisant et porteur d'espoir pour les classes défavorisées, se cachaient des objectifs bien moins louables dont les effets n'ont pas tardé à être découverts lors de la mise en place des nouvelles structures. Non seulement, comme nous l'avions affirmé dans notre précédente étude, le *redistricting* a permis d'enfermer les minorités dans des enclaves d'exclusions qui sont devenues des zones dans lesquelles les règles sont différentes. Mais, de plus, certains secteurs sont laissés en friche, la police n'y vient plus et laisse les gangs dicter leurs lois. Il devient plus facile de stigmatiser ces quartiers ou au contraire, de les ignorer. Lorsque l'on observe attentivement les modifications apportées par le *redistricting*, on s'aperçoit qu'au lieu de renforcer le pouvoir politique des minorités, celui-ci a été dilué.

Postmodernisme et quête du sens

Plus loin, nous abordions, dans le chapitre intitulé " Los Angeles ou la quête illusoire du sens ", la problématique du manque supposé de sens dans le quartier de Downtown. Selon notre conception du postmodernisme, la quête du sens en serait l'un des trois piliers. Nous définissions le sens comme suit :

> " le sens est l'ensemble des idées qui sont rattachée à un objet, une action et qui nous permet de le définir. "[5]

puis nous poursuivions

> " Si l'on étudie le fonctionnement du processus significatif, on remarque que le sens n'existe que par le lien à des références. S'il n'y a pas de référence ou de lien, le sens ne peut exister. "[6]

[5] In "Los Angeles, ville post-moderne? ", Annexe I, p. XXV
[6] *ibidem*

Nous jugions cette quête illusoire étant donné que selon notre analyse d'alors, Los Angeles ne possédait pas de véritables symboles urbains pouvant agir comme référent et ainsi être vecteurs de sens. Cette opinion était otage de notre vision habituée aux standards européens. En effet, c'est principalement les temps historiques qui, en voyant la succession d'évènements, fournissent des références et permettent ainsi aux villes de revendiquer un sens. Ainsi, il est évident que l'on ne peut comparer l'histoire de Los Angeles avec celle des cités européennes ou asiatiques qui ont des siècles voire des millénaires de traditions, mais ce n'est pas pour autant que les deux siècles d'histoire *angelina* n'ont pu produire des références. En approfondissant notre analyse nous avons découvert quelques éléments du patrimoine *angelino* qui sont potentiellement des références. Il est évident que ces éléments ne seront pas des éléments " classiques " tels que des églises, des palais, des châteaux et leurs fortifications,…

Le bâti urbain comme référence symbolique

Nous avons sélectionné quelques éléments du paysage urbain de Los Angeles qui sont incontestablement des références potentielles. Le premier est le *pueblo*, site de la ville primitive. Il marque l'implantation aux premiers temps de Los Angeles des chercheurs d'or puis des premiers *ranchos*. Même s'il n'occupe plus depuis longtemps un rôle important pour l'agglomération, il reste un témoin historique et joue un certain rôle dans la communauté latino qui y trouve un rappel de ses origines. Chaque année, le quartier revit particulièrement pour les célébrations de Cinco de Mayo, fête populaire mexicaine.

La seconde référence que nous avons sélectionné est la gare de Union Station située aux abord immédiat du *pueblo*. Elle est un élément important du patrimoine urbain *angelino* dans la mesure où elle symbolise la liaison de Los Angeles au réseau national des chemins de fer, événement qui a été absolument décisif dans l'expansion de l'agglomération.

Le troisième élément choisi est le bâtiment du L.A. Times. Ce quotidien est une véritable institution. Il rappelle aux plus érudits les premières luttes de pouvoir, la dynastie Otis-Chandler, la rivalité entre Downtown et le Westside ainsi que d'autres épisodes de l'histoire

angelina que Mike Davis raconte en détails dans *City of quartz*[7].

Même si elles ne sont pas contemporaines avec les évènements qui ont agité le quartier, les Watts Towers sont un symbole fort de la révolte des classes défavorisées face à la violence institutionnalisée du pouvoir politique. En effet, à deux reprises, en 1965 et en 1992 les rues du quartier se sont littéralement enflammées, laissant apparaître des images de guerre civile. Ainsi le monument porte une connotation très forte pour la population du ghetto et peut-être encore plus pour les gens de l'extérieur, pour qui il agit comme métaphore de la misère, de la violence,…

Certains bâtiments liés au sport peuvent être considérés comme des références urbaines. Prenons deux exemples, le premier est celui du "Forum" d'Inglewood. Cette salle qui accueillait parfois des concerts était avant tout connue pour être l'antre des Los Angeles Lakers, l'une des associations sportives les plus prestigieuses au monde. Son rôle n'était pas limité à la sphère sportive, il avait un rôle plus social, c'est un exemple du sport en tant que vecteur d'intégration sociale. Dans notre société postmoderne, les chanteurs, acteurs et sportifs sont les nouveaux leaders charismatiques. Les stades ont remplacé les églises dans le cœur des fidèles. Notre second exemple est le "Los Angeles Memorial Coliseum". Cet immense stade (jusqu'à 105'000 places) a, notamment, été le théâtre des jeux olympiques de 1932 et 1984. Aujourd'hui, son avenir est incertain mais il reste, pour le moment, un symbole urbain du passé de la Cité des Anges. Ces deux stades représentent des moments forts pour tous les amateurs de sport de la région et sont aussi la marque d'espoir pour les populations défavorisées pour lesquelles, le sport est l'unique échappatoire face à leur misère. Il est finalement intéressant de noter que ces deux bâtiments, aussi bien dans leur appellation que dans leur architecture, présentent des références incontournables à l'antiquité. Cela peut être interprété comme une volonté de s'intégrer au passé et d'en acquérir ainsi légitimité et prestige. Cette remarque s'applique surtout au "Memorial Coliseum" alors que pour le "Forum", l'intention est probablement nettement plus superficielle.

Le développement exponentiel de Los Angeles est à mettre principalement sur le compte de son secteur industriel. En effet, dès les premières décennies du 20ème siècle, de nombreuses industries se sont implantées dans la région. Il s'agissait essentiellement d'entreprises actives

[7] *City of quartz : Los Angeles, capitale du futur,* DAVIS, Mike, *op. cit.*

dans les domaines militaires et automobiles. Durant les périodes les plus fastes, ces industries employaient des centaines de milliers de travailleurs issus des classes moyennes et inférieures, permettant ainsi à ces derniers de vivre décemment. Dès les années 60, le secteur industriel subit une mutation matérialisée par le passage des immenses chaînes de montage à des unités spécialisées de taille plus réduite. La fermeture progressive de la plupart des usines plongea des pans entiers de la population dans une situation extrêmement difficile voire sans issue. Dans ce contexte, les ruines industrielles ne peuvent-elles pas être considérées comme des symboles urbains ?

Absence ou faillite du sens?

Dans notre précédente étude, nous proclamions l'absence de sens dans l'environnement urbain de Los Angeles mais à la lumière, notamment, des éléments qui précédent nous pencherions désormais plutôt pour une faillite du sens. En effet, les symboles urbains existent mais plusieurs facteurs que nous allons étudier semblent les rendre relativement inopérants.

Le premier problème que l'on retrouve dans ce domaine est la portée symbolique de chaque élément. Il semble que la plupart des symboles urbains présents à Los Angeles aient une portée symbolique assez réduite, ils n'agissent en tant que références que sur un groupe restreint : les défavorisés, l'élite blanche, les immigrés latino-américains,.. Ce ne sont pas des références universelles. Ces éléments ne parviennent pas à créer un consensus, à s'imposer en tant que représentation de la ville à laquelle la majorité de la population adhèrerait et que les gens de l'extérieur adopterait. La tour Eiffel, le Sacré Cœur ou les Champs-Élysées agissent de telle sorte pour Paris, la Statue de la Liberté et l'Empire State Building en font de même pour New-York, etc… Ces éléments sont des symboles spécifiques, ils représentent la ville dans son ensemble, sa population, leur symbolique est universelle, elle est reconnue dans le monde entier. A l'inverse, aucun des éléments que nous avons cités à propos de Los Angeles n'a cette capacité alors qu'à notre sens, ils font partie des éléments les plus typiques du patrimoine urbain *angelino*. Ce défaut d'image peut être expliqué par une absence de volonté politique visant à leur promotion ou, du moins, à des problèmes dans celle-ci. En effet, certains symboles particulièrement forts peuvent s'imposer d'eux-mêmes, presque " naturellement ", *a contrario* une politique volontariste peut permettre " d'aider " certains autres éléments à acquérir ce statut. Il faut, avant tout, qu'ils soient mis en valeur, ce qui implique, dans pas mal de cas, une restauration mais aussi une attention portée à leur

environnement et finalement une campagne communicationnelle adaptée. Il est évident que, dans la plupart des cas, une volonté politique est indispensable pour mettre en place tous les éléments de cette structure. C'est précisément ce manque de soutient qui condamne les symboles urbains *angelinos* les plus prometteurs. En effet, parmi les éléments cités plus haut, seul le *pueblo* bénéficie d'une politique de promotion, quoique assez timide. Tous les autres sont ignorés, peut-être par non-conscience de leur potentiel, voire carrément dévalués. Bien qu'il ait été déclaré depuis 1984 " *State and Federal Historical Landmark* ", le "Memorial Coliseum" a longtemps été en danger avant qu'il ne soit (provisoirement peut-être) sauvé. Il n'accueille aujourd'hui que quelques évènements occasionnels.

Nous avons dit plus haut que l'une des raisons de la faillite du sens est le manque de portée de ses références. Les symboles urbains ne sont pas mis en valeur mais leur carence peut aussi être expliquée par la nature de la population. En effet, Los Angeles est aujourd'hui une ville d'immigration, la majorité de sa population est constituée de déracinés. Les *angelinos* n'ont pas de passé commun, il leur devient difficile de s'identifier aux mêmes symboles. Les immigrants ont leurs propres références qui, souvent, ne peuvent être transposées dans leur nouvel environnement. De plus, il leur est difficile d'intégrer les références locales et les faire leurs.

Finalement, la nature même de la société postmoderne pose problème. La société actuelle nous permet d'accéder à un éventail de possibles quasiment infini, elle nous bombarde de références en nous laissant faire notre marché. Noyé dans cette masse de propositions, l'individu se sentira dépassé et aura de la peine à opérer un tri entre le superficiel et les références authentiques. Le problème de Los Angeles n'est-il pas finalement que ses référents significatifs les plus importants sont des réalités quasi utopiques, illusoires (show-business, soleil, wellness, réussite sociale,..)? Los Angeles est le dernier avatar du rêve américain. On pourrait même affirmer que la ville est un mythe. D'ailleurs, dans son article "Representing "Los Angeles": Media, Space and Place", Darnell Hunt cite Jean Baudrillard qui, dans un style polémique, prétend que Los Angeles n'est plus réelle :

> "*Disneyland is presented as imaginary in order to make us believe that the rest is real, when in fact all of Los Angeles and the America surrounding it are no longer real, but of the order of the hyperreal and of simulation. It is no longer a question of a false representation of the reality (ideology), but of concealing the fact that the*

real is no longer real, and saving the reality principles."[8]

Le débat sur la véritable nature de Los Angeles est ouvert. Hunt en donne un aperçu fort intéressant dans l'article déjà mentionné et auquel nous proposons au lecteur de se référer pour de plus amples développements sur la question.

Architecture: Los Angeles vs Las Vegas?

Poursuivons notre analyse de " Los Angeles, ville post-moderne ? ". Le chapitre nommé " un style hétérogène " qui concerne l'architecture est probablement celui qui nécessite l'une des corrections les plus importantes. En effet, notre propos révélait une généralisation abusive. Nous confrontions le postmodernisme architectural de Las Vegas avec celui de Los Angeles. Nous affirmions :

> " En schématisant le rapport de l'architecture de ces deux grandes villes, on pourrait qualifier celle de Los Angeles de postmodernisme intellectuel alors qu'on accuserait Las Vegas de " *disneylandisation* " pour utiliser un terme fréquemment utilisé pour critiquer ce courant architectural. "[9]

Il est évident que cette opposition avait un objectif de simplification mais, à la lumière de notre expérience, elle n'en devient pas moins totalement inappropriée. Au cours de notre séjour, nous nous avons pris conscience de la réelle diversité des types de postmodernisme présent dans l'architecture, allant du plus subtil au plus grotesque. Cette réflexion est d'ailleurs à la base de notre travail actuel qui a pour but, notamment, de discerner ces différents types et leurs relations à leur environnement humain.

L'un des derniers points de notre précédente étude sur lesquels nous voudrions revenir est l'affirmation suivante :

> " Concrètement, il est quasiment impossible de trouver deux réalisations similaires issues de l'école de Los Angeles et du postmodernisme en général, à

[8] In "Representing "Los Angeles": Media, Space and Place", HUNT, Darnell M., p.323, *op. cit.*
[9] In "Los Angeles, ville post-moderne ?", Annexe I, p.XXX - XXXI

> moins que l'on ait à faire à des copies. Pour preuve, la mode de la duplication de bâtiments à partir d'un modèle est quasiment absente de l'esprit de ce mouvement et dans les rares cas où ce phénomène se produit, la conformité n'est volontairement pas exacte. "[10]

Ces propos peuvent paraître ambigus pour celui qui a déjà visité les cités du sud de Los Angeles, indéniablement postmodernes mais dont les maisons se ressemblent toutes. Pour éviter tous malentendus, il est nécessaire de comprendre la différence entre une maison qui fait partie d'un tout et qui, dans une optique urbanistique, détient un certain nombre de critères postmodernes et cette même maison, prise individuellement, dans une optique strictement architecturale et qui, de ce point de vue, ne sera absolument pas postmoderne. Il s'agit de deux visions différentes d'un même fait qui, par conséquent, engendreront deux appréciations distinctes.

1.2.2 Extraits du récit de voyage[11]

Dans ce chapitre, nous allons poursuivre le propos qui précède en traquant les idées reçues et stéréotypes présent dans notre esprit. Ces conceptions erronées de la réalité ont plusieurs origines dont, notamment, les sources documentaires, comme nous l'avons vu plus haut. On ne prétend pas, ici, que les documents de travail contiennent de nombreux stéréotypes ou simplifications abusives, même si c'est parfois le cas. C'est plutôt notre compréhension de ces sources qui doit être remise en question et qui est à l'origine d'une version biaisée de la réalité.[12] Nous allons nous intéresser dans les lignes qui suivent, à notre confrontation à la réalité au travers d'extraits de notre récit de voyage. Ceux-ci sont assez révélateurs quant au décalage entre notre vision de la réalité de Los Angeles issue des sources documentaires, notamment, et la vision de la réalité née de l'expérience vécue.

[10] *ibidem*, p.XXXIV
[11] Ce texte est reproduit en annexe (ANNEXE II). Le style est brut, non censuré. Pour plus de détails quant à ce choix, se reporter à l'introduction à ce texte.
[12] La réalité est un concept dont les variantes sont innombrables. Comme nous l'avons déjà affirmé, selon nous, il n'existe pas de réalité absolue. La réalité dépend du point de vue. Elle peut changer en fonction du prisme à travers lequel on la regarde. S'il n'y a pas forcément autant de réalités que d'individus, l'on peut affirmer qu'il y en a autant que de points de vue différents. La réalité est donc un concept hautement relatif. Néanmoins, par commodité, nous emploierons le terme réalité dans les sens d'un ensemble de caractéristiques objectives.

Nous avons sélectionné une quinzaine d'extraits parmi les plus révélateurs de ce décalage entre l'imaginaire et le vécu. Il est intéressant de remarquer que ces extraits sont surtout concentrés au début de notre séjour, ce qui marque le choc des premières confrontations. Au fil des jours, ces remarques provoquées par l'étonnement, la surprise, l'incrédulité se font plus rares, signe d'une adaptation, d'un ajustement au contexte.

1er jour

" Feux avec compte à rebours, vu la largeur des rues, il ne vaut mieux pas être vieux ou handicapé. Les automobilistes respectent étonnement les piétons. "[13]

Ce premier passage est extrait de mes premières heures à Los Angeles à la découverte de ce nouvel environnement. Plus que la présence de compte à rebours sur les feux, ce qui peut être considéré comme un simple gadget, c'est la deuxième remarque qui est très intéressante. En effet, la littérature est si prolixe sur l'omniprésence, la domination de l'automobile dans l'agglomération *angelina* que cela nous a menés à imaginer que le trafic automobile serait une véritable jungle dans laquelle les relations inter-usagers, ainsi qu'entre ces derniers et les piétons seraient pour le moins tendues. Nous n'avons pas tardé à observer que malgré les conditions de circulation parfois extrêmes, le respect des piétons est plutôt marqué. Par la suite, nous constaterons que les interactions entre usagers sont aussi plus détendues que sous nos latitudes. L'origine de cette première conception erronée de la réalité est à chercher, comme nous l'avons dit plus tôt, dans une mauvaise interprétation ou plutôt une sur-interprétation de la littérature, mais aussi dans une interpolation abusive de notre contexte (stress dans le trafic et guerre entre automobilistes) et sa transposition dans un contexte différent.

4ème jour

" Je traverse donc les quartiers pauvres qui semblent beaucoup plus paisibles que leur réputation laissait présager, mais de jour et depuis le métro c'est assurément trompeur. "[14]

Ce passage se situe durant un trajet dans le métro, lorsque l'on traverse South Central, en

[13] In *60 days in LA, un récit de voyage*, Annexe II, p.II
[14] In *60 days in LA, un récit de voyage*, Annexe II, p.IV

direction de Long Beach. Il est très intéressant dans la mesure où il contient sa propre auto-critique. Ces deux facettes sont toutes deux révélatrices d'un même préjugé : la violence et la visibilité du crime en général dans les ghettos de Los Angeles. En effet, les nombreuses études publiées sur la question, les images des émeutes 1992 ainsi que les nombreux films sur les gangs de South Central ont contribués à construire une image apocalyptique d'un quartier où la violence serait omniprésente. C'est ainsi que nos premières observations, par ailleurs très superficielles comme nous le faisons remarquer, nous " déçoivent " presque en nous montrant une banlieue quoique très pauvre, mais néanmoins apparemment paisible. Que s'attendait-on à voir ? Des fusillades au coin de tous les blocs? Des dealers vendant du crack au grand jour ? La réalité est bien différente. Dans ces quartiers, la violence n'est pas une légende comme notre expérience ultérieure nous le montrera, mais si elle n'est pas aussi omniprésente qu'on l'imagine, c'est, à notre avis, surtout sa visibilité qui est exagérée. Cette violence est difficilement observable lorsque l'on ne fait pas partie du quartier.

> **6ème jour**
>
> " Je dîne devant le puits aux souhaits puis me balade dans le quartier, c'est finalement assez petit et vite vu. Je poursuis mon périple asiatique en me dirigeant vers Little Tokyo. Le quartier à l'air assez mort et la "japanésité" du lieu est assez discrète. "[15]

Cet extrait est issu de mon compte rendu d'une journée " asiatique " vécue à Los Angeles. Celle-ci commença par une visite de Chinatown puis se prolongea à Little Tokyo, son homologue japonais. Dans l'extrait ci-dessus, on perçoit clairement le décalage entre la réalité du terrain et l'image que l'on en avait. En effet, seules quelques enseignes frappées de caractères nippons nous permettent de distinguer Little Tokyo d'un quartier quelconque de la périphérie de Downtown. Il n'y a ni salles de jeux, ni signes de la vie trépidante des métropoles japonaises et encore moins de trace de maisons traditionnelles ou pseudo-traditionnelles. A Chinatown, la présence asiatique est un peu plus marquée mais cela reste sans commune mesure avec son équivalent new-yorkais ou celui de San Francisco. Ainsi, plusieurs facteurs nous avaient conduits à sur-évaluer l'importance des quartiers chinois et japonais de Los Angeles. En effet, même si les communautés chinoise et japonaise sont assez importantes à Los Angeles, leur présence dans leurs quartiers " traditionnels " sont

[15] In *60 days in LA, un récit de voyage*, Annexe II, p.V

relativement discrètes, ce qui ne nous empêche pas, par ailleurs, de découvrir des traiteurs asiatiques disséminés dans toute l'agglomération.

> **8ème jour**
>
> "Charmantes maisons aux styles très différents. Peu de recul, je ne vois souvent que la façade extérieure voire le portail. Difficile de juger dans ces conditions. Toutes les maisons ont un système d'alarme. Les gens que je croise semblent me trouver suspect c'est pourquoi je ne traîne pas trop à prendre des photos et que je ne tente pas des clichés trop " incursionels "."[16]

Dans cet extrait issu du récit de notre huitième journée, l'on peut distinguer deux éléments : la majesté des maisons qu'il faut souvent se contenter de deviner derrière leurs haies et grilles de protection ainsi que, précisément, l'aspect sécuritaire omniprésent. C'est ce dernier point qui nous intéresse plus particulièrement ici. En effet, lors de la préparation de notre voyage, nous avions observé des clichés de très nombreuses réalisations architecturales de la région de Los Angeles. Ce que nous avons découvert sur les Hollywood Hills ne nous a donc pas réellement surpris, même si l'on en a pas moins été impressionnés. Par contre, l'aspect hyper-sécurisé nous a véritablement étonnés. L'ensemble de la documentation que nous avions consulté jusque là ne nous avait préparé à cette réalité. Le premier type de sources auquel nous avions eu recours à ce stade était plutôt visuel, il s'agissait essentiellement d'ouvrages sur l'architecture. Ceux-ci évoquaient principalement les caractéristiques structurelles et les nombreuses illustrations mettaient en valeur la beauté des réalisations et non pas la sécurité qui les entouraient. D'un autre côté, les sources plus littérales étaient nettement plus prolixes sur l'omniprésence de la sécurité dans certains quartiers mais elles semblaient ne connaître qu'un certain nombre de " modèles " dont la *gated community* et le centre commercial panopticon. Or le quartier que nous avons découvert lors de cette huitième journée, n'est absolument pas une *gated community* bien qu'elle regroupe le même genre d'habitations et de population que d'autres zones proches qui, elles, sont constituées en *gated communities*. En effet, cette zone des Hollywood Hills ne peut pas être considérée comme une *gated community* puisqu'elle n'a pas de *gate*, autrement dit de porte, de grille, de barrière comme c'est le cas quelques kilomètres plus loin à Bel Air où une imposante grille marque l'entrée de la communauté. Il n'y a aucune frontière physique délimitant ce quartier. Il ne se distingue

[16] ibidem, p.VII

des quartiers plus au Sud que par la relative homogénéité de son bâti.

Le terme de communauté est aussi sujet à caution car aucun signe visible ne nous permet d'exclure ou d'affirmer la présence d'une relation de ce type entre les résidents. Ainsi, si le secteur parcouru ce jour-là ne peut recevoir l'appellation de *gated community*, la sécurité n'y est pas moins omniprésente. Il n'y a pas une pelouse qui ne voie fleurir une menaçante pancarte " *Neighbourhood watch* " ou " *Armed response* ". Les rues sont désertes, les habitants invisibles, ils vivent tous en retrait, comme emprisonnés dans leur cocon doré à l'abri de l'extérieur. Lorsqu'on croise enfin un " indigène " dans sa luxueuse voiture, on sent la méfiance dans son regard. Un sentiment de malaise s'installe petit à petit, on a l'impression d'être épié sans voir personne, on ose plus rien faire par peur d'une réponse armée et l'on ne peut s'en échapper car les rues ont des dizaines d'embranchements qui se ressemblent tous et se croisent sans cesse pour finir en cul-de-sac. Pour conclure sur cet extrait, nous pouvons constater qu'il révèle une réalité qui ne correspond pas tout à fait aux modèles que la littérature nous avait proposé. Cette zone des Hollywood Hills n'est pas une *gated community* mais plutôt une *labyrinth community* basant sa sécurité sur son réseau de ruelles apparemment sans issues ainsi que sur le bluff et les mesures de protection individuelles.

> **9ème jour**
>
> "Je suis de retour assez tôt à l'hôtel et je décide d'aller faire un tour sur Melrose Ave que je connais assez mal. L'avenue constitue une agréable surprise. On y trouve un mélange de boutiques mais qui ont comme dénominateur commun leur côté artistique ou *fashion*."[17]

L'extrait ci-dessus semble, *a priori*, assez pauvre de contenu. Néanmoins, nous allons nous intéresser un peu plus en détails à la deuxième phrase dans laquelle nous affirmons que Melrose Ave nous surprend positivement. Cela sous-entend évidemment que nous imaginions qu'elle serait assez banale. Quelle est l'origine de cette image négative ? Avant notre séjour, nous n'avions eu que très peu d'informations au sujet de cette avenue dont le nom est très connu, pour des raisons assez futiles, puisqu'elle était le cadre d'une célèbre série télévisée ("Melrose Place"). C'est donc en " aveugle " que nous sommes allés à la découverte de Melrose Ave. Par contre, nous avions déjà parcouru un certain nombre d'autres rues de la

[17] In *60 days in LA, un récit de voyage*, Annexe II, p.VIII

zone d'Hollywood et c'est cela qui nous a conduit à former cette image négative de Melrose. Ce processus est très intéressant car il nous permet de remarquer d'une part, que dans tous les cas nous sommes amenés à créer une image de la réalité avant de l'observer, même en l'absence de renseignements précis, et d'autre part, que cette image peut se former non seulement par extrapolation de nos références familières mais aussi au contact direct du contexte nouveau, comme c'est le cas ici avec les rues alentours de la zone d'Hollywood.

> **12ème jour**
>
> "Il est très difficile de distinguer le centre de Malibu car les maisons sont alignées indifféremment le long de la côte. Avec l'aide du chauffeur je détermine le point de chute idéal. Il y a la jetée (Pier) traditionnelle et plus loin s'étend une plage de sable. Ca semble être un bon spot de surf. La plupart des maisons sont construites sur pilotis et sont à proximité immédiate de l'océan, ce qui a pour conséquence de réduire fortement la taille de la plage publique."[18]

Cet extrait concerne notre escapade du côté des plages du Nord de Los Angeles et plus particulièrement de la très célèbre Malibu. Dans cet extrait, l'on décèle plusieurs motifs d'étonnement marquant par là, la distance entre la réalité et l'image que l'on en avait. On s'attendait à découvrir une cité balnéaire qui certes s'étendrait le long de larges plages mais qui possèderait un centre, quelque chose pouvant marquer son unité. Certains argumenteront que sa centralité est linéaire mais pour nous, il ne s'agit pas réellement de centralité à partir du moment où il n'y a pas vraiment de lien, de facteur de cohésion entre les différentes unités. Ce ne sont que des entités indépendantes agrémentées, ça et là, par des centres commerciaux relativement restreints et non intégrés à l'ensemble. En fait, Malibu est un mythe. C'est un *avatar* du mythe californio-hollywoodien. En fait, sa portion de plage est relativement réduite. La majeure partie de son littoral est rocheux. Il est d'ailleurs passablement occupé par de luxueuses propriétés dangereusement perchées sur leur pilotis à plusieurs mètres au-dessus des flots. Ainsi l'image véhiculée par l'industrie audiovisuelle, qui a prédominée dans la création de notre représentation, est illusoire. Cette image avait pour objectif de montrer une matérialisation de la rengaine " sea, sex and sun ". La Malibu de la célèbre série " Alerte à Malibu " est crée de toutes pièces, il y a tromperie sur la marchandise, cette série aurait dû plutôt s'appeler " Alerte à Santa Monica " étant donné qu'une majorité de scènes a été tournée

[18] ibidem, p.IX - X

sur ses plages. C'est cet ensemble d'éléments associés à la quasi-absence de centralité de Malibu que nous avons évoqué plus haut qui justifie que nous la qualifions de mythe.

> **15ème jour**
>
> "Aujourd'hui nous allons, avec Rashidi, voir un hôtel dont il m'a parlé et qui se situe dans le sud de Downtown. Arrivés là-bas c'est vraiment la zone. Une cellule serait plus accueillante. Malgré le tarif plutôt attractif il n'est pas question que je mette les pieds là-bas, ça craint vraiment et j'ose pas imaginer de nuit."[19]

Dans cet extrait, les termes sont durs, ils expriment parfaitement le choc vécu lors de cette journée. Plus que jamais, la force de l'expérience vécue, son côté irremplaçable, a été pour nous aussi évidente. Nous avions déjà rencontré la pauvreté dans d'autres régions du monde, en avions eu une brève expérience à Los Angeles, lu de nombreux documents sur le sujet et visité Downtown à plusieurs reprises mais rien de tout ça ne nous avait préparé à ce choc. Nous n'avions pas vraiment une image précise de ce à quoi nous pourrions être confrontés mais plutôt une série d'éléments dont nous ne soupçonnions pas la présence. Le choc de cette confrontation peut être expliqué par deux facteurs : le contraste extrême entre deux secteurs de Downtown et la peur liée au sentiment d'insécurité omniprésent. Downtown est peut-être le meilleur exemple de cette réalité *angelina* dans laquelle les extrêmes se côtoient sans cesse. En effet, quelques blocs à peine séparent le quartier des affaires où l'on brasse les capitaux de la finance mondiale, d'une zone socialement sinistrée dans laquelle les familles d'immigrés, souvent clandestins, s'entassent littéralement dans des taudis infâmes. Il est proprement impossible d'imaginer un tel contraste sans l'avoir vécu. Cette détresse est d'autant plus choquante dans ce contexte.

Dès les premiers instants où nous avons pénétré dans cette zone, nous avons éprouvé un sentiment d'insécurité. Une sensation de malaise s'est installée, ne nous quittant que lors de notre départ de la zone. Plusieurs éléments peuvent expliquer ce malaise : notre absence d'expérience réelle de ce genre de conditions d'existence, les réactions des " indigènes " face à notre présence visiblement extérieure et notre condition aisée, l'insécurité objective, sans oublier notre paranoïa. Ce qui a augmenté l'amplitude de notre sentiment fut d'envisager notre implication dans cette réalité, sentiment insupportable qui devint quasiment phobique.

[19] In *60 days in LA, un récit de voyage*, Annexe II, p.XI

18ème jour

"En face du centre commercial on pénètre dans 3rd Street Promenade, une rue piétonne. C'est un peu les Champs Elysée sans les voitures, en plus petit et plus original. Il y a des artistes de rue, des boutiques de vêtement, des restos et des cinémas. Au niveau de l'architecture c'est de la folie : chaque enseigne a son propre style qui n'a rien à voir avec celui de son voisin malgré que les façades ne soient pas séparées. Cela donne un ensemble bigarré et hétéroclite au possible."[20]

Comme nous l'avons déjà mentionné auparavant, durant la préparation documentaire précédant notre voyage nous avions mis un fort accent sur l'architecture. De plus, bon nombre d'exemples issus de la littérature sont des réalisations situées à Santa Monica, nous nous attendions donc à découvrir une pléthore de réalisations toutes plus avant-gardistes les unes que les autres. On peut même avouer que nous les espérions. La nature même de l'architecture de chacun des bâtiments de la 3rd Street Promenade ne nous a donc que peu surpris mais leur alignement, leur quasi-imbrication était loin de nos représentations. En effet, dans la littérature, chaque réalisation est traitée individuellement, il est donc difficile d'imaginer qu'elles s'enchaînent de façon si rapprochée parfois, surtout étant donné leur originalité. Dans notre contexte suisse, chacune de ces constructions passerait pour l'une des plus extraordinaire alors que dans le contexte *angelino*, elles sont alignées. On découvre à travers cet extrait, un double stéréotype sous-jacent : celui de notre standard familier et celui de notre représentation de l'ailleurs (ici Los Angeles) construit à partir de diverses sources et notamment la littérature critique et largement influencé par le premier, même s'il semble vouloir s'en distinguer. Chacun comporte sa part d'adéquation avec la réalité et sa part d'utopie. Le premier nous suggère la comparaison avec les Champs-Élysées, élément appartenant plus ou moins à notre cadre de référence familier, de même qu'il nous " défend " d'imaginer l'alignement de bâtiments originaux. Par conséquent, notre second stéréotype est en fait une tentative d'adaptation d'une réalité connue mais non expérimentée à notre cadre de référence familier. Dans certaines situations, ces deux stéréotypes ont tendance à se confondre comme c'est le cas ici, alors que dans d'autres, le second tend plutôt à se former en négatif du premier, rejetant quasiment toutes les références familières. Nous observerons un exemple de ce cas de figure notamment dans un extrait du récit du 40ème jour de notre séjour.

[20] In *60 days in LA, un récit de voyage*, Annexe II, p.XIII

25ème jour

"Il y a évidemment le premier immeuble avec ses arcades vénitiennes et sa gigantesque pub Bacardi. Les stands et boutiques à touristes s'enchaînent mais toute l'originalité n'est qu'une façade. Il suffit d'observer les côtés des immeubles pour découvrir une réalité moins exubérante. On se croirait presque dans un décor de cinéma, c'est limite choquant."[21]

L'extrait ci-dessus se rapporte à l'une de nos excursions du côté de Venice. Ce quartier mondialement connu recèle, comme son voisin Santa Monica[22], une proportion assez élevée de résidents ayant une certaine sensibilité artistique ou du moins un minimum de goût pour l'architecture. Par conséquent, il n'est pas étonnant d'y retrouver une importante concentration de réalisations singulières. L'*Ocean Front Walk* est le summum de cette liberté créative venicienne mais aussi sa manifestation la plus superficielle. Les nombreux ouvrages abordant ce quartier traitaient de son originalité, de l'exubérance aussi bien de sa population que de son architecture. Il y a bien sûr les nombreux réguliers du lieu, amuseurs de foule, tous au minimum à la limite de la folie si ce n'est complètement dedans. L'excès apparent de l'architecture correspondait aussi aux représentations que nous avions créées au travers de la documentation. Néanmoins, comme il ressort de l'extrait ci-dessus, nous n'imaginions pas le côté hyper-superficiel de cette architecture. Cet aspect décor est d'habitude réservé aux parcs d'attractions, mais il semble que cela fasse partie de ce mouvement de plus en plus répandu de disneylandisation, comme le nomment les chercheurs. Il est clair que dans ce cas, la représentation mentale née de nos recherches documentaires préalables n'était pas si éloignée de la réalité que dans d'autres cas que nous avons étudiés précédemment. Le choc dont nous faisons part dans notre récit de séjour est principalement motivé par la surprise de l'ampleur du phénomène et non par sa seule présence.

32ème jour

"Malheureusement le plan des bus est trop imprécis et je descends donc trop tôt. Le lieu me paraît familier et je réalise bientôt que je me trouve sur Rodeo Drive, je ne suis donc pas du tout au bon endroit mais tant pis. Dans tous les cas, je ne gagne pas

[21] In *60 days in LA, un récit de voyage*, Annexe II, p.XVIII

[22] Santa Monica n'est pas à proprement parler un quartier de Los Angeles car elle est, en fait, une municipalité indépendante. Néanmoins nous utilisons ici ce terme par commodité et uniquement pour désigner une unité géographique et non pas administrative, dans l'ensemble de l'agglomération de Los Angeles.

> de temps de cette façon. Je décide pourtant de marcher jusqu'à Century City qu'il me semble apercevoir au loin. Vu la taille de certains buildings ce n'est pas étonnant et c'est bien pratique en la circonstance."[23]

L'extrait ci-dessus n'illustre pas vraiment un quelconque stéréotype qui aurait pu nous habiter mais plutôt un décalage entre une idée de la réalité et celle-ci, décalage pouvant paraître banal mais qui tire son intérêt de sa récurrence tout au long de notre séjour, marquant par là, notre difficulté d'adaptation à un contexte. Ce contexte nous est, sur certains points, totalement étranger et dans une certaine mesure difficilement concevable. Concrètement, lors de notre arrivée à Los Angeles, nous avions conscience que la réalité s'y déroulait à une toute autre échelle que celle qui nous est familière. Néanmoins, comme l'illustre le passage ci-dessus, même après plus d'un mois de présence sur le terrain à arpenter les rues de la Cité des Anges carte à la main, nous avions encore du mal à transcrire les indications du plan et les impressions visuelles dans un système de repères fiable et constant nous permettant de ne pas être constamment surpris, dépassés par l'échelle à laquelle nous étions confrontés. Dans cet extrait, nous nous laissons d'abord abuser par l'imprécision de la carte que nous n'arrivons pas à compenser par notre connaissance du terrain, puis, c'est la taille des *buildings* qui nous trompe. Alors que ceux-ci ont sensiblement la même taille que ceux aperçus à Downtown, nous n'arrivons pas extrapoler instinctivement pour estimer leur distance. Finalement, notre parcours est nettement plus important que prévu. Une fois de plus, notre erreur d'appréciation est à notre avis, explicable par notre habitude d'un standard différent.

> **39ème jour**
>
> "Même s'il y a comme souvent pas mal de bâtiments originaux, je me rends rapidement compte que je ne suis pas au centre de Sherman Oaks comme je l'espérais. Mais y a-t-il seulement un centre ? Pour l'instant, il semble que les commerces se développent le long d'un axe (Ventura). Finalement, je marche plusieurs kilomètres et j'arrive dans ce qui semble être le centre de Sherman Oaks, du moins si l'on se fie à la taille des immeubles et à l'importance des sociétés qui y siègent (multinationales et banques)."[24]

Dans cet extrait, l'on peut observer les traces de l'un de nos stéréotypes les plus tenaces, celui

[23] In *60 days in LA, un récit de voyage*, Annexe II, p.XXII
[24] ibidem, p.XXV

du concept de centralité. Il existe plusieurs types de centralité : la centralité classique que l'on peut qualifier de nodale et la centralité linéaire. Il est évident que si le premier type est le plus courant, le second est aussi présent dans notre contexte de référence familier. C'est ainsi que lorsque dans l'extrait qui nous intéresse, nous mettons en doute l'existence d'une centralité à Sherman Oaks, nous laissons apparaître ce stéréotype de la centralité nodale. Pourtant, ne serait-il pas possible, voir même logique, que dans un contexte où l'automobile est omniprésente, une centralité plus linéaire ne se développe? Nous avions abordé une problématique assez proche plus haut, lorsque nous avions évoqué le problème de Malibu. Néanmoins, Sherman Oaks se distingue de la municipalité côtière puisqu'il semble, *a priori*, qu'elle possède un certain lien entre ses différentes unités, ce qu ne paraît pas être le cas de Malibu comme nous l'avons affirmé précédemment. Ce lien permet donc à Sherman Oaks de constituer un ensemble dont la centralité est plutôt linéaire.

> **39ème jour**
>
> "Je dois donc rebrousser chemin pour pouvoir atteindre la route où passe mon bus, c'est désespérant. Je marche le long d'une route en guettant le bus. Je vois une patinoire…UNE PATINOIRE !!! J'ai vraiment mis un moment à réaliser. C'est de la folie, une patinoire au milieu du désert."[25]

Le ton de l'extrait ci-dessus symbolise parfaitement notre incrédulité lorsqu'à San Fernando, aux portes du désert et par une journée caniculaire (environ 40°C), nous avons découvert une patinoire. Dans notre esprit, le couple désert-patinoire est formé de deux notions antithétiques. Il est bien clair que Los Angeles a été artificiellement arraché au désert à coup d'irrigation massive de même qu'Anaheim, où l'on trouve d'imposantes patinoires, mais nous étions loin d'imaginer que nous en découvririons une à San Fernando. Mais de nos jours, et particulièrement aux Etats-Unis, il faut désormais s'attendre à trouver n'importe quoi n'importe où, comme notre expérience nous a mené à conclure. Cet extrait illustre bien les bornes intellectuelles inconsciemment mises en place par l'accoutumance à un contexte particulier

> **40ème jour**
>
> "Je poursuis un peu plus loin, il y a un cinéma multiplexe puis un immense centre

[25] In *60 days in LA, un récit de voyage*, Annexe II, p.XXVI

> commercial et que vois-je…Ikea. Je ne m'y attendais pas du tout, c'est marrant. Je me dirige ensuite vers les quartiers d'habitations. Sur ma route il y a un YMCA. Les logements sont plutôt des immeubles d'appartements, c'est pas folichon. En remontant la colline et en m'éloignant donc du centre, je découvre des maisons et, perchées dans les collines, on aperçoit des *gated communities*."[26]

L'extrait ci-dessus est très intéressant, surtout si on le met en rapport avec le précédent. En effet, dans la citation datant de notre 40ème jour à Los Angeles, nous pouvons observer notre surprise à la découverte d'un magasin Ikea. Le géant suédois du meuble nous est familier et par conséquent, la découverte de l'une de ses succursales ne devrait pas spécialement attirer notre attention. Pourtant, le début de notre séjour à été si rempli de surprises que nous avons progressivement remis en cause la plupart de nos références. Cela nous a conduit à commettre l'erreur de rejeter en bloc notre modèle familier pour en constituer un nouveau, adapté au contexte *angelino*. Cette autocritique nous permet de prendre conscience, que bien que ces modèles se distinguent sur de nombreux points, cela n'empêche pas qu'ils se rejoignent sur d'autres. Dans l'extrait précédent, nous remarquions que l'un des constats tirés de notre séjour, était que l'on pouvait s'attendre à tout aux Etats-Unis. Il faut bien comprendre que nous entendons pas par là que tout est forcément différent qu'en Suisse. Autrement dit, une succursale d'Ikea peut tout autant faire partie du paysage californien que de celui de notre Helvétie.

> **49ème jour**
>
> "Pas trop de problèmes pour trouver la cathédrale et je n'arrive pas si tard que ça. C'est vraiment trop américain avec le lot de bons sentiments et de boniments, on se croirait dans un talk-show ou dans une pub, mais pas dans une église, ça sent la secte et le business à plein nez. Après le culte, je me balade autour et tout flaire le toc."[27]

"Crystal Cathedral", l'un des moments les plus déconcertant de notre séjour. Dans notre esprit, l'église est un lieu de sobriété, de retenue et d'humilité, où règnent de nombreux tabous, comme le sexe et l'argent. Or "Crystal Cathedral" ne correspond pas du tout à cette image. Avant de poursuivre, nous nous devons de préciser que nous en avions eu un court

[26] In *60 days in LA, un récit de voyage*, Annexe II, p.XXVII
[27] ibidem, p.XXXII

aperçu au travers d'un reportage télévisuel mais cela n'a pas suffit à supprimer notre stéréotype familier de l'église. Toutes les valeurs précédemment évoquées y sont allégrement mises de côté, on parle de réussite économique, les sujets sont plus terre à terre, moins soumis à un protocole. Le révérend, maître de cérémonie, tient plus du politicien avec son sourire "Colgate" et son brushing parfait que de l'homme d'Eglise classique. Pourtant, il ne faut pas oublier que nous sommes au royaume de l'apparence.

De plus, cet important décalage que l'on peut observer entre notre représentation assez traditionnelle de l'église et cette matérialisation particulière qu'est "Crystal Cathedral", est très intéressant à observer. L'éloignement par rapport à notre cadre familier nous conduit à qualifier cette institution de secte, terme assez fort et dont les connotations sont généralement négatives. Cette prise de position marquée nous mène à approfondir notre questionnement. Sans nous plonger dans un débat métaphysico-philosophique qui n'a pas sa place ici, nous pouvons nous poser la question du rôle de la religion et par conséquent, celui de l'église. D'après nous, et il semble qu'un certain consensus soit établit sur ce sujet, le rôle de la religion serait avant tout social : aide matérielle aux personnes en difficulté et aide psychologique. La religion permet à celui qui en a besoin de ressentir un sentiment d'appartenance à un groupe, il n'est plus seul. Au travers de ses dogmes, elle constitue surtout un cadre de référence auquel l'on peut se raccrocher dans n'importe quelle situation. La religion est donc un important facteur de cohésion sociale. Cela nous amène à reconsidérer notre jugement sur l'institution qu'est la "Crystal Cathedral". En effet, il semble, vu la ferveur des fidèles, qu'elle joue ce rôle social, à sa manière, en rassurant sa communauté. Ainsi, au bout de ce processus réflexif, nous pouvons désormais admettre que la "Crystal Cathedral" est une église même si bon nombre des ses caractéristiques sont à l'opposé de notre modèle familier.

Nous avons vu au cours de ce chapitre que de nombreux éléments peuvent contribuer à créer une image de la réalité, réalité qui est souvent déformée par le passage dans différents prismes que sont : la télévision, le cinéma, autres médias, mais aussi l'expérience personnelle et la documentation académique. La plupart de ces sources agissent plus ou moins inconsciemment sur notre esprit, ce qui nous conduit à la création de stéréotypes et d'images erronées. C'est précisément ce côté inconscient, presque subliminal du processus qui rend absolument indispensable le genre de démarche auto-réflexive que nous venons de mener et qui a pour but de tenter de désamorcer le plus possible de stéréotypes en les portant à notre conscience.

2. Questionnements autour de l'architecture et de l'urbanisme postmoderne à Los Angeles

2.1 Problématique

La réflexion vers la formation de la problématique de notre étude s'est déroulée en plusieurs étapes. La première de celles-ci a été de remettre en question la problématique de notre étude précédente dont nous avons parlé plus haut. Initialement, cette dernière interrogeait la postmodernité de Los Angeles. Nous nous étions rendus compte assez rapidement que cette question, qui lançait le débat n'était pas véritablement pertinente et c'est alors que nous avions décidé de réorienter nos recherches au travers du postulat de la présence d'un schéma invariable dans l'ensemble des manifestations postmodernes, le triptyque de concepts : *patchwork*, individualisme et quête de sens. Malgré les résultats plutôt positifs de cette étude, nous avons constaté que notre problématique nous avait conduit vers une démarche un peu artificielle en nous poussant à réduire certains phénomènes pour qu'ils s'adaptent à notre hypothèse[1]. De plus, l'intérêt de cette problématique dans sa capacité à enrichir le débat, à apporter quelque chose de nouveau, peut être questionnée. A la lumière de ces constatations, nous avons décidé de réorienter notre axe de recherche tout en continuant à observer les manifestations postmodernes. Il s'agit donc désormais d'interroger ces différentes manifestations car, comme nous l'avons vu, si le postmodernisme est omniprésent, il se matérialise sous des formes les plus diverses.

Après cette première étape qui nous a permis de redéfinir la direction générale de notre étude, il fallait trouver une voie pour l'exploiter dans notre domaine de recherche, l'urbanisme. Afin de mieux faire comprendre l'aboutissement de notre réflexion, nous allons maintenant exposer les postulats de base qui nous ont conduits vers la formulation finale de notre principale hypothèse de travail qui conditionne l'ensemble de notre problématique.

Premièrement, nous avons affirmé que le postmodernisme n'était pas uniforme. En d'autres

[1] Il s'agit notamment de notre classification du système industriel post-fordiste dans le concept d'individualisme. Si l'on comprend bien, en suivant notre raisonnement, la raison de cette classification, dans ce cas, le terme individualisme aurait sans doute gagné à être remplacé par fragmentation.

termes, cela signifie que ses manifestations sont multiples. En effet, le postmodernisme touche de nombreux domaines et il est, lui-même, composé de différents aspects, ce qui explique la pluralité de ce concept. Nous verrons dans les chapitres suivants quelles sont, concrètement, les matérialisations du postmodernisme dans les domaines qui nous concernent, l'urbanisme et l'architecture. A partir de l'affirmation de ce postulat, une question émerge immédiatement : Que peut-on tirer de la distinction des différentes manifestations du postmodernisme ?, Quels types de renseignements peut-on découvrir en observant les différentes manifestations du postmodernisme ?

Deuxièmement, nous postulons un lien étroit entre le postmodernisme et la culture. Selon nous, le postmodernisme puiserait ses racines dans la culture et la vie sociale et individuelle, là où d'autres courants de pensée étaient plutôt inspirés par la science, notamment (naturalisme, modernisme,…). Sans revenir en détail sur la genèse du postmodernisme, rappelons simplement que ses principales inspirations, émergeant en partie en réaction face aux excès du modernisme, sont une ré-humanisation de la société, une réaffirmation de l'individu, un retour de la recherche du sens et un rejet de l'uniformisation, survivance de la civilisation moderniste. L'ensemble de ces valeurs est donc profondément social mais aussi culturel. En effet, selon l'anthropologue américain Clifford Geertz, la culture serait :

> " un modèle de significations incarnées dans des symboles qui sont transmis à travers l'histoire, un système de conceptions héritées qui s'expriment symboliquement, et au moyen desquels les hommes communiquent, perpétuent et développent leur connaissance de la vie et leur attitude devant elle. "[2]

Dans cette définition, les mots-clés sont communication, symbole et connaissance. Lorsque l'on étudie attentivement la nature de ces notions, on remarque indéniablement leur parenté avec les composantes majeures du postmodernisme et donc le lien qui existe entre ce dernier et la culture. En effet, nous avons dit plus tôt que l'un des traits fondamentaux du postmodernisme était la recherche du sens. La dimension symbolique est donc bien présente dans ce courant de pensée. La culture étant un vecteur de symboles, l'on peut donc affirmer que le postmodernisme met en œuvre un processus culturel lorsqu'il utilise des symboles. Par ailleurs, Geertz affirme que la culture est un moyen de communication. La postmodernisme

[2] In « La religion comme système culturel », GEERTZ, Clifford, p.21, *op. cit.*

met justement l'accent sur la communication. Ne dit-on pas que la société (postmoderne) actuelle est une société de communication ? Il y a une communication sans barrières, sans limites entre les individus. La culture sert donc à la communication alors que le postmodernisme l'utilise. Finalement, la définition de l'anthropologue américain met en avant la connaissance, l'histoire. L'une des sources contribuant à l'hétérogénéité, à l'éclectisme du postmodernisme est justement la tradition, l'histoire accumulée par les différentes civilisations. La culture est un vecteur de propagation de l'histoire et des connaissances accumulées par l'Homme, sources employées par le postmodernisme. Le postmodernisme est donc un courant de pensée utilisant comme sources, les symboles et les connaissances véhiculées par la culture. Le lien est donc établit entre ces deux notions.

En résumé, nous postulons que :

1. le postmodernisme a de nombreuses manifestations
2. le postmodernisme est lié à la culture

Donc, par une simple déduction logique, nous pouvons affirmer que:

Les nombreuses manifestations du postmodernisme sont étroitement liées à la culture

Corollairement, cela implique qu'en étudiant les manifestations postmodernes, on peut déduire le substratum socio-culturel de leurs utilisateurs, qu'ils soient habitants, travailleurs, visiteurs ou autres. Nous entendons par substratum socio-culturel, l'ensemble des facteurs participant à la détermination de l'identité individuelle (origine ethnique, statut économique, niveau d'éducation, affinités culturelles,…).

Pour faire la transition avec notre domaine de recherche dans cette étude, nous postulerons que les différentes applications postmodernes dans le bâti sont en relation avec l'environnement socio-culturel dans lequel elles émergent. En effet, en suivant le raisonnement exposé plus haut, le bâti postmoderne est liée à son contexte puisque ce dernier influence la culture. Donc, en étudiant la forme du bâti, particulièrement au travers de ses différentes expressions postmodernes, l'on peut déduire un certain nombre de caractéristiques de son milieu.

Cela nous amène à pouvoir formuler notre principale hypothèse de travail :

La morphologie du bâti urbain reflète les spécificités socio-culturelles des habitants. Il est donc possible de reconnaître l'origine sociale et culturelle des habitants/utilisateurs de différentes zones en observant les différentes nuances dans l'utilisation de la trame postmoderne, non seulement au niveau de l'unité de construction (immeuble ou maison) mais aussi à l'échelle supérieure, celle du bloc, voire du quartier.

Il est absolument nécessaire d'apporter une première précision quant à la forme concrète de notre analyse. En effet, celle-ci se basera de façon préférentielle sur le bâti d'habitation, ce que nous justifions par le fait que nous considérons que celui-ci renferme les plus profondes racines de l'identité des gens puisqu'ils y vivent et y laissent donc, généralement, leur empreinte. Le bâti des lieux de travail et, à moindre mesure, celui des autres activités sociales, est aussi intéressant de notre point de vue, car il fait aussi partie de la vie socio-culturelle de la population. Pourtant l'étude de sa morphologie n'est pas toujours significative car souvent l'usager n'y laisse pas son empreinte et les caractéristiques du bâti ne peuvent refléter les nuances de ses occupants.

2.2 Architecture et urbanisme postmodernes : implications sociales

Dans l'optique de notre hypothèse de travail, allons exposer les principaux courants de l'architecture postmoderne ainsi que les différentes manifestations de ce même courant dans l'urbanisme. Cet état de la question nous permettra à la fois de faire le point sur les développements critiques autour de notre sujet, mais aussi de présenter en détail les différents éléments de ces deux disciplines que nous tenterons d'identifier au cours de l'analyse. Par la suite, nous poursuivrons en décrivant quels sont, selon nous, les principales implications sociales des différentes tendances exposées. En d'autres termes, il s'agira d'esquisser les corollaires sociaux relatifs à chacun des types d'architecture ou d'urbanisme tel que nous en retrouverons les exemples plus loin dans notre analyse.

2.2.1 Les différentes tendances de l'architecture postmoderne

L'architecture postmoderne est, par essence, une architecture multiple puisqu'elle est en quelque sorte une synthèse de tous les styles architecturaux antérieurs. Elle ne doit pas être réduite, pour autant, à un procédé plagiaire, car d'une part, elle possède des éléments propres et d'autre part, un véritable processus de significativité est mis en œuvre.

L'historicisme

Charles Jencks est le premier à avoir introduit le terme postmoderne. Depuis, il fait figure d'autorité en ce qui concerne ce style architectural. Dans son ouvrage *The language of post-modern architecture* [3], il passe en revue les tendances majeures qui ont présidé à la constitution de l'architecture postmoderne mondiale[4]. La première des tendances qu'il identifie est l'historicisme. La naissance de ce mouvement se produit en Europe à la fin des années 1950 et aux Etats-Unis vers 1960. Philip Johnson est l'un des pionniers de ce mouvement car il est, selon Jencks, le premier à utiliser la citation historique en architecture. Malgré cela, l'œuvre de Philip Johnson comme celle d'autres architectes du début de l'historicisme (Kenzo Tange, Kiyonori Kikutake, Kisho Kurokawa,…), reste trop attachée à certains principes modernistes pour être véritablement considérée comme postmoderne. Par la suite, c'est Robert Venturi et ses associés qui franchiront un pas supplémentaire vers le postmodernisme authentique. Formé sous l'ère moderniste, cet architecte réagit face aux principes de ce mouvement. C'est ainsi qu'il réintroduit des éléments décoratifs parfois exagérés. De plus, son utilisation libre de l'espace rompt toutes les règles modernes, pratique qui sera reprise par la suite et constituera l'une des principales composantes du postmodernisme. Toutefois, dans l'ensemble, les architectes du mouvement historiciste ont du mal à se distancier complètement du modernisme, leurs structures restent modernistes et leurs emprunts à la tradition ne sont que superficiels.

Le revivalisme strict

La seconde tendance identifiée par Ch. Jencks est ce qu'il appelle le *straight revivalism*, terme que l'on peut traduire par reviviscence pure ou plus simplement revivalisme strict, c'est à

[3] *The language of post-modern architecture,* JENCKS, Charles, *op. cit.*
[4] Pour ce chapitre, nous nous sommes abondamment inspiré du précieux panorama dressé par Charles Jencks.

dire, la reprise de style architecturaux anciens. Le revivalisme a permis de perpétuer les styles architecturaux historiques tel que le gothique en Angleterre. Pourtant, cette tendance s'est essoufflée durant les premières décennies du 20ème siècle. Selon Ch. Jencks, on lui reprochait son côté kitsch, il n'était qu'un ersatz de style traditionnel, ni copie conforme, ni extension créative. Avec l'arrivée du postmodernisme, la tendance *revival* est réapparue, notamment à Los Angeles, avec un certain décalage temporel. Dans ce contexte, le revivalisme devient une caricature, une parodie. L'auteur critique met en avant l'intérêt de la parodie, il dit :

> " *One of the virtues of parody, besides its wit, is its mastery of cliché and convention, aspects of communication which are essential to Post-Modernism*."[5]

Ainsi, certains architectes utilisent des styles "classiques" dans une intention parodique. C'est dans cette optique que le revivalisme peut être considéré comme postmoderne. En effet, le revivalisme n'est pas une architecture véritablement postmoderne car le style antérieur y est repris tel quel, ce n'est pas une citation mais une reproduction. Comme l'affirment D. Gebhard et R. Winter dans leur guide sur l'architecture de Los Angeles[6], dès la fin des années 60, on a assisté à la ré-émergence des styles traditionnels californiens sous la forme de revivalismes. Ces principaux styles sont le *Mission revival*, le style méditerranéen, le normand français, le Tudor anglais, le style colonial américain et d'autres plus marginaux. Comme nous le voyons dans la citation ci-dessous, les auteurs affirment que, dans la plupart des cas, l'utilisation de ces styles tend plutôt vers le revivalisme pur que le postmodernisme.

> " *In southern California some Spanish/ Mediterranean design elements have been employed by the Post-Modernists, but in most instances these regional design elements have been utilized in period revival image buildings of the 1970s and 1980s, rather than in Post-Modernist design*."[7]

La distinction est problématique entre la tendance purement revivaliste et la tendance postmoderne car parfois la frontière entre un style classique, traditionnel revisité et le style postmoderne est très mince. Le véritable critère n'est pas forcement stylistique dans sa réalisation, il se situe dans l'intention de l'auteur, il s'agit de savoir s'il y a détournement ou

[5] In *The language of post-modern architecture,* JENCKS, Charles, p.93, *op. cit.*
[6] In *Architecture in Los Angeles*, GEBHARD, David, WINTER, Robert, p.26, *op. cit.*
[7] *ibidem*, p.497

si l'utilisation est " orthodoxe ". Néanmoins, dans un certain contexte, l'esprit *revival* peut être associé au postmodernisme car la ré-émergence de styles " classiques ", traditionnels correspond pleinement à la redécouverte de l'Histoire ainsi qu'à l'offre plurielle qui marquent l'époque postmoderne.

L'un des meilleures exemples de ce revivalisme à l'américaine est le Getty Museum de Malibu. Ce musée est une réplique exacte de la *Villa dei Papiri* à Herculanum.

Le néo-vernaculaire

Le style néo-vernaculaire, troisième tendance identifiée par Jencks, est un style combinant l'utilisation des matériaux et, éventuellement, un style typique d'un lieu et d'une époque donnée avec des attributs modernes. En l'occurrence, l'auteur prend le cas de l'Angleterre. Le style néo-vernaculaire anglais est ainsi composé d'éléments particuliers à cet endroit, dont la brique rouge rappelant les constructions de l'époque de la révolution industrielle, mélangés, par exemple, avec un style victorien ré-actualisé. Une conception de l'espace authentiquement postmoderne est introduite dans ces réalisations. Il y est souvent fractionné et l'on recherche à assurer la satisfaction des usagers en utilisant des codes à plusieurs niveaux. L'utilisation du style vernaculaire s'est révélé être une alternative particulièrement valable face aux grands ensemble modernistes. Selon Jencks, ce qui fait l'une des forces de l'architecture néo-vernaculaire, c'est sa capacité à produire une langage dont les significations sont profondément ancrées dans l'inconscient collectif :

> "… *friendliness conveyed through warm mixtures of wood and brick, individuality and ambiguity conveyed through broken massing, familiarity with respect conveyed by the choice of well-known elements*."[8]

Par ses références à la tradition, l'architecture néo-vernaculaire rassure ses occupants et utilisateurs en leur proposant quelque chose de familier et de solide puisque cela a survécu aux attaques du temps. Dans le contexte *angelino*, nous verrons par la suite, que Charles Moore peut être considéré comme appartenant à cette tendance.

[8] In *The language of postmodern architecture*, JENCKS, Charles, p.103. *op. cit.*

Le style *Ad-hoc*

Jencks identifie ensuite, une autre tendance du processus de maturation du postmodernisme. En l'occurrence, il s'agit d'une utilisation d'éléments *ad hoc* dans une approche de l'urbanisme que Jencks qualifie de contextualiste. L'auteur prend plusieurs exemples de projets d'urbanisme qui ont, à la fois, employés des éléments *ad hoc* et poursuivis une approche participative. Le premier cas est celui du quartier de Byker à Newcastle. Dans ce projet de rénovation-reconstruction, Ralph Erskine a prêté une grande attention au contexte social et local. En effet, ses réalisations sont composées de nombreux éléments *ad hoc* dont certains ont été récupérés en provenance d'anciennes constructions du quartier. De plus, l'ensemble du projet à été soumis à un processus de consultation des habitants, ce qui a permis de conserver une forte cohésion dans la communauté grâce à l'emploi de solutions ponctuelles. Une approche semblable à été suivie par Lucien Kroll dans le projet pour l'Université de Louvain. Travaillant en collaboration avec de petits groupes d'étudiants concernés, l'architecte est parvenu à un résultat pluriel combinant divers éléments traditionnels et reflétant la richesse des groupes de travail. Cette approche contextualiste de l'urbanisme utilisant des éléments *ad hoc* a touché la plupart des grandes cités européennes en réaction à des politiques conduisant à la destruction du patrimoine urbain. Dès lors, il s'agissait s'intégrer de nouvelles constructions au contexte plutôt que de tout raser pour reconstruire suivant la conception moderniste. Selon Jencks, les frères Robert et Léo Krier se sont particulièrement illustrés dans cette approche.

Le symbolisme

L'une des tendances majeures sous-tendue par le postmodernisme est l'attribution d'un code de langage à l'architecture. Ce langage peut prendre diverses formes comme le symbole et la métaphore. Celles-ci sont parfois tout à fait explicites alors qu'en d'autres circonstances, les métaphores peuvent être extrêmement subtiles, à peine perceptibles voire subliminales comme le définit Jencks[9] à propos d'une métaphore présente dans l'une de ses propres réalisations. Selon cet auteur, la métaphore la plus récurrente serait celle de l'anthropomorphisme. Celui-ci peut prendre des formes assez triviales notamment dans l'image phallique discernable dans l'architecture de certains gratte-ciels. Par ailleurs, la

[9] *ibidem*, p.117

métaphore du visage est employée dans de nombreux cas, allant des plus explicites dans lesquels les visages sont figurés à des cas où cette métaphore est à peine suggérée.

> " *Maybeck's houses often mix architectural and non-architectural metaphors, codes inside the professional elite with popular codes.* "[10]

Dans cet extrait, Jencks évoque la méthode de Bernard Maybeck. On retrouve ici, le double niveau de lecture primordial, selon nous, à la définition du postmodernisme. On peut donc affirmer que Maybeck est sur ce point paradigmatique du postmodernisme.

Le traitement de l'espace

La théorie de l'espace est l'un des points qui distingue le plus le modernisme du postmodernisme. En effet, le premier prônait la forme pure. Les traits étaient réguliers, sans fioritures. Au contraire, les conceptions postmodernes sont bien plus complexes. Les architectes de ce mouvement se sont appliqués à briser les règles modernes les unes après le autres. Comme l'affirme Charles Jencks dans l'extrait ci-dessous, les formes géométriques se succèdent et les espaces sont hautement fragmentés. L'utilisation de l'espace est plus libre, un espace peut être ouvert là où il est traditionnellement fermé et inversement.

> " *In the same manner, Post-Modernists complicate and fragment their plans with screens, non-recurrent motifs, ambiguities and jokes to suspend our normal sense of duration and extent.*"[11]

Les éléments fondamentaux sont traités avec une créativité affranchie de toute rigidité formelle et contrainte technique. Ces éléments sont utilisés hors de leur fonction traditionnelle, ils deviennent parfois a-fonctionnels, uniquement décoratifs. Dans ces réalisations, *a priori* anarchiques, les éléments (colonnes, escaliers, toits, portes,…) forment une véritable séquence syntaxique marquant ici, un mouvement, ou là, une référence métaphysique.

[10] *ibidem*, p.116
[11] *ibidem*, p.124

Synthèse des différentes tendances du postmodernisme

Les différentes tendances ayant contribué à la formation du postmodernisme architectural tel que nous le connaissons aujourd'hui peuvent être synthétisées en mettant en évidence les cinq traits fondamentaux du postmodernisme qui, selon nous, sont les suivants :

- utilisation d'éléments de l'architecture traditionnelle
- utilisation d'éléments de construction détournés de leur usage habituel
- sensibilité au contexte
- utilisation libre des espaces et des formes géométriques
- utilisation de matériaux et styles vernaculaires

Comme nous allons le voir par la suite, selon les tendances et les architectes, chacun de ces points est plus ou moins privilégié.

2.2.2 L'Ecole de Los Angeles

Dans les lignes qui suivent, nous nous intéresserons à la genèse du style de l'Ecole de Los Angeles et nous verrons dans quelle mesure Los Angeles, qui est un microcosme particulier, a subi l'influence du processus qui a révolutionné l'architecture à l'échelle mondiale ou si le développement de son style a été marginal.

Charles Jencks, dans son précieux article " Hetero-Architecture and the LA School "[12], présente quelques uns des principaux courants architecturaux "sévissant" dans la région de Los Angeles. Comme l'auteur le dit lui-même, l'architecture postmoderne et, en particulier l'Ecole de Los Angeles, par son caractère de recherche constante de l'originalité et son rejet de la standardisation, ne constitue pas un champ propice à l'émergence de catégories stylistiques. En d'autres termes, si l'on doit distinguer les tendances majeures architecturales postmodernes à Los Angeles, il est plus facile d'établir une classification sur la base d'architectes prééminents que sur un ensemble d'éléments stylistiques.

[12] "Hetero-architecture and the L.A. School", JENCKS, Charles, *op. cit.*

Les précurseurs : Greene Brothers et Rudolph Schindler, Franck Lloyd Wright et Richard Neutra

Les premières sources du mouvement postmoderne *angelino* remontent à la fin du 19ème siècle et au début du suivant avec les frères Newsom et leur homologues, les Greene. Les premiers se sont illustrés par un éclectisme stylistique pré-postmoderne ainsi qu'une utilisation assez libre des espaces. Quant aux seconds, ils se distinguèrent notamment par un usage d'éléments de construction sortis de leur contexte tel qu'on le retrouvera par la suite chez Moss ou Gehry. Par la suite, le séjour californien de Franck Lloyd Wright participa à la genèse du mouvement postmoderne. En effet, durant la période entre 1917 et 1925, il construisit sept maisons, dont la plus célèbre est probablement la Ennis House qui servit de décor au très postmoderne film "Blade Runner" de Ridley Scott. Bien que son style restait assez clairement moderne, certains aspects de son architecture le distinguaient des modernistes purs. Ses réalisations californiennes manifestaient de façon évidente sa fascination pour l'environnement. James Steele met en évidence, dans les citations ci-dessous, quelques une des principales caractéristiques du style de Wright :

> " *However, the relationship of each of these houses to its specific site, as well as the mastery of spatial sequencing, place these among the best examples of Franck Lloyd Wright's work in this regard*. "[13]

> " *His literal and symbolic inclusion of earth, air, fire and water into the Barnsdall hearth, which had previously come to represent the domestic security in his Prairie School Houses, indicates the extent to which these congruent, natural forces impressed him*."[14]

> "*… Wright's Los Angeles houses achieve the rootedness he himself desired through his use of local stone as an aggregate in the concrete block system he eventually developed, and of native hardwoods for secondary structural members, or trim*."[15]

[13] in *Los Angeles architecture: the contemporary condition,* STEELE, James, p.27, *op. cit.*
[14] *ibidem*, p.29
[15] *ibidem*

Dans cette série de citations, nous découvrons quelques éléments du style de Wright qui seront repris plus tard par les architectes de l'Ecole de Los Angeles. Il s'agit par exemple de l'influence de l'environnement, du milieu sur les réalisations mais aussi l'utilisation de matériaux vernaculaires. Par contre, l'une des caractéristiques de l'architecture de Wright marque son éloignement avec l'esprit postmoderne. En effet, les réalisations de ce grand architecte sont aisément identifiables grâce à l'usage massif de blocs de béton moulés. Malheureusement, ce procédé s'est révélé assez coûteux. Franck Lloyd Wright s'est aussi exprimé en Californie dans un style assez différent des "Ennis" ou "Barnsdall Houses" sur lesquelles les propos ci-dessus s'appuyaient principalement. Cet architecte s'est inspiré de la mode du bungalow, construction dont l'origine n'est pas californienne mais qui est néanmoins étroitement liée à cette *surfurbia*[16] selon l'expression de Reyner Banham. Le bungalow est un style d'habitation particulièrement bien adapté au climat sud-californien Bien que de nombreuses variantes de style aient été employées, ce genre de construction fait la part belle au bois et les parois, tant extérieures qu'intérieures, sont en général, peu massives voire très légères. Ces caractéristiques témoignent à la fois d'une volonté d'ouverture vers l'extérieur et donc de communion avec la nature, ainsi que d'une gestion assez libre des espaces, qui sont parfois modelables. Dans ce contexte, les frères Greene et, plus tard, Franck Lloyd Wright, se sont illustrés dans une déclinaison de ce type d'habitation.

Le concept "*case study house*"

Suite aux réalisations de Franck Lloyd Wright dans le style bungalow, sont apparues les fameuses *case study houses* de Rudolph Schindler ou Charles Eames qui constituent une autre étape de la genèse de l'Ecole de Los Angeles. Dans ce contexte, la maison construite par Schindler pour lui-même, est un parfait exemple de la déclinaison du concept de bungalow. Cette réalisation dénote aussi une forte influence asiatique. En effet, le plan de cette habitation présente des pièces périphériques destinées à chacun des habitants alors qu'un espace central est réservé à l'ensemble des activités communautaires, à l'exemple de la cuisine qui, selon les mots de l'architecte, serait plutôt à rapprocher d'un feux de camp social réunissant les membres du groupe[17]. L'influence orientale est particulièrement visible au travers de l'utilisation de parois coulissantes en toile, la frontière entre les espaces étant ainsi pratiquement virtuelle. James Steele décrit le concept de la *case study house* dérivé de la

[16] In *Los Angeles: the architecture of four ecologies,* BANHAM, Reyner, p.53*, op. cit.*
[17] In *Los Angeles architecture: the contemporary condition,* STEELE, James, p.44, *op. cit.*

maison personnelle de Schindler:

> " *.., the Kings Road House prefigures the case study projects that would follow in its use of industrial materials, modular structure, expressive prefabrication and intentional avoidance of stylistic overtones.*"[18]

Bien que la maison de Schindler souscrive aux principes de la *case study*, littéralement, étude de cas, le lancement officiel de ce programme intervint seulement en 1944, lorsque le rédacteur en chef de la revue "Arts & Architecture", John Entenza assisté de Charles Eames publia " un article sur la reconversion de l'industrie militaire au service de la construction de logements "[19]. Los Angeles était à l'époque en déficit de logement, l'on cherchait par conséquent à réaliser de nombreuses habitations. Parallèlement, la fin de la guerre approchait et l'on essayait de trouver une manière utile de réhabiliter les grandes chaînes de l'industrie de l'armement. Les *case study houses* se voulaient donc des réponses à ce double questionnement. Plus d'une trentaine de projets furent proposés au public. Le plus paradigmatique d'entre eux est probablement le projet no 8 qui est l'œuvre de Charles et Ray Eames. A l'instar des autres réalisations du programme, ce projet se distingue par son extrême simplicité, ses lignes épurées et l'évidente utilisation de matériaux industriels, en l'occurrence, notamment la tôle ondulée et les panneaux isolants pour le toit. Malheureusement, le programme n'a pas obtenu la réussite escomptée car il s'est finalement révélé trop élitiste, ne parvenant pas à convaincre ses destinataires, c'est à dire les entrepreneurs visant les classes moyennes à populaires. Ces projets prévus comme prototypes en sont, pour finir, restés à ce stade sans pouvoir être répliqué, ce qui était leur but avoué. Néanmoins, le programme a atteint un autre de ses objectifs qui était de promouvoir l'architecture moderne auprès du public. Les milliers de visiteurs accourus pour visiter les différentes réalisations du projet témoignent de ce succès.

A ce stade, il nous paraît important de rappeler que ni Franck Lloyd Wright ni les architectes ayant contribué au programme des *case study houses* n'appartiennent au mouvement postmoderne, par contre, plusieurs tendances lancées par eux seront reprises, par la suite, par leurs successeurs de l'Ecole (postmoderne) de Los Angeles. Parmi ces innovations, citons le travail d'adaptation au contexte, à l'environnement que certains de ces architectes ont fourni.

[18] *ibidem*, p.48
[19] In *Contemporary American architects*, Vol. II, JODIDIO, Philip, p.27, *op. cit.*

Il s'agit notamment de la volonté de fusion avec la nature de Franck Lloyd Wright, manifestée par l'utilisation de matériaux particuliers ainsi que l'ouverture des espaces entre l'intérieur et l'extérieur. Certaines des réalisations sus-mentionnées présentent une adaptation au site assez poussée qui tranche avec l'habituelle *tabula rasa* chère aux modernistes. La *case study house* no. 22 est un bon exemple de ce jeu avec le site. En effet, cette maison est construite selon un plan en L afin de s'adapter aux contrainte topographiques et permet ainsi un envoûtant panorama sur Los Angeles qu'elle survole presque. Charles Jencks souligne d'ailleurs dans la citation ci-dessous que cette capacité à travailler à partir d'éléments pré-existants est justement l'une des forces des architectes de l'Ecole de Los Angeles. L'origine de ce concept remonte donc à Franck Lloyd Wright et au programme *case study*.

> " *A greenfield site and tabula rasa, the ideal conditions for modern architects, does not often bring out their [des architectes de l'Ecole de Los Angeles] creativity. Instead, interacting with an existing structure and a strong client produces very personal, routed architecture*."[20]

Approche participative

L'une des autres tendances proposée est celle de la logique participative, c'est à dire la participation du client dans la conception du projet. Cette situation est illustrée par le cas de la maison commandée par Aline Barnsdall à Franck Lloyd Wright. L'implication de la cliente dans le projet est assez important pour provoquer la confusion quant à la paternité (ou maternité) de l'idée de la cour intérieure, idée reprise notamment par Schindler qui travailla sur cette réalisation. Sur ce point, il est impératif de préciser que selon James Steele[21], Wright n'acceptait qu'exceptionnellement les avis extérieurs, ce qui n'est pas le cas de tous les architectes que nous avons évoqués. Dans tous les cas, cette logique participative amorcée ici, sera l'un des traits distinctifs des architectes de l'Ecole de Los Angeles et en particulier, Charles Moore, comme nous le verrons par la suite.

Finalement, l'innovation apportée par le projet des *case study houses* qui a le plus influencé les architectes de l'Ecole de Los Angeles est, sans doute, l'utilisation d'éléments de

[20] In " Hetero-architecture and the L.A. school ", JENCKS, Charles, p.59, *op. cit.*
[21] In *Los Angeles architecture: the contemporary condition*, STEELE, James, p.44, *op. cit.*
[21] *ibidem*, p.33

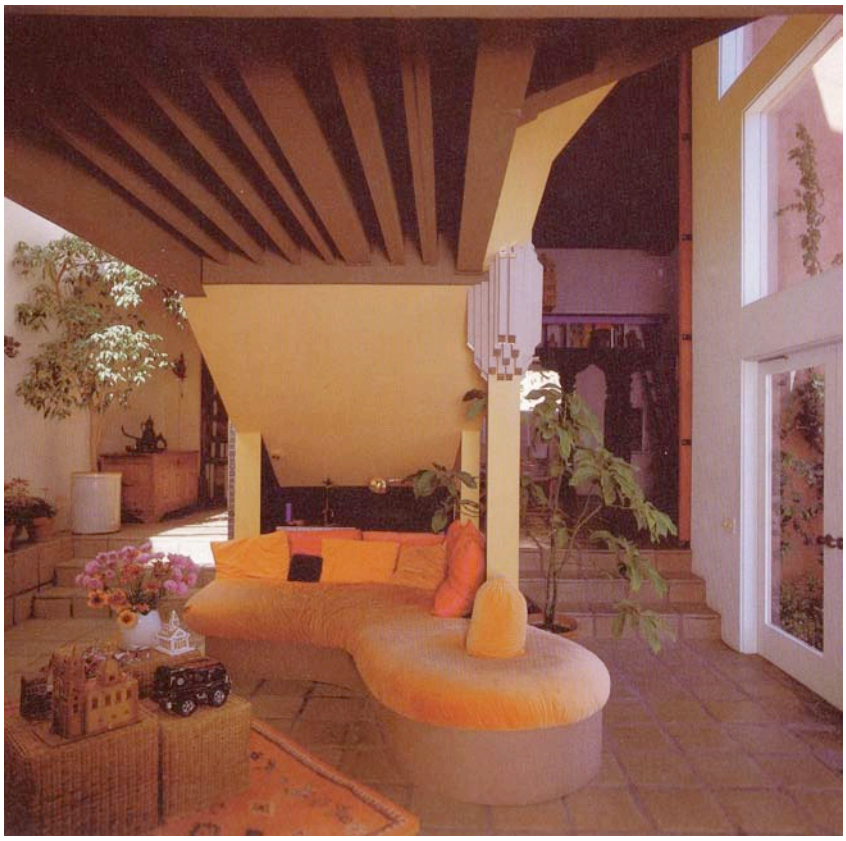
construction standardisés. Nous avons vu que, conformément à un désir d'économie et de facilité potentielle de réplication, les maisons du programme *case study* étaient constituées d'éléments de construction standards tels que des toits en tôle ondulée, de larges parois vitrées ou des panneaux préfabriqués en contre-plaqué et des matériaux isolants, le tout étant complété par de simples charpentes constituées de poutrelles en acier et par du béton sans fioriture. Comme nous le verrons plus en détail par la suite, la plupart des architectes postmodernes exerçant leur talent à Los Angeles font un usage massif de matériaux de constructions standards et certains poussent le jeu plus loin en détournant complètement ces éléments de leur usage premier. Eric Owen Moss est probablement celui qui a développé cette pratique de la façon la plus extrême.

A la suite des propos que nous venons de développer, nous constatons que le mouvement postmoderne propre à Los Angeles ne s'est pas constitué *ex-nihilo* mais qu'au contraire, les débuts de sa genèse remontent à une période relativement éloignée temporellement. L'Ecole de Los Angeles est ainsi tributaire de concepts développés à différentes époques. De manière, à première vue étonnante, le postmodernisme *angelino* a reçu un héritage assez important du modernisme. Ce qui peut sembler *a priori* contradictoire, est, à notre avis, un signe que dans le contexte *angelino* le préfixe post se rapporte plus à un après, à une suite, qu'à un rejet.

Charles Moore

Charles Moore est l'architecte qui a assuré la transition entre l'époque moderne des *case studies* et l'émergence du mouvement postmoderne dans la région de Los Angeles sous le nom générique d'Ecole de Los Angeles. Dès son arrivée au début des années 1970, Moore affirme son style qu'il a développé plus au nord de la Californie. Il s'est notamment illustré dans la construction de maisons utilisant massivement le bois, à la manière de ranchs ou de cabanes postmodernisées. Son style est, selon Ch. Jencks, authentiquement vernaculaire, spatialement dynamique et manifeste une esthétique informelle nouvelle. L'une des clés de son architecture se situe dans l'utilisation de ce qu'il appelle les " *readily available techniques* ", littéralement des techniques aisément disponibles. En d'autres termes, il reprend le concept forgé par les architectes modernes antérieurs en utilisant des matériaux de construction courants. Néanmoins, Moore se distingue de ses prédécesseurs par une utilisation nettement plus libre, moins épurée de ces matériaux. Malgré un choix relativement limité de matériaux, les réalisations de Moore ne sont pas banales, il utilise notamment les couleurs

pour donner une identité aux formes. L'un des meilleurs exemples de cette stratégie est la "Burns House" (ci-dessous) dans laquelle Moore fit peindre les murs en 17 tons différents afin de souligner l'agencement des espaces. Ce jeu avec les couleurs marque un peu plus encore l'hétérogénéité de l'architecture postmoderne.



"Burns House", Charles Moore, in *Charles Moore,* in ALLEN, Gerald, p.93, *op. cit.*

L'autre clé de l'architecture de Charles Moore est sa volonté d'inclure le(s) client(s) ou le(s) destinataire(s) du projet dans le processus de création. Cette logique participative qui émergea timidement déjà chez Franck Lloyd Wright ou d'autres, est ici nettement plus poussée. L'on assiste à une véritable interaction, à un dialogue entre l'architecte et ses clients comme dans le cas de l'église épiscopale de St-Matthews à Pacific Palisades. Pour ce projet[22], souvent considéré comme une référence, qui consistait en la construction d'une nouvelle église pour la paroisse en remplacement de l'ancienne qui avait brûlé, Moore et ses associés ont progressé main dans la main avec les paroissiens. Des workshop-débats étaient organisés régulièrement pour permettre aux architectes de réunir les aspirations et avis des paroissiens afin que chacun puisse se reconnaître dans la nouvelle église. Comme on le voit sur la photo à la page suivante, les architectes ont notamment utilisé des maquettes présentant plusieurs solutions

[22] Charles Jencks rapporte ce processus dans son article " Hetero-architecture and the L.A. school ", JENCKS, Charles, pp.56-7, *op. cit.*

différentes, notamment au niveau du design, afin de permettre aux paroissiens de mieux faire certains choix.

Charles Moore et les paroissiens lors d'un workshop pour le projet de l'église St-Matthews à Pacific Palisades, In "Hetero-architecture and the L.A. School", JENCKS, Charles, p.57, *op. cit.*

Il semble que le résultat ait été tout à fait satisfaisant si l'on se base sur la réaction des usagers qui, dans l'ensemble, apprécièrent cette réalisation au plan hybride. A ce sujet, Charles Jencks met en évidence, dans la citation ci-dessous, le caractère indispensable d'un langage architectural hétérogène dans une optique d'obtention d'un résultat consensuel.

> " *Heteroglossia, anchored in real social difference is a precondition for meaning in a pluralist society*. "[23]

Parmi les oeuvres majeures de Charles Moore, citons encore la "Piazza d'Italia" à La Nouvelle Orléans et le "Civic Center" de Beverly Hills. Tous deux sont construits dans un style assez similaire que l'on pourrait qualifier de classique italien postmoderne avec ses colonnes et arcades faisant référence aux styles architecturaux de l'Italie et de la Grèce antique, le tout étant agrémenté par des éléments erratiques comme des chapiteaux de colonnes romains en acier inoxydable poli. A noter que la "Piazza d'Italia" fait preuve d'une spectaculaire hétérogénéité dans les matériaux (marbre, béton, acier) mais aussi dans les styles. Rien qu'en ce qui concerne les colonnes, plusieurs styles apparaissent clairement, on distingue les styles romain, toscan, ionique ainsi qu'un style "a-stylistique" dans la mesure où certaines colonnes ne sont que des tubes absolument vierges.

[23] In " Hetero-architecture and the L.A. school ", JENCKS, Charles, p.57, *op. cit.*

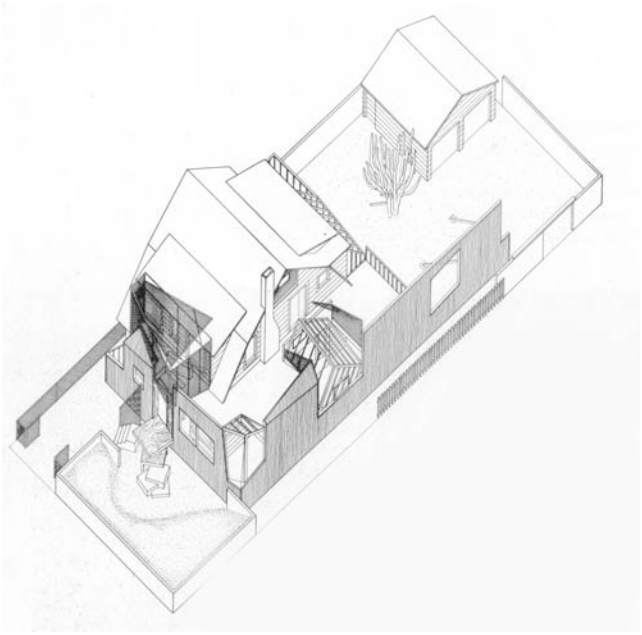
Finalement, les aspects de l'architecture de Charles Moore qui ont eu le plus d'influence sur les architectes ayant émergé après lui, restent donc son utilisation de matériaux de construction standards, en particuliers ceux qui sont les plus vernaculaires, son langage hétérogène dans l'usage des formes et des couleurs, ainsi que sa méthode de travail suivant une logique participative.

Franck Gehry

Franck Gehry est probablement le personnage central de ce que l'on désigne par Ecole de Los Angeles. Il n'en est pas le fondateur, ce n'est pas non plus lui qui est à l'origine des principes de base réunissant les architectes de ce groupe (uniquement virtuel, rappelons-le). La place centrale cet architecte lui revient car il est le premier à avoir pleinement réalisé l'étendue des potentialités liées aux principes du mouvement. Il s'est affranchit des contraintes héritées du modernisme qui emprisonnaient encore partiellement ses prédécesseurs. Selon Charles Jencks, le style de Gehry est né d'une double influence, celle de Charles Moore et du Pop Art, milieu dans lequel l'architecte avait plusieurs amis. De nombreux qualificatifs sont mis en avant pour décrire le style de Gehry mais les mieux adaptés sont pour nous, *heteromorphic* et *fractal*, ou plutôt hétéromorphique et fracturée. Ces caractéristiques sont parfaitement exprimées dans sa maison de Venice, son premier projet reconnu en dehors des cercles d'initiés. (illustrations ci-dessous)

"Gehry House", Franck Gehry, in *Architecture today*, JENCKS, Charles, p.217, *op. cit.*

Cette habitation était construite originellement dans un style assez banal, le style colonial hollandais comme le définit Philip Jodidio[24]. Ce n'est bien évidemment pas la maison dans son style originel qui fit la réputation de Gehry mais bien les spectaculaires transformations qu'il y a apporté. Gehry et ses associés y ont ajouté quelques excroissances aux formes géométriques incertaines.



"Gehry House", Franck Gehry, in *Architecture today*, JENCKS, Charles, p.216, *op. cit.*

Les matériaux utilisés sont hétéroclites, le verre, les grillages, le bois et le crépi se mélangeant aux matériaux plus traditionnels du plan originel. Cette architecture qui multiplie les formes, les matériaux, les couleurs, semble manquer de cohérence par rapport à une architecture plus traditionnelle mais l'approche que l'on en fait doit être complètement différente dans la mesure où, Gehry se définissant lui-même comme un artiste, ses œuvres doivent êtres lues à la manière de sculptures géantes. Une part importante des réalisations de Gehry a eu pour théâtre les rues de Santa Monica et Venice. Son style architectural est particulièrement bien adapté dans ces lieux à proximité de la plage avec sa culture du surf et ses divers mouvements New Age associés. Ainsi, lorsque l'on parcourt Main Street, on ne peut manquer deux des bâtiments les plus connus de Gehry, le centre "Edgemar" et le bureau de "Chiat/Day/Mojo",

[24] In *Contemporary California architects*, JODIDIO, Philip, p.35, *op. cit.*

sur lesquel nous aurons l'occasion de revenir plus loin dans notre étude. Non loin de là, sur l'"Ocean Frontwalk" ou promenade du bord de mer, se dresse un édifice des plus surprenants. Cette maison se distingue surtout par son annexe renfermant le bureau du propriétaire. Celui-ci prend la forme d'un pseudo poste d'observation des garde-côtes. (photo ci-dessous)

"Norton House", Franck Gehry, in *Los Angeles architecture: the contemporary condition*, STEELE, James, p.96, *op. cit.*

Même si, comme nous l'avons dit, la plupart des réalisations de Gehry sont situées à Venice ou Santa Monica, il a néanmoins, peu à peu, étendu son champ de travail. A ce titre, il est nécessaire de signaler qu'il est le premier architecte de l'Ecole de Los Angeles à avoir obtenu des projets publics d'une réelle envergure. Le plus célèbre d'entre eux est bien évidemment le "Disney Concert Hall" à Downtown mais l'on peut aussi citer le "California Aerospace Museum" situé à proximité de l'Université de Californie du Sud (USC) où il mena ses études. Joseph Giovannini, cité par Philip Jodidio, résume la situation de l'avant-garde de Los

Angeles :

> " *If discontinuity is the urban reality in Los Angeles, then it is realistic to design building as pieces*."[25]

Cette phrase s'adapte particulièrement bien à la situation de Gehry dont l'architecture est en quelque sorte une métaphore de la réalité *angelina*. Les lignes, les formes, les espaces sont fragmentés comme est fragmentée la ville en une myriade d'unités, les matériaux, les couleurs sont hétérogènes comme l'est la population de cette ville-monde avec ses innombrables ethnies et ses couleurs de peau variées. Les éléments de l'architecture de Gehry sont à l'image de la ville, tous étrangers les uns aux autres et par là même, unifié par leur hétérogénéité.

Morphosis

Le groupe Morphosis est constitué de Thomas Mayne et Michael Rotondi. Tous deux comptent parmi les plus éminents représentants du "SCI-Arc" (Southern California Institute of Architecture) aux côtés de Gehry et Eric Owen Moss. Cette école avait pour but de constituer une alternative aux institutions traditionnelles (notamment UCLA et USC) et d'encourager ainsi les jeunes architectes dans une voie artistique sans concessions. Le style de Morphosis est souvent qualifiée de "*dead tech*" et de post-holocauste, en d'autres termes, c'est un style qui évoque une situation dans laquelle notre civilisation aurait connu l'holocauste nucléaire ou une guerre avec les machines. Elle reflète les visions pessimistes du futur telles que celles entrevues dans Blade Runner ou plus récemment Matrix. A l'instar des modernistes, Rotondi et Mayne sont attirés par la logique technologique mais contrairement à leurs prédécesseurs, leur approche est complètement désenchantée. Ils soutiennent que l'idéal progressiste était une utopie et que l'abus de technologie conduira l'humanité à sa fin. Dans ce contexte, leur architecture fait clairement référence à l'esthétique de la machine. Le style est assez froid avec une utilisation massive d'acier, de carrelage et de verre et des sculptures rappelant diverses icônes technologiques. Le restaurant "Kate Mantilini", l'une des réalisations les plus connues du groupe, symbolise au mieux ce techno-morphisme liant l'esthétique technico-industrielle désabusée et l'éclectisme de l'Ecole de Los Angeles. (illustration page suivante)

[25] *ibidem*, p. 39

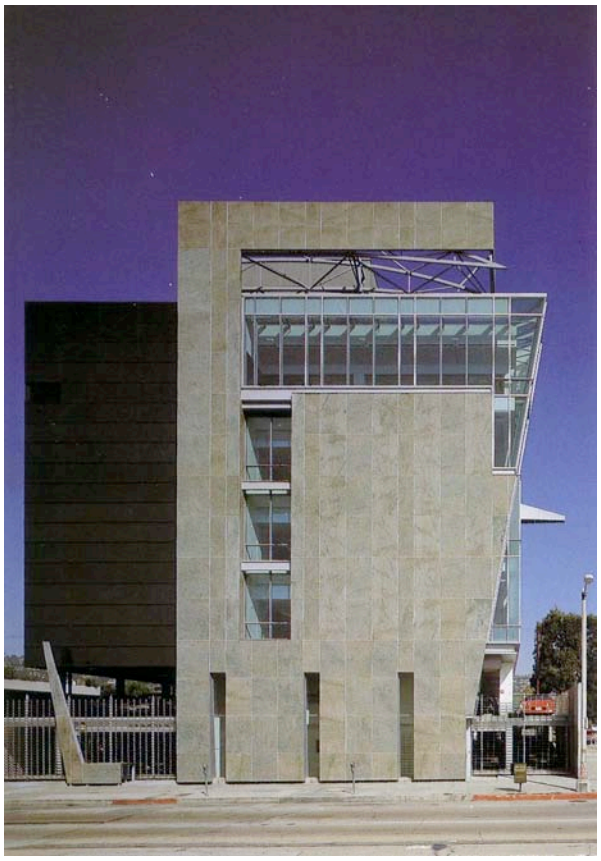
"Kate Mantilini", Morphosis, in *Los Angeles architecture: the contemporary condition*, STEELE, James p.113, *op. cit.*

Le style de Morphosis est parfaitement en adéquation avec la tendance ultra-sécuritaire représentée, dans un autre domaine, par les *gated communities* et surtout l'esprit *carceral city* d'une société hyper-policée et des maisons-bunkers, encore une fois, telles qu'on les découvre dans les films de science-fiction les plus désabusés. Le lien entre l'architecture et le cinéma est, à notre avis, particulièrement affirmé ici, certaines des réalisations de Morphosis pouvant passer pour des décors cinématographiques. Cet aspect inquiétant de leur architecture est tout à fait délibéré chez Michael Rotondi et Thomas Mayne, ce dernier affirmant même :

" I like buildings that scare little children "[26]

[26] In *Architecture today*, JENCKS, Charles, p.227, *op. cit.*

Los Angeles est une *edge city* pour reprendre l'expression de Joël Garreau, le style de Morphosis peut quant à lui être qualifié d'*edge design* comme l'illustre sa réalisation de la "Salick Office Tower" (ci-dessous). Une fois de plus nous observons la nature quasi paradigmatique de l'architecture de Morphosis par rapport à la Cité des Anges.

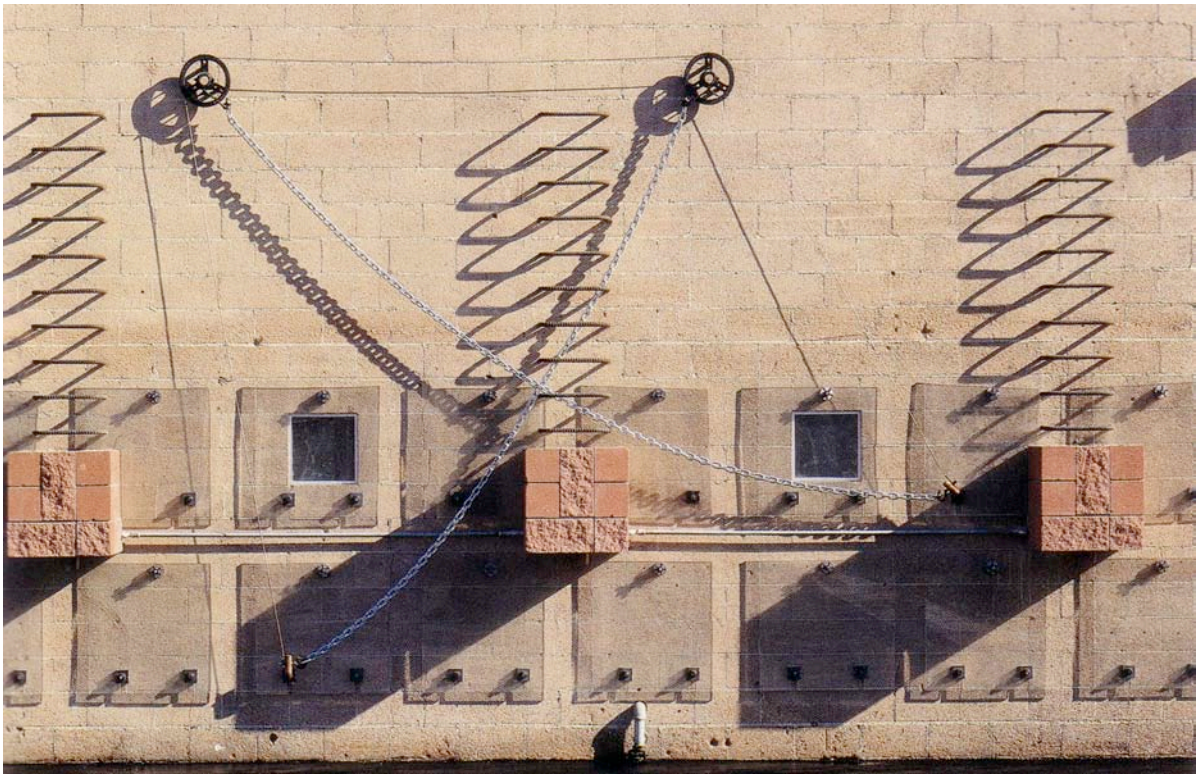


"Salick Office Tower", Morphosis, in *Los Angeles architecture: the contemporary condition*, STEELE, James, p.96, *op. cit.*

Eric Owen Moss

Le style d'Eric Owen Moss est relativement proche de celui de Franck Gehry. Cet architecte s'est spécialisée dans la reconversion de vieux entrepôts qu'il transforme en bureaux, restaurants, lofts et autres… Son terrain de prédilection est la municipalité de Culver City où se trouve le siège de son agence. Cette municipalité était, il y a peu encore, une zone " sinistrée " remplie d'entrepôts désaffectés. Récemment, et grâce, notamment, au travail de Moss, Culver City a été re-dynamisée au travers d'une politique de reconversion de ces entrepôts.. Ceux-ci ont été transformés en véritables villages de bureaux (*office village*) à l'image de ce que Gehry ou d'autres ont fait dans d'autres zones de la ville. Moss partage

d'ailleurs avec Gehry, ce goût pour une architecture fracturée rejetant toutes normes géométriques, la forme des bâtiments n'ayant de limites que l'imagination de l'architecte. Il partage aussi un fort intérêt pour l'utilisation d'éléments de construction sortis de leur contexte. Moss se distingue des autres architectes par son exploitation à l'extrême de ces éléments de construction qu'il utilise comme décoration. Cette esthétique n'est pas sans rappeler l'art brut, notamment dans sa réalisation du complexe "Paramount-Lindblade-Gary Group", reproduit ci-dessous, dont certaines façades sont recouvertes de chaînes, fers à béton et autres objets semblant sortis d'une quincaillerie, formant des "échelles" et des structures décoratives complexes.



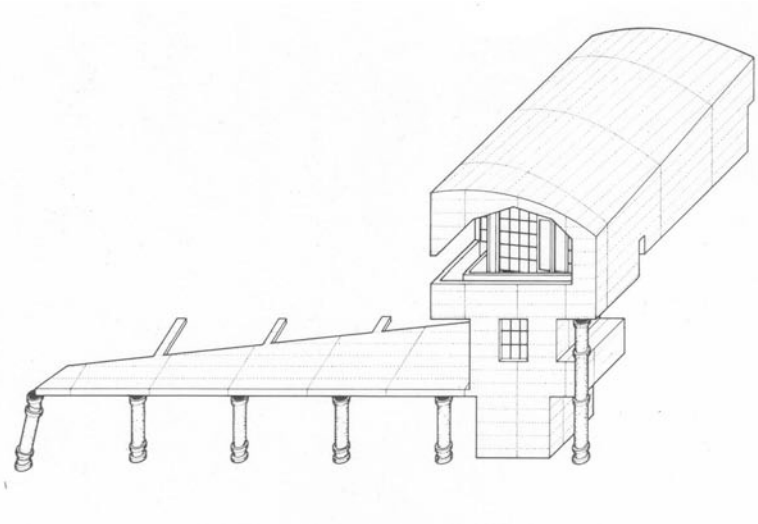
"Paramount-Lindblade-Gary Group", Eric Owen Moss, in *Eric Owen Moss* MOSS, Eric Owen, p. 139, *op. cit.*

Pour ce style, Moss a été couronné par Philip Johnson, "*Jeweler of Junk*", c'est à dire joaillier-ferrailleur[27]. Pour cette même réalisation, il s'est servi de tuyaux d'égouts qu'il a découpé et utilisé comme colonnes. L'originalité de Moss va plus loin puisque toutes ces colonnes sont placé verticalement de manière classique sauf une, placée en diagonale. L'architecte explique dans un documentaire télévisé, que son intention était d'illustrer le

[27] Traduction libre

concept de la règle et de l'exception. Ce genre de réalisation témoigne de la liberté manifestée par Eric Owen Moss face à tous types de contraintes, notamment celles de la conformité et du bon goût.

"Paramount-Lindblade-Gary Group", Eric Owen Moss, in *Eric Owen Moss* MOSS, Eric Owen, p. 108, *op. cit.*



"Paramount-Lindblade-Gary Group", Eric Owen Moss, in *Los Angeles architecture: the contemporary condition*, STEELE, James, p.127, *op. cit.*

L'un des termes souvent lié au style de l'Ecole de Los Angeles est discontinuité. Le style de Moss exprime clairement cette qualité, notamment dans sa réalisation appelée " 708 House ". (illustration ci-dessous)

"House 708", Eric Owen Moss, in *Architecture today,* JENCKS, Charles, p.228, *op. cit.*

Comme nous l'observons sur cette image, la maison est constituée d'éléments au style hautement hétéroclite. On a l'impression que plusieurs architectes se sont relayées tout au long du projet, chacun ne tenant aucunement compte du travail de son prédécesseur. A notre sens, le terme schizophrénique reflèterait assez bien le style de Moss. Ce style *a priori* incohérent est expliqué par la démarche suivie par Moss. Ce dernier insiste plus sur le processus de réalisation que sur sa concrétisation finale. En d'autres termes, Moss accorde une grande importance à la méthode qu'il tente faire transparaître dans ses réalisations, laissant de côté leur aspect purement esthétique. Cela se traduit par une exposition d'éléments structurels renseignant sur la genèse des constructions. Selon Charles Jencks[28], cette tendance serait expliquée par la fonction professorale occupée par Moss au SCI-Arc.

[28] In " Hetero-architecture and the L.A. school ", JENCKS, Charles, p.67, *op. cit.*

Franklin D. Israel

L'architecture de Franck Israel, tout en conservant une hétérogénéité caractéristique de l'Ecole de Los Angeles, est nettement moins " bizarre " que celle de ses collègues dont nous avons parlé plus haut. Il se dégage même une sorte d'harmonie de ses réalisations. Son style se caractérise par une sensibilité pour l'environnement, le contexte, ce qui se traduit par une utilisation de matériaux vernaculaires. Au contraire, de Gehry, Moss et du groupe Morphosis, Israel n'a pas de lien avec le SCI-Arc. Il a notamment été formé sur la côte Est et à Rome avant de rejoindre UCLA. Ce cursus est probablement à l'origine de son intérêt pour l'histoire. Ses réalisations porteront toutes l'empreinte du contexte historique, adoptant ainsi une démarche similaire, sur ce point, à celle de Charles Moore, ou précédemment Franck Lloyd Wright. Les réalisations d'Israel sont principalement de deux types : les conversions d'entrepôts situés dans les vallées, dont une bonne partie est destinée à l'industrie de cinéma et les maisons individuelles, situées plutôt sur les collines. Nous nous intéresserons principalement au second type, pour lesquels le style d'Israel s'exprime plus clairement alors que pour le premier, son style est relativement similaire à ce que nous avons déjà observé dans ce genre de travail. Selon James Steele[29], Israel introduit la distinction entre l'architecture et le paysage et pense que c'est le dialogue entre ces deux entités, le bâti et le non-bâti, qui fait la spécificité de Los Angeles. Ses réalisations manifesteront sa volonté de lier le bâti et la nature comme l'affirme Steele évoquant l'"Art Pavilion" à Beverly Hills (illustration page suivante) :

> " *Specific elements such as staircases, terraces and loggias are used to join house and site, as are large corner windows, which the architect has employed to frame carefully selected views of trees and sky, deliberately perpetuating what Israel describes as the tradition started in Los Angeles by Wright and Schindler of the mitred glass corner and exploded box*. "[30]

[29] In *Los Angeles architecture: the contemporary condition*, STEELE, James, p.154, *op. cit*
[30] *ibidem*, p.157

"Art Pavilion", Frank Israel, in *Los Angeles architecture: the contemporary condition*, STEELE, James, p.156, *op. cit.*

Une autre de ses réalisations, la "Goldberg-Bean Residence" (illustration page suivante) située dans les collines d'Hollywood, démontre aussi cette volonté d'Israel d'ancrer son architecture à la fois dans le contexte environnemental et historique. En effet, s'il est évident que cette résidence ne se fond pas dans l'environnement dans un sens mimétique, de par le choix des matériaux, elle s'y adapte. De plus, cette maison est, en fait, une transformation d'une habitation de style ranch préexistante. Grâce à l'habilité de l'architecte, l'esprit original a pu être conservé tout en y adjoignant de nombreuses additions plus modernes de telle sorte qu'il est désormais difficile de distinguer les éléments à attribuer à chacune des étapes. Ceci est la preuve qu'il est possible procéder à d'importantes modifications tout en respectant l'histoire du lieu et son environnement.

"Goldberg-Bean Residence", Frank Israel, In *Contemporary American architects*, Vol. II, JODIDIO, Philip, p.110, *op. cit.*

2.2.4 Implications sociales

Nous avons vu dans le chapitre précédent, quelles étaient les différentes tendances de l'architecture postmoderne et quelles en étaient les manifestations dans le(s) style(s) *angelino(s)*. Nous avons établi qu'en partant d'un certain nombre de principes communs, les architectes postmodernes de Los Angeles s'étaient forgé des styles propres bien distincts. Il va s'agir pour nous, maintenant, dans la perspective de notre problématique, de mettre en évidence les implications sociales du choix de différents types d'architecture. Il est évident que notre propos ne se limitera pas aux implications sociales de l'architecture postmoderne car, si l'on a affirmé plus tôt que Los Angeles est globalement postmoderne, cela ne signifie pas pour autant que son architecture, notamment, l'est exclusivement. Par conséquent, nous aborderons, dans ce chapitre, les implication sociales d'autres types d'architecture, sans toutefois prétendre à une quelconque exhaustivité.

Architecture postmoderne authentique

L'architecture postmoderne de l'Ecole de Los Angeles est, et restera probablement, une architecture avant-gardiste. En effet, même à Los Angeles, bien qu'elle y occupe une place importante, elle ne peut véritablement prétendre à un statut de courant principal (*main stream*) et, dans tous les cas, il ne serait pas dans sa nature de revendiquer une telle place, les adeptes de ce courant se considérant avant tout comme des marginaux. L'étude informelle de l'identité des clients passant des commandes aux architectes postmodernes à Los Angeles nous permet d'établir un profil-type de cette clientèle et par conséquent, de déduire les implications sociales de ce type d'architecture. Il apparaît donc que l'écrasante majorité des projets mis en œuvre par les architectes de l'Ecole de Los Angeles[31] sont destinés à l'élite intellectuelle et artistique de la ville. Il s'agit d'architectes, d'artistes, de professeurs, de producteurs de cinéma pour ce qui concerne les clients individuels alors que l'on retrouve leurs équivalents institutionnels (universités, bureaux de design, sociétés de cinéma,…) lorsqu'il s'agit de clients collectifs. Ces clients ont donc comme points communs: une certaine sensibilité artistique et des moyens suffisants pour recourir aux services d'architectes proposant un style original et novateur. A noter que cela est généralement le cas pour les commandes dont le style architectural est original. A l'opposé, un style plus standardisé est souvent l'indice d'une sensibilité artistique peu développée, ou d'une situation financière moins avantageuse.

Les implications sociales de l'architecture postmoderne authentique sont les suivantes : l'observations des réalisations architecturales de style postmoderne est, en général, l'indice de la présence d'une population assez aisée et cultivée. Cette population peut être d'origine ethnique variée mais les blancs anglo-saxons y sont généralement majoritaires.

Architecture postmoderne disneylandiste

Il est indispensable d'apporter une nuance aux propos qui précédent et surtout d'introduire une mise en garde. En effet, il existe deux types d'architecture postmoderne. Le premier est celui que nous avons évoqué jusque là et qui est artistiquement authentique. Le second est un postmodernisme architectural nettement plus superficiel, il n'a pas les mêmes racines, il est

[31] Notre propos se base sur les nombreux projets publiés auxquels nous avons eu accès durant la durée de notre étude.

constitué de copies, de pastiches sans sens. Par la suite nous l'appellerons postmodernisme disneylandiste en référence aux parcs d'attraction dans lesquels les styles architecturaux se superposent sans intentions artistiques et sémiologiques sous-jacentes. Ce type d'architecture se rencontre aussi à Las Vegas où, Venise, les pyramides de Gizeh ou la Tour Eiffel sont reproduits sans autre intention que de donner l'illusion de ces lieux. Ce qui distingue ces deux types de postmodernisme architectural est la présence ou non de plusieurs niveaux de lecture. Le postmodernisme disneylandiste n'a qu'un seul niveau de lecture, il n'y a que l'explicite. Au contraire, le postmodernisme artistiquement authentique possède une double voire triple lecture. Ce double codage permet de produire un sens pour différents types de personnes en fonction du niveau de compréhension auquel elles se situent.

Les implications au niveau social de ce postmodernisme disneylandiste sont les suivantes : ce type particulier de postmodernisme n'est pas le témoin de la présence du même genre de population que pour son homologue authentique. Il s'agit, selon nos observations sur le terrain, de personnes appartenant à des classes sociales moins favorisées, en général, la *middle-class*. Cette population n'a pas les moyens s'offrir les services des architectes les plus novateurs, ce qui résulte, la plupart du temps, dans des fautes de goût importantes ainsi que d'évidentes preuves que le double codage n'est pas assimilé. Il s'agit de faire comme si, d'agir par mimétisme en tentant de copier les classes plus élevées pour se donner un sentiment illusoire d'assimilation.

L'architecture postmoderne n'est pas la seule à être liée à un type de population des classes supérieures, de l'élite intellectuel et artistique. En effet, l'architecture moderne, notamment, est aussi bien présente chez cette population, la différence principale dans le choix du style architectural n'est, dans ce cas, que le reflet d'un changement d'époque ou celui d'un goût personnel. Nous avons vu, dans les chapitres précédents, que de nombreuses réalisations au style plutôt moderne ont vu le jour à Los Angeles pour des clients appartenant à son élite. Par ailleurs, le style moderne a été et est toujours utilisé dans des constructions autres que des maisons individuelles. L'on ne peut passer sous silence les réalisations monumentales de Downtown dont la plupart, bien que très récentes, ne manifestent pas moins un style international des plus purs.

Haute-Couture architecturale *vs* Prêt-à-porter architectural

Pour la suite de notre propos, nous utiliserons une métaphore de l'univers de la mode, ce qui nous permettra de mieux souligner les différences fondamentales dans les types d'architecture. Nous avons vu que la distinction entre des réalisations de style postmoderne ou d'un autre style n'est pas forcément un critère absolu pour différencier plusieurs types de population. Ce qui importe est plutôt l'appartenance de la réalisation à un style véritablement affirmé. En d'autres termes, il s'agirait ici d'une architecture comparable à la haute couture, c'est à dire, faite sur mesure et dont deux réalisations ne sont pas identiques. Au contraire, les différents types[32] d'architecture dont nous allons parler à présent, manifestent un certain niveau de standardisation qui se rapprocherait du genre prêt à porter. Comme il existe plusieurs gamme de vêtements dans le prêt à porter, nous avons diverses nuances dans la standardisation architecturale.

La première des catégories est composée de constructions dont le style architectural, s'il n'est pas aussi unique que celui que nous avons évoqué précédemment, reflète néanmoins une certaine originalité. Chaque réalisation n'est pas unique mais le niveau de standardisation est relativement bas. A Los Angeles, plusieurs styles correspondent à cette tendance. Il s'agit, entre autres, du style colonial, du style normand, celui des missions et, en général, tous les styles architecturaux réactualisés ou " à la manière de " dont le nom porte le préfixe néo ou inclut le terme revivalisme. Autrement dit, cette catégorie regroupe des réalisations dont le style est clairement identifiable, mais ne faisant pas partie des courants les plus novateurs et originaux et dont le niveau de standardisation est faible, ce qui signifie que plusieurs réalisations peuvent être très similaires mais elles ne doivent pas être spatialement trop proches les unes des autres. Concrètement, cela correspond à des réalisations présentes notamment dans les quartiers aisés mais aussi de classe moyenne.

Dans le premier cas, le profil de la population est relativement similaire à celui des groupes précédemment étudiés mais ils s'en distinguent par un intérêt moins prononcé pour l'art ou des goûts plus " conservateurs ". Tout en ayant les mêmes moyens financiers, l'origine de ceux-ci est probablement différente (métiers moins intellectuels ou artistiques) ce qui

[32] Il est impératif de saisir la nuance que nous introduisons dans ce chapitre entre les styles architecturaux (postmoderne, moderne, gothique, roman,….) et les types architecturaux qui sont indépendants des styles et qui décrivent plutôt une organisation "hiérarchisée" que nous explicitons ici.

expliquerait leur sensibilité divergente. Toutefois, il faut se garder de toutes conclusions hâtives car les divers choix accomplis dépendent d'une multitude de paramètres, ce qui ne nous permet pas d'obtenir une significativité indiscutable du critère du choix architectural étant donné la proximité relative de ce type d'architecture avec celui que nous avons assimilé à la haute couture.

Quant au second cas, il s'agit d'une population dont les moyens sont nettement plus faibles que ceux des catégories précédentes mais dont le niveau d'éducation est relativement haut. Leur choix d'une architecture particulière reflète deux situations. La première est une certaine sensibilité artistique, une fois de plus, néanmoins limitées dans les moyens. La seconde situation exprime une volonté de rapprochement avec les classes supérieures au travers d'une assimilation architecturale. Nous retrouvons, ici, des enseignants, des artistes anonymes mais aussi des cadres moyens ou de petits industriels.

Dans les deux cas de figure présentés par cette catégorie, l'origine ethnique des populations est plurielle avec toutefois, une augmentation de la diversité dans les classes moyennes.

La seconde catégorie d'architecture, toujours dans le genre prêt à porter, présente un indice de standardisation assez élevé. Dans cette catégorie, nous retrouvons des réalisations dont le style architectural est définissable mais qui sont répliquées en nombre important. Ce cas de figure est particulièrement constaté dans les *gated communities* qui pullulent à Los Angeles. Nous reviendrons plus en détail sur ce thème, dans une autre optique, au chapitre suivant. La plupart de ces communautés ont une architecture assez homogène. Mission Viejo, au Sud d'Orange County, présente, par exemple, une architecture entièrement basée sur le thème des missions. Tous les maisons y ont le même style et les statuts du lieu rendent difficiles toutes tentatives de différentiation. Le style mission est justement l'un des plus populaires pour ce genre de réalisations. Toutefois, il faut signaler que dans ce type de cas, l'affirmation du style architectural est généralement assez superficiel, il n'y a pas de véritable souci du détails.

Le style architectural dans ce type de communauté est assez indépendant de la composition sociale de sa population mais nous pouvons déjà néanmoins affirmer que la relative homogénéité de la population postulée par ce genre d'organisation est un indicateur précieux. Il est cependant nécessaire de préciser que toutes les *gated communities* n'ont pas un style architectural homogène, particulièrement celles qui abritent des classes supérieures.

La troisième catégorie du genre prêt à porter est peut-être la plus répandue. Il s'agit de réalisations standardisées au maximum auxquelles il est difficile d'attribuer un style architectural particulier. Ce sont des constructions dont l'unique but est la fonctionnalité. Elles sont en général développées afin d'accueillir le plus grand nombre d'habitants possible pour ce qui est des immeubles et pour ce qui est de constructions individuelles, de minimiser les coûts et maximiser les aspects pratiques. Dans ce contexte, il est évident que ce genre d'architecture est principalement lié à des classes de population plutôt moyennes-inférieures à défavorisées.

Le "prêt- à-raser" architectural

Nous avons vu jusque là, plusieurs types d'architecture que nous avons assimilés, par comparaison, à la haute couture et au prêt à porter. Pourtant, Los Angeles, comme la plupart des villes actuelles, présente encore un type particulier d'architecture que nous désignerons sous l'appellation de prêt à raser. Il s'agit de tous les bâtiments délabrés dont beaucoup sont malheureusement encore occupés. En effet, des secteurs entiers de la ville présentent ce type d'architecture, raison pour laquelle nous ne pouvons pas l'exclure de notre aperçu global. Il ne s'agit pas d'un style architectural mais plutôt d'un type de construction. A l'origine, ces bâtiments se distinguaient par un style architectural propre mais leur vétusteté et leur délabrement souvent extrême nous empêche de les classer dans l'une des catégories précédentes et nous pousse à les regrouper dans une catégorie distincte. Dès lors, il devient évident que ce genre d'architecture est en relation avec les classes le plus défavorisées de la population. Il s'agit d'un mélange ethnique à majorité de d'afro-américains, latino-américains et immigrés asiatiques. La plupart d'entre eux sont au chômage ou accumulent les petits boulots pour survivre. Ce sont au mieux des *working-poors* et au pire, des criminels. Leur éducation est souvent très faible voire inexistante, ce qui, comme on le sait, est l'une des sources de leur misère.

Nous verrons dans les chapitres consacrés à l'analyse, dans quelles mesures les données démographiques s'accordent avec les principes théoriques développés ici. Finalement, pour notre propos, il est intéressant de distinguer aussi bien les différents styles où plutôt les types d'architecture comme nous venons de le faire, mais aussi parmi ces types, lesquels peuvent être considéré comme postmodernes dans un sens ou dans un autre.

2.2.3 Urbanisme postmoderne : principales matérialisations

Les manifestations de l'esprit postmoderne sont multiples dans l'urbanisme de Los Angeles. Nous allons voir que celles-ci peuvent être regroupées en plusieurs catégories. La première d'entre-elles s'articule autour du concept d'hétérogénéité. La seconde se rapporterait plutôt à l'ensemble des démarches sécuritaires alors que la troisième engloberait divers types de dispersion. Nous allons, ici, donner un aperçu des tendances majeures de l'urbanisme postmoderne *angelino*, toutefois, il est nécessaire de préciser que l'ensemble de celles-ci ne sont pas forcément observables directement à l'échelle utilisée pour notre étude. Cette échelle est celle du bâtiment voire d'un ensemble de bâtiments. Elle est assez réduite, ce qui ne nous permettra pas de considérer certaines des tendances évoquées dans la suite de notre propos. Toutefois, quelques-unes des manifestations de l'urbanisme postmoderne qui interviennent à grande échelle peuvent avoir des implications indirectes à plus faible échelle, manifestations que nous pourrions observer dans des situations particulières. Néanmoins, pour des raisons évidentes, nous nous concentrerons dans ce chapitre sur les tendances que nous pourrons constater le plus régulièrement dans notre étude.

Le *patchwork*

La première des catégories s'articule autour d'un des concept de base du postmodernisme : l'hétérogénéité. Ce concept, comme nous l'avons vu au sujet de l'architecture, est l'un des, si ce n'est LE, principe(s) majeur(s) du postmodernisme. Dans l'urbanisme *angelino*, il se manifeste sous plusieurs formes dont la plus évidente est probablement le *patchwork* ethnique. En effet, l'agglomération de Los Angeles est composée de dizaines de groupes ethniques relativement concentrés et de tailles variables. La plupart des continents sont représentés de telles façon que lorsque l'on observe une carte ethnique de le Cité des Anges, comme le dit Charles Jencks dans l'extrait ci-dessous, l'on a l'impression d'observer celle d'un continent ou du monde, mais à taille réduite.

> "*With Latinos, Jews, and WASPS the largest minorities in this minoritized place, it is more fitting to see the areas as a set of countries-like Europe- than as a traditional, unified city.*"[33]

[33] In " Hetero-architecture and the L.A. school ", JENCKS, Charles, p. 49, *op. cit.*

Los Angeles est donc, au sens strict du terme, une *World City*, une Ville-Monde dans sa matérialisation la plus extrême. Plusieurs autres concepts sont couramment employés pour qualifier la situation de cette ville, il s'agit notamment de la notion de *edge city* sur laquelle nous reviendrons plus loin, mais aussi celle de *minority majority city*, une ville constituée essentiellement de minorités. Cette réalité a désormais été étudiée par de nombreux chercheurs parmi lesquels on peut citer Edward W. Soja ou Mike Davis. Soja utilise une analogie pour décrire cette matérialité propre à Los Angeles. Il reprend, chez l'écrivain Argentin Jorge Luis Borges, le concept d'Aleph. L'Aleph est un point dans l'univers contenant tous les autres points et à partir duquel l'on pourrait les observer sous tous les angles et cela simultanément. La potentialité de Los Angeles serait alors assez comparable à celle de l'Aleph. En d'autres termes, il est vrai que dans une certaine mesure, lorsque l'on observe la réalité socio-ethnique *angelina*, l'on pourrait tout aussi bien contempler une réalité mondiale. Nous ne pousserons pas plus loin notre approche de cette question particulière car, d'une part elle a déjà fait l'objet d'études pléthoriques et d'autre part, elle est difficilement discernable à notre échelle d'observation de ce travail. Néanmoins, cela ne signifie pas pour autant que cette réalité n'aura aucune influence sur notre analyse.

Ultra-sécurisation

La seconde des catégories de manifestations postmodernes dans l'urbanisme *angelino* est constituée de tout ce que l'on pourrait regrouper sous la tendance à l'hyper-sécurisation. Concrètement, cela se traduit sous deux formes majeures : les *gated communities* et la société panopticon. Avant d'aborder ces deux points, nous voudrions développer la problématique de la ségrégation, problématique issue parallèlement de la diversité des communautés ethniques, évoquée plus haut, et de l'approche sécuritaire émergente. Comme nous l'avons vu, les groupes ethniques ont tendance à vivre en communauté sans se mélanger avec d'autres communautés. A cette ségrégation ethnique vient s'ajouter, comme le dit Charles Jencks dans l'extrait ci-dessous, une ségrégation basée sur des critères socio-économiques.

> "*But whether the identity comes from inherited ethnicity or chosen lifestyle, the effect is to divide Los Angeles into village-sized fragments, what I would distinguish as enclaves of exclusion (Rolling Hills) from enclaves of desertion (the black area*

of Watts)."[34]

Le résultat de cette ségrégation " multi-critèrielle " est une carte sociale hyper-fragmentée dont les unités n'ont aucune cohésion entre elles. Avant de nous intéresser à ce que Jencks appelle les "enclaves d'exclusion", il nous paraît nécessaire d'évoquer brièvement la forme concrète de ses "enclaves de désertion". Il s'agit de ghettos dans lesquels vivent les classes les plus défavorisées. Le terme de désertion est expliqué par la fuite de tous ceux qui en ont les moyens, laissant ces zones sombrer en de véritables friches urbaines. De même, le mot enclave n'est pas non plus choisi à la légère. En effet, ces ghettos sont entourés de frontières virtuelles, notamment celles mises en place par les gangs ou par la police qui ne pénètre pas dans certains secteurs de la ville. Cette dernière n'hésite pas non plus à ériger des frontières matérielles en bloquant des rues au trafic automobile espérant ainsi réduire le commerce de drogue. Après étude du fonctionnement politique de Los Angeles, l'on se rend bien compte que les castes défavorisées ont très peu d'influence et que, de plus, la plupart des dirigeants au pouvoir protègent leurs privilèges au travers de diverses politiques pseudo-sociales (*redistricting*) qui semblent avoir plutôt pour but de diviser les résistants pour mieux régner[35].

Les enclaves d'exclusion dont parle Jencks sont synonymes de *gated communities*. Ce sont des zones appelées communautés car tous les individus sont membres d'une association commune. Cette dernière est chargée de gérer l'ensemble des problèmes liés à la communauté et de faire respecter ses statuts. La particularité de ces communautés actuelles est qu'elles sont désormais, pour la plupart, entourée d'un mur ou d'une grille d'enceinte, d'où leur qualification de *gated*. Ce type d'urbanisme a émergé en réponse à un sentiment d'insécurité croissant dans les dernières décennies. Ces communautés peuvent prendre diverses formes, certaines peuvent regrouper des maisons au style identique (*Mission Viejo*) ou hétéroclite (Bel Air), voire des immeubles, certaines sont destinées au plus riches alors que d'autres ont des résidents plus modestes, il y a des communautés pour les blancs, les afro-américains, les tennismen, les joueurs de golf et ainsi de suite. Avec leurs remparts, leurs milices privées, leurs caméras de surveillance et leurs panneaux " *neighbourhood watch* " ou " *armed response* ", les *gated communities* font partie des manifestations de ce que nous appelons société panopticon. Ce type de communauté est probablement la manifestation urbanistique

[34] In " Hetero-architecture and the L.A. school ", JENCKS, Charles, p. 49, *op. cit.*
[35] Pour une approche plus complète de la question politique, notamment dans le processus d'exclusions des minorités, voir *City of Quartz*, DAVIS, Mike, *op. cit.*

postmoderne que nous pourrons identifier le plus clairement dans notre analyse photographique car elle est observable à une échelle relativement réduite telle que l'est la notre.

Le terme panopticon[36] est une version plus classique de ce que nous appelons "Big Brother", mais les deux se rapportent à la même réalité. Cette expression est utilisée par Mike Davis, notamment dans son incontournable *City of Quartz*[37]. Il fait référence à un plan de prison dessiné au 18ème siècle par Jeremy Bentham. Le principe de ce projet était de permettre aux gardiens d'observer un maximum de prisonniers en même temps sans que ceux-ci ne puissent définir s'ils sont réellement observés ou non, dégageant ainsi un sentiment de contrôle invisible omniscient. De nos jours, ce principe a été repris par les émissions de télé-réalité dont "Big Brother"[38] en est la pionnière. A Los Angeles, cette tendance qui pousse vers la dérive sécuritaire est omniprésente. La police est présente partout, dans les rues, dans les airs, dans le métro, dans les centres commerciaux, elle est parfois doublée par de véritables milices privées. Les moindres faits et gestes du citoyen sont observés à son insu au travers de caméras de surveillance de plus en plus sophistiquées et nombreuses. Nous ne parlerons pas des autres moyens de contrôle de la vie privée[39] dont on sait aujourd'hui qu'ils ne sont pas des fantasmes de paranoïaques et qui constituent une face cachée mais bien réelle de la société panopticon.

A côté des *gated communities*, l'une des autres manifestations les plus représentatives de la société panopticon est le centre commercial. Ces temples de la consommation sont, pour certains situés dans les zones les plus sensibles, de véritables forteresses avec leurs remparts et leurs issues contrôlées par des vigiles. Pendant ce temps, d'autres vigiles patrouillent, parfois armés, à l'intérieur du centre tandis que, d'une salle de surveillance, leurs collègues observent, à travers l'objectif d'un œil omniscient, l'espace commercial. Dans certains cas, de petits commissariats ont même pris place à l'intérieur des centres. Ces derniers ont parfois des noms tout à fait évocateurs tel que "The Citadel" à Orange County. Cette omniprésence du Big Brother est assez aisément remarquable à l'échelle d'observation qui est la notre dans cette étude. Elle se manifeste dans les enceintes des communautés, l'aspect du bâti et certains

[36] Pour ce chapitre, voir notamment *City of Quartz*, DAVIS, Mike, *op. cit.*, particulièrement le chapitre 4, "La forteresse L.A."
[37] *City of Quartz*, DAVIS, Mike, *op. cit.*
[38] Le nom de cette émission est une référence au célèbre roman de George Orwell, "1984" décrivant une réalité pas si éloignée que l'on pourrait imaginer, de celle vécue actuellement par les habitants de Los Angeles,.
[39] On peut citer : les logiciels espions enregistrant les « trajets » sur la toile, les moyens de surveillance liés à l'utilisation généralisée de cartes à puce, etc…

détails du mobilier urbain[40].

Diverses formes de dispersion urbaine

La troisième catégorie de manifestations postmodernes touchant l'urbanisme de Los Angeles est celle que nous avons désignée sous le terme de dispersion. Cette dispersion peut prendre diverses formes. Nous allons d'abord évoquer le concept de *edge city* puis nous aborderons brièvement la relation entre le postmodernisme avec le capitalisme flexible et nous verrons quel est l'impact de ce modèle économique sur le bâti, en particulier à notre échelle d'analyse. Il nous faut toutefois préciser que ces différentes manifestations ne sont pas exclusives et qu'elles sont, au contraire, liées entre elles.

Le concept de *edge city* introduit par Joël Garreau[41] est particulièrement bien adapté à la réalité de Los Angeles. En effet, aucune autre ville au monde ne se développe plus sur ses bords, repoussant à chaque instant les limites du désert. L'urbanisme *angelino* est comme entraîné par une force centrifuge. Cette force est née de plusieurs facteurs dont nous ne pouvons donner qu'un aperçu ici. Il s'agit notamment, dans le désordre, de l'ambition économique des promoteurs, du développement des moyens de transports, en particulier l'automobile, de la claustrophobie des habitants à la recherche du rêve américain et de la transformation du processus industriel. Los Angeles n'est pas seulement une *edge city*, une ville qui se développe à sa périphérie. En fait, elle se développe un peu partout de façon anarchique autour d'une multitude de centres pas forcément hiérarchisés[42]. Pour être plus précis, on pourrait dire que Los Angeles est une ville périphérique polycentrique ou *polycentric edge city*. Nous ne attarderons pas sur ce sujet, par ailleurs analysé en profondeur par d'autres chercheurs, car, à notre sens, cette réalité n'est pas observable à notre échelle.

La dernière manifestation de l'impact sur l'urbanisme de la vision postmoderne est le résultat d'un changement de système économique dans le secteur de l'industrie. Sans retracer en détails l'histoire de l'évolution de l'industrie au 20ème siècle, rappelons-en néanmoins les grandes lignes. Jusqu'aux années 1960, l'industrie était composée de grandes unités de

[40] Un exemple, assez trivial il est vrai, nous est donné par Mike Davis à ce sujet. Il nous révèle, de façon tout à fait significative, les raisons de l'absence de WC publics dans le secteur de Downtown que chaque visiteur aura remarqué. Cette absence est, en fait, le résultat d'une politique délibérée de la municipalité ayant pour objectif de réduire la présence de clochards et junkies dans le secteur en les privant d'un lieu où se piquer et se laver.
[41] *Edge City, life on the new frontier*, GARREAU, Joël, *op. cit.*
[42] Pour décrire ce modèle d'urbanisation, les anglophones utilisent le terme "*leap-frogging*".

production dans lesquelles la plupart des étapes étaient concentrées, notamment afin de minimiser les coûts liés au transport. Il s'agissait en général d'une industrie dite lourde et faite d'immenses chaînes de montage. A partir de cette époque, avec la diminution des coûts de transport et le développement des moyens de communications, les unités de production ont été dispersées, c'est le début de ce qu'on appelle le capitalisme flexible. Cela a entraîné la création de nouveaux centres comme nous l'avons vu précédemment mais, d'un autre côté, des quartiers entiers ont sombrés dans la misère après la fermeture successive des industries employant leurs habitants[43]. Ceux-ci étaient pour la plupart sans formation scolaire, leur savoir-faire était désormais inutile, de plus, ils n'étaient souvent plus tout jeunes, donc difficiles à reconvertir et finalement, ils appartenaient principalement à des minorités, du moins économiquement parlant. Ainsi, ces trois " défauts ", aux yeux des employeurs, les prédestinaient à un chômage persistant. C'est cette situation qui a fortement contribué à la création des ghettos pauvres au Sud de Downtown. La principale manifestation concrète, observable à notre échelle, du passage au capitalisme flexible, est donc le délabrement de certains quartiers et de leurs habitations dont nous avons qualifié plus haut le type architectural de "prêt à raser".

2.2.5 Phénomènes postmodernes observables à l'échelle du bâti

Nous avons vu, dans les chapitres précédents, les différentes manifestations de l'urbanisme postmoderne à Los Angeles mais aussi les différents types d'architecture, postmodernes ou non, que l'on y retrouve. Nous allons maintenant tenter d'en faire une synthèse et mettre en évidence les divers types de phénomènes postmodernes observables à notre échelle d'analyse. En suivant notre hypothèse de travail, nous postulons que chacun de ces phénomènes est lié à une situation sociale particulière et donc, que corollairement, l'identification de l'un de ces phénomènes nous permettra théoriquement de déterminer le contexte socio-culturel.

Il est évident que nous présentons ici des stéréotypes. On pourrait aussi nous reprocher notre approche plutôt déterministe mais nous voudrions rappeler que l'intérêt de notre étude est justement de confronter ces modèles avec la réalité et d'y apporter quelques nuances en fonction de nos observations.

[43] In *City of Quartz*, DAVIS, Mike, p.274, *op. cit.*

A partir des propos développés dans les chapitres qui précédent, nous avons sélectionné quatre phénomènes typiquement postmodernes. Ceux-ci devraient nous permettre de couvrir l'ensemble du spectre urbain étudié à notre échelle. Pour chacun d'entre-eux, nous allons d'abord brièvement en rappeler les caractéristiques principales puis nous énoncerons les trames sociales liées à chacun des ces phénomènes postmodernes.

- le premier des ces phénomènes est le **postmodernisme architectural dit authentique** que nous avons comparé à la haute couture. Il se caractérise par un style avant-gardiste portant l'empreinte des architectes se rattachant, de près ou de loin, à l'Ecole de Los Angeles. Comme nous l'avons vu dans le chapitre 2.1.1, concrètement, les réalisations peuvent être fort différentes mais ce qui fait l'une de leurs particularités les plus importantes, c'est leur utilisation constante d'un double ou triple langage, l'*heteroglossia* de Mikhail Bakhtine. La trame sociale liée à ce phénomène est la suivante :

    - classes sociales aisées
    - niveau d'éducation important et bonne culture
    - sensibilité artistique
    - diversité ethnique avec dominante WASP[44]

- le second phénomène est le **postmodernisme architectural disneylandiste**. Il se caractérise par une tentative d'imitation de son homologue authentique mais il s'en distingue par des réalisations plus grossières ne présentant aucun indice de la mise en place de plusieurs niveaux potentiels d'interprétation. Dans les faits, il est le témoin d'un type de population dont les traits sont les suivantes :

    - classes moyennes
    - culture "grossière"
    - éducation moyenne

- le troisième phénomène est celui des ***gated communities***. Il se singularise par des

[44] White Anglo-Saxon Protestant

groupes d'habitation retranchés de l'extérieur derrière des murs ou grilles d'enceintes. Le bâti peut être construit suivant un thème commun ou être hétéroclite. Socialement parlant, ces communautés présentent les caractéristiques suivantes :

- population fortement homogène
- diversité des types de population allant de classe moyenne à supérieure

- le quatrième phénomène est celui du **bâti " prêt à raser "**. Il est bien évident que celui-ci n'est de loin pas caractéristique exclusivement de la tendance postmoderne mais dans le contexte *angelino*, il en est l'une de ses conséquences majeures. Dès lors, nous affirmons pouvoir inclure ce type de bâti dans les phénomènes postmodernes tout en restant extrêmement attentifs au contexte. Rappelons de plus que ce phénomène est une manifestation d'une double tendance tout à fait postmoderne. La première face est celle de l'hétérogénéité ethnique qui fait de Los Angeles une *World City*, alors que la seconde face est du lien avec l'émergence du post-fordisme ou capitalisme flexible. La trame sociale de ce phénomène est la suivante :

  - classes défavorisées
  - éventuellement sans emploi
  - niveau d'éducation très faible voire inexistant
  - minorités

Nous aurions voulu inclure un cinquième phénomène, celui de la société panopticon mais à part dans le cas des *gated communities*, ce phénomène est bien trop général et nous permet pas, par conséquent, de le mettre en rapport avec un groupe social distinct.

Comme nous l'avions annoncé en introduction, ce chapitre va constituer une sorte de guide ou de grille d'analyse tout au long de la partie suivante de notre étude. L'examen des manifestations postmodernes présentes sur les clichés analysés permettra de les classer dans les catégories que nous venons de définir. Ainsi, en suivant cette structure, nous pourrons déterminer le profil socio-culturel des populations en relation avec les réalisations observées. Comme nous le verrons, c'est la confrontation de ce profil avec ceux issus d'autres types de sources qui nous permettra d'évaluer notre hypothèse de travail, ce qui constitue le véritable questionnement de notre étude.

3. Balade dans la mosaïque urbaine: approche documentaire *vs* observation visuelle

3.1 Préliminaires méthodologiques

3.1.1 Le terrain : déroulement pratique

Le travail sur le terrain constitue le cœur de notre étude, il en est le fondement. Son importance est double. En effet, il nous a permis d'une part, d'acquérir une expérience de la " réalité " de la vie de l'agglomération de Los Angeles, et d'autre part, il est à la base du matériel que nous allons traiter dans notre analyse. Dans les lignes qui suivent, nous allons tenter d'exposer les principes de notre méthode, les principaux problèmes auxquels nous avons été confrontés, les solutions que nous avons employées pour y remédier ainsi que les avantages et les limites de ce procédé.

Préambule

Avant toutes choses, il nous semble utile de rappeler les diverses contraintes auxquelles nous avons été confrontés ainsi que les différents paramètres de notre étude afin de justifier le choix de notre méthode. Nous avons été principalement confrontés à trois contraintes qui sont, en partie, inter-reliées. La première d'entre-elles est la contrainte économique. Elle conditionne les deux autres. En effet, étant donné que cette étude s'est déroulée sur nos fonds personnels uniquement et que ceux-ci ne sont malheureusement pas illimités, cela nous a imposé une limitation à la fois dans le temps sur place ainsi que sur les moyens à disposition (matériel et moyen d'exploration). Nous n'avons donc pu rester que deux mois sur le terrain, ce qui étant donné l'ampleur de la tâche, est un laps de temps très réduit. La seconde contrainte est justement temporelle. Le séjour sur place étant assez court, il s'agissait de l'exploiter au mieux. Il fallait découvrir un maximum de choses en un minimum de temps. Le mot d'ordre était rentabilité, observer les endroits les plus divers en perdant le moins de temps possible. La troisième contrainte était spatiale. Le terrain de recherche était extrêmement vaste, ce qui, compte tenu des deux contraintes précédemment évoquées, ajoutait encore à la difficulté de la tâche. En effet, vu les distances à parcourir et les limites temporelles et dans

les moyens, en l'occurrence principalement les moyens de transport, nous avons dû mettre au point une méthode très efficace. Ainsi, ces diverses contraintes nous ont poussé à opter pour la méthode dite " du touriste japonais ". Chacun connaît le stéréotype du touriste japonais pullulant autour des sites touristiques et mitraillant sans cesse avec son appareil photo. Une analyse rapide de ce comportement révèlera la raison de cette frénésie. En effet, les Japonais ont traditionnellement très peu de vacances. C'est pourquoi, lorsqu'ils sont en voyage, ils prennent un maximum de photos, ainsi, même s'ils ne peuvent pas vraiment jouir de ce temps libre, les clichés qu'ils ont presque littéralement capturés restent et ils en profitent une fois rentrés dans leurs foyers. Comme nous l'avons fait remarquer plus haut nous sommes aussi soumis à cette même contrainte temporelle, c'est pourquoi nous avons adopté une méthode analogue, en prenant un maximum de photos des lieux explorés. De plus, à l'exemple des touristes japonais évoqués plus haut, cette méthode nous permet une prolongation virtuelle dans le temps de notre présence sur place ainsi que la découverte d'éléments que nous n'aurions remarqués alors.

Nous allons voir que le recours massif à la photographie trouve une autre justification dans les caractéristiques de notre étude. Comme nous l'avons notamment vu dans la problématique, notre étude a pour but de démontrer que l'étude du bâti peut révéler l'identité socio-culturelle de ses occupants. Nous allons donc nous intéresser en détail à l'architecture de différentes zones de Los Angeles. Ayant précisé cela, il semble évident que l'utilisation de photos est l'une des méthodes les mieux adaptées à notre problématique ainsi qu'aux contraintes précédemment évoquées.

Les étapes de la collecte

Nous allons maintenant voir concrètement comment s'est déroulé notre collecte de photos. Nous pensons qu'il est important de préciser que durant notre séjour nous avons défini notre tâche en tant qu'exploration urbaine, étant nous-même, par conséquent, des explorateurs urbains. Ceci donne déjà un aperçu de notre état d'esprit et du genre de procédure que nous avons suivi.

En effet, le terme d'exploration est sciemment choisi. Il qualifie une méthode mélangeant une partie planifiée et une autre plus libre, s'adaptant empiriquement au fil des observations. Ainsi nous pouvons séparer notre travail en plusieurs étapes :

- lecture, documentation, préparation
- identification des cibles
- mise en place du planning
- collecte des données
- transfert et préparation des données pour le traitement et l'analyse

La première étape est assez classique, elle est présente dans tous types d'étude et dans notre cas, était commune au reste de l'analyse. Elle consistait en un travail de défrichage des différentes sources. En l'occurrence, le but était d'obtenir un maximum d'informations sur l'ensemble des zones de Los Angeles, telles que le genre d'architecture que l'on y trouve, les caractéristiques de la population résidente, les principaux centres d'intérêt, les éventuels sites historiques ainsi que des informations pratiques telles que les moyens de transport ou les mises en garde de sécurité. La collecte de ces informations a eu essentiellement lieu avant notre séjour. Elle servait à avoir le plus possible de données pour pouvoir procéder au choix des cibles qui est la seconde étape.

Cette seconde étape est peut-être la plus essentielle du processus puisque c'est au cours de celle-ci que nous avons déterminé un éventail de cibles, autrement dit, de zones ou quartiers potentiellement intéressants dans l'optique de notre analyse. Les critères sont multiples. Il est avant tout nécessaire que les zones sélectionnées soient les plus représentatives possible. Nous avons choisi des zones dont les composantes étaient variées selon plusieurs facteurs : la situation géographique, le milieu socio-économique, l'appartenance ethnique des résidents, l'accessibilité ainsi que divers autres critères. Il est bien clair que les choix opérés lors de cette étape ne sont pas figés et qu'ils peuvent par conséquent être en partie modifiés par la suite comme nous allons le voir plus loin. De plus, il ne faut pas confondre le choix opéré ici et celui qui prend place dans l'analyse et qui est le sujet du chapitre suivant. En effet, même si ces choix se recoupent en partie, ils se rapportent à deux étapes distinctes de notre étude.

La troisième étape est peut-être la plus problématique. Il nous paraît indispensable de réaliser, comme nous l'avons fait, cette étape sur place. Il est, selon nous, nécessaire de connaître les contraintes réelles du lieu afin de mettre en place un planning efficace. Il faut distinguer plusieurs niveaux de planification. Le premier est assez général et consiste à placer sur le planning, avec le plus de cohérence possible, la plupart des cibles et ceci dès le début du

séjour et pour l'ensemble de celui-ci en tenant compte des informations, forcément incomplètes, glanées au cours des premières heures ainsi que durant la phase de préparation. De cette manière, on peut obtenir une vue d'ensemble et préparer le second niveau de planification. Ce dernier est nettement plus précis. Dans notre cas, il n'excédait pas plus de trois ou quatre jours. Il s'agit essentiellement de tenter de regrouper les cibles géographiquement proches pour des raisons pratiques évidentes. Cette stratégie de planification plus restreinte permet non seulement une meilleure efficacité mais aussi une utilisation optimale de l'expérience pratique emmagasinée au fil des jours. Finalement, le dernier niveau de planification s'est fait au jour le jour. En effet, plusieurs éléments influencent le planning le jour même. Il s'agit dans bien des cas de la météo mais d'autres éléments inattendus peuvent aussi intervenir. De cette façon, et grâce au niveau de planification intermédiaire, il devient possible d'inverser le planning de plusieurs jours au dernier moment sans que les conséquences soient trop importantes. A signaler que nous avons même dû souvent adapter un planning au cours de la journée alors qu'il était apparemment bien construit, et ceci, principalement à cause de mauvaises évaluations dans les temps de trajets. L'on voit ici l'importance majeure de ce niveau intermédiaire sans lequel nous aurions probablement rapidement sombré dans la désorganisation et dû renoncer à l'exploration de plusieurs zones.

La quatrième étape méthodologique de notre travail sur le terrain est à la fois la principale partie de ce dernier et la raison d'être de notre séjour, ce qui situe bien son importance. Son déroulement a été le suivant : à notre arrivée sur place ou lors du trajet nous esquissions une sorte de périmètre d'exploration à partir des éléments en notre possession que nous avons évoqués plus haut. Il s'agissait d'une zone provisoirement définie à laquelle nous prévoyions d'étendre nos recherches. Nous commencions ensuite notre exploration à partir d'un point situé à l'intérieur ou à la périphérie de ce dernier. Tout en tentant de conserver un cheminement conforme aux objectifs définis, nous nous sommes vite rendu compte que cela n'était pas toujours possible, voire souvent peu profitable. Nous avons donc rapidement décidé de réduire au minimum tous les cadres prédéfinis. Nous avons pris le parti de nous fier à notre expérience et à ce que l'on appelle le "*feeling*". La divagation plus ou moins contrôlée devint notre mode de procéder. Il n'était pas question d'utiliser une méthode relativement aléatoire justement pour son côté aléatoire mais bien parce que c'est celle qui semblait la plus appropriée face à notre double objectif de récolte des données mais aussi le vécu d'une expérience sans concession de la réalité *angelina*. A ce sujet, l'on ne compte pas

le nombre de situations où, à la façon d'un Christophe Colomb découvrant l'Amérique en cherchant la route des Indes, nous avons trouvé par hasard des sites parmi les plus intéressants en en cherchant d'autres. Ainsi, au fil de ces divagations, nous redéfinissions notre périmètre d'exploration.

Durant cette phase sur le terrain, il ne s'agissait évidemment pas uniquement de parcourir et découvrir les recoins de Los Angeles mais surtout d'en garder une trace matérielle. Pour ce faire, nous avons utilisé notre appareil photo numérique qui ne nous a presque pas quitté tout au long du séjour. De par ses caractéristiques (photos numériques donc capacité de stockage importante et possibilité faire un tri important sans frais ainsi que des possibilités de retouches à notre portée) nous n'étions théoriquement pas limités dans la quantité de clichés pris. Malheureusement, dans la pratique, notre expérience a été quelque peu différente. En effet, l'on ne compte pas les occasions, comme en témoigne notre récit de voyage, où notre appareil nous a lâchement laissés tomber, à cours de batteries lorsque ce n'était pas la carte mémoire, pourtant conséquente, qui avait atteint sa capacité maximale. Néanmoins, malgré ces soucis que l'expérience nous a permis de résoudre, le choix de l'utilisation d'un appareil photo numérique s'est révélé essentiel. Au cours de nos journées d'exploration nous avons pu prendre plus de deux milles photos. Il ne suffisait évidemment pas de prendre des clichés au hasard durant nos pérégrinations. Le choix de ces derniers s'est fait selon une appréciation personnelle sur la base de plusieurs critères. Ainsi, les éléments photographiés étaient, avant tout, sélectionnés pour leur représentativité de leur environnement mais aussi pour leur singularité ou un intérêt particulier qu'ils représentaient. Dans tous les cas, il est clair que la plupart des clichés n'étaient pas destinés à être utilisé dans notre analyse. Nous avons donc opté pour un choix assez large à ce niveau sachant que nous le réduirions drastiquement par la suite mais ne pouvant pas prévoir quel serait le critère de sélection définitif.

La dernière étape de notre travail sur le terrain est le transfert et la préparation des données pour le traitement et l'analyse. En effet, il faut tout d'abord transférer les photos de l'appareil à l'ordinateur qui servira à les stocker et les analyser. Ensuite, l'ensemble des photos nécessite un traitement afin de pouvoir être exploité. Il faut les répertorier, les classer puis les trier et finalement les retoucher. La première de ces actions nous permet d'appréhender l'ensemble des photos, de déterminer leur nombre et de favoriser leur classement qui est l'étape suivante. Cette seconde étape est très importante pour l'exploitation future des clichés. Un bon classement et donc une bonne organisation permet une recherche facilitée de chaque photo et,

sur l'étendue temporelle de l'analyse, procure un gain temporel significatif. Il est bien entendu nécessaire de trier l'ensemble des photos afin d'éliminer les doublons, les photos ratées ainsi que celles qui ne sont finalement pas intéressantes pour la suite de l'étude. Il peut paraître illogique à certains que nous ayons placé le tri seulement en troisième position de cette liste mais nous argumenterons que la place de cette étape dépend de la chronologie de l'étude. Dans notre cas, les critères de tri n'ont été définis qu'assez tard, c'est pourquoi nous avons d'abord procédé au classement. Autrement dit, si la chronologie le permet, il nous paraît tout à fait logique de faire le tri plus tôt, ce qui a l'avantage de réduire le travail au niveau du classement. Après cette parenthèse, passons à l'ultime étape de notre récolte de données. En effet, les clichés sélectionnés, même les plus réussis, sont susceptibles de recevoir quelques retouches basiques que la technologie moderne met à notre portée. Ainsi la qualité des photos peut être sensiblement améliorée, ce qui rend leur utilisation plus agréable. A ce stade les clichés sont donc prêts à prendre place dans l'analyse.

Avantages de notre méthode

Avant de passer à la présentation de la procédure d'analyse, nous aimerions revenir quelques instants sur les profits de notre présence sur le terrain. Celle-ci permet, par confrontation de l'image avec une " réalité " :

- de relativiser certaines réalités présentes dans la littérature
- de prendre véritablement conscience des faits énoncés grâce à leur visualisation
- d'obtenir des points de vue alternatifs à ceux des sources documentaires
- de découvrir des réalités non transcrites.

En conclusion, nous pouvons affirmer qu'au vu des avantages mis en évidence ci-dessus, une présence sur le terrain telle que celle que nous avons décrite dans ce chapitre, est indispensable dans l'optique d'une étude complète.

3.1.2 Procédure d'analyse

Afin de répondre le plus complètement possible aux nombreuses interrogations soulevées par notre problématique, nous avons décidé suivre un cheminement de type comparatif en

confrontant plusieurs types de sources. Nous reviendrons plus en détail sur ces sources au chapitre suivant mais on peut déjà signaler qu'elles sont variées, de par leur forme mais aussi leur origine. Les sources principales sont les photos que nous avons prises sur le terrain selon la méthode évoquée plus haut. Néanmoins, étant donné le contexte de notre problématique, il était impensable de n'utiliser que ces clichés pour procéder à notre analyse, c'est pourquoi nous les avons confrontées avec d'autres types de sources. La première était assez générale et avait pour but de présenter objectivement chacune des zones en donnant leurs principales caractéristiques sociales, physiques, culturelles, politiques,… Nous nous sommes aussi tournés vers un second type de source regroupant des textes critiques.

Comme nous l'avons laissé entendre précédemment, notre analyse est divisée en zones. Nous reviendrons ultérieurement sur ce découpage. Ainsi notre marche à suivre a été de trouver pour chacune des zones étudiées quelques sources générales ainsi qu'au moins un texte critique pour compléter les photos prises par nous-même afin que nous puissions confronter ces différentes " réalités ". La synthèse de ces comparaisons nous permettra d'interroger notre problématique.

Concrètement, notre démarche a donc été la suivante : pour chacune des zones définies nous avons collecté les trois types de sources. A l'aide des sources dites générales dont nous verrons les caractéristiques au chapitre suivant, nous avons présenté ces zones, nous les avons définies afin de cerner le contexte de chacune d'entre-elles. Ensuite, nous nous sommes intéressé au second type de sources, les sources critiques. A l'aide de ces textes, nous avons tenté d'obtenir une vision complémentaire de celle définie dans le premier type de sources. La troisième étape fut d'analyser les photographies prises de chacune de zones. Cette étape présente une difficulté majeure qui est de conserver notre objectivité. En effet, il s'agit de procéder à une analyse sans être influencé par les données mises en évidence dans les deux premiers types de sources sans quoi la confrontation des observations formées à partir du visuel avec les informations issues des autres sources n'aurait aucune pertinence et notre hypothèse de travail ne pourrait être interrogée. Idéalement, il faudrait donc avoir une approche schizophrénique pour cette analyse. Après cela, nous avons donc confronté notre analyse des clichés pris avec les traits marquants, préalablement mis en évidence, des documents critiques.

A la suite des observations découlant de l'analyse des différentes zones, nous tenterons de

former un point de vue synthétique dans l'optique de l'évaluation de notre hypothèse de travail qui sera le sujet de section suivante de notre étude.

3.1.3 Les sources

Notre analyse repose sur plusieurs types de sources différents dont la confrontation est la matière de notre analyse. Dans les lignes qui suivent, nous allons passer en revue ces types de sources. Nous verrons quelles en sont les caractéristiques, quelles informations elles peuvent nous apporter, quelles sont leurs limites et leurs qualités et, par conséquent, quelles sont les précautions à respecter lors de l'utilisation de chacune d'elles.

- Présentation rapide (*quick facts*), statistiques, Internet : La première des sources que nous avons utilisée avait pour objectif de nous permettre d'avoir une vision globale de chacune des zones. Cette source était une source Internet. Nous avons cherché à obtenir les caractéristiques majeures des zones étudiées, notamment au travers de données statistiques. Nous avons sélectionné les sites Internet officiels, ou ou similaires, de chacune des zones. Ces derniers étaient parfois très complets alors que d'autres étaient extrêmement succincts. La différence du contenu reflétant généralement l'importance des zones. En d'autres termes, on ne pouvait pas s'attendre à obtenir des informations aussi complètes sur le site de Venice, qui n'est qu'un quartier, que sur celui de Santa Monica, par exemple. Dans tous les cas, ces sites proposaient les informations suivantes : année de création, surface, nombre d'habitants, historique. A ce schéma minimal, on peut généralement ajouter différentes statistiques socio-économiques (répartition ethnique, degré de formation, revenus,…). L'utilisation de ces sites Internet nous a permis de constituer un cadre préalable en mettant particulièrement en évidence les données ethniques et socio-culturelles, tout en complétant notre vision du contexte grâce à l'évolution historique. Les avantages de ce type de sources sont leur accessibilité aisée et l'ampleur de l'information fournie. Par contre, comme toutes les sources Internet, il présente l'inconvénient de la fiabilité. En effet, il est souvent difficile d'établir la véracité des informations découvertes car leur origine est parfois assez opaque. Pourtant, dans la mesure où notre sélection s'est restreinte à des sites officiels et que les statistiques présentées sont fournies par des organismes étatiques ("US Census Bureau" ou autres),

ces doutes peuvent être, en partie, tempérés.

- Guides papier divers : le second type de source employé est constitué de différents guides imprimés. L'objectif de l'utilisation des ces guides était, avant tout, de compléter les informations recueillies sur Internet, voire de les corriger mutuellement. Nous nous sommes relativement peu servi des guides de voyages divers car ceux-ci sont trop succincts et superficiels même s'ils peuvent, à l'occasion, fournir quelques informations intéressantes. Par contre, nous nous sommes servis relativement abondamment de guides spécialisées dans le domaine de l'architecture. Cela nous a permis de mieux connaître les zones à étudier dans notre domaine spécifique et ainsi d'apporter un complément à nos photos. L'utilisation des guides imprimés et autres ouvrages similaires ne présente pas les mêmes avantages que les sources Internet que nous avons citées plus haut. Le côté pratique est nettement moins développé car il est plus difficile d'y accéder. Néanmoins, ce type de source peut se prévaloir d'un avantage sur les sources Internet, sa prétendue fiabilité. En effet, *a priori*, du fait de leur impression sur un support matériel et du processus que cela sous-entend, les ouvrages imprimés bénéficient d'une aura de fiabilité sous prétexte que si ils ont pu franchir toutes les étapes du processus de publication, c'est que leur contenu est véridique et vérifié. Dans la pratique, si l'on peut admettre que la fiabilité est plus importante, en général, pour ce genre de sources que pour les sources Internet, cela ne constitue pas, pour autant, une garantie. C'est pourquoi, il est nécessaire de procéder avec précautions.

- Textes critiques : l'utilisation de textes critiques a été faite sur deux plans lors de cette étude. La première utilisation est celle sous-entendue par toutes études critiques auxquelles elle sert de support. Il s'agit d'appuyer les propos des auteurs. Ce ne n'est pas ce plan qui nous intéresse ici. Sur un second plan, l'emploi de textes critiques a été, dans cette partie de notre étude, passablement différente. En effet, les textes critiques sont passés de la fonction de moyen d'analyse à celle de matériau analysé. Nous nous en sommes servi comme d'une source à part entière de notre analyse avec pour objectif de la confronter aux autres sources. La nature des textes utilisés dans notre analyse est assez variée. Certains textes sont extraits d'ouvrages (un chapitre par exemple), d'autres sont des unités autonomes (articles), il y a des textes véritablement académiques avec leur appareil critique associé mais aussi des textes plus proches de

la littérature voire des articles de presse. Au vu de cette diversité, nous ne pouvons présenter ici les caractéristiques respectives des différents textes, tâche que nous exécuterons ponctuellement lors de leur utilisation. Néanmoins, nous allons en donner les caractéristiques globales. La fiabilité de la plupart de ces textes est assez élevée car, d'une part, les auteurs sont aisément identifiables et sont souvent engagés ans les sphères académiques, ce qui devrait être un gage d'une certaine déontologie. Et d'autre part, la présence d'un appareil critique permettant la vérification des propos offre une bonne garantie quant au sérieux de ceux-ci. Pourtant, les précautions à prendre lors de l'utilisation de ce type de sources n'en sont pas moins importantes. La majorité de textes critiques traitent de sujets extrêmement spécifiques. Ils sont limités dans le temps, dans l'espace ou dans l'étendue du sujet abordé. Ils rendent compte d'une situation particulière dans un laps de temps ou un espace restreint. De plus, ce n'est pas parce qu'il s'agit de textes critiques que la personnalité de l'auteur n'influence pas son propos, bien au contraire. Comme nous l'avons dit plus tôt, il n'existe pas UNE réalité, aucun auteur ne reste dans le domaine du purement objectif. Il est donc absolument nécessaire de toujours replacer ces textes dans leur contexte et d'étudier les caractéristiques de leur auteur afin de pouvoir prétendre à une compréhension véritablement complète et dénuée de jugements de valeur de ce textes.

- Photos : les photos prises constituent la principale source de notre analyse. Nous avons vu précédemment quelles ont été les conditions de leur collecte. Les photos constituent un type de source particulier, dans un certain sens, on peut dire que c'est une empreinte du réel et postuler ainsi leur fiabilité absolue. Néanmoins, cette idée est à nuancer car d'une part, le photographe, par ses choix de cadrage ou de distance focale, peut influencer le résultat photographique et d'autre part, avec les technologies actuelles, il est à la portée de chacun de truquer des images. Néanmoins, au vu de notre niveau d'expertise assez bas dans la technique photographique, cela nous a préservé de la tentation de compositions photographiques. De plus, étant donné que nos photos ont pour sujet des "natures mortes", l'influence du temps est relativement négligeable. En d'autres termes, l'instantanéité des photos ne constitue pas vraiment un point négatif dans notre cas, étant donné l'immobilité des sujets photographiés. Par leur nature visuelle, les photos bénéficient d'un avantage puisqu'elles peuvent être appréhendées quasiment instantanément, là où les sources écrites nécessitent un temps plus long et mettent en place un processus de représentation mentale du texte lu.

D'autres types de sources pourront faire ponctuellement leur apparition dans notre analyse mais, par rapport, à ceux que nous venons d'évoquer, ils sont trop marginaux pour que nous en parlions ici. Néanmoins nous procéderons à la même présentation détaillée que pour les autres types de sources lorsqu'ils se manifesteront.

3.1.4 Considérations sur le découpage

Avant toutes choses, il nous faut préciser que le processus de découpage est intervenu après notre retour de Los Angeles, ce qui a influencé le choix de nos critères de sélection. Dans ce chapitre, nous allons expliciter les raisons qui ont dicté notre découpage tel qu'il apparaît dans l'analyse aux chapitres suivants.

Les paramètres ayant contribué au découpage des zones de notre analyse sont, dans le désordre, les zones visitées, les photos à disposition et l'homogénéité du bâti et du contexte socio-culturel. Le processus s'est déroulé de la façon suivante : à notre retour de Los Angeles, nous avons procédé à un bilan des zones visitées durant notre séjour. Pour ce faire, nous nous sommes munis d'une carte sur laquelle nous avons délimité les zones observées, ce qui nous a permis d'avoir une vision d'ensemble et de situer les lieux de nos visites. Ensuite, nous avons fait un second bilan, celui des photos prises durant le séjour, cette fois-ci. En effet, certaines zones ont été parcourues mais pas forcément photographiées pour diverses raisons (problèmes techniques, sécurité, absence de sujets photographiques intéressants pour notre étude,…). A la suite de ce double bilan, la question du découpage à proprement parler est entrée en jeu. A l'aide de nos impressions recueillies sur le terrain ainsi que des connaissances théoriques possédées à ce moment là, nous avons tenté de constituer des zones dont le bâti mais aussi le contexte socio-économico-culturel seraient le plus homogène possible. Cette homogénéité était absolument indispensable dans l'optique de notre problématique. En effet, les observations faites dans le cadre de notre étude doivent pouvoir être généralisées à des zones assez étendues si l'on veut qu'elles puissent confirmer notre hypothèse. De plus, certains des phénomènes postmodernes que nous avons identifiés plus haut, nécessitent une observation assez étendue pour pouvoir être détectés.

Carte des zones d'études (Gilles Claivaz; fond de carte: www.maps-eureka.com, carte LA_OC_Map.pdf)

Dans la pratique, nous sommes parvenus à la création de 6 zones d'étude, comme on le voit sur la carte ci-dessus. Certains de ces zones sont nées du regroupement de plusieurs zones photographiques[1], alors que d'autres ont conservé leur " autonomie "[2]. Les zones ont des surfaces variables, ce qui traduit la densité du bâti, l'étendue de son homogénéité mais aussi de pures contraintes liées au milieu physique[3]. En observant la carte, l'on constate que la majorité des zones sont concentrées dans la partie supérieure de Los Angeles. Cette situation peut être expliquée par une plus grande diversité architecturale dans cette partie Nord mais aussi par notre quasi absence dans le Sud de la ville. A noter que cette absence et la relative méconnaissance des lieux est, peut-être, en partie, à la base de notre idée d'une diversité

[1] Notamment la zone 4, qui a vu le regroupement de Malibu, Santa Monica et Venice qui étaient des zones de visitées indépendantes.
[2] Downtown, par exemple.
[3] Dans ce cas, l'on se réfère particulièrement à la zone 2 car, par leur profil escarpé, les Hollywood Hills, ne permettent pas un habitat dense, ce qui ne fait qu'étendre la surface de la zone.

réduite. Néanmoins, nous rappellerons à ce sujet que, selon la plupart des sources documentaires, la ville, entre Downtown et Long Beach, est un immense ghetto, ce que nos observations, quoique superficielles, ont confirmé. Ainsi, le choix final parmi les zones potentiellement exploitables s'est fait dans une intention de représentativité. On a cherché à définir des zones aux caractéristiques les plus diverses afin d'obtenir la meilleure représentativité pour notre étude. Précisons encore, si c'est nécessaire, que le découpage ici, ne doit pas être confondu avec celui intervenu à l'étape 2 du processus de récolte des données car, comme nous l'avons évoqué :

- certaines zones ont été abandonnées (manque d'informations, de photos ou encore, redondance avec une zone mieux fournie au niveau documentaire).
- d'autres ont été remaniées (regroupement, modification des limites)

3.2 Analyse des zones

3.2.1 Burbank- North Hollywood-San Fernando-Sherman Oaks-Canoga Park

La première zone que nous allons analyser se trouve dans la San Fernando Valley. Comme on le voit sur la carte des zones, elle est située au Nord de Los Angeles. Nous nous intéresserons, dans un premier temps, aux caractéristiques générales de cette région en étudiant ses statistiques majeures. Dans un second temps, nous analyserons un texte décrivant cette zone, pour terminer en observant les nombreuses photos que nous en avons prises. L'objectif sera de déterminer si les observations faites du bâti correspondent aux données présentes dans les deux premiers types de sources. Nous pourrons ainsi estimer si notre hypothèse de travail est confirmée dans ce cas.

Avant toutes choses, nous devons préciser que les zones étudiées ne correspondent pas à l'ensemble de la San Fernando Valley, mais à quelques sites particuliers. Néanmoins, la diversité de ceux-ci nous permet de prétendre à leur représentativité de la vallée entière, ce qui nous permettra de généraliser nos observations.

Profil démographique

Les statistiques que nous allons étudier sont fractionnées, pour chaque variable, en plusieurs zones. En d'autres termes, nous avons les statistiques globales pour la San Fernando Valley et la Californie. De plus, nous possédons aussi les données pour cinq zones géographiques de la région et finalement pour trois villes qui représentent diverses tendances spécifiques[4].

La population globale de la San Fernando Valley est d'environ 1.7 million d'habitants. Cette population est constituée d'un peu moins de 20% d'enfants en âge de scolarité (5 à 17 ans). La population active (25 à 64 ans) atteint presque 55% alors qu'une dizaine de pourcent est arrivé à l'âge de la retraite (65 ans et plus). La répartition ethnique globale de la population est la suivante : 40 à 50% de blancs non-hispaniques, 4 à 5% de noirs non-hispaniques, 6 à 15% d'asiatiques et 30 à 40% d'hispaniques. Ces chiffres sont des tendances générales mais l'on remarque que plusieurs valeurs dévient nettement de cette norme. Ainsi, on voit que la ville de Calabasas a une population quasiment exclusivement blanche non-hispanique (83.8%). Au contraire, dans la zone Nord-Est de la vallée, la proportion de blancs est nettement plus faible (21%) que la tendance globale, alors que la population hispanique y est deux fois plus importante (67.7%) que dans l'ensemble de la vallée. Nous pouvons aussi remarquer que la répartition de la population asiatique est assez polarisée puisqu'elle présente un pourcentage homogène d'environ 6% dans le centre et l'Est de la vallée alors qu'il a atteint presque 11% dans le Sud-Ouest et même environ 15% dans le Nord-Ouest. En ce qui concerne le niveau d'éducation, 73.5% de la population de la vallée a obtenu un diplôme de High-School (équivalent d'une maturité ou d'un bac) et 27.3% un bachelor universitaire. Encore une fois, cette tendance globale masque des inégalités locales. En effet, plus de 93% de la population de Calabasas a atteint le niveau d'un bac et presque 60% possède au minimum un bachelor. A l'opposé, la zone Nord-Est présente des valeurs très inférieures à la norme. Seulement 54% de la population a terminé son lycée et, à peine plus de 10% a atteint le premier diplôme universitaire. Au niveau des salaires, nous constatons les mêmes disparités. Alors que le salaire moyen par habitant pour l'ensemble de la vallée est d'environ 22'500$, il atteint presque 50'000$ à Calabasas tandis qu'il n'est que de 13'800$ dans la zone Nord-Est.

[4] Source: www.csun.edu/sfverc/Data/2000demographic.html (Toutes les statistiques présentées ici sont basées sur le recensement de l'année 2000).

Après étude de l'ensemble de ces statistiques on peut se faire une représentation globale de la population de la San Fernando Valley. Celle-ci est donc habitée par une majorité de blancs non-hispaniques accompagnés d'une forte communauté hispanique et d'une population asiatique concentrée à l'Ouest de la vallée. Une large majorité de la population a poursuivi une formation au minimum de High-School et un tiers environ (27.3%) a un diplôme universitaire, ce qui correspond à la moyenne californienne (26.6%). Les revenus moyens des habitants de la vallée sont sensiblement supérieurs à ceux de leurs homologues de la ville de Los Angeles. Dans l'ensemble, on peut considérer qu'il appartiennent à une classe moyenne. A l'intérieur de ce tableau global, nous avons constaté certaines disparités, notamment dans les cas de la ville de Calabasas et celui de la zone Nord-Est. Si l'on s'intéresse à la nature de la ville de Calabasas, on s'aperçoit qu'il s'agit d'une ville essentiellement constituée de *gated communities* et dont plusieurs indices (réseau de transport indépendant, chaîne télévision locale, création d'une zone historique préservée,…) trahissent l'appartenance de sa population à l'élite. Dans ce contexte, le niveau d'éducation ou les salaires moyens particulièrement élevés recensés sont tout à fait expliqués. A l'opposée, nous allons voir qu'il a aussi un lien logique entre les valeurs particulières de la zone Nord-Est. Nous avons vu que cette zone se caractérise par des salaires moyens assez faible, ce qui peut être expliqué par le niveau d'éducation moins élevé que dans d'autres parties de la vallée. Finalement, on peut établir une corrélation probable entre ce niveau d'éducation et la composition ethnique de la population qui est, rappelons-le, formée de deux-tiers d'hispaniques. Cela ne veux pas dire que les populations hispaniques ont forcément un niveau d'éducation plus faible que celui d'autres groupes ethniques mais, dans ce cas, c'est un indice de la présence d'une population d'immigrés.

Le texte de référence

Après avoir étudié les caractéristiques de la San Fernando Valley au travers de données statistiques, nous allons nous intéresser à celles que nous révèle un texte critique. Le texte de référence que nous allons utiliser pour cette zone est un article[5] d'Allen J. Scott, professeur de géographie à UCLA. Cette article fait partie de l'ouvrage *The City*, publié par Scott et Edward W. Soja en 1996. Scott est un spécialiste de la géographie économique de la Californie du Sud. Dans cet article, il tente de démontrer les liens qui existent entre l'évolution de la

[5] In "High-Technology industrial development in the San Fernando Valley and Ventura County", SCOTT, Allen J., pp.276-310, *op. cit.*

localisation industrielle et celle de la population. Pour ce faire, il s'appuie sur les cas de Ventura County et de la San Fernando Valley. Il est évident que son analyse est centrée sur une approche économique mais celle-ci aborde néanmoins quelques caractéristiques socio-culturelles et nous permet ainsi de mieux comprendre l'identité du lieu et les processus qui s'y déroulent. Dans cette optique, le choix de ce texte est, selon nous, totalement justifié.

Scott présente d'abord la région comme étant la plus importante région de l'industrie high-tech au monde. Elle est formée d'industries regroupées autours de noyaux afin de bénéficier de synergies. Historiquement, ces régions sont nées aux alentours de la seconde guerre mondiale pour répondre aux besoin croissants de l'industrie de l'armement. Pour diverses raisons, le développement industriel de cette époque s'est étendu vers la périphérie de Los Angeles et notamment, la San Fernando Valley. La demande pour l'industrie high-tech s'intensifia encore avec le déclenchement de la guerre froide, ce qui renforça la position de la région.

Parallèlement à cette évolution du secteur industriel, Scott dresse un tableau de l'évolution démographique. Selon l'auteur, à la fin des années 1940, la région était assez diversement développée et les activités étaient variées. Avec la croissance industriel que nous avons évoquée, des conflits émergèrent entre ceux qui voulaient conserver la région intacte et ceux qui étaient, au contraire, favorables à une ouverture vers l'extérieur avec ses effets secondaires, comme l'arrivée massive d'immigrés, les menaces pour l'environnement et l'éventuelle chute du niveau de vie. Dans tous les cas, les premiers seront rapidement submergés par l' inarrêtable évolution économique. Les années 1960 et 1970 furent celles d'un étalement et d'une densification remarquables de l'utilisation des terres. De plus, les populations d'origine hispanique affluèrent en nombre et s'insérèrent en masse dans l'économie locale et la vie sociale. Les entreprises de développement foncier marquèrent fortement la région car elles fondèrent, parallèlement aux parcs industriels, des centres commerciaux ainsi que des ensembles d'habitations. Scott compare cette mainmise sur le développement foncier à celle de la compagnie Irvine qui est à l'origine de la ville du même nom dans l'Orange County. Dans les années 1980, le processus de croissance démographique s'est poursuivi avec notamment, un fort afflux d'immigrants hispaniques mais aussi d'Asie de l'Est et du Sud-Est. Toutefois, Scott souligne que :

" *These trends have made the valley considerably more cosmopolitan than it once*

> *was, though it is a cosmopolitism composed for the most part of segregated neighbourhoods, not of evenhanded residential intermixture*."[6]

Cette remarque doit être considérée avec attention pour la suite de notre propos, dans lequel nous verrons si elle est observable à notre échelle d'analyse.

Dans la suite de l'article, Scott poursuit sur des questions d'analyse spatiale et économique qui n'ont pas beaucoup d'intérêt dans le cadre de notre problématique, c'est pourquoi nous ne les résumerons pas ici.

Les photos

Passons à l'analyse des photos. Ces dernières ont été prises à quatre endroits différents censés illustrer l'ensemble de la San Fernando Valley. Il est clair que vu l'étendue de la zone, nous avons du nous restreindre à en donner un aperçu tout en essayant d'illustrer la diversité de l'endroit. Nous nous sommes donc arrêtés à Sherman Oaks, puis à Canoga Park, Burbank et finalement, San Fernando. Notre échantillon est composé d'un peu plus de 50 clichés. Une majorité d'entre eux ne concernent pas des bâtiments d'habitation mais plutôt des commerces. Nous avons vu que l'étude de leur style était moins fiable dans notre optique car elle ne reflète pas forcément l'identité socio-culturelle de l'ensemble de leurs usagers. Cette étude nous permet, néanmoins, d'esquisser un profil. Par ailleurs, nous avons constaté qu'un certain nombre d'"individus" de notre échantillon ne présentent aucun signe de postmodernité, nous les avons donc laissés en marge.

Nous allons maintenant analyser quelques clichés illustrant les différentes tendances de notre échantillon. Nous expliquerons les raisons qui nous ont fait placer chacun des individus dans l'une des catégories de notre canevas défini au chapitre 2.2.5. Nous expliciterons ensuite les implications socio-culturelles de ces choix[7].

[6] *ibidem*

[7] Pour l'analyse de cette première zone, nous avons pris le parti de préciser quelles sont les implications, en ce qui concerne le profil de la population qui est associée, de chacune des manifestations immédiatement à la suite de l'analyse de chaque cas. Cette pratique a pour but de permettre au lecteur de s'introduire progressivement dans notre raisonnement. Par la suite, nous nous bornerons à exprimer ces implications au cours d'une synthèse suivant l'analyse de l'ensemble des clichés. En effet, nous considérons que l'énoncé du profil socio-culturel des populations lors de chaque analyse de cliché engendrerait une répétition à la fois inutile et lassante.

La première étape de notre découverte de la San Fernando Valley nous mène à Sherman Oaks. La photo étudiée représente un restaurant italien (illustration ci-dessous). Il présente un style architectural de type clairement postmoderne disneylandiste semblable à ce que l'on retrouve à Venice Beach. L'hétérogénéité du style ne reflète, à notre sens aucune référence. La brique rouge est mélangée sans ménagement au bois et aux néons omniprésents rappelant vaguement les bars irlandais. Dans la partie supérieure gauche de l'illustration l'on distingue deux types de briques rouges, indice d'un certain manque de moyens. Cette manifestation du postmodernisme est clairement liée avec une population de classe moyenne dont l'éducation est relativement médiocre.

Pizzeria, Sherman Oaks (Gilles Claivaz)

Notre chemin se poursuit à Sherman Oaks et l'on découvre un autre restaurant italien (illustration page suivante). Son architecture est clairement postmoderne. En effet, la référence à la "*Villa Rotonda*" de Palladio est évidente mais elle est mélangée avec des éléments modernes, notamment dans les matériaux. Au travers de cette référence à un symbole incontournable quoique relativement peu connu du grand public, l'on peut affirmer que ce postmodernisme est plutôt authentique. Par conséquent, sa clientèle devrait plutôt appartenir à l'élite, être majoritairement blanche, avec un niveau d'éducation élevé et un certain intérêt pour la culture. Néanmoins, le fait qu'il s'agisse d'une sorte de fast-food, tempère cette affirmation.

Restaurant italien, Sherman Oaks (Gilles Claivaz)

Plus loin sur Ventura Boulevard et toujours à Sherman Oaks, nous découvrons un ensemble de trois boutiques (illustration page suivante). L'architecture du bâtiment n'est, à première vue, pas postmoderne mais un examen attentif de certains " détails " démontre le contraire. Ces " détails " sont les enseignes lumineuses géantes, plus particulièrement celle de chez " Carushka ", constituée de néons et qui est dédoublée pour une meilleure visibilité. Ce genre de signalétique est typique de l'ère postmoderne faite de trajets à vitesse accélérée nécessitant des signes hypertrophiés. Il est d'ailleurs intéressant de constater que cette boutique propose un assortiments d'articles dans la tendance New-Age[8], tendance souvent associée au postmodernisme. Ainsi, il est clair que le postmodernisme de cet édifice reste assez marginal mais l'on peut néanmoins le classer parmi les réalisations plutôt disneylandistes car l'enseigne lumineuse n'est pas une véritable référence. Encore une fois, ce type de manifestation dénote un profil de population pluriethnique de classe intermédiaire dont le niveau d'éducation est moyen.

[8] Il s'agit d'habits pour le yoga, la danse et le fitness. (www.carushka.com)

3 boutiques, Sherman Oaks (Gilles Claivaz)

Notre découverte de la San Fernando Valley se poursuit à Burbank, où nous nous faisons un premier arrêt devant l'entrée principale du lycée (Burbank *High School* (illustration page suivante)). Selon nous, ce bâtiment appartient à la catégorie du postmodernisme architectural authentique. En effet, la diversité des matériaux est clairement observable. De plus, l'on remarque aussi le jeu entre les différents styles, la brique rouge et le toit métallique rappelant un passé industriel s'opposant aux colonnes claires se référant à un style plus classique. Finalement, ce qui distingue véritablement cet édifice du style moderne est la présence d'éléments purement décoratifs comme le "portique en hors d'œuvre"[9] blanc qui ne soutient pas l'avant toit comme on pourrait le penser. De même, l'architecte a repris le motifs des colonnes pour soutenir le panneau d'affichage que l'on distingue à l'extrême gauche du cliché[10]. Dans la seconde partie de notre étude, nous avons établi que, ce qui différenciait le postmodernisme authentique de celui dit disneylandiste, était la présence chez le premier d'un système de signification allant au-delà du langage explicite, superficiel. Cet édifice illustre tout à fait cette situation avec ses références classiques et modernes évoquant différents aspects de la connaissance en accord avec la fonction " scolaire " du bâtiment. La présence

[9] Expression proposée par Robert-Alain Dichy (architecte) pour qualifier cet élément utilisé hors contexte.
[10] D'autre part, certains éléments observés mais absents de ce cliché viennent renforcer notre jugement.

d'un bâtiment à l'architecture authentiquement postmoderne (tout en restant relativement sobre) marque la présence, selon notre postulat, d'une population de classes moyenne à supérieure sans qu'il soit possible d'être plus précis sur leur identité.

"Burbank *High School*" (Gilles Claivaz)

A quelques minutes du lycée, on remarque un groupe de maisons accolées en fin de construction dans une banlieue résidentielle au Nord du centre de Burbank (illustration page suivante). Leur style est indéniablement postmoderne comme nous allons le montrer mais il est difficile d'affirmer avec certitude l'authenticité de la démarche ou, au contraire, sa superficialité. Deux éléments nous poussent à postuler la postmodernité de cet ensemble. Tout d'abord, la similarité de chacune des unités et leur retrait par rapport à la rue nous font penser aux *gated communities* même si l'aspect sécuritaire est apparemment absent. Le second élément, bien plus net se situe dans le style architectural. En effet, l'ensemble est construit dans un style pseudo-méditerranéen avec ses toits courts de tuiles ocres, ses mosaïques et l'accolement de ses maisons. Néanmoins, certains éléments ne sont pas en accord avec ce style comme les nombreuses moulures et les fenêtres à carreaux rappelant un style plutôt anglais. De plus, les mosaïques du premier plan ne sont absolument pas classiques. Dans ce contexte, nous ne pouvons affirmer l'authenticité postmoderne de la démarche architecturale car elle ne semble pas dépasser la quête commerciale de la séduction d'un client. L'étude du type de manifestation postmoderne du bâti sur ce cliché nous amène à dresser le profil socio-

culturel de ses (futurs) occupants comme suit : il s'agira probablement d'une classe moyenne à majorité blanche dont l'éducation supérieure à la moyenne, ce que traduit ce choix d'un logement au style relativement original.

Petite communauté sur les hauts de Burbank (Gilles Claivaz)

La suite de notre cheminement nous conduit vers le centre de Burbank, où se trouve un restaurant, là aussi en construction (illustration page suivante). Ce restaurant fait partie d'une importante chaîne de restaurants chinois. L'architecture du bâtiment est clairement postmoderne avec ses matériaux, ses styles et ses couleurs hétéroclites. Le bâtiment est, en fait, divisé en deux sections, le restaurant occupant la partie inférieure alors que la partie supérieure abrite le "*Media City Center*". Ce clivage est tout à fait apparent dans le style architectural. Le restaurant adopte un style plutôt classique, rappelant la tradition chinoise au travers les deux chevaux (sans tomber dans l'habituelle caricature avec ses lampions et inscriptions en chinois), combiné avec une utilisation maîtrisée d'éléments métalliques apportant une touche supplémentaire de classe à l'ensemble. Le style du "*Media Center*" est nettement plus épuré et moderne, marqué par une utilisation de verre et de métal. Le postmodernisme architectural de ce bâtiment formé par la confrontation de deux styles architecturaux hétéroclites reste néanmoins à la limite entre le postmodernisme authentique et disneylandiste car, si l'on peut éventuellement argumenter sur la significativité des éléments

choisis pour la section du restaurant, il sera plus difficile de démontrer les références profondes du choix des autres éléments architecturaux. Le postmodernisme présenté par ce bâtiment est associée à une classe moyenne dont le niveau de culture est aussi moyen. D'autres indices nous permettent d'affiner ce profil. Le "*Media Center*" attire essentiellement des jeunes alors que la clientèle-cible du restaurant est prétendument élitiste[11].

"P.F. Chang's", Burbank (Gilles Claivaz)

Le centre de Burbank dévoile une autre manifestation postmoderne représentée par un fast-food spécialisé dans la cuisine hamburgers-frites (illustration page suivante). Son architecture est de style postmoderne disneylandiste. En effet, en observant cette image, l'on a l'impression de contempler un flipper ou un manège de parc d'attraction. Il n'y a aucune subtilité, c'est une expression du *Las Vegas Style* en quelque sorte. Il n'y a pas de double codage, d'implicite. La décoration excessive (couleurs voyantes et néons " intergalactiques " omniprésents) n'a pour but que d'affirmer l'identité américaine et l'origine, plus précisément texane, (les étoiles du drapeau américain mais aussi celles de shérif) de la chaîne de restaurants. Ce type de manifestation est associé à profil de classe moyenne dont le niveau d'éducation est assez médiocre.

[11] Selon les affirmations présentes sur son site Internet : www.**pf**changs.com

"Fuddrucker's", Burbank (Gilles Claivaz)

Notre découverte de la San Fernando Valley se termine à l'entrée de la communauté de " Village Green " à San Fernando (illustration ci-dessous). Comme l'indique la présence de grilles, il s'agit d'une *gated community*. Ce genre de manifestation postmoderne nous permet de postuler, suivant nos propos du chapitre 2.2.5, une certaine homogénéité des habitants qui sont issus de classes moyenne à supérieure. Certains indices discernables sur cette photo (cadre général, apparence des maisons) nous permettent de renforcer cette affirmation.

Une *gated community*, San Fernando (Gilles Claivaz)

Synthèse et bilan

Après analyse d'un certains nombre des clichés pris lors de notre exploration de cette zone (y compris ceux dont l'analyse n'a pas fait l'objet d'un développement plus haut), nous pouvons dresser le profil général de la population de la San Fernando Valley déterminé à partir de l'étude de son bâti. Selon nos observations, la population de la vallée serait majoritairement issue d'une classe moyenne dont l'éducation serait à peine supérieure à la norme et dont le niveau culturel serait relativement faible. Selon nos observations, il semble difficile de déterminer l'appartenance ethnique de la population mais, en suivant nos schémas postulés plus tôt, nous présupposons une majorité blanche. Nous avons vu que ce profil général présentait une certaine diversité, illustrée notamment par les *gated communities* synonymes de classes supérieures et de niveau d'éducation et de culture plus élevé. A l'opposé, nous avons observé des manifestations postmodernes évoquant la présence de classes plus défavorisées tout en restant proche de la moyenne.

Il nous reste à comparer le profil socio-culturel que nous venons d'établir avec celui que nous pouvons dégager des deux premiers types de sources. Il semble que les deux profils correspondent globalement dans ce cas, ce qui nous permettrait de confirmer provisoirement notre hypothèse de départ. Néanmoins, il est nécessaire de préciser que plusieurs éléments présents dans les deux premiers types de sources se sont révélés inobservables dans le bâti au travers de notre hypothèse. Il s'agit notamment de l'origine ethnique précise des populations mais aussi de leurs catégories professionnelles. Nous verrons si ce problème se poursuit dans l'analyse des autres zones.

3.2.2 Hollywood Hills - Bel Air - Beverly Hills - Westwood (UCLA) - Century City

La seconde zone étudiée est celle des Hollywood Hills-Century City. C'est une zone assez vaste qui s'étend sur les collines d'Hollywood à l'Ouest d'Highland Avenue jusqu'au campus de UCLA. Cette zone comprend donc les Hollywood Hills, le quartier de Bel Air, Beverly Hills, Westwood et la partie Nord de Century City.

Profil démographique

Il a été difficile de trouver des statistiques détaillées pour cette zone mais nous avons néanmoins quelques informations pour l'ensemble des quartiers et plus de détails en ce qui concerne Beverly Hills. Selon les statistiques en notre possession qui datent de l'année 2000, cette zone est habitée par une population blanche dans une très large majorité puisqu'elle atteint plus de 80% à Beverly Hills et Bel Air. Par contre, la proportion de Blancs n'est " que " de 63% à Westwood où les Asiatiques sont assez nombreux (23%) alors qu'ailleurs ils sont plutôt marginaux (entre 5 et 7%) à l'image des Hispaniques (4-5%). Quant aux Afro-Américains, leur proportion est quasiment négligeable puisqu'elle oscille entre 1 et 2%. Pour des données plus complètes, intéressons nous aux statistiques de Beverly Hills que nous pouvons, semble-t-il, extrapoler à l'ensemble de la zone puisqu'à l'exception de Westwood nous avons vu que le reste de la zone paraissait relativement homogène. La répartition entre les classes d'âge pour la population de Beverly Hills est assez homogène avec néanmoins une légère sur-représentation des personnes en âge de travailler (ici 20 à 64 ans). Par ailleurs, un peu plus d'un ménage sur deux est familial (55%). Le revenu médian par ménage étant d'environ 71'000$ en 1999. Ainsi le profil-type des habitants de Beverly Hills et par extension de la seconde zone, est de race blanche, en âge de travailler, avec des revenus assez élevés et vivant indifféremment seul, en couple ou en famille[12].

Textes de référence

Passons maintenant au second type de sources utilisé pour la présentation de cette zone. Nous nous appuierons sur deux sources, la première n'étant pas réellement critique. Il s'agit de plusieurs articles du "Los Angeles Times"[13] provenant de la rubrique "*real-estate*" (immobilier) et présentant les différents secteurs de la zone que nous étudions. Ces articles datent de septembre 2003 à mars 2006 et sont l'œuvre de divers journalistes. Le contenu est très succinct et donc pauvre en information pouvant nous servir, raison pour laquelle nous les

[12] Selon nos sources, en 1990, 38% des ménages abritaient une personne seule, 32% deux personnes et 30% trois personnes ou plus. La moyenne par ménage étant de 2.19 personnes. La situation ne semble pas avoir beaucoup évolué depuis puisque qu'en 2000, la taille moyenne du ménage était de 2.24 personnes.

[13] "A part of the city, yet apart from it too", LESEL, Helene, *op. cit.*
"Mini-Manhattan, just west of Los Angeles", LESEL, Helene, *op. cit.*
"That Westside college town", MAY SPITZ, H., op. cit
"Upscale living in Tinseltown's back lot", MAY SPITZ, H., op. cit

traitons conjointement. L'information principale que l'on peut dégager de ces articles nous renseigne sur l'habitat des différents endroits et surtout sa valeur, ce qui nous permet de déduire le statut économique de ses habitants. Ainsi, l'on apprend qu'à Century City, les logements sont essentiellement des " *high-security condominiums and townhouses* " et que les prix à l'achat vont de 379'000$ (appartement d'environ 100m² avec une chambre et une salle de bain) à 4.5 millions. Par ailleurs, le revenu médian annuel est de plus de 74'000$. En ce qui concerne Westwood et le long de Wilshire Boulevard, le tableau est assez similaire même s'il semble que le mélange des statuts économiques soit plus grand. En effet, on peut lire que " *Wilshire Boulevard in Westwood is a glamourous mix of multi-family residences ranging from basic to ultra-luxurious* ". De plus, les loyers pour les condominiums s'étalent de 400$ à 4'300$ par mois. A l'achat, les prix deviennent rapidement prohibitifs, allant de 439'000$ (100m², une chambre à coucher) à presque 16 millions, pour un double *penthouse*, il est vrai. La zone de Westwood, directement aux abord du campus de UCLA, présente une encore plus grande diversité, avec des manoirs datant des années trente, mais aussi des *penthouses* modernes et des appartements pour célibataires. Le prix à l'achat varie, dans le secteur, entre 695'000$ et 3.6 millions pour les maisons individuelles et de 218'000$ à plus de 15 millions pour les condominiums. Finalement, le quartier de Bel Air est peut-être le plus luxueux. Selon Helene Lesel, auteur de l'article, l'on pourrait diviser le quartier en deux, avec une partie inférieure relativement plane occupée par des propriétés plutôt anciennes de plus de 4000m² de superficie et une partie supérieure dans laquelle l'on trouve de plus petites et plus récentes propriétés construites dans les collines. Les prix de ces demeures sont pour la plupart très élevés comme en témoignent les chiffres présents dans l'article. A l'époque, sur 50 maisons en vente, la moins chère atteignait près de 1.1 million alors que huit d'entre-elles dépassaient 10 millions. Ainsi, si l'on dresse un bilan global à partir des articles décrivant la zone, on peut affirmer qu'en regard des prix de l'immobilier dans la zone, l'on peut estimer que sa population appartient en majorité à une classe extrêmement privilégiée, particulièrement dans les quartiers de Beverly Hills et Bel Air alors que dans sa frange Sud-Ouest (Westwood-Wilshire Blvd), la zone accueille une population plus économiquement bigarrée mais qui appartient néanmoins au minimum à la classe moyenne.

Nous allons maintenant nous intéresser à une seconde source du deuxième type. Il s'agit d'un chapitre de l'ouvrage de l'historien de l'architecture Reyner Banham intitulé *Los Angeles :*

the architecture of four ecologies[14] et paru en 1971. Cet ouvrage n'est plus très récent mais il nous apporte un éclairage attrayant sur diverses réalités emblématiques de Los Angeles. Le chapitre qui nous intéresse ici est baptisé " Ecology II : foothills ", autrement dit flancs de collines. Cet extrait aborde différents aspects de la problématique des constructions à flanc de colline, en particuliers dans la zone qui nous occupe. Le problème posé par l'utilisation de cette source est particulier. En effet, dans ce chapitre, Reyner Banham aborde quasiment exclusivement des questions relatives à l'architecture et au bâti, ce qui ne nous permet pas de collecter des informations sur la composition socio-culturelle de la population et qui sont absentes des sources déjà analysées. Néanmoins, l'étude de ce texte reste utile dans la mesure où il nous permettra de déterminer si les photos analysées par la suite sont représentatives de l'ensemble de la zone et, par conséquent, qu'il en est de même pour les conclusions que nous en tirerons.

Au début du chapitre, Banham retrace une brève historique du développement des constructions dans les collines. La première d'entre-elles à avoir été occupée semble être Bunker Hill située aujourd'hui au cœur de Downtown. Par la suite, le développement des constructions sur les collines allant de Silverlake à Pacific Palisades n'est véritablement apparu qu'en 1895 avec l'arrivée des trains électriques (les vrais, pas les maquettes…). Selon l'auteur, on pourrait établir une corrélation presque parfaite entre les courbes topographiques, et donc l'altitude, et le revenu des habitants. Avec l'augmentation de l'altitude, on assiste à une tendance parallèle au niveau des revenus. Banham poursuit en proposant une description assez détaillée de l'exemple-type du paysage-bâti des collines :

> "*That is what the foothill ecology is really all about : narrow, tortuous residential roads serving precipitous house-plots that often back-up directly on unimproved wilderness even now; an air of deeply buried privacy even in relatively broad valley-bottoms in Stone Canyon or Mandeville Canyon. […] Watered it will carry almost any kind of vegetation that horticultural fantasy might conceive. […] What are not difficult to find are laurels and other dense-growing small-leaved shrubs that can be used to make thickets of instant privacy, essential to the fat life of the delectable mountains*."[15]

[14] In *Los Angeles: the architecture of four ecologies*, BANHAM, Reyner, pp. 95-109, *op. cit.*
[15] *ibidem*, pp.99-100

Nous verrons si ce portrait correspond à celui proposé par nos photos. Dans tous les cas, Banham estimait que ce type d'environnement était sur le déclin avec la raréfaction des terrains disponibles et la ré-affectation de certaines parcelles. De plus, l'architecte postulait que le prototype du futur (en l'occurrence, l'actuel) habitant de Los Angeles ne serait pas un montagnard, un alpiniste (" *mountaineer* "), selon ses mots, mais assurément, un homme des plaines (" *plainsman* ").

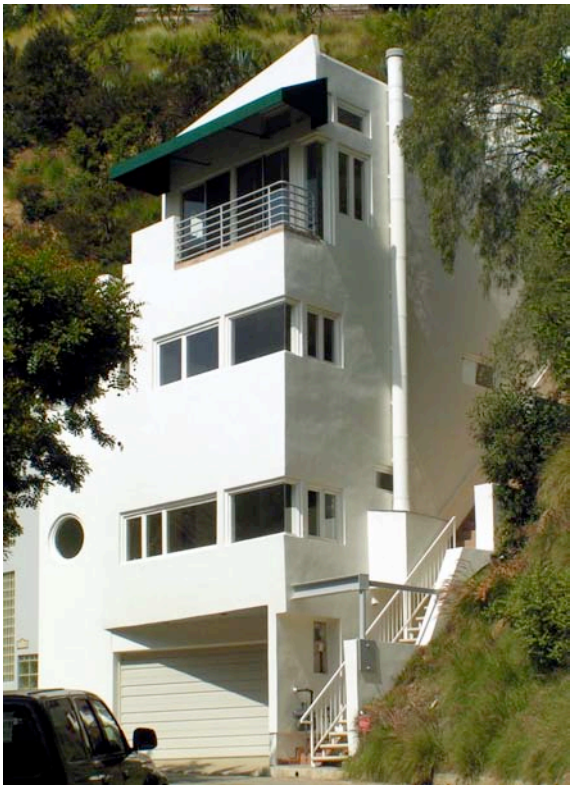
Plus loin, Banham conclut en évoquant divers aspects plus techniques, notamment les divers moyens envisageables pour installer des maisons à flanc de coteau (pilotis, creusement de la colline afin d'obtenir une surface plane,…) ainsi que les diverses conséquences potentielles de ce genre de procédé (glissements de terrain et éboulements)

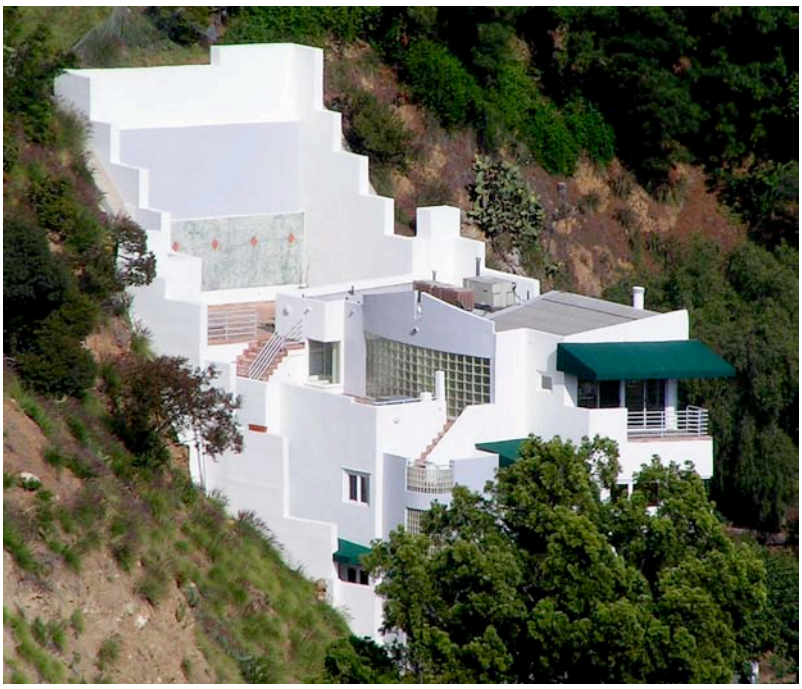
Les photos

Passons maintenant à l'étude des clichés sélectionnés pour représenter cette zone. Il nous faut signaler que le choix a été particulièrement difficile à opérer pour déterminer les photos présentées ici car le nombre de sujets potentiels était très élevé. Néanmoins nous en avons choisi cinq car elles semblaient les plus claires.

Notre excursion à la découverte de cette zone nous mène d'abord dans les collines d'Hollywood. Adossée au flanc de la colline, cette première construction observée (illustrations page suivante) se démarque de son environnement avec sa monumentalité et sa couleur blanche. Nous classons cette réalisation dans la catégorie du postmodernisme architectural authentique et ceci pour les raisons suivantes : tout d'abord, cette réalisation prend ses distances avec le schéma moderne auquel elle pourrait sembler adhérer *a priori* car l'on voit que certains éléments sont sortis de leur contexte comme le hublot sur la face avant ou les poutrelles métalliques enjambant l'escalier sur la droite de l'immeuble. Ces éléments ne semblent pas avoir de fonction, rompant ainsi avec le fonctionnalisme moderne. L'ensemble de la construction recèle un jeu subtil avec les règles classiques. Les formes sont irrégulières à l'image du toit et des éléments fonctionnels sont rendus apparents comme le conduit remontant le long du mur droit. On peut encore signaler une certaine hétérogénéité dans les matériaux dont une utilisation assez importante de briques en verre. Finalement, on remarque que la structure de cette réalisation est adaptée au contexte puisque les différentes zones s'échelonnent en suivante la pente. Par la réunion de cet ensemble de critères, nous

pouvons affirmer l'authenticité de la démarche postmoderne de l'architecte, car celui-ci joue subtilement avec les règles qui gouvernaient l'architecture antérieurement.





2 vues sur une maison des collines d'Hollywood (Gilles Claivaz)

En grimpant plus haut dans les collines, nous découvrons une réalisation assez connue de l'architecte Frank Israel (illustrations page suivante), réalisation que nous avons déjà présentée au chapitre 2.2.1. Nous n'allons pas reprendre nos propos d'alors mais plutôt mettre en évidence certains aspects visuels que nous n'avions pas abordés. Le postmodernisme de cette réalisation est omniprésent car l'on peut observer une importante hétérogénéité à plusieurs niveaux. Tout d'abord, les couleurs sont multiples. Elles n'ont pas un but purement décoratif mais elles servent à mettre en valeur les divers éléments. Ensuite, le choix des matériaux est aussi hétérogène, le bois, le métal, le verre et les briques de béton brut se conjuguent pour rappeler la partie ancienne de l'édifice (dans le style ranch) tout en apportant une touche moderne. Finalement, plusieurs objets sont traités de façon purement décorative à l'image de la porte-barrière ajourée, de l'avant-toit orientable ou de la cheminée presque "sculpturesque". Cette somme d'éléments, additionnée à ceux que nous avions mis en lumière précédemment nous semble assez convaincants pour justifier notre choix de classer cette

réalisation dans la catégorie des manifestations architecturales postmodernes authentiques.

"Goldberg-Bean Residence", Frank Israel, Hollywood Hills (Gilles Claivaz)

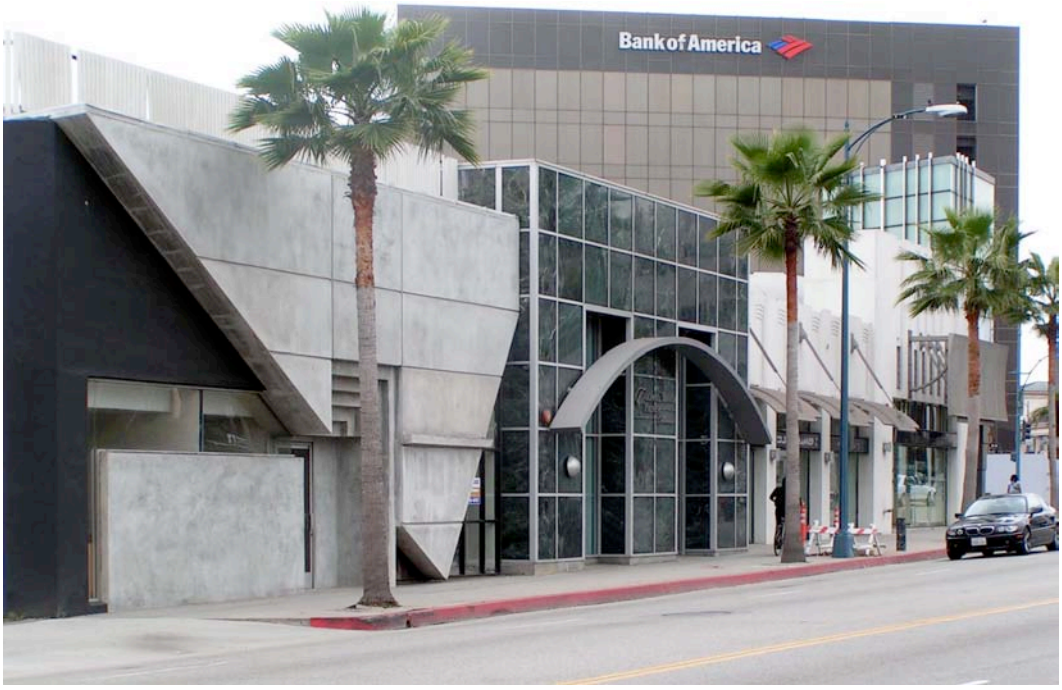
La suite de nos pérégrinations nous conduit vers la crête des collines où se trouve une réalisation qui est un exemple évident d'architecture postmoderne (illustration page suivante). Cette maison se situe le long de Mulholland Drive, elle bénéficie ainsi d'une magnifique vue plongeante sur Hollywood et le reste de Los Angeles qui s'étend à ses pieds. De façon similaire à l'œuvre de Frank Israel que nous avons aperçue plus haut, cette construction présente une hétérogénéité postmoderne utilisant plusieurs vecteurs. Le premier est formé par le langage des couleurs. Le rose, le gris et le blanc contrastent violemment avec les tons de la végétation alentour comme pour rappeler que la maison est un élément étranger. Le second vecteur est celui des matériaux. Ceux-ci ne cherchent pas à feindre une quelconque valeur. L'on remarque immédiatement que se sont des éléments de construction standards, conformément au concept de " *readily available techniques* " développé par Charles Moore. L'auteur poursuit le jeu bien plus loin en utilisant certains de ces éléments dans un but purement décoratif, à l'exemple des poutrelles s'entrecroisant au centre de la façade ou de la " cheminée " en émergeant. L'architecte s'amuse à puiser des éléments dans le vocabulaire architectural pour les utiliser de façon tout à fait hétérodoxe. Ainsi, une loge apparaît là, faisant face à une véranda tronquée, présentant une répétition, comme pour se moquer des convenances classiques. L'ensemble du processus de création mis en œuvre dans cette

réalisation nous permet assurément de la classer parmi les manifestations d'une architecture postmoderne authentique.

Une maison sur Mulholland Drive, Hollywood Hills (Gilles Claivaz)

Notre exploration de la zone continue dans la partie commerciale de Beverly Hills à proximité du très célèbre Rodeo Drive. La réalisation étudiée est une succursale de "Coldwell Banker" (illustration page suivante), un très important groupe de courtage immobilier. L'architecture de ce bâtiment est clairement postmoderne comme l'illustre la diversité générale (matériaux, formes) mais aussi l'agencement des divers éléments. On peut distinguer deux parties dans ce bâtiment. La partie de droite est plutôt régulière à l'image des panneaux en verre de sa façade ou les deux portes placées symétriquement. Cette impression de régularité, accentuée par l'avant-toit circulaire, qui d'ailleurs est complètement erratique, contraste fortement avec la discordance des éléments de la partie de gauche, au premier plan. Cette partie présente un motif triangulaire tronqué. La " non-conformité " de cette structure est soulignée de plusieurs manière. La couleur mais aussi le relief, et finalement les lignes horizontales interrompues, symboles de la géométrie euclidienne, sont utilisées pour marquer le contraste. Finalement, on remarque la présence de détails comme la géométrie de la découpe du triangle pour permettre

l'ouverture de la porte. Cette réalisation est en quelque sorte une déconstruction des éléments classiques de l'habitat en référence au secteur d'activité de la "Coldwell Banker". Nous pouvons ainsi affirmer que cette réalisation appartient aussi au cercle de l'architecture postmoderne authentique.



"Coldwell Banker", Beverly Hills (Gilles Claivaz)

Notre "expédition" prend fin à la limite de la communauté de Bel-Air (illustration page suivante). L'ultime cliché que nous allons analyser illustre une réalité différente de celle que nous avons aperçue jusqu'alors. En effet, le portail présenté est celui qui marque l'entrée dans le quartier de Bel Air. Cette grille signifie donc que nous nous trouvons en présence de ce que l'on appelle *gated community*. En effet, dès sa première planification Bel Air était destiné à être une communauté. Le quartier n'a pas été une véritable *gated community* dès ses débuts mais elle en est l'une des formes historiques. La constitution de Bel Air en *gated community*, matérialisée sur ce cliché par la célèbre grille d'entrée, nous permet donc de postuler l'homogénéité socio-culturelle (ici plutôt socio-économique) de ses habitants.

Portail d'entrée de Bel Air (Gilles Claivaz)

Synthèse et bilan

Ainsi, si l'on fait le bilan de l'analyse des photos présentées, nous remarquons que l'ensemble des réalisations étudiées appartenaient au groupe des réalisations dont l'architecture peut être qualifiée de postmoderne authentique selon nos critères ou à la catégorie des *gated communities*. Cela nous permet de postuler que le profil-type de l'habitant de cette zone est quelqu'un appartenant aux classes économiquement aisées, dont le niveau d'éducation est plutôt élevé et la sensibilité artistiques est supérieure à la moyenne. Pourtant, ce tableau doit être quelque peu nuancé car d'une part, la représentativité de notre échantillon n'est pas garantie, et d'autre part, nous avons constaté qu'au sein même de ce dernier, les réalisations postmodernes n'étaient pas majoritaires. Quelles est la véritable signification de ce constat ? La signification est double et ambivalente. En effet, la présence de construction dans un autre style (essentiellement méditerranéen ou moderne, en l'occurrence) peut vouloir dire que les propriétaires n'ont pas les moyens ou l'intérêt artistique pour faire appel à des architectes

novateurs mais, dans le cas de l'architecture moderne, notamment, cela n'est pas forcément le cas et l'observation peut avoir les mêmes implications que pour l'architecture postmoderne authentique.

Pour conclure sur cette zone, nous constatons que la confrontation des deux types d'approches, l'approche documentaire et critique et l'approche visuelle et analytique, nous mène à un résultat similaire, confirmant ainsi notre hypothèse de travail. Néanmoins, le résultat satisfaisant issu de l'analyse de cette zone peut avoir été influencé par la relative imprécision des sources documentaires.

3.2.3 West Hollywood - Sunset Strip - Sunset Blvd - Santa Monica Blvd - Melrose Ave jusqu'à Highland Ave

La zone que nous allons étudier ici est concentrée le long de trois importants boulevards de Los Angeles et a une vocation essentiellement commerciale. Elle s'étend le long de Santa Monica Boulevard, Sunset Boulevard et Melrose Avenue depuis leur croisement à l'Est avec Highland Avenue et, à l'Ouest, jusqu'à Fairfax Avenue pour Melrose Ave et Sunset Blvd et jusqu'au quartier de West Hollywood en ce qui concerne Santa Monica Blvd. Cette zone comprend aussi le Sunset Strip.

Profil démographique

Il a été difficile d'obtenir des statistiques pour cette zone puisqu'elle ne correspond à aucune entité politique, mais nous avons trouvé les données générales concernant la municipalité de West Hollywood qui est, à notre avis, relativement représentative de l'ensemble de la zone.

Le profil démographique de West Hollywood met en évidence une situation particulière. On remarque tout d'abord l'absence presque totale des enfants (0 à 17 ans) dans ce quartier car ils n'y sont qu'à peine plus de 5% ce qui constitue un cinquième de la moyenne nationale. Par contre, les personnes en âge de travailler (18 à 65 ans) sont les " bénéficiaires " de l'absence des plus jeunes puisqu'ils forment plus de 77% de la population. Ces chiffres sont corroborés par la valeur de la taille du ménage moyen qui n'est que de 1.53 personnes, soit à peine plus de la moitié du chiffre pour l'ensemble du pays. La population est donc essentiellement une population de travailleurs seuls ou en couple. La composition ethnique est très marquée par la

population blanche qui représente plus de 86% de la population alors que les Hispaniques (y compris de race blanche) ne sont que 8.8%, les Asiatiques, 3.8% et les Afro-Américains, 3.1%. *A priori*, West Hollywood semble plutôt mono-ethnique mais il est très intéressant de constater que 36% de sa population est née à l'étranger (seulement 11% pour l'ensemble des USA) et que même 38% parle une langue différente de l'anglais à la maison. West Hollywood est donc une terre d'accueil pour de nombreux immigrants blancs d'origine variée mais surtout européenne. Par ailleurs nous pouvons remarquer que le niveau d'éducation est assez élevé puisque plus de neuf personnes sur dix ont passé leur bac et que surtout, à peine moins de la moitié de la population a un diplôme universitaire. Par contre, la situation économique est nettement plus complexe puisque le revenu médian individuel et celui d'une famille, respectivement environ 38'900$ et 41'550$, sont inférieurs à la valeur globale pour le pays alors que le revenu moyen n'est pas loin du double de la valeur nationale, tout en étant pratiquement égal au salaire médian individuel. Cette situation traduit la très faible proportion de personnes n'ayant pas de revenus (les enfants) que nous avons vu plus haut car, ici, ils n'ont quasiment aucune influence sur la moyenne alors qu'habituellement leur présence la fait baisser. Finalement, nous observons qu'à peine un cinquième de la population vit dans un logement dont elle est propriétaire ce qui est l'expression de la combinaison entre un revenu moyen et une vie urbaine.

Le texte de référence

Le texte de référence concernant cette zone est un extrait de l'ouvrage de Roger Keil sur Los Angeles[16]. Comme pour les données statistiques, le texte de référence aborde uniquement le cas de West Hollywood mais nous verrons dans quelle mesure nous pouvons généraliser ces propos à l'ensemble de la zone. Dans cet extrait, Keil analyse les différents processus qui font la particularité de West Hollywood, notamment au niveau de la politique sociale mais aussi de l'image présentée par la ville. Dès 1984, la municipalité de West Hollywood a été incorporée à la ville de Los Angeles. Selon l'auteur, le succès de la constitution de l'enclave urbaine en une ville résulte d'un :

> " *... peculiar mix of an activist homosexual population with a majority tenant population, mostly elderly people*."[17]

[16] *Los Angeles*, KEIL, Roger, pp. 177-183, *op. cit.*
[17] *ibidem*, p.177

La localité compte, en effet, selon les estimations présentées par Keil[18], environ un tiers d'homosexuels. West Hollywood est donc principalement dirigé par une alliance de groupes défendant les intérêt homosexuels, plutôt libéraux, et des associations en faveur des droits des locataires, plus conservateurs. La ville s'est montrée très active en déployant une politique de marketing et de développement économique agressive. Selon Roger Keil, dès 1987, la municipalité a commencé à se vendre en tant que qu'avant-gardiste, culturellement sophistiquée et créative. Ce dernier terme sera d'ailleurs au centre des slogans et campagnes de marketing développées depuis. L'appellation " Creative City " trouve sont origine dans le fait que plus de 40% des activités économiques de la ville touchent à une industrie que l'on peut qualifier de créative : mode, design, restauration, cinéma et autres. A ce sujet, certains sont tentés de postuler un lien entre cette créativité et la présence d'homosexuels. Keil rapporte même que des articles sont parus dans lesquels l'on affirmait que les gays sont plus créatifs que les hétérosexuels. La politique de West Hollywood se caractérise par une attitude marquée par la confiance en soi. La municipalité n'hésite pas à proclamer son caractère unique. Elle est aussi tout à fait dans la mouvance postmoderne de globalisation mondiale lorsqu'elle prétend présenter l'héritage des traits culturels les plus marquants de toutes les cultures, comme le souligne l'auteur dans la citation qui suit :

> " *West Hollywood has characterised itself as the melting-pot of those national and international cultures that have been thrown from marginality into the spotlight of a postmodern multiculture*."

Plus loin, il poursuit en évoquant les éléments précis hérités de chaque culture :

> " *... the refinement of Europe, the productivity of Asia and the ambition of the Middle-East to the nearby Avenues of design. From Kracow and Haifa, Teheran and Omaha, Bangkok and Milan, Chihuahua and Cleveland, the Tides of History have carried the resourceful to West Hollywood*." [19]

La combinaison entre l'image construite et projetée omniprésente et le mélange de cultures " artificiellement " importées conduit à la production d'une hyper-réalité, une réalité plus

[18] *ibidem*, p.249 (note 3)
[19] *ibidem*, p.180

réelle que LA réalité.

Par la suite, Keil évoque les différents aspects de la politique sociale de West Hollywood. Si les homosexuels sont généralement de tendance progressiste, il rappelle que les organes directeurs de la ville présentent un équilibre. Cela permet notamment la réalisation des aspirations des deux groupes politiques majeurs que nous avons cité en début de compte-rendu. Concrètement, des mesures ont été prises pour améliorer le statut des gays et lesbiennes et des lois très strictes sur le contrôle des règles de la location immobilière ont été votées. Finalement, West Hollywood se distingue par sa volonté de conduire une politique plus humaine notamment dans le domaine de la santé.

Le profil dressé par Roger Keil pour West Hollywood ne peut pas être étendu à l'ensemble de notre zone d'étude sans y apporter quelques restrictions. En effet, d'une part, il est peu probable que les autres secteurs accueillent une part aussi importante d'homosexuels. Toutefois, il reste à prouver que l'orientation sexuelle d'un groupe de population ait une influence sur ses caractéristiques culturelles. D'autre part, le statut économique d'une partie des personnes fréquentant le Sunset Strip semble plus élevé que celui de celles du reste de la zone si l'on se base sur l'identité des enseignes présentes où les prix affichés en vitrine.

Les photos

Notre échantillon de photos pour cette zone se compose de 56 unités dont un peu moins de la moitiés présente des manifestations postmodernes telles que nous les avons définies. Par ailleurs, seulement 10% de ces clichés se rapportent à une architecture domestique.

Nous débutons notre exploration sur Melrose Avenue, devant un bâtiment regroupant trois boutiques (illustration page suivante). Cette construction est postmoderne dans un style un peu différent de ce que l'on a observé jusqu'alors. En effet, sa postmodernité ne repose pas sur un mélange de matériaux hétéroclites ou dans ses formes puisque sur ces deux points, l'on peut dégager une certaine homogénéité. Par contre, le traitement des couleurs et surtout de la décoration sont absolument postmodernes. Prenons la partie de gauche du bâtiment. On a utilisé deux couleurs ce qui donne un aspect relativement sobre tout en affirmant la personnalité de la boutique. Le soulignement des arches grâce au contraste des couleurs confirme cette relation ambiguë. A l'opposé, la partie de droite reçoit un traitement plus

quelconque sur lequel se découpe uniquement l'enseigne-néon. Le point central de ce bâtiment est sans équivoque la partie du milieu. On pourrait qualifier son style de " *Goa style* ", c'est à dire New Age avec son omniprésence de néons mis en valeur par la prise de vue nocturne. Les couleurs fluo donnent un effet délirant à l'ensemble, effet souligné par les différents motifs, planètes, étoiles, flammes et surtout le visage esquissé rappelant un chaman ou un quelconque gourou. Ce bâtiment est donc nettement postmoderne mais il l'est de façon trop superficielle pour qu'on puisse le classer parmi les réalisations dont l'architecture postmoderne est authentique c'est pourquoi il prend place dans la catégorie de l'architecture postmoderne disneylandiste.

3 boutiques de Melrose Avenue (Gilles Claivaz)

Nous poursuivons notre périple sur Santa Monica Boulevard, où l'on découvre une manifestation (illustration page suivante) rappelant les premiers temps du postmodernisme, à l'époque du début des théories de Robert Venturi. Cette réalisation, dont l'architecture est clairement disneylandiste se compose d'un toit dont l'originalité réside avant tout dans sa forme, mise en évidence par le motif peint en rouge et qui rappellera, peut être, aux connaisseurs, la peinture de la voiture de Starsky et Hutch dans la série éponyme (si ce n'est

que le motif y était peint dans l'autre sens). La partie principale du bâtiment et surmontée et transpercée par trois arches ressemblant à des rails de montagnes russes dont l'utilité, si ce n'est décorative, n'est pas évidente. En regardant attentivement, on s'aperçoit que la couleur des rails varie lorsqu'ils traversent le toit. Finalement, on remarque la tenture qui sert à augmenter la surface couverte de la terrasse et qui donne un aspect éclectique à l'ensemble. L'architecture de ce fast-food est véritablement digne d'un Luna Park et, si symboles il y a, il n'est pas sûr qu'ils aient été compris plutôt que simplement répliqués. Cela qui justifie le classement dans la catégorie disneylandiste.

Un fast-food de Santa Monica Boulevard (Gilles Claivaz)

La suite de notre exploration a pour théâtre West Hollywood. On ne peut nier que l'architecture du bâtiment qui nous intéresse (illustration page suivante) est postmoderne, mais nous allons montrer pourquoi le collage présenté ici ne peut être considéré comme authentiquement postmoderne. En effet, cette réalisation peut être divisée en quatre zones : la(les) façade(s) latérale(s) y compris les motifs oblongs situés aux angles ; le toit noir ; le auvent rayé ; le reste du bâtiment (composé de briques ocres). Chacune de ces parties se distingue des autres soit par son style soit par sa couleur ou même par les deux. Commençons

par les parties latérales. Leur style appartient au mouvement moderne (Art Déco) qui puisait notamment son inspiration dans l'architecture Maya caractérisée par un allongement vertical. Les différents tons de jaune confirment cette influence de même que les motifs décoratifs plus foncés. La seconde partie du bâtiment qui nous intéresse est le toit anthracite d'inspiration second empire français (sans mansarde il est vrai) comme pour faire écho au nom de l'endroit " *French Market Place* ". Le auvent rayée bleu/mauve et jaune ne correspond à aucun des styles précités, de même que sa couleur ne s'accorde pas avec les autres coloris présents, mis à part le jaune des parties latérales. Il forme une sorte de trait d'union entre ces dernières. Finalement, le reste du bâtiment se distingue des parties que nous venons d'analyser. En effet, ses fenêtres boisées pourraient concorder avec le style second empire mais en aucun cas les briques ocres. En conclusion, le *patchwork*, assez recherché, présenté par ce bâtiment aurait tendance à nous lui faire accorder la qualité de réalisation architecturale postmoderne authentique mais le manque d'indice permettant de supposer un deuxième niveau de lecture nous pousse à le classer parmi les réalisations disneylandistes..

"French Market Place", West Hollywood (Gilles Claivaz)

Nous parcourons quelques centaines de mètres et nous aboutissons en face du" City Hall " de West Hollywood (illustration page suivante), c'est à dire l'Hôtel de Ville. L'architecture de

celui-ci illustre bien la politique progressiste de la municipalité. Dans son ensemble, ce bâtiment rappelle, au choix, un grand paquebot (voguant vers l'avenir) ou un terminal d'aéroport (pour évoquer le décollage économique, culturel de la ville). De nombreux éléments viennent " déranger " cette simplicité. Abordons, pour débuter, le choix des matériaux. Ces derniers appartiennent tous à la construction standardisée, à commencer par le béton omniprésent, en passant par les différents types de structures métalliques et pour finir, par les vitres. La sélection des couleurs est aussi intéressante. A partir d'un nombre réduit de coloris, l'architecte a réussi à mettre en évidence une quantité d'éléments. Parmi ceux-ci, l'on peut citer l'avant-toit rouge mais surtout les carreaux teintés en jaune, pour créer une discontinuité dans l'ensemble homogène de verre. Par ailleurs, l'architecte s'est amusé a ajouter un certain nombre de " détails " inutiles comme autant de pied de nez au dénuement moderne. Le plus imposant de ces " détails " est certainement la "pergola" métallique posée sur le toit. On remarque d'ailleurs que la structure qui soutient cet dernière au premier plan se poursuit en serpentant le long de la façade avant et constitue un prétexte pour y introduire des irrégularités (saillies, partie du bâtiment proéminente). Finalement, l'ensemble de ces éléments et les différents niveaux de lecture qui y sont liés nous permettent de classer cette réalisation parmi celles dont le style architectural est authentiquement postmoderne.

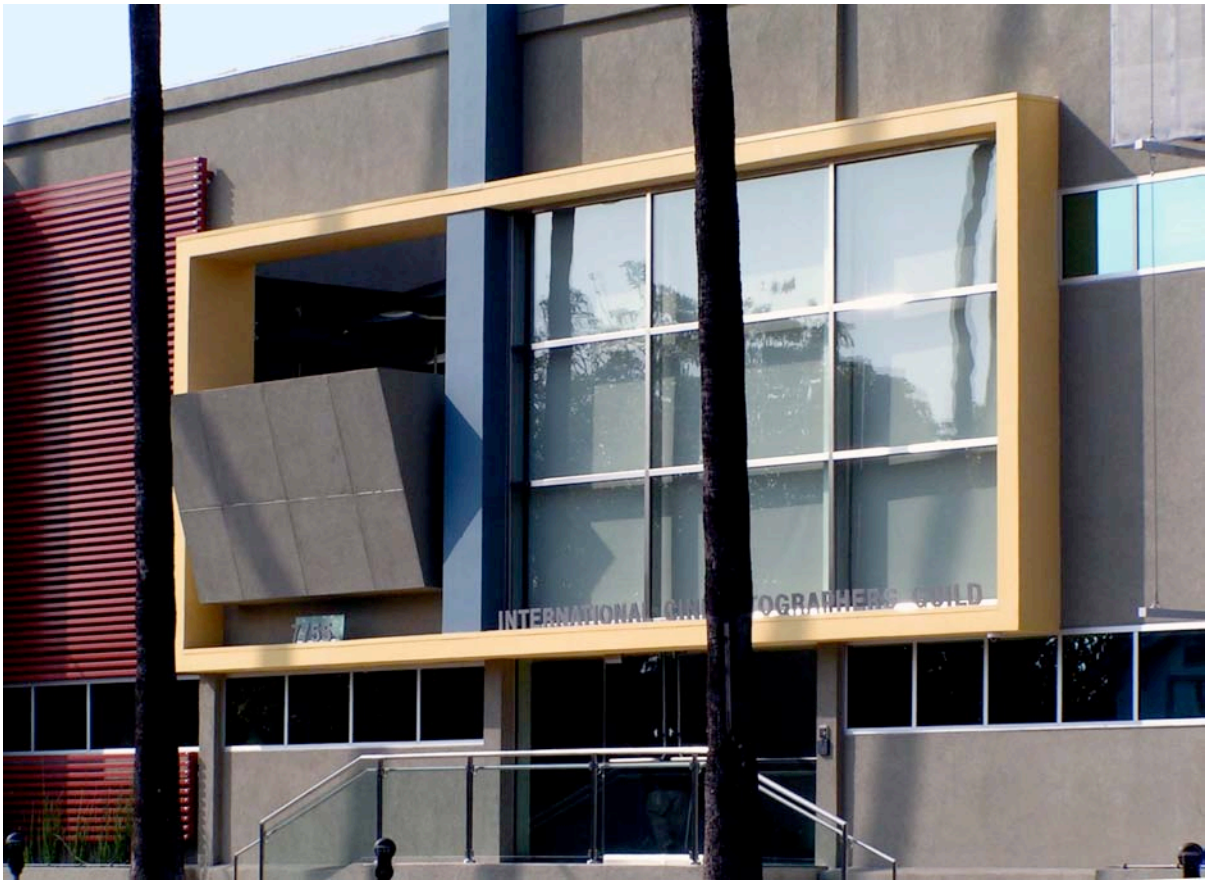
"West Hollywood City Hall" (Gilles Claivaz)

Nous cheminons ensuite vers le Sunset Strip où nous découvrons un club, le " Key Club " (illustration ci-dessous). Son architecture est froide, mécanique mais pas moderne au sens architectural. La forme générale du bâtiment est un cube basique mais l'architecte y a ajouté des éléments donnant à l'ensemble un aspect post-apocalyptique dans un esprit proche de " Blade Runner ". Des panneaux métalliques de protection et des vitrages (évidemment à l'épreuve des balles) viennent renforcer la sécurité de l'ensemble, déjà habillé d'un " blindage " métallique. Trois éléments attirent encore notre attention : l'avant-toit inférieur abritant les clients lorsqu'ils font la file devant l'entrée, l'avant-toit supérieur, sorte d'amas métallique sorti d'un film de science-fiction et finalement le double écran géant, symbole de la société de communication. Les références et les métaphores suggérées par le design de ce bâtiment le définissent clairement comme postmoderne authentique.

"Key Club", Sunset Strip (Gilles Claivaz)

Nous revenons ensuite en direction d'Hollywood pour la dernière étape de notre périple dans cette zone. Nous découvrons l'immeuble de l'"*International Cinematographers Guild* " situé sur Sunset Blvd (illustration page suivante). Cette réalisation est le parfait exemple d'un certain type de postmodernisme utilisant un éventail de formes non-figuratives dans une disposition " anarchique " pour prévenir toutes symétries et ainsi s'opposer aux règles

classiques, cartésiennes. Différents matériaux et surtout différentes morphologies de ces matériaux sont utilisés (verre, béton, métal, en plaques, comme à l'extrémité supérieure droite du cliché ou en " radiateur ", à l'opposé) mais tous ont en commun leur simplicité et leur caractère banal et courant. Comme nous l'avons dit, cette réalisation est composée de différentes formes, pour la plupart, des déclinaisons du quadrilatère. Les couleurs ajoutent une touche encore plus hétéroclite à ce bâtiment en mariant des coloris qui jurent entre eux. Pour finir, on ne peut faire l'impasse sur deux détails importants. Tout d'abord, on s'aperçoit que la forme triangulaire dans la façade est, semble-t-il, un balcon, s'ouvrant ainsi sur une cour ou terrasse intérieure. A l'opposé, aux centre de l'image, les fenêtres sont aveugles créant ainsi un contraste intéressant. La présence de ce jeu avec différents éléments et les règles classiques qui régissent leur utilisation nous permet d'affirmer que cette réalisation a une architecture postmoderne authentique.



"International Cinematographers Guild", Sunset Boulevard (Gilles Claivaz)

Synthèse et bilan

Selon les observations que nous venons de faire à partir de l'étude des clichés de cette zone, les caractéristiques de la population seraient les suivantes : nous avons constaté différents type de manifestations postmodernes ce qui implique que la zone est peuplée par divers profils de population. Le premier est celui d'une population ethniquement variée à majorité blanche, se situant dans la moyenne dans les domaines économiques et de l'éducation et dont l'intérêt pour la culture est assez timide. Le second profil de population présente une très forte prépondérance d'individus de race blanche. Leur revenus sont confortables, ils ont une niveau d'éducation élevé et manifestent un goût développé pour la culture. Au vu de l'ensemble des clichés (présentés ou non), il est évident que la répartition des deux types de population n'est pas homogène mais, en l'état de nos recherches, il serait illusoire de prétendre définir une répartition détaillée à l'aide de nos données.

Examinons la concordance entre le profil global établit à partir des sources documentaires et celui déterminé à la suite de notre analyse des clichés. Dans l'ensemble, les deux profils correspondent mais les sources documentaires nous révélaient que la plupart des personnes résidant dans cette zone, du moins à West Hollywood, avaient un niveau d'éducation plutôt élevé tout en appartenant économiquement en majorité aux classes moyennes à moyennes-supérieures. Cela remet en question la nature du lien entre le statut économique et le niveau d'éducation. S'il est clair qu'un lien existe, il n'est pas absolu, ce n'est pas un lien de causalité.

3.2.4 Malibu-Santa Monica-Venice Beach

La zone qui nous intéresse à présent se situe le long de la côte de l'océan pacifique et est composée des communautés de Malibu, le plus au Nord, en passant par la section côtière de Santa Monica et, pour finir, à Venice Beach, le plus au Sud. Cette zone est très réputée pour ses " spots " de surf mais aussi pour ses *lifeguards*, rendus célèbres par la télévision. La réalité que nous allons étudier est quelque peu différente.

Profil démographique

La recherche des premières sources concernant cette zone nous a conduit à un résultat assez hétéroclite. En effet, pour Santa Monica, nous sommes en possession des statistiques démographiques majeures fournies par le bureau du recensement fédéral. Nous avons les mêmes données pour Malibu, ce qui nous permet une comparaison assez précise. Par contre, la situation pour Venice Beach est beaucoup moins satisfaisante dans la mesure où nous n'avons pu nous baser que sur les données présentant Los Angeles, communauté par communauté.

La population du Malibu[20] est une population dont l'âge médian (42.9 ans) est largement supérieur au chiffre national (35.3 ans) mais sa population de retraités (plus de 65 ans) est à peine supérieure à la moyenne (respectivement 14 et 12.4%). En ce qui concerne sa composition ethnique, l'on voit que la communauté est presque mono-ethnique puisqu'elle est à 92% blanche et que les autres groupes importants au niveau californien, Hispaniques, Asiatiques et Afro-Américains, sont ici très marginaux avec des pourcentage de respectivement, 5.5, 2.5 et 0.9%. Dans une autre catégorie, l'on peut signaler que plus de 70% des logements sont occupés par leur propriétaire. Quant au niveau d'éducation, il est très haut à Malibu car 96% des habitants de plus de 25 ans ont accompli leur lycée avec succès et presque 60% a, au moins, un bachelor, alors qu'au niveau national ces chiffres sont de 80% et seulement 24% pour le bachelor. Finalement, on remarque que le revenu moyen par habitant est de plus de 74'000$, ce qui représente trois fois et demi celui de la moyenne américaine (environ 21'500$).

Nous allons maintenant parler de Santa Monica[21]. Sa population est sensiblement plus jeune que celle de Malibu puisque l'âge médian y est de 39.3 ans, ce qui reste de quatre ans supérieur au chiffre national. Par contre, le taux de retraités (14.4%) est sensiblement le même que celui de Malibu. En ce qui concerne la répartition ethnique, la trame est semblable sans être toutefois aussi marquée que dans la localité côtière plus au Nord. En effet, les Blancs restent globalement en très large majorité (78.3%) mais les trois autres groupes ethniques majeurs sont plus affirmés puisque les Afro-Américains sont près de 4%, les Asiatiques, plus de 7% et surtout, les Hispaniques, plus de 13%. Pourtant, comme le souligne le *Community*

[20] 12'575 habitants en 2000 selon le recensement fédéral.
[21] 84'084 habitants en 2000 selon le recensement fédéral

Voices Final Report [22] de mai 2003, la répartition spatiale des ethnies n'est pas homogène, certains groupes étant concentrés dans certaines zones alors que d'autres, le sont ailleurs. En ce qui nous concerne, les zones que nous avons étudiées seraient caractérisées par un plus fort pourcentage de population blanche que pour l'ensemble de la "commune". Le principe est le même lorsque l'on s'intéresse à la question économique car, si le revenu moyen par habitant (42'874$) reste le double de la moyenne nationale, la distribution des revenus est assez hétérogène avec une concentration de la pauvreté dans certains secteurs, notamment le long de la Santa Monica Freeway selon le rapport cité plus haut. L'écart au niveau des revenus par rapport à Malibu se traduit par une inversion de la tendance entre les habitants-locataires (70.2%) et les habitants-propriétaires (29.8%). Par contre, le niveau d'éducation reste dans les mêmes proportions qu'à Malibu puisque plus de 90% de la population a l'équivalent d'un bac et que presque 55% ont, au moins, un diplôme universitaire.

Le profil de Venice Beach[23] semble être relativement semblable à celui des deux précédentes communautés, même s'il est difficile d'être catégorique au vu du peu de données en notre possession. Ainsi, la population blanche reste largement majoritaire même si sa proportion (respectivement 64% ou presque 74% selon que l'on exclut les Blancs d'origine hispanique ou qu'on les inclut) diminue par rapport à celle de Malibu et Santa Monica alors que la part des autres groupes ethniques, surtout les Hispaniques, augmente de façon inversement proportionnelle. Cela semble montrer une tendance à l'hispanisation lorsque l'on se dirige vers le Sud. Pour ce qui est des autres facteurs, nous ne pouvons nous avancer puisque nous ne possédons aucune donnée précise.

Le texte de référence

Le texte de référence de cette zone est un extrait de l'ouvrage du Professeur Roger Kiel sobrement intitulé *Los Angeles*[24], déjà utilisé précédemment. Dans ce court extrait, l'auteur évoque la municipalité de Santa Monica et plus particulièrement ses récentes politiques de développement urbain. Keil explique que, selon lui, la combinaison d'une forte population de locataires, comme nous l'avons vu plus tôt, avec une classe moyenne plutôt jeune et libérale, est à l'origine de la constitution d'une majorité progressiste au Conseil Communal dès 1981.

[22] *Community Voices Final Report*, City of Santa Monica, *op. cit.*
[23] 37'758 habitants en 2000 selon le recensement fédéral
[24] In *Los Angeles*, KEIL, Roger, pp.183-8, *op. cit.*

Ce succès avait été précédé par l'apparition de l'association de locataires SMRR (Santa Monicans for Renters Rights) qui aura une très grande influence politique. L'un des principes du nouveau gouvernement fut de promouvoir la démocratie directe et la participation des citoyens, notamment dans des projet visant une planification urbaine plus humaine. Keil met en avant un élément très intéressant dans notre perspective lorsqu'il décrit les populations des villes côtières de l'Ouest (de Los Angeles):

> " *Western coastal communities in Southern California have been shown to have a particularly young, mostly white and well-paid population*."[25]

C'est justement à la présence de ce type de population que Keil attribue l'émergence des nouvelles tendances politiques car, selon lui, cela traduit la volonté de ces *yuppies* de créer une société particulière à leur image et dans laquelle ils conserveraient leurs privilèges. Une reforme complète de la politique urbaine intervient donc sous la conduite du SMRR. L'un des traits majeurs de cette réforme était, notamment, la redéfinition de zones pour un zonage inclusif, c'est à dire, tourné vers un objectif de conservation de la diversité dans les différentes zones. Il s'agissait pour les politiciens de créer une communauté dans laquelle tous les types de population pourraient se rencontrer et cohabiter. Selon Keil, l'esprit de cette politique est tout à fait postmoderne puisqu'il propose une solution localement adaptée et non pas universaliste. Plus loin, l'auteur rappelle que durant l'ère Reagan/Bush, l'ensemble de la société américaine s'est tournée vers une forme de culture centrée sur les classes moyennes et orientée vers la consommation. Comme l'explique Keil, ce changement au eu notamment pour conséquence :

> " *...the growing emphasis on culture and education as a means to give local youth a headstart into a middle-class world of tomorrow*."[26]

Cette affirmation est très intéressant dans le cadre de notre analyse puisqu'elle laisse présupposer un intérêt particulier pour la culture et un niveau d'éducation assez élevé dans la zone de Santa Monica. Cet extrait se termine sur la problématique de la politique sociale a adopter face aux débordements générés par la croissance de la municipalité de Los Angeles. En effet, la cité en crise déverse inévitablement une partie de ses cas sociaux sur ses voisines.

[25] *ibidem*, p.183
[26] *ibidem*, p.186

Ainsi, Santa Monica hérite notamment d'un certain nombre de sans-abris qui dorment dans ses rues ou plutôt sur ses plages. Sans entrer dans les détails, nous mentionnerons simplement que la municipalité, au travers de ses services sociaux et de sa police, a adopté une attitude unique en encourageant des initiatives pour des logements sociaux, se démarquant par là, de la répression pratiquée ailleurs.

Les photos

L'échantillon concernant Malibu, Santa Monica et Venice Beach contient 72 photos parmi lesquelles, il a été extrêmement ardu d'en choisir un nombre restreint pour représenter au mieux cette zone. En effet, le nombre de réalisations intéressantes était très important, surtout dans le secteur liant Santa Monica à Venice Beach.

Notre exploration de la zone débute à Malibu. La première photo présentée (illustration page suivante) est un peu particulière dans la mesure où elle ne montre pas une seule réalisation mais un ensemble qui illustre parfaitement la physionomie de la côte dans la région de Malibu où a été pris ce cliché. Même si les maisons, prises individuellement, n'ont pas un style postmoderne, l'ensemble, avec cette extraordinaire hétérogénéité de style, est tout à fait postmoderne. En détaillant un peu cette image, l'on remarque, notamment, la seconde maison au premier plan avec son style moderne caractérisé par des volumes simples et un certain dénuement. Plus loin, l'avant-dernière maison directement sur la plage présente un style colonial alors que la dernière habitation n'est pas sans rappeler un chalet suisse. L'on remarque encore, à l'arrière-plan, une rangée de maisons qui, si elles n'étaient pas répliquées plusieurs fois, pourraient prétendre à une appartenance au style postmoderne. Dans tous les cas, il et bien clair que cette photo n'est pas directement en rapport avec notre questionnement mais sa présence se justifie car elle nous permet d'illustrer la diversité architecturale dans cette zone et elle est aussi l'occasion de rappeler que l'architecture postmoderne n'est pas la seule qui nous permet de déduire le profil socio-culturel de ses occupants.

Maisons sur pilotis, Malibu (Gilles Claivaz)

Nous poursuivons notre route à Santa Monica, où l'on découvre une réalisation tout à fait postmoderne, cette fois. Il s'agit d'un immeuble d'habitation (illustration page suivante) situé au croisement de 5th Street et Colorado. Le style est résolument postmoderne authentique. En effet, l'architecture présente un mélange absolument hétéroclite d'éléments allant du type de matériaux aux couleurs en passant par l'utilisation d'éléments contre-nature. Prenons le cas des matériaux. Une partie du bâtiment est à priori en béton classique, une autre présente un aspect nettement moins lisse rappelant l'aspect gréseux des constructions mexicaines notamment. A ces matériaux de base, l'on peut ajouter diverses formes de métal mais aussi ces panneaux bleus semblables à des panneaux solaires sur l'usage desquels nous reviendrons. Par ailleurs, nous remarquons que les différentes couleurs servent à souligner les différents volumes du bâtiment. L'originalité principale de cet immeuble et ce qui nous permet de qualifier son style de postmoderne est le traitement réservé à certains " détails ". Le premier de ces " détails " est constitué par l'utilisation des panneaux solaires. Au premier abord, ceux-ci nous ont parus n'être que des imitations mais, après un examen plus détaillé, nous nous

sommes rendus compte qu'ils étaient véritablement fonctionnels[27]. Néanmoins, ces derniers sont arrangés de façon absolument irrégulière pour former une façade le long des cages d'escaliers. Ils combinent donc une fonctionnalité avec une disposition originale qui a pour but de briser une image uniquement utilitaire. Un autre " détail " a attiré notre attention, le positionnement des fenêtres. A ce titre, l'examen de la façade le long de Colorado Avenue est révélateur. On aperçoit que les fenêtres sont placées sans régularité et que, de plus, elles ont des formes variables comme en témoigne celle qui est située dans le coin au premier étage et qui marque un décrochement dans le mur. L'ensemble de ces paramètres nous permet de placer cet édifice parmi les réalisations postmodernes authentiques grâce à la subtilité du traitement des " détails " ainsi que les références attachées.

Immeubles au coin de Colorado et 5th Street, Santa Monica (Gilles Claivaz)

Nous parcourons quelques centaines de mètres en direction de Venice Beach lorsque nous repérons un bâtiment particulier (illustration page suivante). Cet édifice abrite plusieurs petites boutiques. On peut considérer que l'ensemble est postmoderne compte tenu de la

[27] Ce bâtiment est d'ailleurs un projet d'avant-garde puisqu'il est autonome en ce qui concerne sa production énergétique. Pour plus de détails consulter les liens suivants: www.pugh-scarpa.com/col/index3.html et http://www.cader.org/2005Conference/SusanMunves.pdf

diversité des couleurs utilisées et, à moindre mesure, celle des styles. On remarque une composition hautement bigarrée puisque chaque boutique utilise son propre code de couleurs, qui est évidemment le plus différent possible de celui de sa voisine, pour s'en distinguer. On relève néanmoins un certain souci de cohérence puisque les tentures sont partout de la même couleur. En dehors des coloris, la différenciation stylistique entre les boutiques est assez peu marquée mais l'on peut toutefois discerner que les colonnes prennent des formes différentes selon les boutiques. L'hétérogénéité de cet ensemble, symbolisée par les couleurs marquant la délimitation des boutiques, est justement ce qui fait son unité dans un cadre postmoderne. Nous classerons cette réalisation parmi celles qui appartiennent au postmodernisme disneylandiste car, selon nous, le choix des éléments qui représentent la touche postmoderne de cet édifice est, avant-tout, basée sur un critère esthétique et de goût, et non pas, sur des références profondes.

Boutiques entre Santa Monica et Venice Beach (Gilles Claivaz)

Nous poursuivons notre exploration toujours dans cette zone entre Santa Monica est Venice. Un édifice curieux (illustration page suivante) retient notre attention. Sa fonction est difficile à définir (habitation ou local commercial). Nous pouvons classer, sans hésitation, cet immeuble parmi les réalisations dont le style architectural est authentiquement postmoderne.

En effet, plusieurs critères se conjuguent pour étayer cette affirmation. Le premier d'entre-eux est le choix des matériaux. Nous distinguons sans équivoque que nous nous trouvons en présence de matériaux standardisés issus de la construction industrialisée comme les briques de béton, les fenêtres standard ou les poutrelles en acier, sur lesquelles nous reviendrons. Par ailleurs, on remarque que le bâtiment est formé de trois volumes (les deux volumes en briques du premier plan et le volume en béton au second plan) tout à fait distincts et irréguliers. L'architecte s'est livré à un jeu très subtil avec les couleurs, soulignant justement les différents volumes, mais aussi, mettant en évidence certains " détails " qui pourraient passer inaperçus sans cela. Cet immeuble est véritablement structuré comme un texte avec ses éléments soulignés par l'auteur pour être sûr que son lecteur y prête attention. Ce processus " textuel " ne s'arrête pas là. En effet, on remarque au centre du bâtiment plusieurs objets incongrus. L'architecte a placé un certain nombre d'éléments de construction standards (poutrelles, tuyaux, catelles,…) qu'il a assemblés à la manière de sculptures d'art brut pour donner une originalité certaine à l'entrée. Ce procédé est d'ailleurs typique de certains architectes de l'Ecole de Los Angeles comme Franck Gehry ou Eric Owen Moss. Il est ainsi clair que le processus de création de cet immeuble manifeste un double langage et une maîtrise importante des règles classiques du vocabulaire architectural que l'architecte a intentionnellement détournées.

Un immeuble à Santa Monica (Gilles Claivaz)

La densité en architecture postmoderne de ce secteur est particulièrement évidente puisqu' à quelques minutes à peine de l'édifice précédent nous découvrons l'immeuble du restaurant "Chaya" de Venice spécialisé dans la cuisine européenne et du Pacifique (illustration page suivante). Cet réalisation a une architecture absolument étonnante avec deux parties distinctes séparées par un plan horizontal. La partie supérieure est construite dans un style pseudo-méditerranéen caractérisé par des petits toits inclinés en tuiles ocres. Toutefois, plusieurs éléments détonnent dans ce style. Tout d'abord, on remarque la courbe qui fait la transition entre les deux faces du bâtiment alors qu'habituellement l'intersection de deux axes a tendance à être marqué par des angles. Ensuite, cette courbure particulière est l'occasion de l'érection d'un arc dans un style différent, comme pour marquer une certaine discontinuité contrastant avec la courbure dont l'objectif est opposé. En ce qui concerne la partie inférieure, celle du restaurant à proprement parler, le style est tout à fait différent comme le souligne la différence de nuance alors que les tons restent semblables à ceux de la partie supérieure. Les couleurs sont plus définies pour affirmer la personnalité de l'enseigne et rappeler que c'est la partie la plus importante du bâtiment. Cette partie de l'immeuble donne l'impression d'abriter une arcade mais celle-ci est feinte sur les côtés alors qu'elle s'ouvre au niveau de l'entrée pour mettre en évidence cette dernière. La plupart des artifices y sont d'ailleurs concentrés avec ses deux imposantes colonnes cuivrées (probablement en tôle) ainsi que le panneau incliné dans le même alliage masquant une partie des grandes surfaces vitrées. Cet édifice manifeste donc une schizophrénie tout à fait postmoderne. La partie supérieure, probablement à fonction d'habitation, adopte un style traditionnel plutôt chaleureux tout en conservant une touche moderne. Quant à la partie inférieure, à vocation commerciale, il reprend aussi un style traditionnel (classique) mais plus froid, pour donner une impression de classe. Ce sentiment est renforcé par la présence de matériaux modernes. L'ensemble des éléments que nous venons d'exposer nous permettent donc de classer cette construction parmi les réalisations architecturales postmoderne authentiques.

"Chaya Venice", Venice (Gilles Claivaz)

En poursuivant notre excursion nous découvrons le bâtiment le plus renommé de notre échantillon (illustration page suivante). Il s'agit des bureaux de l'agence de publicité "Chiat/Day/Mojo" situé à Venice et réalisé par Franck Gehry. Cet édifice a fait l'objet de nombreuses publications dont nous tenterons d'exposer l'essentiel en nous concentrant sur l'aspect extérieur. La première chose que l'on remarque en observant ce cliché est le symbolisme de l'architecture présentée. En effet, l'on note évidemment les jumelles posée en son centre mais aussi les arbres de Joshua sculptés dans la partie droit de la photo, alors que la partie de gauche, à peine visible sur ce cliché, représente un paquebot. L'aspect figuratif-métaphorique de cette réalisation est justifié par la nature de l'entreprise qui l'occupe. En effet, le travail de celle-ci est justement de manier les symboles pour leur donner un sens particulier. Le postmodernisme de cette réalisation ne s'arrête pas à la présence de symboles, si puissants soient-ils. Ainsi, nous remarquons aussi le jeu avec les matériaux et les couleurs qui soulignent les différents éléments du bâtiment. Le paquebot est formé de bloc de béton blancs des plus simples, les jumelles d'un mélange de ciment et de plâtre peints en noir, les arbres sont faits d'un alliage métallique cuivré alors que l'on distingue en arrière-plan, une

partie du bâtiment dont les murs sont en briques ocres. Cette réalisation présente un amalgame d'un langage symbolique et de matériaux hétéroclites qui la définissent en tant que postmoderne authentique.

"Chiat/Day/Mojo Office", Venice (Gilles Claivaz)

Dans ce contexte très densément postmoderne, nous notons la présence d'une autre réalisation singulière (illustration page suivante). Ce bâtiment appartient aussi à la catégorie, selon nous, de l'architecture postmoderne authentique mais sa matérialisation est quelque peu différente de celle qui précède. En effet, cet édifice est une parfaite expression de ce que l'on pourrait appeler " *junk-style* " ou " style récup' ". En effet, le bâtiment est formé d'un bloc de ciment des plus simples et dont on distingue les briques sur les façades latérales. Sur ce bloc on a placé de nombreux éléments de construction standards dans un but de décoration. La composition est extrêmement hétéroclite voire anarchique à l'image du toit qui mélange tuyauteries, poutrelles métalliques, vitrages sans parois autour et différentes utilisations de bois sans oublier les panneaux solaires qui décorent les parois nues. Ce toit-terrasse semble par ailleurs envahi par les plantes. Le clou de cette réalisation reste la cabane de bois qui surplombe l'ensemble, comme un refuge face à la jungle urbaine. L'architecte propose une vision ironique de la société industrielle mais aussi de l'esthétique et du goût traditionnel au

travers de son utilisation des matériaux industrialisés typiques pour former une décoration au style tout à fait particulier.

Un immeuble de Venice (Gilles Claivaz)

Notre parcours à la découverte de cette zone se termine le long de la plage à Venice Beach où se dresse une réalisation assez typique de l'esprit de l'endroit (illustration page suivante). Ce bâtiment mêle un style d'inspiration richardsonienne avec des éléments dignes des plus grands parcs d'attraction à l'image de son appellation " Gingerbread Court " qui associe l'élément " pain d'épices " très enfantin au terme " court " plus classique, sérieux. Par ailleurs, l'on remarque aussi la présence des vitrines qui n'ont pas leur place dans le style richardsonien pur. Par ce mariage entre un style architectural traditionnel mais dont la présence n'a pas de véritable valeur de référence, et des éléments issus de la culture de la société de consommation, nous affirmons que ce bâtiment appartient à la catégorie de l'architecture postmoderne disneylandiste.

"Gingerbread Court", Venice Beach (Gilles Claivaz)

Synthèse et bilan

Le bilan de l'analyse des clichés présentés est le suivant : selon nos observations, le profil-type de la population de cette zone serait un mélange entre une population majoritairement blanche, aux revenus confortables dont l'éducation serait plutôt poussées et qui partageraient une certaine passion pour la culture et une population de classe-moyenne, ethniquement plus diversifiée et dont les revenus seraient moins élevés à l'image de l'éducation et du goût pour la culture.

Il semble que ce profil concorde globalement assez bien avec celui que nous avions établi en nous basant sur les sources critiques et les statistiques. Toutefois, en s'intéressant de plus près à la question, on remarque que si la concordance est plutôt satisfaisante en ce qui concerne le profil économique, l'on observe un léger décalage au niveau de l'éducation et du goût pour la culture car, selon nos sources documentaires, ces données seraient relativement constantes dans la zone étudiée. Ce qui distingue les différents groupes de population est donc avant tout leur statut économique avec une moins nette influence des autres variables, au contraire de que suggérait notre analyse des clichés.

3.2.5 Downtown LA

Nous allons maintenant nous intéresser à la zone de Downtown Los Angeles ou plus simplement Downtown. Notre étude s'est limitée à certains secteurs de Downtown. Il s'agit essentiellement de Bunker Hill, du Financial District, du Civic Center et du *Pueblo*, le quartier historique de Los Angeles. Si l'ensemble de Downtown contient des zones plus résidentielles, les secteur étudiés sont avant tout des lieux de travail.

Profil démographique

A partir du rapport paru en janvier 2005 et produit par le groupe "Downtown Center Business Improvement District"[28], nous allons exposer les principales caractéristiques démographiques de Downtown tout en gardant à l'esprit que la plupart d'entre-elles sont valables à l'échelle de l'ensemble du quartier et pas uniquement pour les secteurs étudiés, dont les caractéristiques sont particulières. Rappelons, de plus, la relativité de ces données dans la mesure où, comme nous l'avons mentionné précédemment, Downtown en général et nos secteurs en particulier, sont des zones de travail. En effet, la population se montait à 82'372 habitants en 2000 alors que la zone proposait 427'229 emplois à la même période.

Après cette mise en garde, étudions le profil ethnique des habitants de Downtown dans les zones choisies (codes postaux 90012,13,14). Dans ces trois secteurs, les population hispaniques et blanches se retrouvent en proportions assez constantes, entre 25 et 30% pour les premiers et entre 20 et 30%, pour les seconds. Par contre, les parts d'Afro-Américains et d'Asiatiques sont très inconstantes. Ainsi, dans la zone 90012, les premiers sont environ 16% alors que les seconds sont légèrement en dessous de 40%. Par contre, dans la zone 90013, la situation est inversée et dans la zone 90014, les deux groupes sont relativement proches, pour former à eux deux presque 60% de la population. Pour ce qui concerne l'ensemble de Downtown, plus de 50% de ses habitants sont nés hors des Etats-Unis (un tiers en Asie et les deux autres en Amérique Latine) et seulement 32% des individus parlent anglais à la maison. Au plan de l'éducation, seulement 47% de la population à au moins l'équivalent d'un bac et moins de 11% a atteint le niveau du bachelor ce qui est, rappelons-le, bien en dessous des

[28] *The Downtown Los Angeles market report & Demographic survey of new Downtown residents*, Downtown Center Business Improvement District, *op. cit.*

moyennes nationales (respectivement 80.4 et 24.4%). Le niveau des revenus est en général assez bas en ce qui concerne les habitants de Downtown puisque le revenu médian pour les ménages est de 15'554$ et de 20'852$ pour les familles, ce qui constitue respectivement, le tiers et la moitié des valeurs nationales. Par contre, cette situation contraste avec celle des salaires générés par les emplois dans cette zone puisqu'à ce titre, Downtown se situe au second rang des quartier pour l'ensemble du comté de Los Angeles, juste derrière le Westside, avec un salaire annuel moyen d'environ 51'500$. Il semble donc qu'une majorité des personnes travaillant à Downtown n'y vivent pas et viennent plutôt de l'extérieur. Finalement, on peut noter que sur les 427'229 emplois que nous avons déjà cité, plus de 250'000 sont gouvernementaux. Les autres secteurs importants en nombre d'emploi à Downtown sont, dans le désordre, la finance et les assurances, l' "industrie éphémère" (*nondurable manufacturing*), les services professionnels, scientifiques et techniques et le commerce de vente en gros qui occupent chacun entre vingt et vingt-cinq mille personnes.

Le texte de référence

Les textes de référence potentiels sont nombreux au sujet de Downtown Los Angeles. Pour en donner un aperçu, citons l'article d'Edward Soja " Heteropologies : A remembrance of other spaces in the Citadel-LA" paru dans l'ouvrage édité par Sophie Watson et Katherine Gibson *Postmodern cities and spaces*[29], mais aussi, par le même auteur, un chapitre de son ouvrage *Postmetropolis*[30] intitulé "The carceral archipelago : governing space in the Postmetropolis" et finalement " A note on Downtown ", chapitre du livre de Reyner Banham, *Los Angeles : the architecture of four ecologies*[31]. Notre choix s'est porté sur un extrait[32] de l'ouvrage incontournable de Mike Davis, *City of Quartz : Los Angeles, capitale du futur*.

En moins une dizaine de pages, Mike Davis dresse un portrait sans concession de Downtown. Il révèle la face cachée des différentes politiques urbaines dans ce secteur et en dénonce les effets néfastes occultés par les classes dirigeantes. L'extrait commence par un rappel de la genèse de cet esprit de sécurisation extrême que nous avons discuté précédemment. Selon Davis, cette tendance remonte à l'époque du général Otis, patron du "Los Angeles Times" à la

[29] *Postmodern cities and spaces,* WATSON, Sophie, GIBSON, Katherine, (Eds), *op. cit.*
[30] *Postmetropolis : critical studies of cities and regions*, SOJA, Edward W., *op. cit.*
[31] *Los Angeles: the architecture of four ecologies*, BANHAM, Reyner, *op. cit.*
[32] *City of quartz : Los Angeles, capitale du futur,* DAVIS, Mike, pp.208-216, *op. cit.*

fin du 19ème siècle, qui attribuait des appellations guerrières aux différents endroits qu'il fréquentait et avait équipé sa voiture d'une mitrailleuse "pour intimider les curieux". Plus loin, le camioneur-sociologue met en évidence la nouvelle physionomie de Downtown :

> " Coupé à tout jamais de son passé, bardé de structures gigantesques, irrigué par une système de circulation toujours plus dense et autarcique, le nouveau district financier est devenu une hyper-structure envoûtée par sa propre image, une découpe de gratte-ciels élevés jusqu'à la démence."[33]

Cette nouvelle morphologie du bâti fut loin faire l'unanimité, notamment dans le camp des libéraux qui, selon Davis, dénoncèrent :

> "…le surdimensionnement et les choix architecturaux pharaoniques, l'absence des perspectives à l'échelle du piéton et l'élimination de ce qui faisait autrefois l'animation des rues au profit d'espaces souterrains et de centres commerciaux privatisés."[34]

L'auteur prétend que cet " effet forteresse " est un choix délibéré des classes dirigeantes dans l'optique d'instaurer une sorte d'"apartheid social" en isolant les blancs travaillant à Bunker Hill du reste de la population vivant autour. Davis rappelle d'ailleurs que l'ancien Downtown accueillait dans ses rues un mélange pluriethnique et sans distinction de classe sociale qui est désormais impossible. La situation est bien différente actuellement :

> "Cet univers d'espaces dissuasifs, de surfaces de verre et d'escaliers roulants dessine une sémiotique totalitaire réfractaire à tout dialogue et toute affinité avec d'autres univers architecturaux ou humains. Comme dans la forteresse du Los Angeles Times du temps du général Otis, la guerre des classes est déclarée"[35]

Il est clair que les mendiants et sans-abris ne sont pas les bienvenus dans le quartier des affaires de Downtown. Dans la suite de l'extrait, Davis illustre son propos en donnant des exemples concrets de méthodes employées par la municipalité dans cette " lutte des classes ".

[33] In *City of quartz : Los Angeles, capitale du futur,* DAVIS, Mike, p.209, *op. cit.*
[34] *ibidem*
[35] *ibidem*, p.211

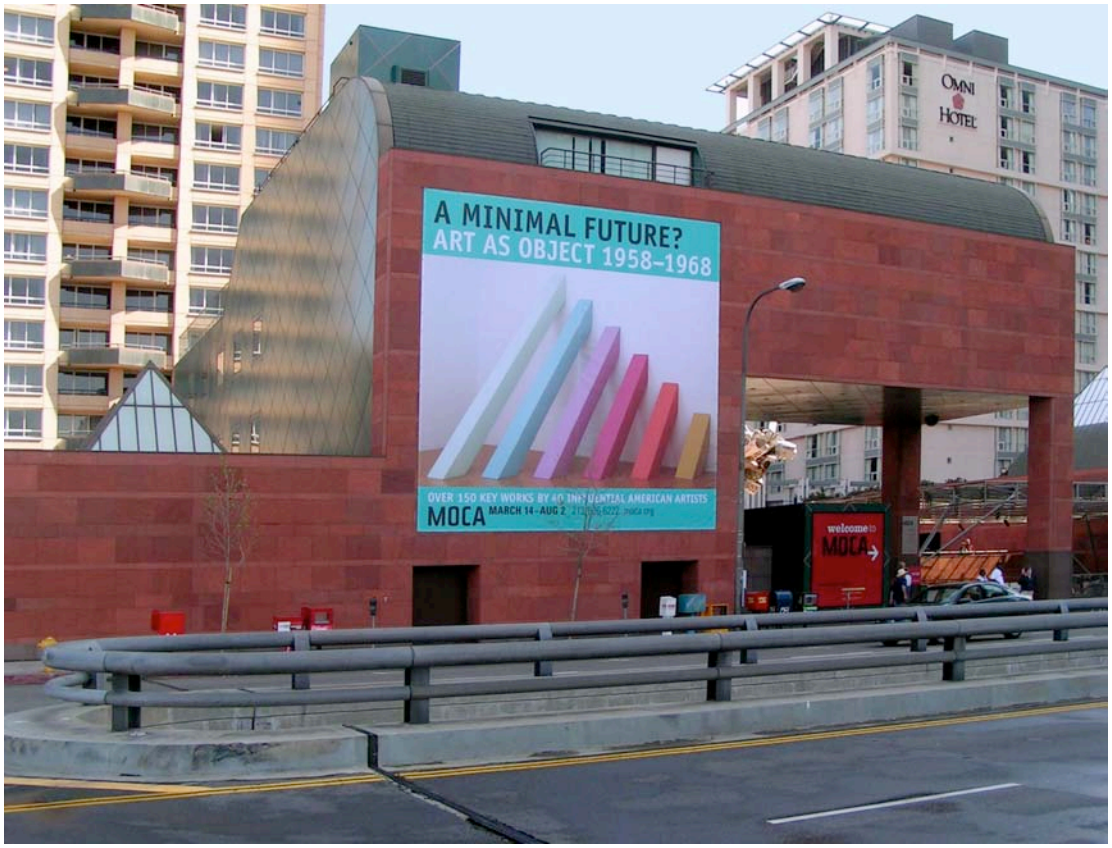
Les indigents ont d'abord été déportés dans le désert ou dans les montagnes, puis la ville s'est résolue à les contenir dans ce l'on appelle *Skid Row*. Pour éviter que les habitants de ce ghetto ne débordent sur les espaces privilégiés de Bunker Hill, la municipalité a pris un certain nombre de mesures, notamment une transformation du mobilier urbain empreinte d'un véritable "sadisme social" comme le définit Davis. Parmi ces réalisations, citons l'absence de toilettes publiques pour éviter les douches intempestives, mais aussi l'arrosage aléatoire mis en place à *Skid Row Park* pour décourager les campeurs potentiels et finalement, les bancs d'arrêt de bus au design particulier pour empêcher les clochards de s'y allonger. A cette recherche au niveau du mobilier vient s'ajouter la répression policière qui, selon Davis, n'hésite pas à harceler les sans-abris, à les spolier des cartons qui leur servent d'abris, les poussant vers une fuite perpétuelle et les transformant en " bédouins des villes ".

Les photos

Sans surprise, notre échantillon de clichés de Downtown comportait un nombre très marginal de lieux d'habitation, même en y incluant les hôtels. Par ailleurs, les réalisations postmodernes sont nettement dominées par leurs homologues modernes, ce qui n'est pas non plus étonnant, dans la mesure où la plupart des bâtiments sont des gratte-ciels dont la nature se combine particulièrement bien avec l'esthétique moderne.

La première halte dans notre ballade dans Downtown a lieu devant le "M.O.C.A." (Museum Of Contemporary Art) sur Grand Avenue, à l'Est de notre zone d'étude. Le design de cette réalisation est l'œuvre du Japonais Arata Isozaki. Les deux clichés (illustrations pages suivantes) consacrés à ce bâtiment permettent d'en apprécier diverses perspectives. Le style est clairement postmoderne avec ce mélange de briques de grès rouge rappelant des styles classiques, d'ailleurs assez prisé dans la région comme en attestent de nombreux édifices du campus de UCLA, et des matériaux plus modernes comme le verre ou différent métaux. La divergence entre les matériaux illustre parfaitement la limite du collage des deux styles. En effet, sur le second cliché, l'on remarque bien l'esthétique d'entrepôt de la partie supérieure qui contraste avec le reste du bâtiment.

L'un des aspects majeurs de cette réalisation reste probablement le jeu avec les formes géométriques. Ainsi, se côtoient des cubes, des formes plutôt arrondies et l'on distingue, sur le premier cliché, une pyramide de verre qui n'est pas sans rappeler celle du Louvre.



"M.O.C.A.", Downtown (Gilles Claivaz)

De plus, on aperçoit sur le second cliché, le décrochement dans la façade qui laisse apparaître un mur de briques de verre contrastant avec les panneaux de plus grande surface de la partie supérieure. Finalement, *last but not least,* comme disent les anglophones, selon diverses sources, Isozaki se serait inspiré des courbes de Marilyn Monroe pour le design de cette réalisation. L'addition de ces différents éléments nous permet de classer cette œuvre parmi les réalisation dont l'architecture est postmoderne authentique.

"M.O.C.A.", Downtown (Gilles Claivaz)

Notre ballade se poursuit jusqu'au "Walt Disney Concert Hall" (illustration page suivante) situé à quelques centaines de mètres du "M.O.C.A." et faisant partie du "Music Center". Ce bâtiment dont l'architecture peut être qualifiée de sculpturale, est l'œuvre de Franck Gehry. Formé d'un amas de "feuilles" d'acier ondulant sans régularité, cette oeuvre est aux antipodes de la doctrine moderne. En effet, on n'observe que des plans distordus, il n'y a aucune symétrie, toutes les surfaces sont différentes, les droites et même les courbes régulières sont absentes. On a l'impression qu'une explosion ou un autre événement accidentel du genre s'est produit, ce qui expliquerait le "désordre" de cette création. Pour celle-ci, Gehry s'éloigne en quelque sorte, du type d'hétéro-architecture qui caractérise la plupart de ses autres œuvres. Ces dernières se distinguaient notamment par l'addition de nombreux détails incongrus et par ce goût pour l'ornementation faite d'éléments de construction détournés. Pour cet édifice, Gehry va plus loin, il ne conserve que l'ornemental en modelant ces gigantesques panneaux d'acier pour en faire une sculpture démesurée. A la lumière de ces propos, nous affirmons que le Disney Concert Hall a une architecture postmoderne authentique même si son style est plutôt atypique des créations de la région.

"Walt Disney Concert Hall", Downtown (Gilles Claivaz)

Notre périple dans Downtown nous conduit ensuite vers l'autre extrémité de la zone, non loin du "Staples Center" et du "Convention Center". Le cliché qui nous intéresse représente un détail d'un bâtiment dont la nature nous intrigue (illustration page suivante). Pour ne pas fausser notre analyse, nous remettons la satisfaction de notre curiosité à plus tard. Nous remarquons au premier regard le traitement particulier réservé à l'entrée qui contraste avec ce qui semble être l'ensemble de la façade du bâtiment. Cette dernière est habillée de briques ocres des plus quelconques. Par contre, l'entrée manifeste un style postmoderne matérialisé par une relative hétérogénéité des éléments. Cet ensemble se compose de colonnes tout à fait classiques dans leur morphologie, leur matériau et même leur couleur ainsi que d'un entablement qui, tout en restant d'inspiration tout à fait classique, manifeste un épurement plus moderne. Cette partie de l'entrée est d'ailleurs la plus intéressante. En effet, sa proéminence exagérée est mise en évidence par un jeu de coloris délimitant les différentes strates de l'entablement (architrave et corniche) offrant un contraste saisissant avec la "classicité" plus sobre des deux colonnes. Remarquons encore la bordure cuivrée au sommet de la corniche, l'inscription en métal poli et les portes en verre qui apportent une touche contemporaine à cette entrée. L'utilisation de styles architecturaux contrastés et le jeu avec les couleurs pour mettre en évidence certains éléments auraient tendance à nous faire placer cette réalisation parmi celle dont le style architectural est authentiquement postmoderne mais

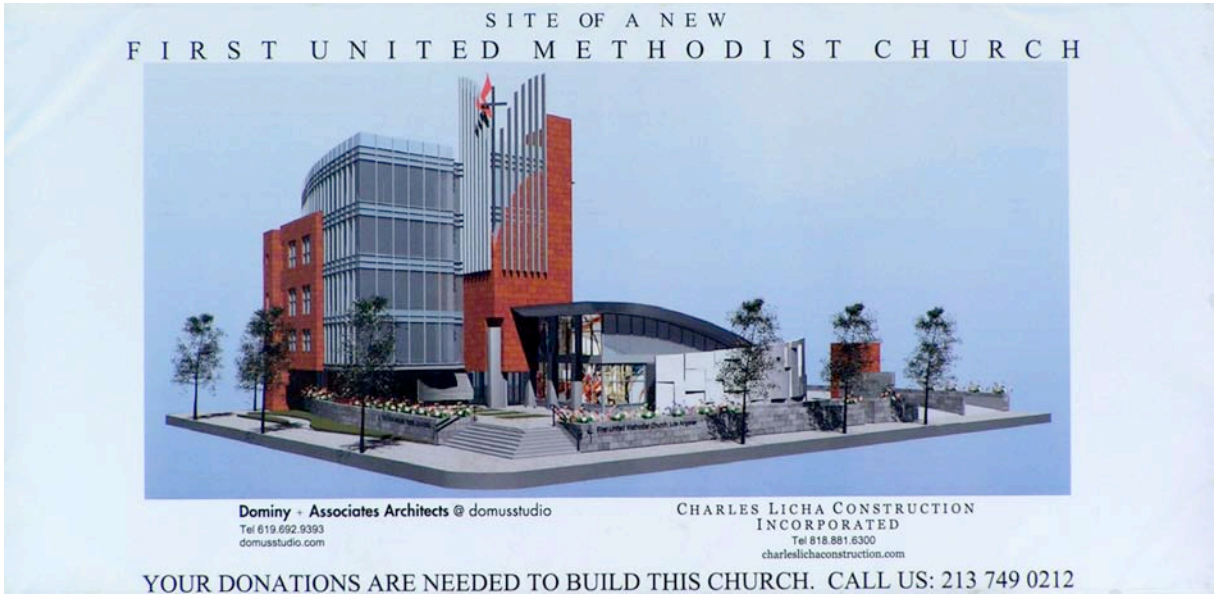
certains éléments nous poussent à la classer parmi les réalisations dont l'architecture postmoderne est plutôt disneylandiste. Ainsi, il nous semble notamment que l'inadéquation des portes vitrées avec le reste de l'architecture de l'entrée n'est pas volontaire mais qu'elle reflète plutôt un manque de réflexion ou un soucis du détails pas suffisamment développé. D'autre part, le choix du design paraît être plus basé sur un critère esthétique que sur une véritable réflexion sémantique.

"City Lights on fig", Downtown (Gilles Claivaz)

Après de brèves recherches, nous trouvons des informations sur la nature de cet immeuble. Il s'agit en fait d'une communauté assez *select* formée d'appartement de standing supérieur[36]. Nous sommes donc en présence d'une sorte de *gated community* dont les barrières sont discrètes (les portes ont des digicodes et le parking a une véritable barrière). Même si nous n'avons pas découvert cette réalité grâce au cliché présenté ici, nous en tiendrons néanmoins compte dans la mesure où d'autres clichés extérieurs du bâtiment auraient pu nous révéler cet élément.

[36] Informations récoltées sur le site même de la communauté: www.citylightsonfig.com

Notre ballade dans Downtown se termine par un cliché particulier puisque celui-ci ne représente pas un bâtiment concret mais un projet dont nous avons photographié un croquis (illustration ci-dessous). Il s'agit (ou plutôt s'agira) d'une église méthodiste. L'architecture de ce projet est un parfait exemple d'architecture postmoderne dans le plus pur style de Los Angeles. En effet, l'on distingue d'abord l'hétérogénéité des matériaux parmi lesquels l'on reconnaît la traditionnelle brique rouge, mais aussi l'acier et autres métaux, le verre, et les parpaings, probablement en béton. Ensuite, l'on remarque que différents styles se côtoient dans un *patchwork* hétéroclite. Le mot collage prend tout son sens dans ce projet: sur la gauche du bâtiment se dessine un bloc de verre et d'acier dont le style est assurément moderne mais une application de briques rouges vient rompre cette homogénéité; au centre du bâtiment, le "clocher" reprend la brique rouge mais il est surmonté par des tubes ou lames métalliques pour assurer la continuité de l'ensemble; la partie de droite, probablement destinée à accueillir la chapelle, contraste fortement avec le reste de l'édifice, d'une part, à cause de son élévation beaucoup plus réduite mais aussi par sa géométrie utilisant les courbes et l'extension horizontales au lieu de droites à tendance plus verticales. Signalons finalement la présence de nombreuses plantes pour donner une touche plus chaleureuse, plus naturelle, plus humaine à cet ensemble dont le style est plutôt froid, en accord avec l'architecture moderniste "skylinesque" dominant Downtown. Cette réalisation manifeste donc un style architectural postmoderne authentique illustré par sa volonté de s'insérer dans le contexte urbain local tout en ayant une approche réflexive.



Esquisse du projet pour la nouvelle "First United Methodist Church", Downtown (Gilles Claivaz)

Synthèse et bilan

Au travers de nos pérégrinations dans la zone de Downtown, ponctuées par l'étude de quelques clichés représentant des manifestations postmodernes du bâti, nous avons remarqué que la plupart de ces dernières appartenaient à la catégories des réalisations dont l'architecture postmoderne est authentique, ce qui implique que, selon nos postulats théoriques, la population qui y vivrait serait majoritairement blanche, aurait des revenus importants, un niveau d'éducation élevé et un goût plutôt prononcé pour la culture. Nous avons aussi constaté la présence (dans notre échantillon) d'une réalisation dont l'architecture postmoderne a été considérée comme disneylandiste, ce qui devrait être le signifier que la population, toujours à majorité blanche mais plus diversifiée, est plutôt de classe moyenne avec une éducation tout aussi moyenne et un intérêt très léger pour la culture. Finalement, cette même réalisation s'est révélée être une sorte de *gated community*, manifestation qui témoigne d'une certaine homogénéité de sa population dont le statut socio-économique peut aller des classes moyennes à supérieures.

A première vue, il semble que ce tableau ne corresponde pas avec celui que nous avons esquissé grâce aux sources documentaires, particulièrement par rapport aux statistiques, mais, à ce propos, il est important de se demander quels types de réalité étaient décrits. En effet, les sources documentaires insistaient principalement sur les populations **résidant** à Downtown alors que la réalité représentée par nos clichés illustrerait plutôt le type de population **travaillant** à Downtown ou le **visitant**. Dès lors, la concordance semble rétablie si nous nous basons sur les informations marginales de nos sources quant au profil de la population travaillant à Downtown.

3.2.6 Orange County (Crystal Cathedral-Santa Ana-Anaheim)

La dernière zone à laquelle nous allons nous intéresser est la plus étendue puisqu'elle comprend l'ensemble d'Orange County, au Sud de Los Angeles. Toutefois, notre analyse se concentrera plus particulièrement sur les villes d'Anaheim et Santa Ana. Cette contrée qui était quasiment désertique il n'y a pas si longtemps, subit un développement exponentiel depuis un peu plus d'une cinquantaine d'années. Cette situation a inspiré de nombreux

chercheurs comme Joël Garreau ou plus récemment Edward Soja qui ont proposé une quantité de termes, comme "*edge city*", "*postsuburbia*" ou "*exopolis*", pour décrire cette réalité. Nous reviendrons sur la question plus loin.

Profil démographique

Etablissons tout d'abord le profil démographique à partir des données du recensement[37]. Nous commencerons par nous intéresser aux statistiques pour l'ensemble d'Orange County puis nous nous focaliserons sur les cas de Santa Ana et Anaheim.

La population globale d'Orange County est plutôt jeune puisque l'âge médian est de 33.3 ans, ce qui est deux ans inférieur à la moyenne nationale et surtout nettement en dessous des chiffres observés pour les zones étudiées jusqu'alors. Lorsque l'on analyse en détail la répartition des classes d'âge, on remarque que les chiffres sont très proches de ceux de la moyenne nationale avec toutefois légèrement moins (-2.5%) de personnes ayant 65 ans ou plus. Par contre, la taille moyenne des ménages (3 individus) et des familles (3.48 individus) est passablement plus élevée que la moyenne américaine (respectivement 2.59 et 3.14 individus). Ethniquement, la population d'Orange County est assez diversifiée mais, en moyenne les blancs restent largement majoritaires (64.8%). Les Asiatiques sont aussi bien représentés (13.6%) de même que les Hispaniques, qui constituent près d'un tiers de la population (30.8%). Cette observation se trouve renforcée lorsque l'on étudie la part de personnes nées à l'étranger (29.9%) ou celle de ceux qui parlent une autre langue que l'anglais à la maison (41.4%). Ces deux chiffres sont deux à trois fois supérieure à la moyenne nationale, ce qui fait d'Orange County une véritable terre d'immigration, latino-américaine en particulier. Cette situation est principalement expliquée par la proximité géographique avec le Mexique. En ce qui concerne l'éducation, nous remarquons que la part de personnes ayant réussi leur "bac" est égale à la moyenne américaine alors que la proportion de personnes en possession d'un diplôme universitaire est quelque peu supérieur à la moyenne. Au niveau des revenus, les valeurs médianes pour les ménages et les familles ainsi que la moyenne individuelle sont toutes nettement supérieures aux valeurs pour l'ensemble du pays.

[37] "US Census Bureau", recensement 2000

Intéressons nous maintenant au profil démographique d'Anaheim[38], ville située au Nord d'Orange County. Nous remarquons d'abord que l'âge médian dans cette cité est nettement inférieur à celui de l'ensemble du comté. Ce chiffre peut être expliqué par la forte proportion de personnes très jeunes (30.2% de personnes jusqu'à 17 ans) et la faible part de personnes " âgées " (8.8% de personnes qui ont plus de 65 ans) en regard des valeurs nationales. A ce titre, nous pouvons mettre en évidence la taille des ménages et des familles qui sont composés d'environ un demi individu de plus que leurs homologues du reste du pays. Cela traduit bien la présence de nombreux enfants. L'étude du profil ethnique est très intéressant car l'on aperçoit que les Blancs ne représentent " que " 55% alors que les Hispaniques (dont une partie est blanche et donc incluse dans les deux catégories) sont plus de 45%. A côté de cela, la part des Asiatiques est de 12% tandis que les Afro-Américains sont comptablement très marginaux (2.7%). Cette situation, déjà discernable à l'échelle du comté, contraste fortement avec celle que nous avons pu observer pour les autres zones. Nous verrons par la suite que cette trame est encore plus évidente à Santa Ana. Il n'est, dès lors, pas étonnant de constater que 38% de la population est née à l'étranger et que presque 55% ne parle pas anglais à la maison.

Au chapitre de l'éducation, nous remarquons que la proportion de personnes ayant réussi leur *High School* et de celles ayant un diplôme universitaire est d'environ un cinquième inférieure à la valeur américaine. Finalement, nous voyons que les variables décrivant l'état des revenus présentent une situation relativement complexe. En effet, le revenu médian par ménage (47'122$) est nettement supérieur à la moyenne alors que celui des familles est sensiblement égal à cette dernière. Quant à la moyenne individuelle, elle est relativement inférieure à la valeur nationale. L' " incohérence " de ces chiffres peut être expliquée. La valeur relativement basse de la moyenne individuelle trahit la présence de la forte proportion d'enfants, sans revenus, qui font ainsi descendre la moyenne. Cette part importante d'enfants explique aussi pourquoi le revenu médian des familles est égal à la valeur américaine alors que le revenu médian par ménage y est nettement supérieur. Nous avons vu que le nombre d'individus par famille et donc d'enfants était nettement supérieur à la valeur pour l'ensemble du pays de même que l'est celui d'individus par ménage mais, dans ce dernier cas, l'ensemble des individus a potentiellement un revenu et sa présence augmente le revenu global alors que dans une famille un nombre relativement fixe d'individus a un revenu et les individus

[38] 329'014 habitants en 2000.

supplémentaire ne font que diviser ce revenu global.

Intéressons nous maintenant au cas de Santa Ana[39], située au Sud d'Anaheim. Le profil démographique de Santa Ana est relativement semblable à celui d'Anaheim si ce n'est qu'il est encore nettement plus marqué, à commencé par l'âge de la population. L'âge médian est de 26 ans et demi, ce qui est très jeune. Un peu plus d'un tiers de la population a moins de 18 ans alors que moins de 6% a 65 ans et plus. Par ailleurs, les ménages et familles accueillent en moyenne presque un individu et demi de plus que la valeur pour l'ensemble du comté, qui est déjà supérieure à la moyenne nationale. Au niveau ethnique, nous remarquons que les Blancs sont à peine plus de 40% tandis que plus de trois quarts de la population est d'origine hispanique. A ce propos, il faut signaler que plus de la moitié des habitants de Santa Ana sont nés en dehors des Etats-Unis et que seulement un cinquième de la population s'exprime en anglais à la maison. En ce qui concerne le niveau d'éducation, la population de Santa Ana est loin en dessous de la moyenne nationale puisque légèrement plus de 40% a un "bac" et seulement une personne sur dix est titulaire d'un titre universitaire. Cette situation est d'ailleurs logique dans la mesure où une part importante de la population a émigré d'Amérique latine où le niveau d'éducation général est faible. Finalement, la relation entre les différentes variables relatives aux revenus est semblable à celle d'Anaheim, si ce n'est que les chiffres sont dans l'ensemble inférieurs. Pour finir, il faut noter qu'un cinquième de la population vit en dessous du seuil de pauvreté

Le profil général démographique d'Orange County masque en fait des particularités locales. En effet, nous avons vu que certaines zones présentaient une concentration de personnes d'origine hispanique, ce qui a pour corollaire que pour que la moyenne d'Orange County soit atteinte, dans d'autres zones (*Mission Viejo*, par exemple), les Blancs doivent être nettement majoritaires. Il en est de même pour d'autres facteurs dont le revenu et le niveau d'éducation, ce qui traduit une certaine polarisation à l'intérieur du comté.

Le texte de référence

Les textes évoquant l'urbanisme et la géographie d'Orange County lors des 50 dernières années sont assez nombreux car les scientifiques y voient le prototype du développement

[39] 337'997 habitants en 2000

urbain actuel et futur. Le texte qui fait référence dans ce domaine est, sans nuls doutes, l'ouvrage de Joël Garreau *Edge City*[40], paru en 1991. Pour notre part, nous avons choisi l'article d'Edward Soja "Inside Exopolis : scenes from Orange County" publié dans l'ouvrage de Michael Sorkin *Variations on a theme park*[41] paru en 1992.

Dans cet article, Edward Soja dépeint 10 "scènes" d'Orange County qui sont autant d'éléments paradigmatiques de la nouvelle réalité urbaine de la région. Soja débute en présentant la situation générale actuelle. Selon lui, Orange County est le prototype de l'urbanisme du futur (et même du présent). Il privilégie le terme *exopolis* pour désigner ce phénomène, ce qu'il explique comme une ville pleine de non-urbanité ("*city-full non city-ness*"), comme retournée de l'intérieur vers l'extérieur et inversement ("*a city turned inside-out and outside-in*"). L'organisation classique de la ville entre centre et périphérie n'est plus pertinente. Soja poursuit en revenant sur les origines des *exopolis* qu'il attribue, en suivant Allen Scott, au passage de l'économie fordiste à l'économie postfordiste ou flexible dont nous avons déjà discuté. Par contre, Soja met en lumière que dans le cas des *exopolis* d'Orange County, ce qui est considéré comme le centre de gravité, est industriellement vide, les industries de hautes-technologies étant localisées à sa périphérie. Il propose de rechercher d'autres points de focalisation. Pour trouver ces derniers, il examine d'abord quelques parcs à thème ou manifestations du genre qu'il considère comme la "première vague" ("*first wave*") d'hyper--réalité. La seconde vague est matérialisée, selon les mots de Soja, par le reste d'Orange County, c'est à dire toutes ces villes qui ont émergé au milieu de nulle part et qui se sont inventé une réalité, réalité qui va au-delà de celle du modèle. L'exemple-type de ce phénomène est le campus de l'Université de Californie à Irvine. Plusieurs des plus grands architectes de notre époque[42] sont venus apporter leur vision dans la création des différents bâtiments du campus, donnant à l'ensemble une allure de "*virtual architectural theme park*".

L'un des problèmes majeurs que rencontrent toutes les villes artificielles, villes nouvelles ou autres, est l'absence de certains lieux façonnés par le temps et ses événements. Il s'agit notamment de places et autres lieux dans lesquels la vie sociale se développe au gré des interactions inter-individuelles. A ce propos, Soja rapporte le cas d'Irvine et de la procédure qui a précédé l'ouverture de son premier bar. Celle-ci est une forme de tentative de simulation

[40] In *Edge City, life on the new frontier,* GARREAU, Joël, *op. cit.*
[41] "Inside Exopolis : scenes from Orange County ", SOJA, Edward W., op.cit.
[42] Soja cite Robert Venturi, Franck Gehry, Eric Owen Moss, Charles Moore, James Stirling et Robert Stern.

d'urbanité comme il l'explique.

Le centre commercial semble être l'un des lieux privilégiés de cette simulation. Sans revenir en détails sur l'ensemble du remarquable développement de Soja à propos du centre commercial "South Coast Plaza" et de l'"OCPAC" (Orange County Performing Art Center), nous voudrions néanmoins nous arrêter sur un point tout à fait édifiant de son récit lorsqu'il rapporte la conversation qu'il a eue avec l'un des descendants du fondateur des lieux[43] au sujet d'une sculpture d'Isamu Noguchi. Laissons la parole au Professeur Soja:

> "*...he [le descendant de Segerstrom] recounted how each stone was carefully cut and shaped in a particular Japanese village that specialized in* ***making natural-looking objects from Nature*** *so that no-one can tell the difference. He watched Noguchi assemble these stony simulacra-* ***exact copies of non-existent originals*** *- into a stimulating pile that would eventually be named in his family's honor: "Ode to the Lima Bean"*"[44]

Les mots en évidence, tout en décrivant les éléments de cette sculpture, nous paraissent exprimer parfaitement la nature de l'hyper-réalité.

Par la suite, Soja aborde la question de *Mission Viejo* et de ses copies. Dans ce genre de communauté, tout a été créé artificiellement et tout est planifié. Ce manque de spontanéité, tout simplement de naturel est un indice de cette hyper-réalité se voulant plus réelle que le réel mais dont l'artifice se révèle tôt ou tard. Ce modèle est en train de se répandre, se dupliquer sans limites. Des *Mission Viejo* pour les retraités sont données en exemple par Soja.

L'avant-dernière scène aborde la question de l'encombrement urbain à Orange County au travers de la relation entre la population et les installations militaires. En effet, lorsque ces dernières s'y sont implantées au milieu du 20ème siècle, l'espace alentour était désertique, aucune précaution n'était donc nécessaire. La situation a beaucoup évolué depuis, et les bases de l'armée sont entourées par des zones urbaines assez denses, ce qui pose la question des mesures à prendre et plus généralement, des relations spatiales entre des groupes dont les intérêts sont variés.

[43] Issu de la famille Segerstrom, immigrés suédois ayant fait fortune dans la culture du haricot de Lima.
[44] In "Inside Exopolis : scenes from Orange County ", SOJA, Edward W., p.112, *op .cit.*

La dernière scène de ce panorama dressé par Edward Soja est peut-être la moins réjouissante. Selon un article du *Los Angeles Daily* qu'il cite, Orange County serait "*the fraud capital of the world*"[45]. Tous les sortes de fraudes seraient représentés: crime informatique, crime environnemental, fraude immobilière, fraude à l'assurance,…. En suivant Soja nous dirions que cette situation n'est pas étonnante étant donné les caractéristiques de la région qu'il rappelle:

> "*Under the conditions depicted in all the preceeding scenes, it is non surprise that image and reality become spectacularly confused inside exopolis, that truth not only disappears but becomes totally and preternaturally irrelevant*."[46]

Soja conclu en postulant l'omniprésence actuelle de cette hyper-réalité. Nous sommes envahis par une réalité truquée, une gigantesque feinte orchestrée par les classes dirigeantes. Le marketing, la conceptualisation ne se limitent plus au domaine publicitaire, ils ont contaminé la vie de tous les jours. Selon Soja, cette illusion est tellement puissante que la plupart d'entre-nous ne perçoit même pas sa présence. Pour ajouter aux propos de Soja, nous oserions la comparaison avec le personnage de Jim Carrey dans "Truman Show", cobaye, à son insu, d'une émission de télé-réalité, qui se rend compte que son univers, depuis sa naissance, est un décor de cinéma. L'analogie est encore plus flagrante avec la trilogie "Matrix", dans laquelle les humains sont plongés dans une réalité virtuelle mise en place par une élite. Le géographe-urbaniste rappelle donc, à ceux qui en ont la capacité et la force, la nécessité d'une lutte contre cette illusion envahissante.

A travers ces éclairages ponctuels sur différentes réalités d'Orage County, le Professeur Soja nous a donc fait découvrir quelques éléments clés du concept d'*exopolis* qui y prend ses racines.

Les photos

Notre échantillon de photos concernant Orange County est plus limité que ceux des zones précédentes. Ce manque de matériel peut être expliqué par l'étendue importante de la zone et

[45] *ibidem*, p.119
[46] *ibidem*

donc la difficulté de capturer des images d'endroits plutôt éloignés les uns des autres. Le choix des clichés représentés était donc plus restreint et nous tenons à préciser que l'absence de manifestations situées à Santa Ana est le fruit du hasard et non pas la marque que cette cité a un bâti moins postmoderne que d'autres.

La première étape de notre exploration d'Orange County nous emmène à Garden Grove et plus précisément à "Crystal Cathedral", le complexe spirituel fondé par le Révérand Robert Schuller. Le bâtiment qui nous intéresse n'est pas la "Crystal Cathedral" mais l'une de ses annexes, métaphysiquement appelé, "International Center for Possibility Thinking" (illustrations ci-dessous et page suivante). Cette réalisation est l'œuvre de Richard Meier, ce qui explique sa similitude avec certains bâtiments du Getty Center. Avec son esthétique de vaisseau spatial, cet ouvrage oscille entre modernisme et postmodernisme. En effet, si l'on remarque l'utilisation de différents types de matériaux superposés les uns aux autres, et surtout les nombreuses formes "superflues" émergeant sans régularité, il faut noter l'omniprésence du blanc qui, alliée aux nombreuses surfaces de verre et aux placages métalliques, donne une certaine harmonie à l'ensemble.

"International Center for Possibility Thinking", Garden Grove (Gilles Claivaz)

Il n'est dès lors pas question de comparer cet édifice aux œuvres des Gehry, Moss et Israel dont le style manifeste un éclectisme beaucoup plus marqué, notamment dans le jeu avec les couleurs et l'utilisation de matériaux standards et bons marchés, mais nous plaçons néanmoins cette réalisation parmi les bâtiments dont l'architecture est postmoderne authentique. Ce choix est motivé par l'hétérogénéité spatiale du bâtiment et surtout par la présence de ces éléments additionnels[47] qui rompent une certaine régularité circulaire que l'on peut distinguer, comme on le remarque en comparant les deux clichés du bâtiment pris sous des angles différents.

"International Center for Possibility Thinking", Garden Grove (Gilles Claivaz)

Notre parcours se poursuit ensuite jusqu'à Disneyland dans la région d'Anaheim. Nous avons vu que Edward Soja considère ce genre de lieu comme symbolique de la nouvelle forme d'urbanité hyper-réelle née avec le postmodernisme et qu'il désigne par le terme *exopolis*. Pour notre part, nous allons tenter de voir si, dans leur architecture, les bâtiments de ce parc peuvent nous apporter des informations sur les gens qui les visitent. Le premier de ces bâtiment auquel nous allons nous intéresser est consacré au fabriquant de jouet LEGO

[47] Notamment les balcons-terrasses situés à l'avant du bâtiment (premier cliché) et l'ascenseur, sur la droite du premier cliché.

(illustration page suivante). L'architecture de cet édifice est plutôt classique avec sa forme de rotonde dont les parois sont régulièrement entrecoupées de vitrages tout aussi réguliers. Le bâtiment est comme construit d'éléments LEGO avec ses traditionnelles pièces rectangulaires à huit points posées comme des colonnes ou des sculptures, c'est au choix, de chaque côté de l'entrée. Où est le postmodernisme dans tout ça? Nous pourrions argumenter sur l'hétérogénéité des couleurs ou leur utilisation hétérodoxe par rapport au style architectural mais, à notre sens, le postmodernisme de cet édifice repose dans le concept même de LEGO. En effet, ce dernier n'est-il pas de permettre la construction d'objets conformément à un modèle…ou non? Ne s'agit-il pas d'un challenge donnant à chacun la possibilité d'exprimer sa créativité grâce à des éléments de base dont le nombre et la variété évolue sans cesse et dont les résultats sont souvent hétéroclites? Dans un certain sens, on peut dire que LEGO était postmoderne avant l'heure. Si l'on revient à notre bâtiment, nous concluons que l'architecture de ce dernier présent un certain postmodernisme mais celui-ci reste disneylandiste car le caractère hétéroclite que nous avons dégagé ne manifeste aucun lien avec une quelconque référence profonde

Boutique "LEGO", Disneyland (Gilles Claivaz)

Notre ballade se poursuit à proximité, toujours à Disneyland. La photo représente un restaurant mexicain (illustration page suivante). Le style principal de cet édifice est d'inspiration méditerranéo-mexicaine mais l'ajout de plusieurs éléments donne un caractère postmoderne à cet ouvrage. En effet, citons d'abord le traitement des couleurs. Celles-ci sont en inadéquation avec le style architectural auquel l'on associerait plutôt des couleurs claires et uniformes (en général le blanc ou un beige, couleurs naturelle des matériaux utilisés). Au contraire, les tons employés ici sont plutôt soutenus et surtout hétéroclites. D'autres éléments sont étrangers au style général. Selon nous, l'avant-toit à l'entrée du bâtiment (sur la gauche du cliché) n'appartient pas à ce style. Imitant les toits en chaume, il correspondrait plus à un style bungalow ou case. Nous retrouvons d'ailleurs ce style dans l'immense parasol situé à l'extrême droite du cliché. Ce bâtiment présente donc un mélange postmoderne de différents styles auquel s'ajoute une utilisation de couleurs hétéroclites. Finalement, nous classons ce bâtiment parmi ceux dont l'architecture est postmoderne disneylandiste, non pas à cause de sa localisation mais parce que les aspects qui rendent son style postmoderne ne semblent pas véhiculer un symbolisme. Le choix des couleurs est un bon exemple. En effet, l'hétérogénéité des coloris répond plus à un soucis d'intégration dans l'univers illusoire et enfantin de Disney qu'à un langage latent.

"Tortilla Jo's", Disneyland (Gilles Claivaz)

La dernière étape de notre route à travers Orange County nous conduit au "Citadel Outlet Stores" (illustrations ci-dessous et page suivante), un centre commercial de magasins d'usine. Le style architectural extérieur est, sans nul doute, d'inspiration assyrienne comme en témoigne les bas reliefs caractéristiques se détachant de la façade.

"Citadel Outlet Stores", côté face, Commerce (Gilles Claivaz)

Ce fortin de la consommation n'a, à première vue, rien de postmoderne dans son style architectural mais le second cliché, présentant une vue côté pile du bâtiment nous révèle le contraire. En effet, nous voyons clairement la feinte tentée par cette architecture, feinte que dénonçait Soja. Grâce à ces clichés, nous découvrons donc que cette illusion ne s'arrête pas aux frontières de Disneyland. Pour cette raison, nous qualifions l'architecture de cet édifice de postmoderne disneylandiste.

"Citadel Outlet Stores", côté pile, Commerce (Gilles Claivaz)

Synthèse et bilan

Ainsi, nous avons vu au cours de cette exploration que la plupart des réalisations étudiées présentaient une architecture postmoderne disneylandiste, ce qui n'est pas une surprise au vu la provenance de plusieurs d'entre-elles[48]. Mais au-delà de cette constatation et du fait que cela semble confirmer les propos de Soja sur l'omniprésence de l'hyper-réalité et de l'illusion, intéressons nous aux déductions que l'on peut en tirer à la lumière de nos postulats théoriques. En effet, selon ces derniers, la population d'Orange County devrait être principalement blanche mais avec une certaine diversité ethnique. Son statut socio-économique devrait être moyen, à l'image de son niveau d'éducation et de son intérêt pour la culture. Par ailleurs, selon nos observations, une certaine partie de la population devrait être à dominante blanche de façon plus marquée, issue des classes supérieures, avec un niveau d'éducation élevé et un goût plutôt prononcé pour la culture. Ce tableau contraste avec le profil formé à partir des sources documentaires. En effet, nous avions vu que si la population appartenait en moyenne aux classes intermédiaire cela cachait une disparité importante. De plus, notre échantillon n'a pas

[48] Il est évident qu'il serait beaucoup trop réducteur de prétendre que la réalité de Disneyland est représentative de la situation d'Orange County mais, une fois de plus, nous sommes dépendants du matériau récolté.

permis de révéler la présence classes défavorisées qui sont une constituante non négligeable de la composition démographique d'Orange County. Signalons encore, la non-représentation de l'ampleur de la présence latino ou hispanique, comme nous l'avons désignée jusque là.

Nous pouvons expliquer ce décalage par la restriction de notre échantillon mais surtout par l'absence dans celui-ci de représentations couvrant l'ensemble d'Orange County. Finalement, la nature des bâtiments sélectionnés porte une certaine part de responsabilité, car leurs utilisateurs viennent en majorité de l'extérieur, ce sont des visiteurs, il est donc logique que leur profil ne corresponde pas à celui de la population locale.

4. Synthèse des résultats et examen de l'hypothèse de départ: du POSTmodernisme au *NEW urbanism*

Cette quatrième partie a pour objectif d'examiner les résultats que nous avons dégagé dans ce qui précède. Après quelques remarques préalables concernant l'analyse, nous proposerons une synthèse des observations faites pour l'ensemble des zones d'étude. Par la suite, nous interrogerons la concordance globale entre les profils établis à la suite de nos observations et ceux issus des sources documentaires. Cela nous permettra de remettre en question notre problématique et de critiquer notre hypothèse de travail. Nous allons tenter d'en dégager les aspects satisfaisants mais aussi les défauts. Il s'agira ensuite d'expliquer l'origine et les raisons de ces derniers et surtout d'esquisser quelques solutions pour y remédier. Pour conclure, nous élargirons le débat en proposant un aperçu des dernières tendances de l'urbanisme qui ont émergé en réaction aux dérives du postmodernisme.

4.1 Bilan des observations et analyse de la concordance des profils

Passons rapidement en revue les principales déductions que nous avons proposé pour chacune des zones. Nous verrons ensuite les problèmes rencontrés en rapport avec ces déductions.

La première zone, située dans la San Fernando Valley accueillerait une population assez diversifiée mais dont la majorité se situerait dans les classes moyennes. En effet, nous avons aperçu divers types de manifestations postmodernes ce qui signifie que, selon nos postulats de travail, des trames sociales variées sont présentes. Ainsi, l'on retrouve aussi bien des classes supérieures majoritairement blanches avec un niveau d'éducation élevé et un certain goût pour la culture (architecture postmoderne authentique) que des classes plus moyennes dont le niveau d'éducation est moins élevé, de même que l'intérêt culturel (architecture postmoderne disneylandiste). Nous avons aussi noté la présence de manifestations (*gated community*) qui sont l'indice d'une certaine homogénéité sociale. Notre échantillon nous renseigne ainsi sur la diversité sociale de la zone mais son utilisation est moins pertinente quant à la détermination des proportions de chaque type de trame sociale même s'il indique une tendance. Nous reviendrons sur cette question par la suite.

La population de la seconde zone, englobant les collines d'Hollywood, Bel Air, Century City et Beverly Hills semble présenter un profil de population assez homogène puisque l'ensemble des manifestations observées appartient, à une exception près, à l'architecture postmoderne authentique. La trame sociale de cette zone serait donc composée d'une classe supérieure à très forte dominante blanche dont le niveau d'éducation et l'intérêt culturel seraient élevés. Cette tendance à l'homogénéité semble confirmée par la présence d'une *gated community* dont nous avons postulé qu'elle marquait une régularité dans la trame sociale.

Plus loin, l'analyse de la zone 3 (West Hollywood, Sunset Strip, Santa Monica Blvd et Melrose Ave) a révélé deux types de trame sociale. Il semble donc qu'elle soit peuplée conjointement par une classe moyenne et une classe supérieure dont nous avons déjà évoqué les attributs respectifs. S'il est impossible d'être catégorique, notre échantillon paraît révéler une certaine polarisation de chacun des groupes sociaux puisque les manifestations de l'architecture disneylandiste sont plutôt concentrées dans le secteur de Melrose Ave alors que le reste de la zone laisse apparaître une architecture postmoderne authentique.

En ce qui concerne la zone côtière (Malibu-Santa Monica-Venice), elle présentait un mélange des deux mêmes types de population que la zone précédente. Toutefois, il semble qu'une classe supérieure manifestant un intérêt prononcé pour la culture soit dominante dans ce secteur au vu du nombre extrêmement important de réalisations architecturales postmodernes authentique qui y sont présentes (en particulier entre Santa Monica et Venice Beach).

La région de Downtown expose des manifestations variées mais avec une certaine prépondérance de celles qui indiquent la présence d'une population hautement éduquée et dont l'intérêt culturel est développé. Par ailleurs, nous avons aussi remarqué quelques réalisations architecturales disneylandistes ainsi que des *gated communities*. Nous verrons en détails les problèmes que la détermination de ce profil exprime.

Finalement, les manifestations observées à Orange County sont de même type que dans les zones 3 et 4, mais leur proportion est nettement à l'"avantage" de l'architecture postmoderne disneylandiste, ce qui signifierait que la population y serait en majorité issue des classes moyennes dont l'éducation et l'intérêt pour la culture ont un niveau intermédiaire. Comme dans le cas de la zone précédente, nous reviendrons sur les problèmes révélés par l'analyse de cette zone.

Ainsi, nous remarquons que l'architecture postmoderne authentique et disneylandiste sont les manifestations les plus souvent rencontrées dans nos échantillons. Par ailleurs, nous avons observé un nombre assez faible de *gated communities*. Cette situation peut être expliquée par le choix des zones. La diversité de celles-ci n'était pas très importante. Géographiquement, elles sont concentrées au Nord et à l'Ouest de l'agglomération (à l'exception d'Orange County). Ainsi, les secteurs Est et Sud de Los Angeles sont complètement absents de notre analyse et, avec eux, des manifestations potentiellement diverses de celles observées ailleurs. En effet, la plupart des zones d'étude étaient peuplées par le même genre de population, soit des personnes issues des classes moyennes à supérieures, alors que Los Angeles propose une diversité sociale extrêmement importante qui n'est pas exprimée dans ce choix des zones. De ce fait, nous n'avons pas pu observer les manifestations postmodernes du bâti dans un contexte différent. Ainsi, la forme que nous avions identifié au chapitre 2.2.5 sous l'appellation de "bâti prêt-à-raser" n'est jamais apparue dans notre analyse. Cela ne signifie pas qu'elle n'est pas présente à Los Angeles, bien au contraire, mais les zones étudiées ne manifestaient simplement pas ce genre de forme. Pourtant, l'examen de ce type de manifestation aurait été intéressant puisqu'il nous aurait permis de vérifier si notre hypothèse de travail restait valable dans un cadre différent de celui que nous avons observé. La représentativité des zones choisies peut être interrogée mais il n'est pas certain que cela ait eu une influence sur l'examen de notre hypothèse en modifiant la correspondance des deux types de sources.

Restons sur la question de la diversité mais passons à l'examen de la concordance entre les deux types de profil. Nous estimons que cette dernière a été prétéritée par la diversité réduite des clichés dans certaines zones puisque cela n'a pas permis d'obtenir une vision suffisamment étendue de la région pour que l'ensemble des phénomènes présents puissent être identifiés. Cette déficience a notamment été observée dans les cas d'Orange County où les clichés étaient beaucoup trop concentrés spatialement pour décrire avec fiabilité les réalités fort diverses de l'ensemble de la région. A ce sujet, on doit remettre en question la constitution même de cette zone d'Orange County. En effet, au contraire des autres zones pour lesquelles la délimitation a été assez satisfaisante, celle-ci s'est révélée n'être pas assez homogène. Des réalités socio-cullturelles extrêmement diverses y ont cours, ce qui n'a pu être mis en évidence par notre échantillon. Pour une meilleure appréhension de la réalité d'Orange County, nous

suggérerions soit de fractionner cette zone, soit d'augmenter la taille de l'échantillon et de diversifier la localisation des clichés.

Pour revenir vers un examen général de la concordance, nous dirions que dans le cas des zones 1,2,3,4, celle-ci semblait assez satisfaisante entre les profils déterminés à partir de l'observation de nos échantillons et ceux que nous avions préalablement mise en évidence et dont l'origine est documentaire (statistiques et textes de références). Dans tous les cas, aucune contradiction majeure n'est apparue dans ces quatre premiers cas. En ce qui concerne les deux autres zones, notre premier examen nous a conduit à estimer qu'il y avait un certain décalage entre les profils documentaires et observés. Par la suite, une analyse plus approfondie nous a poussé à changer d'avis et nous a amené à conclure que ce décalage était à mettre sur le compte d'une inadéquation entre les types de réalités présentées. A ce titre, le cas de Downtown est très révélateur. En effet, la réalité décrite par les sources documentaires se rapportait principalement à la population vivant à Downtown alors, qu'étant donné la fonction des lieux observés, notre analyse détaillait le profil de la population travaillant à Downtown. Nous avions affirmé plus tôt que le bâti domestique était le plus apte à révéler l'identité socio-culturelle de ses occupants. Désormais, nous mettrions plus l'accent sur l'importance de l'adéquation des différentes sources. Toutefois, le problème de la récolte des sources demeure, car s'il est parfois difficile de trouver des sources pour établir le profil des personnes habitant un endroit, cela se révèle être encore plus laborieux pour le celui des travailleurs.

L'une des questions qui a émergé durant notre réflexion était de savoir si, dans une certaine mesure, la concordance entre la "réalité" mise en évidence grâce aux sources documentaires, et les profils dégagés au travers de notre analyse et suivant notre hypothèse de travail, n'était pas, au moins en partie, le fruit du hasard? Cette interrogation peut apparaître notamment pour le cas de la seconde zone 2 (Hollywood Hills…). Nous avons jugé que la concordance était particulièrement satisfaisante entre les deux types de sources, néanmoins, nous avons aussi fait remarquer que les sources documentaires était assez imprécises. Dès lors, ne peut-on pas imaginer que la concordance apparente ne serait qu'une coïncidence? Selon nous, ce n'est absolument pas le cas étant donné que cette concordance est vérifiée dans toutess les situations, avec, il est vrai, parfois quelques restrictions. Ainsi, il nous paraît peu probable que le hasard ait opéré de façon répétée, même s'il est possible que ponctuellement la concordance soit fortuite

Finalement, la fiabilité de la concordance semble dépendre de plusieurs facteurs: l'adéquation entre les sources; leur diversité et complétude; la répétition de l'analyse. Il s'agit donc, dans un premier temps, de réunir des sources, documentaires et photographiques, les plus diverses et complètes possible afin de pouvoir opérer une comparaison précise. Dans un deuxième temps, il est nécessaire de s'assurer que les situations décrites par les deux types de sources sont en adéquation. En d'autres termes, il serait donc judicieux d'identifier au préalable la fonction du bâti observé afin de déterminer sa "cible", s'il s'agit d'habitations, les sources documentaires doivent se rapporter à la population y étant domiciliée alors que s'il s'agit de lieux de travail, le profil social doit être celui des travailleurs et non pas celui des habitants de la zone. Finalement, il est indispensable de répéter l'expérience pour diverses situations pour que les résultats puissent être systématisés et qu'on ne puisse formuler le reproche d'être trop particulier ou découlant d'une coïncidence.

4.2 Remise en question de la problématique, critiques et solutions

L'un des objectifs de notre hypothèse était de combiner la représentativité, c'est à dire sa capacité à décrire l'ensemble d'un phénomène, en oscillant entre une très grande généralisation et une forte spécialisation, et la réplicabilité, l'extension, ce qui désigne la possibilité de l'étendre à d'autres contextes, à l'utiliser de façon universelle. Partant de ce prédicat, nous allons examiner la valeur de notre hypothèse.

L'un des défauts de notre analyse mis en évidence par la synthèse est son incapacité à décrire avec précision la répartition spatiale des trames sociales supposées. En effet, il aurait parfois été intéressant de pouvoir apprécier les tendances de la localisation des différentes manifestations bien que nous ayons postulé la relative homogénéité des zones. Toutefois, nous rappellerons que l'étude précise de cette répartition n'entrait pas véritablement dans le cadre du projet et que, selon nous, cela n'influe pas sur la validation de notre hypothèse de travail dans la mesure où le niveau de généralisation des deux types de sources (documentation et observation) sont semblables. En d'autres termes, étant donné que nous proposons une évaluation globale pour chaque zone, la localisation effective de chaque type de manifestation est négligeable.

Par contre, nos postulats théoriques ne permettent pas d'établir avec certitude la proportion réelle de chacune des catégories sociales, ce qui remet en question la représentativité des échantillons. En effet, si comme nous venons de le dire, la répartition spatiale des différentes tendances n'a qu'un impact très limité sur la vérification de notre hypothèse, la détermination des proportions respectives de chacune d'entre-elles peut avoir plus d'influence. En effet, il est tout d'abord nécessaire d'identifier les principales manifestations présentes dans chacune des zone mais il est surtout important de pouvoir estimer leur part respectives pour déterminer lesquelles sont dominantes et lesquelles sont plus marginales. Dans les faits, nous avons remarqué que l'obtention d'une véritable représentativité est extrêmement difficile mais dans tous les cas, nous avons tenté de respecter les proportions présentes dans les échantillons lors du choix des manifestations analysées en exemple.

Au cours de la synthèse présentée pus haut, nous avons mis en évidence la faible diversité, le manque de nuances des prototypes socio-culturels mais, comme c'est déjà le cas pour les problèmes évoqués plus haut, ce n'est pas vraiment l'hypothèse de travail qui doit en être blâmée mais plutôt les postulats corrélatifs présent dans notre "grille d'analyse". Ceux-ci sont trop catégoriques, absolus dans leur affirmation des liens entre les différentes variables comme la situation dans les zones 3 et 4 le montrent. En effet, dans le cas de la zone 3, nous avons relevé le décalage entre le statut économique et le niveau d'éducation. Nous avions postulé un profil liant les classes supérieures et un niveau d'éducation élevé et un autre liant les classes moyennes à un niveau d'éducation tout aussi moyen, or, par rapport à cela, cette zone présente une situation paradoxale puisqu'il semblent que la population, tout en appartenant aux classes intermédiaires du point de vue économique, manifeste un niveau d'éducation assez élevé. Ce décalage a aussi été observé dans la zone 4 qui, tout en conservant un niveau culturel assez élevé sur l'ensemble de son territoire, ne manifeste pas moins une inconstance sur le critère économique. Toutefois, rappelons que nous n'avons pas établi de lien de causalité entre ces variables. Le regroupement de ces stéréotypes s'est fait sur la base de situations observées dans lesquelles la corrélation des variable n'entre pas en jeu.

L'analyse de la première zone a révélé un problème que nous n'avons pas encore véritablement abordé jusqu'ici. En effet, il semble que notre analyse manifeste une certaine incapacité à déterminer certains aspects du profil socio-culturel des individus. Dans le cas de la San Fernando Valley, nous avons remarqué que l'origine ethnique ainsi que les catégories professionnelles ne sont pas déterminées. Cela situe la limite de l'étude du bâti, qu'il soit

postmoderne ou d'un quelque autre style, dans lequel il n'est pas possible de déceler toutes les facettes de l'identité individuelle même lorsque l'on procède à une analyse des plus minutieuses.

Après examen, nous pensons que la précision et donc l'intérêt de notre questionnement pourraient être augmentés notamment par la modification de deux points de la procédure. La première serait de combiner l'observations des différents types de manifestations postmodernes avec d'autres variables observables ce qui nous permettrait d'affiner les profils issus des analyses de clichés (ou *in situ*). En effet, il nous paraît difficile d'améliorer la précision de ces profils en proposant de nouveaux types de manifestations postmodernes car ces stéréotypes deviendraient trop artificiels. Par ailleurs, nous estimons que notre analyse gagnerait à être pratiquée au cas par cas plutôt que par ensembles ou groupes, si homogènes soient-ils. Il s'agirait donc de mettre en rapport le profil déterminé à partir de l'observation du bâti d'un cas précis avec le profil avéré de ce même cas, c'est à dire, celui des véritables utilisateurs/occupants du lieu. Toutefois, une telle démarche présente deux difficultés: obtenir ces profils spécifiques; l'ampleur de la tâche. Par contre, elle permettrait de parvenir à une plus grande représentativité et significativité de l'analyse.

En conclusion, nous estimons que, suite aux examens auxquels nous l'avons soumise, notre hypothèse de travail qui supputait la possibilité de déterminer l'identité socio-culturelles d'une population en observant les diverses manifestations postmodernes qui s'y expriment, est vérifiée. Toutefois, nous avons vu que notre raisonnement recelait plusieurs défauts pour lesquels nous avons tenté de présenter des solutions. Ainsi, nous prétendons que cette hypothèse peut être reprise dans d'autres contextes moyennant quelques améliorations.

A l'issue de cette étude, de nombreuses questions émergent. On s'interroge notamment sur la "valeur" du postmodernisme. Celui-ci constitue-t-il véritablement une alternative enviable au modernisme et autres mouvements antérieurs, est-il la panacée tant espérée? Il est évident que la réponse ne peut pas être catégorique car ce courant de pensée s'est distingué par de nombreux apports mais aussi par des défauts majeurs. Au chapitre suivant, nous verrons que dans ce contexte, a émergé une nouvelle tendance, le *new urbanism* qui tenté de proposer des solutions aux problèmes engendrés par le postmodernisme.

4.3 Le *new urbanism*[1] ou l'émergence du post-postmodernisme.

Le *new urbanism* est un mouvement apparu dans les années 1970 et 80. Il s'est formé en réaction aux dérives de l'urbanisme moderne puis postmoderne qui ont conduit à un étalement urbain démesuré et une ségrégation spatiale qui déshumanise la société. Pierre Filion donne d'ailleurs une liste très complète des méfaits liés à ce type d'urbanisation:

> "*air pollution and large-scale production of green-house gazes; congestion and overall longer time spent in the car, responsible for quality of life degradation and rising business cost; the high expense of providing and maintaining infrastructures in low-density and car-dependent urban environments; and the loss of abundant rural and natural land due to a rate of urban land consumption that is far in excess of population growth.*"[2]

Il est intéressant de noter que certains attribuent l'émergence du *new urbanism* à une influence européenne. Cette situation est assez ironique si l'on remonte un peu dans l'histoire. Ainsi, pendant plusieurs siècles, le Nouveau Monde a puisé son inspiration dans la culture et la tradition de l'Ancien. Depuis la fin du 19ème siècle et le début du 20ème, il semble que le courant se soit inversé pour atteindre son summum durant les dernières décennies. Il apparaîtrait que, confronté à ses propres limites et réalisant l'utopie de son rêve, l'Amérique se tourne à nouveau vers l'Europe pour trouver des solutions, du moins en matière d'urbanisme.

Le *new urbanism* s'est développé selon diverses tendances mais l'objectif commun est de réduire l'échelle de planification urbaine et augmenter la diversification des zones. Il s'agit donc de diminuer les distances des déplacements en ré-intégrant les divers secteurs de la société: logements, travail, commerce, industrie, loisirs, à l'intérieur du tissu urbain plutôt qu'en périphérie. C'est ainsi que lorsque s'ouvre le débat sur le *new urbanism*, les notions de *smart* growth et *TOD* (*Transit Oriented Development*) émergent immanquablement. Ces trois courants se rapportent à la même tendance, *smart growth* et *new urbanism* étant pratiquement

[1] Etant donné que nous n'avions pas accordé de majuscule au modernisme ou au postmodernisme, il nous a paru logique d'en faire de même avec le *new urbanism* et le mouvement *smart growth* malgré les usages contraires que nous avons rencontrés.
[2] In "Towards smart growth? The difficult implementation of alternatives to urban dispersion" FILION, Pierre, p.50, *op. cit.*

synonymes alors le *TOD* en est une matérialisation qui, comme son nom l'indique, se concentre avant tout sur la question des transports. Au travers de l'examen de deux articles décrivant ces deux tendances, nous allons exposer un certain nombre de principes liés au *new urbanism*.

Dans son article[3], Pierre Filion rappelle tout d'abord les échecs des précédentes politiques de restructuration urbaine mais aussi ceux que le mouvement *smart growth* a rencontré jusque là. Ces échecs sont à mettre sur le compte de plusieurs facteurs. Le premier est la diminution des budgets alloués au développement des transports, en particulier, les transports publics. Mais les échecs du *new urbanism* sont avant tout une conséquence de ses ambitions trop développées qui se sont heurtées à divers intérêts face auxquels il ne fait le poids.

Le géographe canadien propose ainsi une sorte de maxime que chaque projets suivants les principes du *smart growth* devrait suivre s'il entend s'imposer réellement et véritablement influencer le développements urbain:

> "*... smart growth initiatives must avoid confronting head on the major interests groups and values underpinning present types of development. Because of tight budgets, such initiatives must equally refrain from engaging in prohibitively expensive public sector interventions*."[4]

Suivant ces principes, le mouvement *smart growth* ne doit pas chercher à ralentir le développement urbain mais plutôt à mettre en place des structures visant à l'amélioration qualitative de ce dernier. Cela passe notamment par une densification du bâti, l'introduction d'un zonage mixte et un développement des transport publics. Dans son article, Filion évoque le cas de Toronto qui est un parfait exemple des propos que nous venons de développer. Ainsi, les premières tentatives récentes de réforme de l'urbanisme de cette agglomération en sont resté au stade de projets pour deux raisons: les budgets pour le développement des réseaux de transports n'était pas assez élevés pour constituer une alternative crédible face au trafic automobile; les formes actuelles de suburbanisation sont trop populaires pour être remises en causes par une volonté politique. Face à ces contraintes, l'auteur propose deux

[3] "Towards smart growth? The difficult implementation of alternatives to urban dispersion" FILION, Pierre, *op. cit*
[4] ibidem, p.50

exemples de stratégies:

- La première stratégie[5] vise à la densification de certaines zones des banlieues dont le potentiel est le plus important grâce à l'intensification des relations de transport entre les parties, en général centrales, les plus denses de l'agglomération et les zones plus clairsemées de la banlieue. Il est évident que la vocation de cette stratégie ne se tourne pas vers les réseaux de transport privés mais plutôt vers les transports publics, en l'occurrence, principalement le métro.
- La seconde stratégie[6] consiste en la mise en place de corridors de haute densité ("*high-density corridors*") le long desquels se développerait un plan selon la disposition suivante: la partie centrale serait occupée par un boulevard sur lequel l'on retrouverait un couloir prioritaire pour les transports public, un autre pour le trafic normal et une bande cyclable. Le long de ce boulevard, apparaîtraient de larges trottoirs qui seraient séparés du trafic par des rangées d'arbres, "à la mode parisienne" pour augmenter le confort du piéton. Ce dernier serait particulièrement soigné puisque selon la stratégie de Filion, les façades devraient être constituées afin de le "stimuler". Parallèlement à ce boulevard, s'étendraient des zones à vocations diverses. A proximité immédiate de l'axe central, on retrouverait les commerces au sens large (allant du centre commercial au petit artisan en passant par les banques et autres). En deuxième rideau, se situeraient des immeubles de logements qui laisseraient ensuite la place un habitat organisé selon une forme plus traditionnelle des banlieues.

Ces deux stratégies présentent notamment l'avantage de combiner des formes d'urbanisme en place, symbolisées par l'omniprésence de l'automobile et la maison individuelle, avec des solutions visant à améliorer la qualité de l'urbain sans tout remettre en question.

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, le *TOD* est l'une des déclinaisons du *new urbanism*. Nous allons voir succinctement quels genres de démarches sont associés avec ce mouvement[7]. Le quartier-type prévu selon les principes du *TOD* est constitué autour d'un centre où l'on trouve un arrêt de bus ou de métro ainsi des immeubles commerciaux à plusieurs étages. Ce nœud central est entouré de zones de développement à haute densité, puis par des habitations

[5] ibidem, pp.60-2
[6] ibidem, pp.62-5
[7] Elaboré à partir de l'article de la "TDM Encyclopedia" (Victoria Transport Policy Institute) sur le *TOD* cité en référence.

moyennement denses. La densité de l'ensemble décroît donc lorsque l'on s'éloigne du centre. Ce modèle et relativement semblable à celui proposé comme deuxième stratégie par Filion, si ce n'est que ce dernier prévoyait un développement axial et qu'ici, le schéma est concentrique. Le *TOD* met, avant tout, l'accent sur un développement basé sur les transports en commun et le piéton et dont l'échelle de planification est constituée en référence à ce dernier. Toutes les commodités doivent être accessibles à une distance que l'on peut raisonnablement parcourir à pied ou, dans le pire des cas, être efficacement desservies par le réseau de transports. Pour que ce genre de développement soit viable, il est nécessaire que les densités résidentielle et commerciale atteignent un seuil minimal. Sans cela, il est impossible de contrebalancer les coûts de développement ou de créer un espace suffisamment attractif pour initier la spirale de ce dernier[8].

En suivant notamment Filion, nous pensons que c'est vers ces types de stratégies, qu'elles soient d'inspiration "*smart growth*" ou "*TOD*", qu'il faudrait se tourner dans le futur pour une planification urbaine plus raisonnable et humaine.

[8] Il est reconnu que le développement suit souvent une spirale: plus une zone est attractive, plus elle se développe et plus son pouvoir d'attraction augmente et ainsi de suite jusqu'à ce qu'une taille d'équilibre soit atteinte, au-delà de laquelle les nuisances engendrées par l'agglomération sont supérieures aux bénéfices.

Remerciements

Ce travail n'aurait pu voir le jour sans l'apport des personnes suivantes :

- Jean-Bernard Racine, directeur de mémoire, qui m'a témoigné sa confiance et transmis ses idées en faisant preuve d'un engagement sans limites.

- Edward W. Soja, qui m'a accueilli et guidé avec sympathie et sagesse lors de mon séjour à Los Angeles.

- Mon amie, Leila, qui, par ses encouragements constants et sa présence, a souvent été la source de mon inspiration.

- Mon père, qui ne s'est pas montré avare en conseils et coups de main aussi précieux que nombreux.

- Ma mère, qui m'a manifesté un soutien inconditionnel et sans relâche.

- Ainsi que toute ma famille et mes amis qui m'ont encouragé durant ces longs mois de labeur.

Je leur envoie mes remerciements les plus sincères et leur fait part de mon immense gratitude.

MERCI A TOUS

Bibliographie

Ouvrages

ABEL, Chris, *Architecture & identity*, Oxford: Architectural Press, 1997

ADAM, Robert, *Classical architecture: a complete handbook*, London: Viking, 1990

ALLEN, Gerald, *Charles Moore*, London: Granada, 1980

ANTONIADES, Anthony C., *Poetics of architecture*, New-York : John Wiley & Sons, 1992

ARCHITECTURAL DESIGN PROFILE, *Post-Modernism & Discontinuity*, London : E. G. Bond Ltd, 1987

BANHAM, Reyner, *Los Angeles: the architecture of four ecologies*, London: Pelican Press, 1971

BELL, David, JAYNE, Mark, (Eds), *City of quarters, Urban villages in the contemporary city*, Aldershot (UK) : Ashgate, 2004

BETSKY, Aaron et al., *Experimental architecture in Los Angeles,* New-York : Rizzoli, 1991

BLANKE, Bernard, SMITH, Randall (éd. par), *Cities in transition : New challenges, new responsibilities*, Chippenham (ANG) : Anglo-german foundation for the study of industrial society, 1999

BOISVERT, Yves, *Le monde postmoderne,* Paris : L'Harmattan, 1996

BOISVERT, Yves, *L'analyse postmoderniste,* Paris : L'Harmattan, 1997

BROADBENT, Geoffrey, BUNT, Richard, JENCKS, Charles, *Signs, symbols and architecture*, New York : John Wiley and Sons, 1980

City of Santa Monica, *Community Voices Final* Report, Santa Monica, May 2003

COLE, Emily, (Dir), *Grammaire de l'architecture*, Paris: Dessain et Tolra, 2003

DAVIS, Mike, *City of quartz : Los Angeles, capitale du futur,* Paris: La Découverte, 1997

DEAR, Michael, SCOTT, Allen J. (éd. par), *Urbanization and urban planning in capitalist society*, London, New-York : Methuen, 1981

DEAR, Michael J., *The Postmodern Urban Condition*, Oxford : Blackwell Pub., 2000

DEAR, Michael J. (Ed), *From Chicago to L.A., making sense of urban theory*, Thousand Oaks: Sage Pub., 2002

DOCHERTY, Thomas, *Postmodernism: a reader*, New York, London : Harvester Wheatsheaf, 1993

Downtown Center Business Improvement District, *The Downtown Los Angeles market report & Demographic survey of new Downtown residents*, Los Angeles, January 2005

ELLIN, Nan, *Postmodern urbanism*, Oxford: Blackwell Pub., 1996

FOSTER, Hal (Ed), *Postmodern culture*, London : Pluto Press, 1985

FOSTER, Michael (Ed), *The principles of architecture, style, structure and design*, Oxford : Phaidon Press, 1983

GARDINER, Stephen, *Introduction à l'architecture*, Paris : Aimery Somogy, 1984

GARREAU, Joël, *Edge City, life on the new frontier*, New York: Anchor Books, 1991

GEBHARD, David, WINTER, Robert, *Architecture in Los Angeles*, Salt Lake City : Peregrine Smith Books, 1985

GHORRA-GOBIN, Cynthia, *Los Angeles. Le mythe américain inachevé,* Paris : CNRS éd., 2002

GOLDSTEIN, Barbara, COOK, Peter (collecté par), *Los Angeles now*, London : Architectural Association School of Architecture, 1983

HARVEY, David, *Consciousness and the urban experience*, Oxford: Blackwell Ltd., 1985

HARVEY, David, *The condition of postmodernity,* Cambridge: Blackwell, 1990

JACOBS, Jane, *Déclin et survie des grandes villes américaines,* Liège : Pierre Mardaga, 1991

JAMESON, Fredric, *Postmodernism, or the cultural logic of late capitalism*, London: Verso, 1999

JENCKS, Charles, *The language of post-modern architecture*, London: Academy Editions, 1977

JENCKS, Charles, *What is post-modernism,* London: Academy Editions, 1986

JENCKS, Charles, *Architecture today*, London: Academy Editions, 1988

JENCKS, Charles, *Heteropolis: Los Angeles, the riots and the strange beauty of hetero-architecture*, London: Academy Editions., 1993

JENCKS, Charles, *The new paradigm in architecture : the language of Post-Modernism*, New Haven and London : Yale University Press, 2002

JODIDIO, Philip, *Contemporary American architects*, Vol. II, Köln: Taschen, 1996

JOHNSTONE, R. J., et alii, (Ed), *The dictionnary of human geography*, Oxford : Blackwell, 2004

KAUFMANN, Jacob, *Post-modern architecture,* Los Angeles : UCLA, 1982

KEIL, Roger, *Los Angeles*, Chichester: John Wiley & sons, 1998

KLOTZ, Heinrich, *The history of postmodern architecture*, Cambridge (Mass.): MIT Press, 1988

KOCH, Wilfried, *Comment reconnaître les styles en architecture*, Paris : Solar, 1989

LEGATES, Richard T., STOUT, Frederic, *The city reader* (2ème éd.), London: Routledge, 1996

LYOTARD, Jean-François, *La condition postmoderne,* Paris : Editions de Minuit, 1979

MOSS, Eric Owen, *Eric Owen Moss*, New York: Rizzoli, 1991

PACIONE, Michael, *Urban Geography: a global perspective*, London: Routledge, 2001

PAPADAKIS, Andreas, *L'architecture aujourd'hui*, Paris (London) : Éd. Pierre Terrail (Academy Group Ltd.), 1991

PHILLIPS - PULVERMAN, Dian, LLOYD, Peter, *Los Angeles, a guide to recent architecture*, London : Artemis, 1994

POTHORN, Herbert, *Architectural styles*, Oxford : Phaidon Press, 1983

RACINE, Jean-Bernard, *La ville entre Dieu et les hommes,* Genève et Paris : Presses Bibliques Universitaires et Anthropos, 1993

RAGON, Michel, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes : De Brasilia au post-modernisme (t. III)*, Paris : Casterman, 1986

RAGON, Michel, *Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes : prospectives et futurologies*, Tournai : Casterman, 1986

ROSSI, Aldo, *L'architecture de la ville,* Dijon : InFolio éd., 2001

SCOTT, Allen J., SOJA, Edward W., *The city: Los Angeles and urban theory at the end of the twentieth century,* Berkeley, Los Angeles: University of California Press, 1996

SCOTT, Allen J., *The cultural economy of cities : Essays on the Geography of Image-Producing Industries*, London : SAGE Publications, 2000

SCOTT, Allen J., *Global City-Regions : Trends, theory, policy*, New-York : Oxford University Press, 2001

SODERSTROM, Ola, *Les métamorphoses du patrimoines : formes de conservation du construit et urbanité*, Lausanne, 1992

SOJA, Edward, W., *Postmodern geographies : the reassertion of Space in Critical Social Theory*, London : Verso, 1989

SOJA, Edward W., *Thirdspace : journeys to Los Angeles and other real-and-imagined places,* Cambridge, Oxford: Blackwell Publishers, 1996

SOJA, Edward W., *Postmetropolis : critical studies of cities and regions*, Oxford : Blackwell Publishers, 2000

SORKIN, Michael, (Ed), *Variations on a theme park*, New York : Hill and Wang, 1992

STEELE, James, *Los Angeles architecture: the contemporary condition*, London: Phaidon Press, 1993

STEELE, James, *Architecture Today*, Oxford: Phaidon Press, 1997

STEELE, James, *Contemporary California houses*, London: Phaidon, 1999

TALEN, Emily, *New Urbanism and American Planning : the conflict of culture*, New York : Routledge, 2005

TSUI, Eugene, *Evolutionnary architecture*, New York : John Wiley & Sons, 1999

VENTURI, Robert et al, *L'enseignement de Las Vegas ou le symbolisme oublié de la forme architecturale,* Bruxelles : Pierre Mardaga, 1977

WATSON, Sophie, GIBSON, Katherine, (Eds), *Postmodern cities and spaces,* Cambridge, Oxford: Blackwell Publishers, 1995

WHIFFEN, Marcus, KOEPER, Frederick, American architecture, 1607-1976, London: Routledge & Kegan Paul, 1981

WRIGHT, Frank Lloyd, *L'avenir de l'architecture*, Paris : Denoël/Gonthier, 1982 (1953)

Articles et chapitres d'ouvrages

ACKERMAN, James S., "Revivals as a phenomenon in history", in FARMER, Ben, LOUW, Hentie, (Eds.), *Companion to contemporary architectural thought*, London: Routledge, 1993, pp. 237-242

CROWHURST LENNARD, Suzanne H., LENNARD, Henry L., "Urban space design and social life", in FARMER, Ben, LOUW, Hentie, (Eds.), *Companion to contemporary architectural thought*, London: Routledge, 1993, pp.39-43

FILION, Pierre, "Towards smart growth? The difficult implementation of alternatives to urban dispersion", in *Canadian Journal of Urban Research*, Institute of Urban Studies, vol.12/1, 2003, pp. 48-70

FRAMPTON, Kenneth, "An anthropology of building", in FARMER, Ben, LOUW, Hentie, (Eds.), *Companion to contemporary architectural thought*, London: Routledge, 1993, pp.396-398

FRAMPTON, Kenneth, "Toward a critical regionalism : six points for an architecture of resistance", in DOCHERTY, Thomas, *Postmodernism: a reader*, New York, London : Harvester Wheatsheaf, 1993, pp. 268-280

GEERTZ, Clifford, "La religion comme système culturel", in BRADBURY, R.E., et alii, *Essai d'anthropologie religieuse*, Paris : Gallimard, 1972

HUNT, Darnell M., "Representing "Los Angeles": Media, Space and Place", in *From Chicago to L.A., making sense of urban theory*, Thousand Oaks: Sage Pub., 2002

JAMESON, Fredric, "Postmodernism, or the cultural logic of late capitalism", in DOCHERTY, Thomas, *Postmodernism: a reader*, New York, London : Harvester Wheatsheaf, 1993, pp. 62-92

JENCKS, Charles, "Hetero-architecture and the L.A. School", in SCOTT, Allen J., SOJA, Edward W., *The city: Los Angeles and urban theory at the end of the twentieth century,* Berkeley, Los Angeles: University of California Press, 1996

LESEL, Helene, "A part of the city, yet apart from it too", *Los Angeles Times*, 6 Mars 2005

LESEL, Helene, "Mini-Manhattan, just west of Los Angeles", *Los Angeles Times*, 14 Novembre 2004

LEY, David, "Forgetting postmodernism? Recuperating a social history of local knowledge.", In *Progress in Human Geography*, Arnold, no. 27/5 (2003), p.537-60

MARSHALL, Stephen, (Ed.), "New Urbanism", in Built Environnement, vol.29/3, Alexandrine Press

MAY SPITZ, H., "That Westside college town", *Los Angeles Times*, 7 Septembre 2003

MAY SPITZ, H., "Upscale living in Tinseltown's back lot", *Los Angeles Times*, 11 Janvier 2004

MOORE, Charles, "Architecture in the making - The anatomy of building", in FARMER, Ben, LOUW, Hentie, (éds.), *Companion to contemporary architectural thought*, London: Routledge, 1993, pp.431-434

SOJA, Edward W., "Inside Exopolis : scenes from Orange County ", in SORKIN, Michael, (Ed), *Variations on a theme park*, New York : Hill and Wang, 1992

SCOTT, Allen J., "High-Technology industrial development in the San Fernando Valley and Ventura County", in SCOTT, Allen J., SOJA, Edward W., *The city: Los Angeles and urban theory at the end of the twentieth century,* Berkeley, Los Angeles: University of California Press, 1996, pp.276-310

Sites Internet

Appartements de "Colorado Court", Santa Monica, http://www.pugh-scarpa.com/col/index3.html, (consulté le 27 Mai 2006)

Bureau du recensement fédéral américain, www.census.gov (plusieurs consultations en 2006)

California State University, Northridge, San Fernando Valley Economic Research Center, www.csun.edu/sfverc/Data/2000demographic.html, (consulté le 29 Avril 2006)

Carushka, Boutique à Sherman Oaks, www.carushka.com (consulté le 3 Mai 2006)

Communauté "Citylights on fig", www.citylightsonfig.com (consulté le 17 Mai 2006)

First United Methodist Church of Los Angeles, www.fumcla.org (consulté le 17 Mai 2006)

Los Angeles Almanac, www.laalmanac.com (consulté le 3 Avril 2006)

Programme solaire à Santa Monica, www.cader.org/2005Conference/SusanMunves.pdf (consulté le 27 Mai 2006)

Restaurant "PF Chang's", www.**pf**changs.com (consulté le 3 Mai 2006)

Victoria Transport Policy Institue, http://www.vtpi.org/tdm/tdm45.htm, (consulté le 9 Mai 2005)

ANNEXES

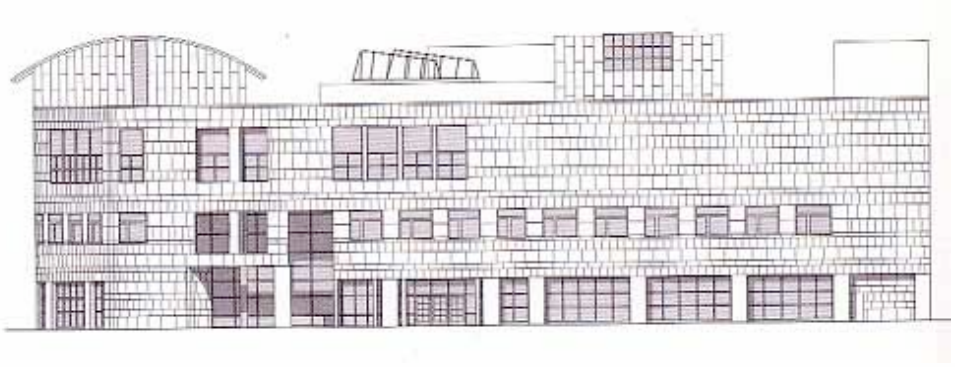
Annexe I

Séminaire villes et culture
Professeur : J.-B. Racine
Assistante : V. Jaton

Yvan Gratzl
Gilles Claivaz
28.04.2003

Los Angeles, ville postmoderne ?

Les structures du postmodernisme en question



Source : BETSKY, Aaron et al., *Experimental architecture in Los Angeles*, pp.110-1, *op. cit.*

Institut de géographie
Faculté des Lettres
Université de Lausanne

Plan

I Introduction

- Démarche
- Problématique
- Plan

II Le Postmodernisme

2.1 Du modernisme au postmodernisme
- 2.1.1 Le modernisme
- 2.1.2 Le postmodernisme : rupture – refus - transition du modernisme

2.2 « La condition postmoderne »[1]
- 2.2.1 Enjeux – principes - propriétés
- 2.2.2 Postmodernisme et géographie

III Los Angeles, prototype de la ville postmoderne ?

Intro : - Los Angeles
- Trois concepts à la base du postmodernisme

3.1 L'échelle urbaine
- 3.1.1 Patchwork et ethnies
- 3.1.2 Localisation industrielle et commerciale et postmodernisme
- 3.1.3 Individualisme, politique et *redistricting*
- 3.1.4Los Angeles ou la quête illusoire du sens
- 3.1.5 South Central, la ville à l'échelle intermédiaire

3.2 L'échelle architecturale
- 3.2.1 Quête du sens et éclectisme
- 3.2.2 Un style hétérogène
- 3.2.3 Des matériaux hétéroclites
- 3.2.4. Postmodernisme ou le consensus architectural
- 3.2.5 Les métaphores, un sens à deux dimensions
- 3.2.6 L'individualisme en question

IV Conclusion

Jeux d'échelle et postmodernisme

[1] LYOTARD, Jean-François, *La condition postmoderne, op.cit*

I Introduction

Est-ce que Los Angeles est une ville postmoderne ?, telle est l'interrogation qui initia notre travail. Plus nous nous plongions dans la littérature plus nous prenions conscience de l'étendue de cette notion, ne serait-ce que réduit à la seule Cité des Anges. Pourtant de l'étendue même de cette notion, découlait le fait qu'un certain nombre de points communs, d'invariants se retrouvaient dans tous les domaines touchés, c'est ce que l'on peut appeler la trame postmoderne.
Dans la question de départ, il y avait un deuxième terme important outre postmoderne : Los Angeles. Los Angeles est une ville fascinante, qui comme l'a écrit Cynthia Ghorra-Gobbin est l'incarnation du « *mythe américain inachevé* »[2]. Cette immense cité brille par ses contradictions, allant d'un paysage paradisiaque à sa fantastique étendue, en passant par ses conflits sociaux, son smog et son multi-culturalisme. Los Angeles est la cité plurielle par excellence. Un tel phénomène mérite une attention particulière. Nous nous sommes donc interrogés sur les moyens d'observer l'urbain. Devant notre impossibilité de vivre la ville, nous avons opté pour une approche visuelle qui se matérialise dans l'urbanisme et l'architecture.
Cette double réflexion a finalement convergé pour aboutir à notre hypothèse principale qui est la suivante :

À quelque échelle que l'on se trouve (de la macro à la micro-échelle), Los Angeles manifeste une même structure de signes propres au postmodernisme.

La question n'est donc pas de savoir si Los Angeles est postmoderne, d'autres s'en sont chargés avant nous et y ont apporté une réponse positive. Ce qui nous occupe est donc d'observer la récurrence ou non, à des échelles différentes de la ville, d'une même structure pour cette notion.

Le travail sera divisé en deux parties, la première étant plutôt théorique et générale alors que la seconde est plus pratique et ayant pour but de mettre notre hypothèse à l'épreuve, elle se focalisera sur Los Angeles.

La partie théorique a pour ambition de permettre au lecteur de se situer au niveau de connaissance et de compréhension qui lui permettra, ensuite, de suivre aisément le propos des auteurs dans la partie pratique sans avoir à consulter d'autres ouvrages ou à relire un quelconque passage. La fluidité dans le raisonnement est seule garante de l'attention du récepteur. Dans cette partie initiale, nous développerons notre propos, pour commencer, autours de la question du modernisme. Ce léger détour se justifie par le fait que le modernisme, qui précédait chronologiquement le postmodernisme, est l'une des conditions de l'émergence du courant qui nous occupe. En effet, les théoriciens du postmodernisme s'accordent sur le fait que ce courant[3] est apparu en réaction aux excès manifestés par son prédécesseur. Il est donc nécessaire de connaître les travers du modernisme pour comprendre les motivations de son successeur.

[2] In *Los Angeles. Le mythe américain inachevé*, GHORRA-GOBBIN, Cynthia, *op. cit*
[3] Pour ce qui est du débat sur la nature du postmodernisme, se référer en particulier aux ouvrages de David Harvey, Yves Boisvert et Jean-François Lyotard cités dans la bibliographie.

Après ce premier développement contextuel, nous passerons au sujet à proprement parler. Nous aborderons l'émergence du post-modernisme, les concepts généraux liés à cette « *condition* »[4], ainsi que ses manifestations dans des domaines très variés.

La partie pratique qui visera à interroger l'hypothèse sera subdivisée en deux sous-parties, chacune étant centrée autour d'une échelle de la ville : la macro-échelle pour l'urbanisme et la micro-échelle pour l'architecture. Le principe d'organisation de la partie sur l'urbanisme et celle sur l'architecture est commun et se base sur notre conviction quant à l'existence d'un « triptyque de concepts »[5] dans lequel la nature du postmodernisme peut être réduite. Ces trois concepts sont : le patchwork, l'individualisme et la quête de sens. Ainsi chaque échelle aura étudié dans un rapport à cette théorie.

La conclusion visera à synthétiser les deux échelles en les superposant. Nous pourrons ainsi examiner si notre hypothèse a été confirmée ou infirmée par la réalité des faits.

Avant de plonger, dans la lecture pour vous et dans l'écriture pour nous, nous tenons à insérer une mise en garde : on peut être tenté de voir du postmodernisme partout, attention donc à toujours laisser les choses dans leur contexte[6].

[4] In *La condition post-moderne,* LYOTARD, J.-F., *op. cit.*
[5] Le choix de cette expression est un peu satisfaisant mais nous n'en avons pas trouvé de plus adéquat pour exprimer l'union de ces trois concepts.
[6] La présence de cette mise en garde a pour but premier la conjuration en empêchant les auteurs de tomber dans ce piège.

II Le Postmodernisme

2.1 Sur le chemin d'une mutation ? Du modernisme au postmodernisme

L'hypothèse émise lors de la problématique et celles sous-jacentes exigent des précisions sur ce que sont le modernisme et le postmodernisme. En effet, il est indispensable, pour le développement de notre analyse et la résolution finale du problème énoncé, d'éclaircir ces deux termes inhérents à notre propos. Parce que le postmodernisme est lié au modernisme, il est nécessaire d'exposer en préalable ce qu'il désigne. Nous orienterons donc notre discours sur le modernisme : son apparition, ses principes, ses enjeux, ses symboles, son évolution, afin de l'enchâsser à l'analyse de la *« condition postmoderne. »*[7] Il s'agira d'évaluer le postmodernisme et sa naissance comme contestation, réaction et rupture du modernisme, mais aussi comme son enchaînement et son dépassement, de clarifier les débats le concernant encore actuellement, de présenter ses principes en appuyant notre propos sur des exemples divers et variés empruntés à des domaines aussi hétéroclites qu'est le postmodernisme lui-même, afin d'en distinguer les enjeux et de nous permettre par la suite d'appliquer cette notion à l'étude concrète de Los Angeles.

La difficulté de cette entreprise tient à l'ambiguïté même du terme de postmodernisme. Pour le qualifier, nous avons déjà utilisé l'expression de Jean-François Lyotard, critique littéraire et philosophe « condition », mais nous pourrions de même employer des locutions comme « vision du monde », « courant de pensée », « forme d'esprit », « mode de civilisation » ou « référent idéologique. » Ceci illustre le vague qui lui lié. Le postmodernisme n'est pas palpable, peu concret, il est dans l'air du temps. Il est donc essentiel de s'appuyer sur le modernisme et de se servir d'éléments concrets afin de percevoir l'entièreté de cette notion. Tout au moins, si nous ne pouvons soumettre pour le moment une définition exacte, nous avons l'alternative de révéler ses caractéristiques. Etymologiquement, le postmodernisme s'oppose et s'appuie au modernisme. En effet, il conteste ses principes, mais lui reste fermement lié. Il est par définition ce qui vient « après », « ce qui est post au modernisme », c'est-à-dire la période, la phase ou le stade postérieur au modernisme. Il est donc légitime d'orienter à présent le discours sur le modernisme.

2.1.1 Le modernisme en question

Autant le postmodernisme paraît équivoque du fait de sa proximité temporelle, autant le modernisme par son antériorité, mais aussi par sa continuité, qui au demeurant est encore discutable selon certains auteurs, s'avère plus distinct et plus naturel. Plus naturel, car il fait partie de notre histoire commune et donc de notre inconscient collectif favorisé certainement par la longue période de sa mise en place et de son développement.

En effet, le modernisme naît dès la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle dans son acception idéologique et théorique. Il reflète la pensée des Lumières et la Révolution française, celle de la science, des arts, de la littérature, de la connaissance et de la pensée nouvelle. Il a donc un passé de plus de 150 ans et au cours de cette période de nombreux

[7] in *La condition postmoderne,* LYOTARD, Jean-François, *op.cit*

ouvrages traitent du modernisme, de sa naissance comme mode de pensée, de ses enjeux et objectifs, de son évolution au cours des deux siècles précédents et de sa remise en cause depuis les années septante.

Le modernisme est une « manière de penser » qui rompt avec la tradition pour tenter d'éclaircir au mieux et au plus vite le futur, en innovant, cherchant, expérimentant, en dépassant toujours davantage les limites de la nature. Le progrès lui est indissociable, il est son aspiration ; sans le progrès le modernisme stagne et la quête d'un accomplissement ultime amenant les êtres humains et la société vers le bien-être et la prospérité échouerait. Comme l'affirme Paul Claval : *« Il n'est de salut que dans le renouveau qui pousse sans cesse à dépasser ses prédécesseurs. »*[8]

Ainsi le modernisme a un objectif qui est le dépassement continuel au profit de l'humanité. La quête de l'idéal, de la perfection de la civilisation, tentant sans cesse de dépasser les limites :

« Le progrès des sciences, des techniques, des arts et des libertés politiques affranchira l'humanité tout entière de l'ignorance, de la pauvreté, de l'inculture, du despotisme. »[9]

Cet absolu ne peut être atteint que si l'on opère rationnellement. Basée en effet sur la pensée rationaliste, le modernisme explore sans cesse et tente de *« soumettre la nature externe du monde et la nature interne de l'homme à la raison humaine »*[10] Poulain souligne implicitement ici l'absolutisme du modernisme. En guidant l'humanité par la raison, l'être n'a pas le droit de faire référence, et ce pour son salut et celui de la société à une autre entité que la raison. Elle doit guider l'humanité et chaque individu doit participer à ce projet. Ainsi, le modernisme a pour corrélat l'uniformité, la standardisation, l'universalisme, la raison, le progrès, et ce afin de donner naissance à ce projet : l'établissement d'une société toujours plus égalitaire, toujours plus juste, toujours plus parfaite.

> Ce « mode de civilisation », pendant le XIXe siècle se construit et se développe pour enfin s'enraciner dans l'esprit des sociétés occidentales dont l'Europe remplit la fonction de précurseur. Il concerne tous les domaines de la société. De l'épistémologie aux arts en passant par l'architecture, les sciences sociales et humaines à l'économie et la politique. Il serait malaisé de présenter et d'analyser chacun de ces domaines en relation au modernisme étant convenu que l'établissement de listes exhaustives de leurs propriétés ne constituerait qu'une profusion d'informations superflues pour la suite du propos. Aussi, allons-nous illustrer le modernisme par le biais de trois disciplines qui se sont avérées comme les plus significatives pour la suite du développement: l'épistémologie, l'architecture et l'urbanisme. Nous avertissons le lecteur que nous dégagerons les constances et non les particularités étant entendu que le modernisme ne se résume pas à ce qui suit et qu'il s'agit uniquement d'y exposer ses grands axes au travers des domaines d'étude retenus. Pour un approfondissement et pour les autres disciplines non développées ici, nous vous encourageons à consulter la bibliographie.

Parce qu'elle apporte des renseignements sur l'évolution des sciences humaines et donc de la géographie, l'épistémologie ou l'étude de la science et de son évolution, est un domaine

[8] in « Postmodernisme et géographie », CLAVAL, Paul, in *Géographie et cultures 4*, p. 5, *op.cit*
[9] in *Le postmoderne expliqué aux enfants ,* LYOTARD, Jean-François, p. 123, *op.cit*
[10] in « Repenser la modernité aujourd'hui », POULAIN, Jacques, in ELBAZ, Mikhaël et al., *Les frontières de l'identité: Modernité et postmodernisme au Québec,* p. 59, *op.cit*

opportun pour comprendre les propriétés du modernisme. Elle a, au cours des deux siècles antérieurs, été bouleversée par le modernisme. Toutes les sciences suivent le même mouvement de remise en cause des démarches traditionnelles. La géographie n'y échappe pas. Le modernisme étant bâti sur la raison humaine comme source de connaissance et de savoir, la science a réformé ses bases classiques dès le XIXe siècle pour des méthodes universalistes. L'objectivité pour s'approcher de la réalité à l'image de Descartes et de son « Discours de la méthode » est devenue l'arme principale. Les méthodes se développent, se perfectionnent, se réfutent à l'image du fondement même du modernisme tel que le conçoit Paul Claval lorsqu'il affirme : *« la modernité, la remise en cause perpétuelle qui naît de la contestation de tout ce qui se fait »*[11]. Ainsi, l'épistémologie a parcouru le modernisme de l'air du temps en se transformant et en appuyant ses méthodes sur la rationalité garante de l'objectivité et donc du réel et de l'exactitude. Comme le souligne Paul Claval :

« depuis le milieu du XIXe siècle, depuis Baudelaire, la modernité s'était progressivement imposée comme le seul critère pour juger une œuvre d'art, un poème, un roman »[12]*,*

mais aussi toutes les autres questions relatives à la philosophie, à l'histoire, à l'architecture ou encore à l'urbanisme.

En architecture, la dynamique est identique, rejet de la tradition et dépassement continuel du préexistant. Ainsi au classicisme et l'académisme se substitue le modernisme architectural caractérisé par la géométrie euclidienne, le linéaire, le rectiligne et la verticalité, principes dont le représentant le plus éminent est Le Corbusier. La norme est à l'épuration, à l'homogénéité dans les formes, le parallélépipède en est le symbole, voire le cliché typique. Il est vrai, comme nous l'avons déjà indiqué auparavant qu'il existe divers courants dans le modernisme et que le propos tenu peut être nuancé, mais en règle générale, ce qui précède reste recevable. Le gratte-ciel reste l'édifice le plus usité lorsqu'il s'agit de faire référence au modernisme ou de s'y opposer. Le modernisme architectural peut être représenté par une école : le Bauhaus et la Charte d'Athènes. Les représentants du Bauhaus (dont Mies van der Rohe), école d'arts et d'architecture moderne allemande fondée en 1919, lors de leur exil pendant la Seconde Guerre mondiale, ont trouvé aux Etats-Unis un terrain d'expérimentation et de réalisation de leurs idées fortement influencées par le fonctionnalisme. Rien ne devait être laissé au hasard, tout y était réfléchi dans chaque bâtiment d'habitation, de bureau, dans chaque école et autres centres commerciaux. La fonction première de l'architecture moderne a été de prôner l'utilité optimale pour atteindre le progrès maximal et ainsi le profit On retrouve ce projet de l'architecture moderne dans la Charte d'Athènes, conférence réunissant en 1931 architectes, urbanistes et autres corps de métier de la construction. Au sortir de la Première Guerre mondiale, la croissance urbaine est rapide et les ruines de la guerre contribuent à une crise du logement. La Charte d'Athènes envisage dès lors une construction rapide et industrielle de logement standard dont une majorité puisse en bénéficier. Ainsi se constitue de grands ensembles et des gros blocs illustrant le fonctionnalisme du modernisme. Il ne se reflète pas exclusivement dans l'architecture urbaine, on le constate de même dans l'urbanisme.

En effet, l'urbanisme, principalement dans les villes nouvelles comme celles des Etats-Unis, laboratoire géant des architectes et urbanistes, a largement pris le modernisme comme référence. On le constate dans le plan des villes où la linéarité est omniprésente. La structure

[11] in « Postmodernisme et géographie », in *Géographie et cultures 4*, p.5, *op.cit*
[12] in « Postmodernisme et géographie », in *Géographie et cultures 4*, p.4, *op.cit*

orthogonale du plan facilitant les communications des biens et des individus est le plus répandu. La présence d'un centre qui revêt souvent la fonction des affaires est constante dans presque toutes les villes nord-américaines à l'exception certainement de Los Angeles, métropoles qui nous intéressent dans cette étude. Centre et périphérie (banlieue) sont caractéristiques de ce mouvement. Ainsi, verticalité, linéarité, géométrie rectiligne, centralité, prônée par les urbanistes modernes exerçant sur le paysage urbain une uniformité que l'on retrouve dans le projet du modernisme. La ville moderne doit être fonctionnelle, homogène et cela se traduit dans l'architecture et l'urbanisme par l'uniformité et une certaine monotonie. Elle doit être au service des besoins de chaque individu et de l'ensemble de la société, lui permettre l'accessibilité maximum en un minimum de temps, être au service de l'emploi, de la consommation, des capitaux, de la communication, de la transmission des informations, des biens, des capitaux et des individus. Tout y est réfléchi et pensé afin d'en tirer un rendement optimal. L'archétype de la ville moderne est Brasilia, capitale du Brésil qui compte quelque 1,5 millions d'habitants.

> Située au centre, construite en quatre ans à la fin des années 50 et fondée en 1960 est à l'image de cet urbanisme et architecture moderne. Souvent décrite comme ville futuriste, pensée et conçue par deux architectes brésiliens, Oscar Niemeyer et Lucio Costa, Brasilia exprime exagérément ce modernisme. Jean-Bernard Racine affirme à ce sujet que :
>
> « Le fonctionnalisme est exacerbé jusqu'au paradoxe, regroupant systématiquement les établissements de même nature en un seul secteur. »[13]
>
> Brasilia est le berceau des grandes imaginations et des grandes audaces de l'architecture moderne. Le plan symbolise le vol d'un aigle aux ailes déployées qui préfigure les deux axes de la ville. Cette ville présente un modernisme à l'excès et les édifices et autres bâtiments tels que la cathédrale conçue par Oscar Niemeyer en est le témoignage. Les loyers aux centres sont si élevés que seul une minorité de la population peuvent y résider, expulsant la grande majorité vers la périphérie éloignée où les loyers sont moins élevés créant ainsi des bidonvilles. Brasilia reflète l'échec du modernisme. D'abord parce que l'égalité et l'émancipation si chère au modernisme ont échoué. Il a engendré en effet une ségrégation urbaine et une perte de la socialité. La ville ne présente pa*s « de lieu de rencontre et d'échanges »*[14] permettant aux habitants de communiquer et de produire une vie publique dont tous seraient bénéficiaires au prix d'un utilitarisme excessif.

Cette fonctionnalité inhérente aux villes nouvelles occidentales traduisent souvent l'échec du modernisme tel que nous l'avons abordé jusqu'à présent. En effet, Brasilia et d'autres villes, en favorisant la fonction ont toutes subi un échec.. Alors que le projet du modernisme était de parvenir à la perfection à l'aide de la raison et donc du progrès, il a encouragé les processus économiques à l'instar d'une politique sociale d'aménagement du territoire constituant ainsi une ségrégation sociale au sein de la ville. Alors que le projet du modernisme était pour l'individu de vivre dans une société plus égalitaire, plus juste, en bannissant la pauvreté au maximum, le citadin a constaté que ce projet n'était pas réel, qu'il n'était comme le relève J.-B. Racine qu'*« une utopie. »* En privilégiant le fonctionnalisme, le modernisme a banni une politique urbaine sociale, masquant les problèmes sociaux, ignorant les demandes

[13] in, *La ville entre Dieu et les hommes* RACINE, Jean-Bernard, p.164, *op.cit*
[14] in, *La ville entre Dieu et les hommes*, p.165, *op.cit*

individuelles et les différences, évitant les débats, cachant enfin la pauvreté et la misère pourtant présentes dans la ville moderne.

> Le projet reste alors inachevé. Ainsi en est-il des nombreux domaines parcourus et cités jusqu'à présent, de l'épistémologie aux arts, de l'architecture à l'urbanisme, de la vie quotidienne à l'histoire. La crise actuelle des sociétés occidentales est peut-être aussi le fruit de la crise qui touche le modernisme depuis quelque trente ans. Certains auteurs sont encore plus fermes et annonce la chute du modernisme. D'autres restent plus nuancés et y observent une mutation.

2.1.2 Le postmodernisme : refus – rupture - transition du modernisme

Tous s'accordent pourtant à affirmer que :

« depuis quelques décennies, s'il y a une notion qui retient particulièrement l'attention de la plupart des observateurs socio-politique, c'est bien celle de la crise. On ne cesse, en effet, de répéter que nos sociétés sont en crise, voire que notre monde est dans une phase de grands bouleversements qui nous échappent : crise des valeurs, crise économique, crise de l'Etat, crise de la culture, crise de l'ordre mondial, etc. »[15]

Tel est le constat d'Yves Boisvert. Cette crise des sociétés serait à mettre sur le l'ambition utopique du modernisme, qui n'a pas réussi à faire face aux attentes qu'il promettait.

« L'âge d'or qu'on nous promettait est loin de poindre, les certitudes d'hier ont fait place au doute, au désenchantement, à l'incertitude du futur, aux illusions perdues, le modernisme serait au bout de ses possibles.»[16]

Il n'a en effet pas éliminé l'injustice et les inégalités. Le fossé Nord-Sud est toujours plus grand. Selon Lyotard :

« L'humanité se divise en deux parties. L'une affronte le défi de la complexité, l'autre l'ancien, le terrible défi de sa survie. C'est peut-être le principal aspect de l'échec du projet moderne, dont je te rappelle qu'il valait en principe pour l'humanité dans son ensemble. »[17]

De plus, la ségrégation urbaine s'accroît, l'écart entre pauvres et riches ne s'estompe pas, les clivages sociaux subsistent. Les guerres du XXe siècle, la pollution mondiale, la couche d'ozone, la désertification manifestent concrètement l'échec du modernisme ou tout au moins de la modernité. C'est ce dont il souligne :

« Ce n'est pas l'absence du progrès, mais au contraire le développement technoscientifique, artistique, économique et politique qui a rendu possible les guerres totales, les totalitarismes, l'écart croissant entre la richesse du Nord et la pauvreté du Sud, le chômage et la « nouvelle pauvreté », la déculturation générale. »[18]

En ce qui concerne la ville, le modernisme s'est soldé par l'absence de la qualité de vie en faveur du fonctionnalisme dans les banlieues, par une ségrégation urbaine à l'image de Brasilia, ville nouvelle s'il en est. Le local et ses caractéristiques ont disparu au profit du

[15] in *L'analyse postmoderniste,* BOISVERT, Yves, p.1, *op.cit*
[16] in *La modernité après le post-moderne,* POULAIN, Jacques, p. 63, *op.cit*
[17] in *Le postmoderne expliqué aux enfants,* p. 118, *op.cit*
[18] in *Le postmoderne expliqué aux enfants,* p. 124, *op.cit*

global. L'uniformisation de l'urbanisme a souvent entraîné une perte des repères : perte de l'identité individuelle, de la culture et du sens.

Devant cette critique du modernisme, un « courant de pensée » voit le jour dès les années 60 en Europe et aux Etats-Unis : le postmodernisme. Il est d'abord une réaction contre cette idée que l'humanité est en constant progrès : le présent ne constitue pas nécessairement une amélioration du passé. Avant d'expliquer ce en quoi le postmodernisme est en opposition et en association avec le modernisme, nous allons traiter son émergence qui s'est réalisée tout au long des trente dernières années en protestation au modernisme. C'est dans l'architecture qu'il apparaît pour la première fois sous la plume de Jencks, puis en philosophie avec Lyotard, qui en 1979 publie en France *« La condition postmoderne. »* Il s'étend alors à l'ensemble des sciences sociales et humaines influençant l'histoire, l'épistémologie, mais aussi la géographie dont nous accorderons spécialement un chapitre. Ainsi le postmodernisme, comme le modernisme influe sur les sciences, l'art et l'architecture pour s'étendre à l'ensemble de la société, à la politique, à l'urbanisme et aussi à l'économie et la vie quotidienne.

Certains considèrent le postmodernisme comme un prolongement et un héritage du modernisme, d'autres réfutent l'idée d'une nouvelle conception idéologique contemporaine émanant d'une rupture du modernisme, enfin certains auteurs à l'image d'Yves Boisvert estiment que :

« le postmodernisme renferme une nouvelle approche analytique qui pourrait permettre de mieux comprendre les caractéristiques importantes de notre monde ... qu'il est une perspective théorique qui peut aider le savoir scientifique. »[19]

Rupture, refus, contestation, remise en cause, transition ou continuité, les débats sur ce qu'est le postmodernisme et comment on doit l'analyser sont encore vifs et ouverts. Il est encore délicat d'affirmer un point de vue unilatéral tant le postmodernisme est contemporain. Cela ne nous permet, en effet, pas d'avoir le recul nécessaire nous donnant la possibilité d'élaborer une analyse dépourvue d'ambiguïté. Sur ce point, Boisvert confirme :

« Quand on aborde pour la première fois le discours sur le postmodernisme, on est en effet, frappé par l'hétérogénéité des points de vue qui se posent sur cette problématique. Certains auteurs sont fascinés et optimistes face à leurs analyses, d'autres sont plutôt angoissés et même effrayés par ce qu'ils entrevoient. »[20]

Ce propos, émanant d'un spécialiste des théories politiques contemporaines représente cette difficulté de travailler sur le postmodernisme et les débats dont il est encore aujourd'hui l'objet.. Pour notre cas, nous retiendrons l'idée que le postmodernisme, « courant de pensée » fortement lié au modernisme est un « après », une remise en question du modernisme dont il fait référence, un « post » au modernisme. En paraphrasant Lyotard, nous dirions que le postmodernisme n'est pas un retour, mais un *« procès en ana »*[21], une contestation du modernisme. A la fois en rupture par ce qu'il conteste et en dépendance parce qu'il naît de cette contestation et qu'il reprend ce qui a été réalisé jusqu'à présent. Le postmodernisme est donc à la fois antithétique et indissociable au modernisme.

[19] in *L'analyse postmoderniste*, p.1, *op.cit*
[20] in *L'analyse postmoderniste*, p.52, *op.cit*
[21] in *Le postmoderne expliqué aux enfants,* p. 119, *op.cit*

2.2 « La condition postmoderne »[22]

Ainsi, la crise du modernisme, de son projet, de ses enjeux et des ses principes a donné naissance à une nouvelle « vision du monde », un nouveau « mode de pensée », conscient ou inconscient, individuel et collectif, dans les sociétés occidentales : le postmodernisme. C'est aussi bien un courant culturel, un mode de fonctionnement de la société contemporaine qu'une représentation du monde. Autant de définitions qui peuvent être synthétisées par la formule de Lyotard *« la condition postmoderne »*, expression assez vaste pour contenir toutes les conceptions différentes. Sur ce point, Mikhaël Elbaz affirme :

« Le postmodernisme est une notion plurivoque qui suscite autant de croyances qu de désaveux. Rupture face aux projets illuministes du modernisme, elle inaugure une ère de soupçon, une perte de confiance dans la capacité de reconstruire la société-monde. »[23]

Mais comment se réalise-t-il dans la vie quotidienne, dans les sciences, en architecture, en urbanisme et géographie ? Quels sont ses principes étant compris que son objectif premier est de rompre avec le modernisme et son utopie ? Nous avons inauguré la discussion sur la difficulté de définir le postmodernisme et le besoin de se référer à ses caractéristiques concrètes. Il s'agit à présent de présenter ses propriétés en les illustrant par des exemples afin de permettre ensuite au lecteur d'obtenir une vision globale pour la suite du propos concernant la ville de Los Angeles.

2.2.1 Enjeux – principes – propriétés

Vu que le postmodernisme est en contestation avec le modernisme, ses principes le sont aussi. Nous avons retenu précédemment que les principes du modernisme était l'homogénéité, l'uniformité, l'universalisme, le rationalisme, l'objectivisme, le dépassement constant, la rupture avec la tradition en faveur du progrès continuel. Ainsi, le postmodernisme peut être symbolisé par les antithèses de ses principes pouvant être contenues dans une idée globalisatrice : l'hétérogénéité. En effet, le souci de la différence et de la différenciation, la volonté de se détacher de la règle et de la norme, de penser individuellement son avenir sans se référencer à une idéologie générale, de mettre en doute la raison unificatrice de la société, de retrouver la culture et ainsi l'identité culturelle individuelle et collective sont les inspirations constantes du postmodernisme.

Selon nous, tout découle de cette envie ou besoin, consciente ou inconsciente de la société et par là-même des individus, de se différencier. En effet, l'hétérogénéité tel que l'envisage le postmodernisme entraîne par définition une intention de se distinguer. Il existe en effet une pluralité d'opinions, d'individus différents les uns des autres, sans lien direct entre eux, sans unité. Ce pluralisme crée un individualisme accroissant. Chacun se distingue, se détache de la masse restée longtemps uniforme ou informe tout en respectant les valeurs, croyances et traditions d'autrui. Hétérogénéité, pluralisme et individualisme sont les principes fondamentaux du postmodernisme. D'eux proviennent la non-uniformité, le patchwork, le subjectivisme, l'éclectisme, la personnalisation de l'individu. Il se nourrit des différences, du pluralisme et le revendique. Ces concepts contrastent avec ce que préconisait le modernisme.

[22] in *La condition postmoderne, op.cit*
[23] in *Les frontières de l'identité: Modernité et postmodernisme au Québec,* ELBAZ, Mikhaël, p. 234, *op.cit*

La pensée postmoderne, en rejetant la règle moderniste autoritaire offre une plus grande liberté au choix individuel. Elle contraste avec l'absolutisme moderne et demeure une ouverture. Elle accepte tout et c'est parfois l'un des reproches que certains auteurs lui ont fait, car paradoxalement, elle accepte même le modernisme. Elle est en effet un patchwork de tous ce qui fondait le passé et fonde le présent. Elle fait ainsi référence à toutes les époques historiques, à tous les modes de pensée, à toutes les civilisations présentes et passées autant à l'Antiquité qu'à l'époque Moderne. Elle se réfère donc aussi au modernisme et ne le rejette donc pas complètement, c'est pour cela qu'il est incongru d'affirmer qu'il en est un refus total.

> En architecture, le postmodernisme se caractérise par un patchwork de diverses époques et mouvements architecturaux. Ainsi, un édifice peut présenter des colonnes dignes de l'Antiquité et des structures en verres typiques du modernisme. C'est un collage de style : le baroque se juxtapose avec le moderne ; le gothique côtoie le classique ; le verre, le bois et le ciment se combinent. Il n'existe plus de règle univoque, plus de certitude ou pour utiliser la formule de Gilles Lipovetsky : « une certitude … celle de nos incertitudes » Le postmodernisme est donc un bricolage, une mosaïque du passé. Selon Lyotard reprenant Portoghesi et Gregotti, deux architectes contemporains :

« la rupture postmoderne [en architecture] consiste dans l'abrogation de l'hégémonie accordée à la géométrie euclidienne telle qu'elle a été sublimée … A suivre Gregotti, la différence modernisme/postmodernisme serait mieux caractérisée par le trait suivant : la disparition du lien étroit qui associait le projet architectural moderne avec l'idée d'une réalisation progressive de l'émancipation sociale et individuelle à l'échelle de l'humanité. L'architecture postmoderne se trouve condamnée à engendrer une série de modifications dans un espace dont elle hérite de la modernité, et à abandonner une reconstruction globale. »[24]

Elle est en effet dépendante du passé puisqu'elle y fait directement référence. Son désir de reconstruction ne peut être réalisé, s'ensuit alors une hétérogénéité des formes, couleurs, styles mêlant le postmodernisme et le modernisme hérité. Le souci de l'architecture postmoderne, en contraste avec l'architecture moderne est de redonner du sens, une identité aux lieux, ce qui sera expliqué plus en détail lors de la seconde partie sur Los Angeles. Cette hétérogénéité ne se traduit pas exclusivement dans l'architecture.

Dans la vie quotidienne, elle prend la forme de la multitude et de la diversité. L'individu devant le choix de ses possibles apporté par la diversité de la consommation fait « son shopping » dans la masse de la société. Comme l'affirme J.-F.Lyotard :

« on écoute du reggae, on regarde du western, on mange du McDonald à midi et de la cuisine locale le soir, on se parfume parisien à Tokyo, on s'habille rétro à Hong Kong, la connaissance est matière à jeux télévisés. Il est facile de trouver un public pour les œuvres éclectiques. En se faisant kitsch, l'art flatte le désordre qui règne dans le « goût » de l'amateur. L'artiste, le galeriste, le critique et le public se complaisent ensemble dans le n'importe quoi, et l'heure est au relâchement. »[25]

L'éclectisme que définit Lyotard ici est une des caractéristiques de cette hétérogénéité du postmodernisme. Jencks souligne le fait qu'étymologiquement éclectisme signifie « je

[24] in *Le postmoderne expliqué aux enfants,* p.113-114, *op.cit*
[25] n *Le postmoderne expliqué aux enfants,* p.22, *op.cit*

choisis. »[26] Devant la diversité des biens, des informations, des valeurs, des modes de pensée qui s'impose à lui, le consommateur donne libre court à sa subjectivité, à son plaisir et son besoin du moment. Il pioche ci et là, choisis, emprunte, mélange, juxtapose afin de recomposer un tout nouveau participant à son accomplissement.

« On dirait que naît alors la figure de l'individu sans repère « ouvert à toutes les combinaisons, à toutes les séductions, en formation permanente, le type même du nouvel individualisme. »[27]

L'individualisme religieux qui prend souvent la forme d'un syncrétisme est un exemple patent de l'hétérogénéité postmoderniste. Devant le choix de croyances, de l'offre spirituelle, l'individu fait sa sélection sans s'engager forcément pour du long terme. Il y a un siècle, en France, nous avions le choix entre le christianisme et l'athéisme. A présent, le bouddhisme, l'islam, l'hindouisme, le New Age, les différentes sectes et autres philosophies religieuses offrent une large palette de choix au consommateur de spiritualité. Il n'existe plus une règle immuable à suivre, un universel à saisir pour s'approcher de l'idéal. Vu que cet idéal n'existe plus, que le projet moderniste demeure une utopie, l'individu n'a plus de raison de suivre la ligne directrice rigide dictée par la raison. Il est alors libre de choisir son chemin sans l'organiser par rapport aux autres individus participant à la société. La valeur première n'est plus le projet commun du modernisme, mais le projet individuel de sa propre vie. Chaque individu se met au centre, ainsi, la société s'individualise. Il n'existe dès lors plus une entité morale et sociale, mais une pluralité sociale constituant la société. L'individualisme qu'il soit religieux ou social est un élément important des sociétés contemporaines et donc du postmodernisme.

Il se traduit par le subjectivisme et le relativisme et nous le constatons dans les sciences sociales et humaines où depuis quelques décennies, l'individu est mis au centre de la recherche. L'histoire n'est plus uniquement globale, elle a laissé une place importante dans la recherche aux monographies, à la micro-histoire, au local, à l'individu. On n'étudie plus l'histoire de l'esclavage, mais celle de Toussaint Louverture ou celle d'une plantation française à St-Domingue au début du XVIIIe siècle. Le même schéma peut être développé pour la sociologie ou la géographie, nous y reviendrons par la suite. Le succès de l'anthropologie, étudiant les peuples et ethnies à l'aide de recherches de terrain est aussi une illustration de ce retour au local et à l'individuel. Les sciences sociales et humaines ont comme l'ensemble de la société été bouleversées avec le courant de pensée postmoderne.

Cet individualisme ambiant dans les sociétés occidentales, dû principalement à la diversité et au rejet de la conception moderniste dans laquelle la raison devait permettre d'atteindre un idéal, laisse une grande place à la subjectivité individuelle. Ceci contraste avec l'objectivité inhérente au modernisme. Le subjectivisme postmoderne redonne le goût au sens. La quête de sens, favorisée par ce nécessaire besoin de recouvrer son identité perdue dans les principes du modernisme et de son fonctionnalisme est à présent mise en avant. On recherche ses racines, sa culture, ses traditions et ses coutumes égarées dans l'uniformité et l'homogénéité désirées par le passé.

Devant cette hétérogénéité d'individu hétéroclite et en l'absence d'un lien unificateur, la société tend à se fragmenter. En effet, le pluralisme et l'individualisme sous-jacent à l'hétérogénéité, en l'absence d'un projet commun source d'union provoque une fragmentation. L'individu est lui-même morcelé, il se cherche, expérimente, se contredit dans

[26] in *Le monde postmoderne,* BOISVERT, Yves, p.32, *op.cit*
[27] in « Retour aux pratiques :postmodernité, institution et apparences, SIMONIS, Yvan, in ELBAZ, Mikhaël et al., *Les frontières de l'identité: Modernité et postmodernisme au Québec,* p.239-240, *op.cit*

ses actions et sa pensée. L'ensemble de la société en est, elle-même, touchée. Il n y a alors plus une seule société compacte, mais une pluralité composant un tout désuni. Certains auteurs affirment que c'est le danger du postmodernisme. N'ayant plus un but commun, mais une multitude de projets individuels provoquant le morcellement, il sera de plus en plus difficile de créer une symbiose dans la diversité sociale. Ceci est aussi une caractéristique du postmodernisme. La fragmentation de l'individu et de la société s'oppose à l'uniformité chère au modernisme. Cette fragmentation que l'on pourrait aussi nommer dispersion ou déconcentration en urbanisme découle directement de cet individualisme et de l'hétérogénéité.

Le postmodernisme se caractérise donc par un réveil, celui de l'individu. Il redevient le sujet principal du discours et la conception qu'il se fait du monde, de la société, de la civilisation et de soi-même sont mis en avant. En favorisant l'hétérogène, le pluralisme et l'individualisme, le postmodernisme a en effet permis à l'individu d'être au centre du débat. La large place accordée à la subjectivité traduisant le relativisme permet un retour à la perception et au sens individuel et collectif participant à la fragmentation susmentionnée. Les géographes et urbanistes ont porté eux-mêmes une attention particulière à ces changements manifestes et ont entrepris des modifications tant dans leurs thèmes de recherche que dans les méthodes permettant de faire avancer le savoir.

2.2.2 Postmodernisme et géographie

Parce que le postmodernisme est parti de l'architecture et qu'il concerne lui-même l'aménagement du territoire et du paysage, la géographie a porté un regard attentif au mouvement et changements en cours dès les années 70. Après quelques timides articles mettant en relation le postmodernisme et la géographie, il faut attendre la fin des années 80, principalement dans le monde anglo-saxon, pour sentir l'engouement des géographes pour ce mouvement. Harvey ou Soja font partie de ceux-ci et leur contribution est encore d'actualité. Le géographe Paul Claval a lui aussi très tôt consacré un article sur le postmodernisme en fonction de l'architecture. En outre, il affirmait en 1999 :

« Faire de la géographie, c'est accepter de partir d'Ewa S. de Varsovie, ou d'Hermann G. de Dortmund, et pas de la société polonaise ou de la société allemande. C'est saisir les gens à travers les relations qu'ils nouent, les connaissances qu'ils ont, les horizons qu'ils partagent : c'est accepter l'idée qu'il n'y a pas d'Homme comme entité absolue ou immuable, qu'il n y a que des hommes ou des femmes, chacun pris dans une certaine culture. »[28]

P. Claval se rallie à l'idée que l'analyse du sujet lui-même et du local en objection au global est un élément essentiel de toute recherche en géographie..

Comme l'ensemble de l'épistémologie, la géographie a remis en cause la démarche scientifique moderne ayant pour objectif d'établir des résultats de portée générale, des lois applicables partout. Elle s'est approchée de l'individu, du local, du cas concret, « des destins individuels. » Depuis quelques années, on favorise souvent le qualitatif au dépens du quantitatif ou tout au moins les géographes ont pris conscience qu'ils ne pouvaient s'approcher de la réalité sans mêler le général au particulier. Tout comme l'économie avec la micro-économie et l'histoire et sa micro-histoire, la géographie s'est engagée vers la micro-échelle d'analyse. Il s'agit de réintroduire le sujet, de recomposer et rechercher le sens. L'étude sur le terrain et l'entretien deviennent des techniques essentielles. La subjectivité de

[28] in « Approche culturelle et postmodernité », CLAVAL, Paul, in *Géographie et cultures,* 31, p.9, *op.cit*

l'individu est elle-même soumise à l'analyse. L'approche culturelle est le domaine qui a bénéficié le plus grandement élan du mouvement postmoderne.

La géographie urbaine est aussi un champ dans lequel les géographes se sont plongés, car la ville est le reflet des mutations, l'urbanisme est une caractéristique des changements opérant au sein de la société. L'espace doit être « ré-humaniser », « re-sensibiliser » afin de redonner au prix d'une déconstruction un sens pour chaque individu. Ainsi, on voit

« s'affirmer, à partir des années 70, le recours aux sources formelles multiples, ce qui conduira à un art de composition spatiale, jouant sur la citation et le collage de différents styles qui se veulent expression de différents genres de vie. »[29]

La polyfonctionnalité et l'utilitarisme instituant à la ville le rôle d'outil caractérisant le modernisme, n'est pas remis fondamentalement en cause, mais n'est pas le seul objectif des urbanistes postmodernes. En effet, il s'agit de prendre en considération la fonction, mais aussi l'opinion individuelle et collective afin de reconstruire ou tout au moins de tenter de construire un lien social comme le témoigne Boisvert :

« Le postmodernisme a une double répercussion : réactiver le lien collectif, tout en personnalisant le logement de l'utilisateur. Dans cette optique, il y a une revalorisation de la forme symbolique au détriment de l'hégémonie fonctionnelle. Cela ne veut pas dire qu'il y a négation du fonctionnel. Au contraire, les acquis fonctionnels du modernisme sont précisément préservés car ils sont appréciés par l'utilisateur … l'architecture redevient alors un langage. »[30]

Ainsi dans l'architecture comme dans l'urbanisme, le mouvement postmoderne incite à une reconstruction partielle sur les vestiges du modernisme. L'objectif est de recréer une identité aux structures, à la rue, aux quartiers et à la ville en prenant en compte l'individu et sa culture en contraste avec ce qui précède :

« Derrière son anonymat et son « impersonnalisme », le modernisme avait brisé tout lien « sensuel » avec les êtres humains. Depuis plus de vingt-cinq ans, le postmodernisme tente, tant bien que mal, de surmonter ce malaise et de s'imposer sur la scène internationale comme l'alternative idéale pour « re-sensualiser.»[31]

Cela crée des brassages de styles, un patchwork architectural et urbain qui exprime parfaitement le postmodernisme. L'hétérogénéité, principe clé du postmodernisme, est la source de ce patchwork architectural et urbain. Et elle se diffuse aussi dans les autres domaines de la société, ainsi que dans d'autres disciplines scientifiques par le pluralisme, l'individualisme, la quête de sens contribuant à confirmer les mutations liées à la crise du modernisme dans nos sociétés occidentales. Boisvert synthétise cette idée en affirmant que :

« le postmodernisme est, en quelque sorte, le nom donné à l'hétéroclite mouvement de contestation qui s'est élevé contre les certitudes véhiculées par la modernité, certitudes qui ont sclérosé toute l'orthodoxie moderniste. »[32]

La règle moderne peut être symbolisée par la ville de Brasilia, mais existe-t-il une ville postmoderne reflétant les propriétés mentionnées au cours de ce discours ? Los Angeles est pour beaucoup d'auteurs une ville postmoderne, mais la question reste de savoir dans quels

[29] in *Dictionnaire de la géographie,* RACINE, Jean-Bernard, p.702
[30] in *le monde postmoderne*, p. 31, *op.cit*
[31] in *le monde postmoderne*, p. 21, *op.cit*
[32] in *le monde postmoderne*, p. 34, *op.cit*

domaines elle est une figure du postmodernisme et comment il se manifeste dans les structures urbaines.

III Los Angeles, prototype de la ville postmoderne ?

Après une première partie théorique, dans laquelle nous avons pu nous faire une idée globale du post-modernisme, en passant par son rapport au modernisme, il est temps de recentrer notre propos vers un cadre plus directement géographique. Nous allons maintenant pouvoir tester notre hypothèse sur le terrain d'étude qu'est Los Angeles, ville que de nombreux spécialistes s'accordent à considérer comme l'exemple le plus abouti de cette approche. Mais avant d'entrer véritablement dans le sujet, il paraît indispensable de présenter en quelques mots cette incontournable mégalopole du monde actuel.

Intro :Los Angeles[33]

Historiquement, Los Angeles est une ville assez récente puisque jusqu'au milieu du 19ème siècle elle était insignifiante. Elle était uniquement constituée d'un *pueblo*, regroupant des individus attirés par la ruée vers l'or. La ville était isolée et ce n'est que lorsqu'elle fut reliée en 1880 au reste du pays par un réseau ferroviaire, qu'elle pût enfin se développer. Contrairement au modèle classique de croissance urbaine, Los Angeles ne se développa pas de façon radio-concentrique à partir d'un centre historique, puisque celui-ci n'existe pas vraiment (le *pueblo* n'a jamais été considéré de telle façon). La croissance de cette mégalopole est spatialement plutôt aléatoire et n'a jamais, jusqu'à une époque récente, intégré la notion de concentration, dans la mesure où elle a toujours montré une attirance vers l'idéal pastoral traduit par une maison individuelle pour chacun. Ainsi actuellement, Los Angeles se caractérise par une démesure spatiale impressionnante avec le lot d'inconvénients l'accompagnant : surpopulation automobile, congestion du réseau routier, pollution, temps de trajet importants,…
Los Angeles est une ville d'immigration. Ce phénomène a commencé dans les années vingt et s'est particulièrement amplifié depuis les trente dernières années, ce qui permet à cette entité urbaine de revendiquer l'appellation de ville-monde, les cultures, langues et autres signes distinctifs s'y croisent et s'y mêlent. Nous reviendrons par la suite plus en détail sur ce vaste problème de l'immigration et des mélanges ethniques.
Actuellement, Los Angeles est connue dans le monde pour son industrie du spectacle (musique et cinéma), on la surnomme d'ailleurs : « Capitale du 7ème art ». Mais les atouts de la cité des anges ne se limitent de loin pas à ce seul secteur puisqu'elle peut compter aussi sur une industrie aéronautique et informatique extrêmement bien développée, sans oublier la finance et bien d'autres domaines.

Trois concepts à la base du postmodernisme

En consultant nos références, nous avons constaté que la plupart des auteurs s'accordent sur la définition du postmodernisme. Nous estimons que nous pouvons résumer la nature de ce mouvement par trois concepts globaux, dont nous montrerons par la suite qu'ils peuvent être déclinés dans beaucoup de domaines. Après les avoir définis, nous adapterons donc ces trois concepts à l'analyse urbaine et architecturale de Los Angeles, ce qui nous permettra d'interroger notre hypothèse.

[33] Ce chapitre se base sur la présentation de Los Angeles dans : Los Angeles, in Cities, Barcelone: Institut d'Estudis Metropolitans de Barcelona, 1988, tome III, pp. 822-836

Le premier concept lié au post-modernisme est celui de « patchwork ». Par ce terme, nous entendons : groupement d'unités hétérogènes. Il est primordial, dans une approche du postmodernisme, de ne pas confondre ce concept avec la notion de mélange ou de mixage dans lesquels l'unité a tendance à se fondre dans la masse. Nous reviendrons sur cette distinction plus tard dans l'analyse.

Le second concept qui caractérise, selon nous, le postmodernisme est l'individualisme. Celui-ci peut se manifester dans sa forme classique, c'est à dire au strict niveau individuel ou dans ce que nous appelons individualisme collectif. Partant de la définition de l'individualisme simple qui est une affirmation de la prédominance de l'individu, nous avons élargi la notion à un groupe entier. L'individualisme collectif est donc une affirmation de la prédominance d'un groupe défini et de ses spécificités identitaires face à la société dans son ensemble.

Finalement, la quête de sens semble être le troisième concept identifiant du postmodernisme. Celui-ci se manifeste dans la résolution de la part de certains individus d'attribuer du sens à des actions ou à des « objets »

Ainsi la plupart des éléments attachés au postmodernisme peuvent être réduits dans les trois catégories conceptuelles ci-définies.

3.1 L'échelle urbaine

L'échelle urbaine est la plus globale que nous utiliserons lors de notre analyse, elle nous permet d'avoir une vue générale de Los Angeles, d'appréhender ses réalités dans leur ensemble. Le défaut de cette approche par laquelle les détails sont invisibles, est le piège de la généralisation abusive, ce que l'on ne voit pas n'est pas forcement absent et ce que l'on voit est peut-être trompeusement significatif.

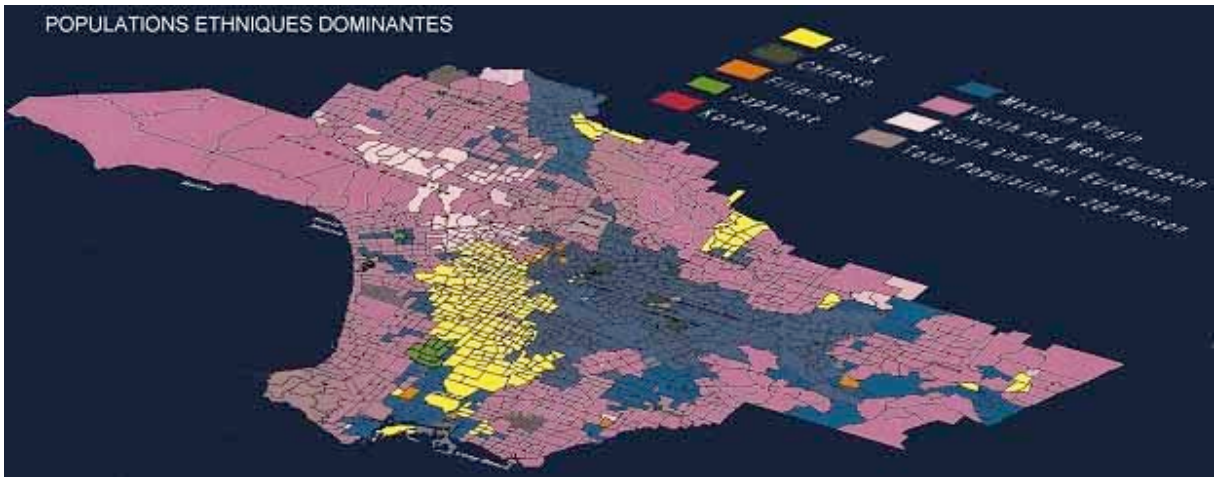
3.1.1 Patchwork et ethnies

Le premier des concepts liés au postmodernisme que nous avons cité plus haut, était celui de patchwork. A l'échelle urbaine, celui-ci se traduit particulièrement bien à Los Angeles dans l'étude de la répartition spatiale de différents groupes de population et ce suivant plus ou moins n'importe quel critère choisi. Pour notre analyse nous avons retenu l'appartenance ethnique comme objet, d'abord puisque Los Angeles est une terre d'accueil réputée, puis parce que consécutivement elle est synonyme de l'affluence de pratiques culturelles diverses ce qui est, rappelons le, l'une des bases du post-modernisme. Ch. Jencks n'hésite d'ailleurs pas à comparer Los Angeles à un continent en miniature dont les parcelles de territoire seraient des pays :

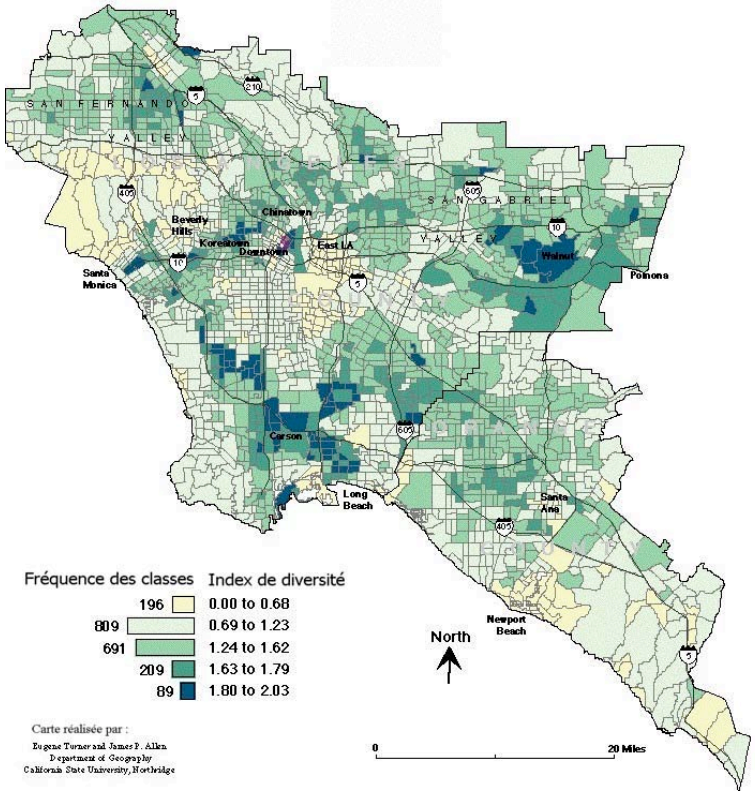
« With Latinos, Jews, and WASPS the largest minorities in this minoritized place, it is more fitting to see the areas as a set of countries-like Europe- than as a traditional, unified city."[34]

Pour mieux comprendre ce que cet auteur entend par-là, il suffit de se référer à des cartes ethniques de Los Angeles.

[34] In " Hetero-architecture and the L.A. school ", JENCKS, Charles, p. 49, op. cit.



Source : http://www.csun.edu/%7Ehfgeg005/eturner/gallery/1-PredEth.GIF



Source : http://www.csun.edu/%7Ehfgeg005/eturner/gallery/3-DivEth.GIF

La première carte nous montre le groupe ethnique dominant pour chaque unité territoriale. Une première remarque nous vient immédiatement à l'esprit : les blancs d'origine européenne occupent plutôt la partie périphérique de ce territoire, qui est celle qui est la plus avantageuse, alors que les autres groupes de population sont plutôt concentrés au centre géographique de Los Angeles (nous verrons par la suite qu'il faut être extrêmement prudent lorsque l'on évoque la question de la centralité à Los Angeles). Lorsque l'on observe la répartition spatiale

des ethnies d'origine non-européenne, on saisi immédiatement la pensée de Soja. Ainsi, les immigrants semblent s'être regroupés sur des territoires de taille variable, allant de quelques pâtés de maisons pour les Philippins à des espaces nettement plus étendus pour les noirs et les Mexicains. On a donc une vision d'une ville bigarrée, composée d'une multitude de petites colonies.

La réalité proposée par cette première carte est trompeuse car elle pourrait nous laisser entendre que les groupes ethniques dominants représentés sont largement majoritaires et que la présence d'autres groupes est insignifiante. Pourtant, cette vision nécessite d'être nuancée grâce à l'utilisation de la seconde carte. Celle-ci représente un index de diversité ethnique, plus les couleurs sont foncées plus la pondération des différentes ethnies à l'intérieur d'un territoire est proche. En d'autres termes, une couleur claire est synonyme de faible diversité, une ethnie dominant donc largement. Ainsi, si les quartiers blancs sont en général « mono-ethniques », ceux qui sont occupés par d'autres ethnies accueillent une diversité de population que la première carte ne laissait pas soupçonner. Les meilleurs exemples sont Koreatown et South Central. Malgré sont nom, le quartier de Koreatown ne rassemble par une majorité asiatique, les latinos y sont majoritaires. Pour ce qui est de South Central, sur lequel nous reviendrons plus en détail ultérieurement, on peut juste préciser que les noirs et mexicains sont les deux groupes dominants mais que d'autres ethnies ne sont pas exclues.

Nous avons donc vu au travers de l'étude de la répartition spatiale des ethnies, l'un des aspects du postmodernisme, l'effet patchwork. Ainsi de nombreux peuples sont spatialement proches à Los Angeles. C'est ainsi que différentes cultures se côtoient, ce qui est aussi l'un des aspects du post-modernisme sur lequel nous reviendrons lorsque nous aborderons le domaine de l'architecture, domaine dans lequel il est particulièrement facilement observable.

L'un des points commun entre le modernisme et le postmodernisme est le zonage territorial, mais où le modernisme utilisait une approche fonctionnaliste, le post-modernisme lui oppose une approche sociale. Autrement dit, le modernisme séparait le territoire entre les différentes activités de la société : la sphère privée, le travail, les loisirs (ces catégories étaient encore subdivisées, par exemple pour le travail on distinguait les différents types d'activités.)[35]. Pour le postmodernisme, les critères de séparation sont plutôt sociaux : origine-ethnie, revenu, milieu socio-professionnel,… Comme nous le verrons plus tard, la vision post-moderne a abandonné l'idée de concentration sectorielle (présente particulièrement dans l'industrie) en corrélation avec le passage au capitalisme flexible.

3.1.2 Localisation industrielle et commerciale et postmodernisme

Los Angeles a une tradition industrielle importante[36] et ce secteur représente bien le passage du modernisme au postmodernisme. Pour bien comprendre ce phénomène, il faut faire un petit détour par l'histoire industrielle. Jusqu'au milieu du 20ème siècle, l'industrie se caractérisait par une forte concentration, c'était une industrie de masse. Cette concentration s'expliquait par le type de produits (essentiellement de l'industrie lourde) et par les moyens de production. En effet, par souci de rentabilité, il était important de concentrer la nombreuse main d'œuvre et les différentes étapes de production (notamment pour diminuer les coûts de transports) dans une zone industrielle entourée de logements.

[35] In *La ville entre Dieu et les hommes*, p.165, *op.cit*
[36] Sans la dimension historique de certaines agglomérations européennes comme Liverpool, celles de la Ruhr et d'autres.

Depuis les années soixante, l'industrie à vécu une sorte de révolution. En effet, les progrès techniques ont modifié la donne en abaissant le poids de certaines contraintes. Ainsi avec l'évolution des moyens de locomotion, les frais de transports ont diminué. Les machines se sont aussi petit à petit automatisées. Les structures industrielles se sont donc profondément transformées, passant d'une hyper-concentration forcée à une répartition plus libre d'unités restreintes. En effet, les entreprises ont pu réduire leur besoin en personnel et parallèlement, elles se sont spécialisées et disséminées.

Los Angeles exprime parfaitement cette nouvelle répartition, dans laquelle on peut voir un certain individualisme, individualisme d'entreprise s'entend. En effet, l'unité (une société) s'affirme en tant que tel, dans sa spécificité par rapport aux autres unités (concurrence, autres branches d'une même société,…). Cette relation entre industrie et individualisme a contribué à créer un lien que beaucoup d'auteurs considèrent comme privilégié entre post-modernisme et capitalisme flexible.

Dans la pratique, E.W. Soja identifie trois composants du secteur industriello-commercial à Los Angeles [37] :

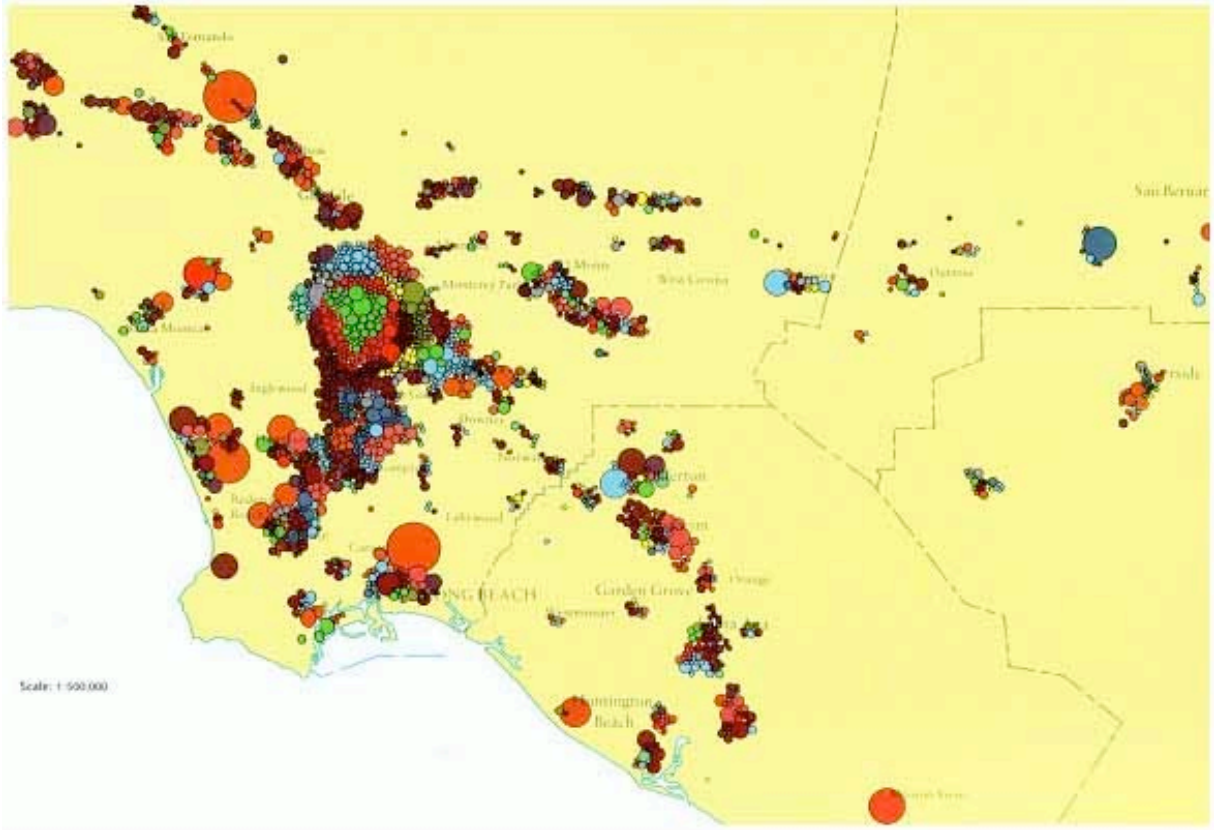
- Les technopoles
- Les "*low-skill, labor-intensiv, and design- or fashion-sensitive industries*"
- Les FIRE

Les technopoles sont des pôles de l'industrie à fort niveau technologique comme l'aéronautique (dans laquelle Los Angeles est leader américain) ou l'informatique. Cette industrie est localisée plutôt en périphérie de la ville, notamment dans le comté d'Orange, dans la vallée de San Fernando ou encore sur la côte entre l'aéroport international (LAX) et le port de Long Beach. Les entreprises occupant ce secteur ont en général une taille relativement importante mais elles sont néanmoins assez dispersées à l'intérieur des régions citées plus haut.

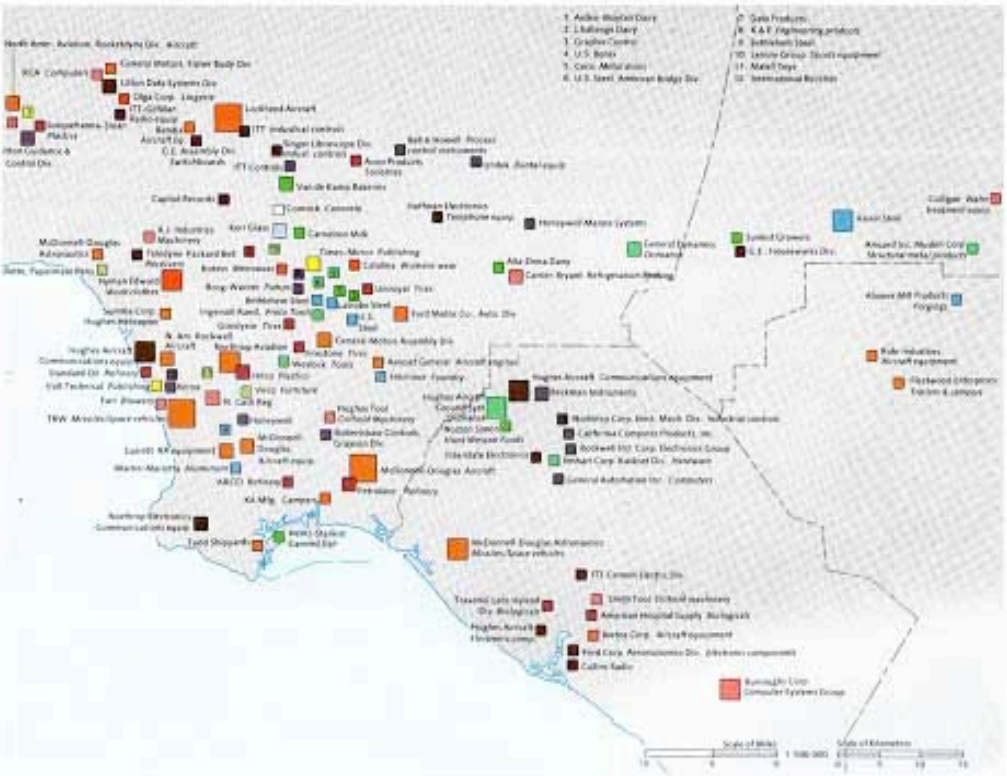
Les "*low-skill, labor-intensiv, and design- or fashion-sensitive industries*" sont ce que nous appellerons par la suite : artisanat commercial. Ce secteur regroupe des entreprises de taille relativement réduite que sont les bijoutiers, marchands de meubles, d'habits, etc… Ces sociétés vivent en symbiose avec tout type d'activité pouvant leur fournir une clientèle, c'est pour cette raison qu'on les retrouve disséminées dans le centre-ville (Downtown) ainsi que dans d'autres centres qui se chargent d'attirer des acheteurs potentiels dont les artisans commerciaux profitent ensuite. Ils ne pourraient survivre en étant isolés, ne pouvant compter que sur leur seul attrait. Leur proximité avec les centres de l'industrie des loisirs est presque une règle.

Les FIRE, pour «*Finance, Insurance and Real-Estate* » (Finance, Assurance et Immobilier) sont composés d'entreprises oeuvrant dans le commerce d'affaires. La localisation des FIRE est sensiblement proche de celle de l'industrie du loisir.

[37] In *Post-modern cities*, SOJA, Edward W., pp. 129-130, *op. cit.*



Source : DONLEY, Michael W., ALLAN, Stuart., CARO, Patricia., PATTON, Clyde P, *Atlas of California*, p. 75 (ci-dessus) et p. 77 (ci-dessous), op. cit.



Les deux cartes ci-dessus représentent bien la réalité évoquée plus haut. On voit que même si le Downtown concentre un nombre important d'activités, celui-ci est plutôt constitué de plusieurs centres coalescents, que d'un seul qui rayonnerait sur la région. De même, on peut dire que de nombreux autres pôles sont répartis sur le reste du territoire. Ils concentrent de petits groupes d'entreprises qui ne sont évidemment pas localisées aléatoirement.

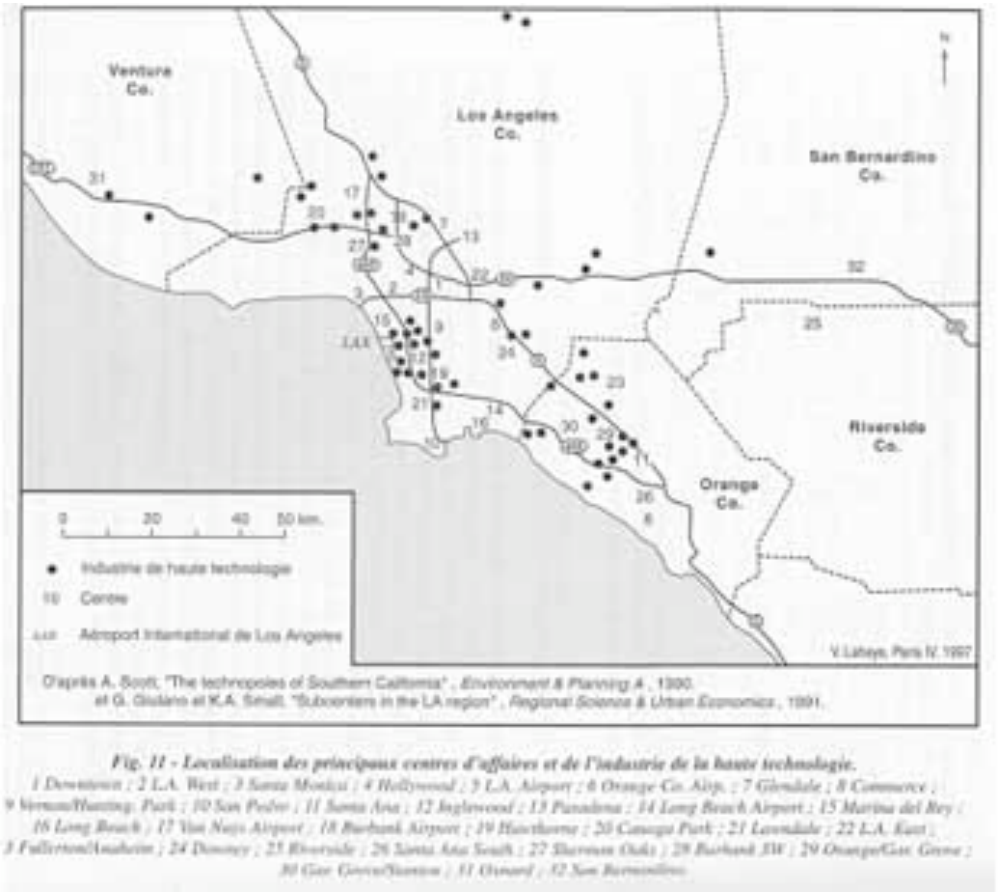


Fig. 11 - Localisation des principaux centres d'affaires et de l'industrie de la haute technologie.
1 Downtown ; 2 LA. West ; 3 Santa Monica ; 4 Hollywood ; 5 LA. Airport ; 6 Orange Co. Airp. ; 7 Glendale ; 8 Commerce ; 9 Vernon/Huntington Park ; 10 San Pedro ; 11 Santa Ana ; 12 Inglewood ; 13 Pasadena ; 14 Long Beach Airport ; 15 Marina del Rey ; 16 Long Beach ; 17 Van Nuys Airport ; 18 Burbank Airport ; 19 Hawthorne ; 20 Canoga Park ; 21 Lawndale ; 22 L.A. East ; 23 Fullerton/Anaheim ; 24 Downey ; 25 Riverside ; 26 Santa Ana South ; 27 Sherman Oaks ; 28 Burbank SW ; 29 Orange/Gar. Grove ; 30 Gar. Grove/Stanton ; 31 Oxnard ; 32 San Bernardino.

Source : GHORRA-GOBIN, Cynthia, *Los Angeles. Le mythe américain inachevé,* p.166*, op. cit.*

Si l'on observe la carte[38]ci-dessus, (plus récente que les précédentes) recensant les principaux centres d'affaires et industriels de Los Angeles, observe ce que Cynthia Ghorra-Gobbin et d'autres chercheurs nomment centralité linéaire, c'est à dire un alignement de centres le long d'un axe. Ce type de centralité s'exprime aussi dans le domaine de la concentration de population[39]et marque la faiblesse voire l'absence d'un centre qui polariserait véritablement l'organisation de la ville et à partir duquel elle se développerait. Nous reparlerons de la faiblesse du Downtown Los Angeles lorsque nous parlerons de la quête du sens.

Los Angeles est donc une ville polynucléaire, une *edge city* selon la définition de Garreau et correspond donc par là parfaitement aux critères du postmodernisme. Les entreprises sont polarisées en certains points du territoire et marquent ainsi une certaine indépendance entre

[38] In *Los Angeles. Le mythe américain inachevé,* pp.166, *op. cit.*
[39] Wilshire Blvd est un exemple-type reflétant cette centralité linéaire.

elles et entre les différentes unités d'une même société (les divers départements de McDonnell-Douglas sont, par exemple, disséminés) dans laquelle on peut voir une certaine forme d'individualisme caractéristique de la post-modernité.

3.1.3 Individualisme, politique et *redistricting*

Cet individualisme, dont l'ombre a été esquissée au chapitre précédent, trouve un écho lorsque l'on étudie l'organisation politique de Los Angeles. En effet, il suffit de se pencher sur la question pour remarquer l'importance politique de l'unité, c'est à dire le quartier ou plutôt l'arrondissement. Vu l'étendue du territoire il était nécessaire de le subdiviser, les arrondissements ont donc résulté de ce processus. Corrélativement et comme l'explique Cynthia Ghorra-Gobbin[40], le maire n'a pas beaucoup de pouvoir car il a face à lui les conseillers municipaux attachés à chaque arrondissement de même que d'autres élus. Il est ainsi souvent impossible de prendre des décisions à l'échelle de l'ensemble de la ville. Les seuls changements ne dépassent souvent pas l'arrondissement. L'unité prime donc sur le tout.

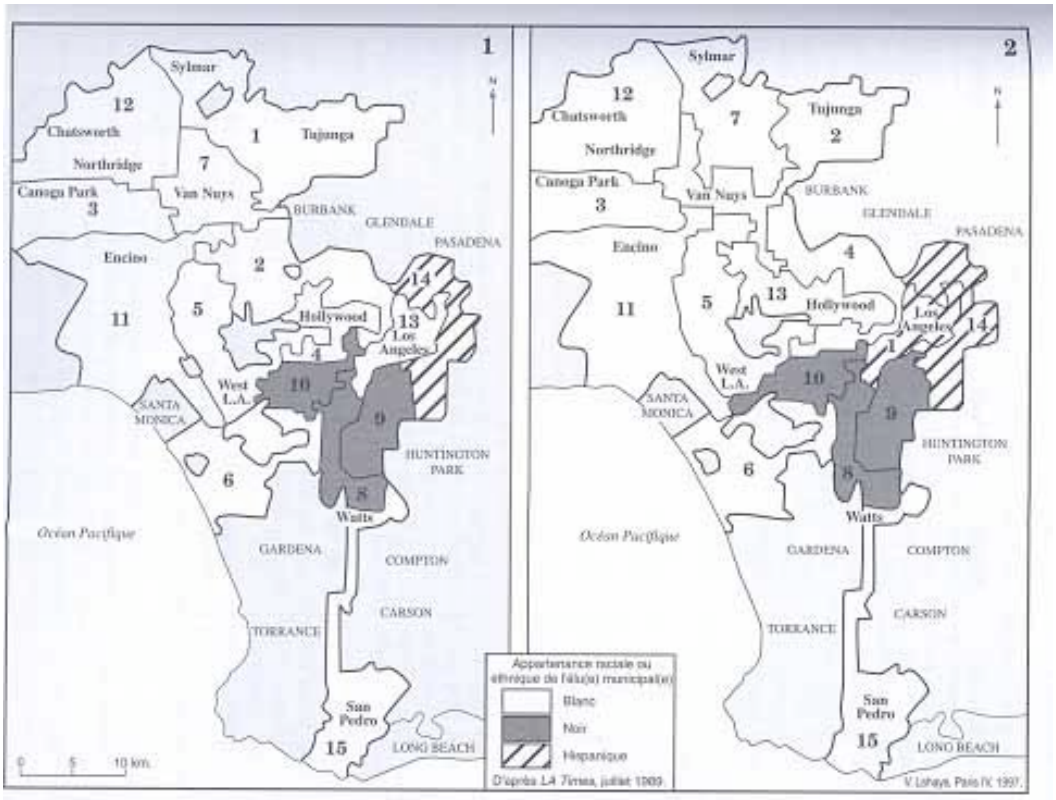


Fig. 7 - Circonscriptions électorales avant et après le **redistricting** *de 1986.*

Source : GHORRA-GOBIN, Cynthia, *Los Angeles. Le mythe américain inachevé, op. cit.*

Le redistricting (cartes ci-dessus) est le processus par lequel les unités territoriales ont été adaptées à la réalité sociale. Le but de cette mesure était de permettre à certaines minorités d'accéder au débat politique. En effet, selon la répartition antérieure à 1986, certains groupes ethniques étaient pénalisés car malgré leur présence numériquement élevée, ils ne parvenaient pas à se faire entendre face à des groupes aux moyens (notamment financiers) plus développés. On a donc décidé de déplacer les frontières entre les différents districts (ou

[40] In *Los Angeles. Le mythe américain inachevé*, p.116, *op. cit.*

arrondissements) pour qu'elles correspondent aux limites ethniques, les minorités devenant ainsi localement majoritaires. Cette réforme a contribué à accentuer les particularismes et la ségrégation car, sous une apparente volonté civique des dirigeants, se cachent des intentions moins louables. En effet, ce redistricting a permis d'enfermer les indésirables dans des ghettos spatialement définis tout en se donnant bonne conscience.

Cette ségrégation n'a pas pour base uniquement un critère ethnique, la classe sociale semble aussi être déterminante. Le dicton qui semble régner dans la politique à Los Angeles pourrait être : « diviser pour mieux régner ». Si l'on observe à la fois les divisions ethniques et socio-professionnelles, on remarque que lorsque les minorités ethniques deviennent trop importantes face à la classe dirigeante à dominante WASP, elles sont immédiatement confrontées à une division sociale basée sur le revenu. Prenons l'exemple des noirs : à la base, ils étaient pour la plupart de condition modeste. Au fur et à mesure qu'ils se sont élevés socialement, le mécanisme social a poussé les plus avancés à migrer. Mais même s'ils étaient encore proche de leur localisation précédente, politiquement ils s'en étaient éloignés. A l'opposé, la structure politique ne présente pas les mêmes désavantages pour les blancs d'origine européenne, qui puisqu'ils appartiennent pour la plupart au minimum à la classe moyenne, ne subissent pas les inconvénients de la structure politique. L'émergence de toute conscience de classe est ainsi annihilée. Charles Jencks résume la situation de façon admirable en ajoutant à la ségrégation ethnique et de classe que nous venons d'aborder, la distinction par rapport au style de vie.

"*But whether the identity comes from inherited ethnicity or chosen lifestyle, the effect is to divide Los Angeles into village-sized fragments, what I Would distinguish as enclaves of exclusion (Rolling Hills) from enclaves of desertion (the black area of Watts).*"[41]

L'individualisme est donc favorisé, la société, du moins dans certains groupes, perdant sa cohésion et par là sa capacité de défense.

Les concepts de patchwork et d'individualisme sont ici associés dans une vision finalement négative du post-modernisme dans ses excès.

3.1.4 Los Angeles ou la quête illusoire du sens

Selon notre hypothèse, la quête du sens, qui est l'un des trois piliers du postmodernisme, devrait être présente à l'échelle urbaine. Dans ce chapitre nous allons donc nous poser la question de ce qui pourrait faire sens dans une ville et est-ce que ces éléments existent à Los Angeles.
Qu'est-ce que le sens ? Afin de ne pas entrer dans un débat « philosophique » qui nous éloignerait de notre sujet, nous dirons simplement que le sens est l'ensemble des idées qui sont rattachée à un objet, une action et qui nous permet de le définir. Le sens peut être séparé en deux catégories : - le sens universel, c'est à dire celui qui est admis par tous – le sens personnel qui est lié à l'univers de représentation symbolique de chaque individu. Dans ce cas, le sens est différent chez chacun. Si l'on étudie le fonctionnement du processus significatif, on remarque que le sens n'existe que par le lien à des références. S'il n'y a pas de référence ou de lien, le sens ne peut exister.

Revenons à la ville. Qu'est-ce qui pourrait être considéré comme une référence dans la ville ? Les symboles urbains sont nombreux mais ceux qui nous intéressent sont ceux qui ne sont pas

[41] In " Hetero-architecture and the L.A. school ", p. 49, op. cit.

purement et uniquement urbains. En effet, le bâti est un symbole urbain mais il ne va pas donner, en tant que tel, du sens à une ville. Au contraire, si des références sont rattachées à ce bâti, notamment des épisodes historiques plus ou moins éloignés ou des valeurs culturelles, celui-ci participera au sens urbain. Voici une liste non-exhaustive d'éléments urbains pouvant participer au sens d'une ville : édifices religieux, places et parcs, bâtiments historiques, ruelles piétonnes, centres culturels,…

Est-ce que Los Angeles possède de tels lieux ? La réponse à cette question est double car d'un côté, la cité des anges dispose de musées, de théâtres, cinémas mais le sens qu'ils apportent est relativement superficiel, les références sont quelque peu artificielles. De l'autre côté, Los Angeles est très peu fournie en ce qui concerne les lieux à significativité profonde mis à part quelques églises. Les problèmes liés à l'espace publique et à la centralité expriment parfaitement ce manque.

L'espace public à Los Angeles est en majeur partie occupé par les voies de circulation. Celles-ci ont évidemment un rôle important dans une agglomération d'une telle étendue[42]mais elles ne laissent que peu d'espace aux piétons. Los Angeles ne possède donc que peu d'espaces publics où l'on peut se détendre, se promener, créer des liens sociaux. Ces espaces se situent principalement le long de la côte, près des plages. Dans le Downtown, les lieux de rencontres et d'échanges ne sont pas publics, ils se situent à l'intérieur de gratte-ciel érigés pendant les dernières décennies et dans lesquels on trouve des cafétérias et autres. L'espace social extérieur est quasiment banni de cette ville. On ne trouve pas, par exemple, de marché important, phénomène qui est pourtant étroitement lié à la notion de centralité urbaine.

La revalorisation du centre et sa quête de sens s'est heurtée au fonctionnalisme hérité du modernisme et de la vision économiste. En effet, dans cette entreprise, les pouvoirs publics ont oublié que pour donner une centralité à une cité, il ne suffisait pas de construire des immeubles aux normes imposantes, d'y concentrer le pouvoir économique et politique, d'aménager un réseau de transports convergent tout en laissant de côté la dimension socio-historico-culturelle. Cette centralité ne s'achète pas non plus en multipliant les campagnes publicitaires. On peut toutefois citer le projet de réaménagement du *pueblo* mais cela ne suffira probablement pas à polariser les gens vers un centre, pour autre chose que le travail, et le reconnaître ainsi en tant que tel.

La quête du sens semble être l'une des préoccupations des élus de Los Angeles mais leurs efforts n'ont, jusque là, pas aboutis sur des résultats satisfaisants. Leur entreprise paraît être empreinte d'une certaine confusion quant à ce qui pourrait réellement donner du sens à leur ville, confusion qui est peut-être volontaire et guidée par des intérêts matériels.

[42] Les distances à parcourir ainsi que les réseau de transports publique peu développé contraignent les habitants à se déplacer en voiture avec les inconvénients que cela entraîne : engorgement du réseau routier, pollution, temps de trajet élevés.

3.1.5 South Central, la ville à l'échelle intermédiaire

Nous allons maintenant utiliser l'échelle intermédiaire pour expliciter l'une des composantes du concept de patchwork, l'hétérogénéité. Rappelons que ce qui différencie, selon notre définition, le mélange du patchwork, c'est que dans ce dernier les unités sont distinctes et ne tendent pas à se confondre.

Nous avions mis cet élément du concept de patchwork quelque peu de côté lorsque nous avons procédé à son étude à l'échelle urbaine car il était alors difficilement observable. Dès lors, le choix du quartier de South Central comme sujet d'étude semble être pertinent pour illustrer cette dimension du patchwork.

South Central est un quartier pauvre de Los Angeles. Trois groupes ethniques se partagent ce territoire : les noirs (env. 45%), les hispaniques (env. 50%) et les Coréens (4%). Ce quartier et celui de Watts ont été le théâtre de violentes émeutes en 1992 suite à l'affaire Rodney King. Ces événements ont mis en exergue les dissensions entre les différents groupes ethniques. Leur antagonisme est à mettre sur le compte des rivalités pour le travail, les aides économiques et la maîtrise de l'espace. Si l'on observe la carte de la répartition ethnique (ci-dessous), on voit que le quartier est séparé en deux avec les noirs à l'Ouest et les hispaniques à l'est et au milieu une zone « mixte ». Quant aux coréens, ils occupent la marge Nord-Ouest du quartier. Il est évident qu'aucun des territoires n'est véritablement mono-ethnique mais il existe de véritables lignes de démarcation que les nombreux gangs du quartier se chargent de faire respecter.

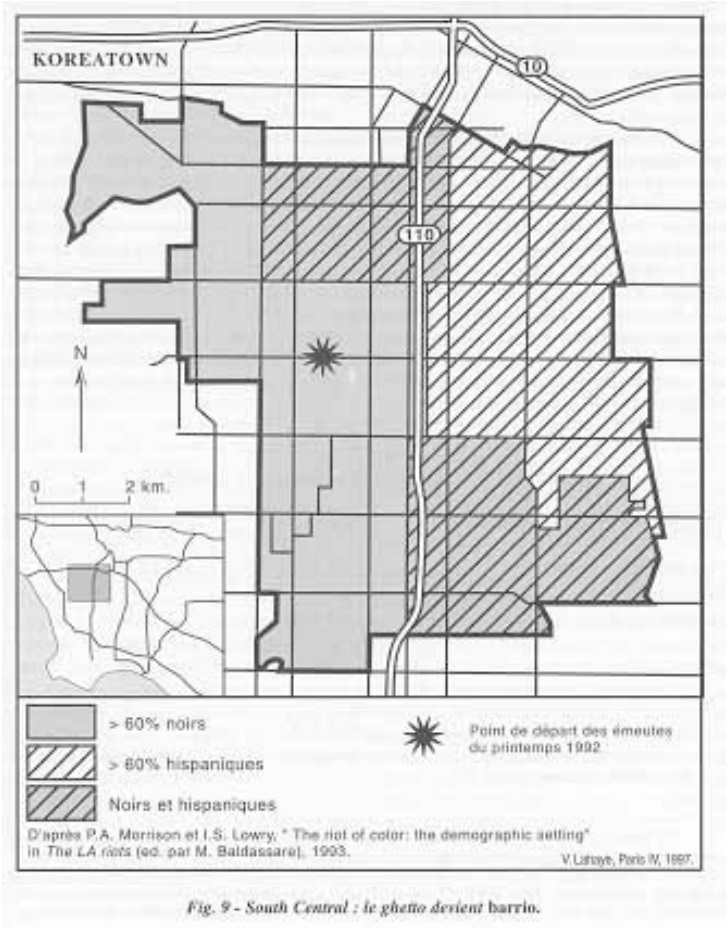


Fig. 9 - South Central : le ghetto devient **barrio.**

Source : Source : GHORRA-GOBIN, Cynthia, *Los Angeles. Le mythe américain inachevé, op. cit.*

Chaque groupe tend donc à s'enfermer dans sa propre misère augmentant ainsi l'effet patchwork. Il existe pourtant un aspect positif dans ce haut-lieu de ségrégation, c'est la montée de l'individualisme collectif grâce aux réseaux d'entraide tissés à l'intérieure de la communauté coréenne ou à la FAME (First Afro-american Methodist Episcopal church) l'église protestante de South Central qui tente de recréer des liens sociaux au sein de la communauté noire. Ce type d'association permet aux plus pauvres de survivre.

Grâce à cette échelle intermédiaire, nous avons put observer ce qui fait la réelle spécificité du concept de patchwork, ce qui l'éloigne de celui de mélange, de fusion. C'est d'ailleurs principalement à ce niveau que se fait la distinction entre Los Angeles et New York. En effet, la Grande Pomme compte une diversité ethnique comparable à la Cité des Anges mais ce qui l'en différencie est sa tendance à l'homogénéisation, à l'amalgame des différents groupes. A ce point de vue, New York est plutôt une ville moderne.

3.2 L'échelle architecturale ou micro-échelle

Dans les chapitres précédents, nous avons d'abord observé Los Angeles dans sa globalité, à l'échelle urbaine ou macro-échelle, puis nous avons réduit la distance focale pour nous occuper d'un quartier. En poursuivant le même processus, il est donc logique que nous nous arrêtions maintenant sur l'unité architecturale, c'est à dire l'immeuble.

Le choix de l'architecture dans notre démarche est de plus légitimé par le fait qu'elle participe à la postmodernité urbaine en se matérialisant dans des réalisations qui ont vocation à être des lieux à haute valeur symbolique. Ces ouvrages sont notamment quelques bâtiments du Downtown mais surtout des centres commerciaux et des restaurants.

Nous avons postulé plus haut que le postmodernisme pouvait être réduit à trois concepts de base. Cette représentation schématique n'implique pour autant pas l'indépendance de ces notions. En effet, en architecture et dans d'autres manifestations du postmodernisme, l'effet patchwork et la quête de sens sont intimement liés comme nous le verrons plus tard[43]. Ainsi dans le développement de notre propos, nous lierons ces deux concepts dans leur acception générale puis nous nous focaliserons sur deux points particuliers de la quête du sens : l'intégration de volontés différentes et l'utilisation de métaphores. Afin de mieux asseoir notre propos, il nous a semblé important de doubler le texte par des représentations visuelles, les exemples photographiques seront donc nombreux.

3.2.1 Quête du sens et éclectisme

Le postmodernisme architectural est un style qui utilise l'éclectisme comme moyen de redonner du sens à ses réalisations. C'est un collage architectural de différents styles, ce qui permet à Charles Jencks de le qualifier de « ad-hoc architecture »[44].

Le postmodernisme architectural s'érige devant les utopies du modernisme caractérisées par le fonctionnalisme, l'homogénéité et une certaine froideur. L'architecture moderne était une architecture sans chichis baignant une vision économiste de sa tâche pour reprendre une idée de Jean-Bernard Racine[45]. Grâce aux progrès techniques, l'architecte pouvait créer des édifices aux normes inédites et inespérées jusque là, cette évolution était accompagnée de l'esprit rationaliste de l'époque pour lequel la créativité et la fantaisie sont prohibés. La ligne conductrice de ce courant est tout à fait bien résumée par la devise de Mies van der Rohe, l'un de ses représentants les plus emblématiques : « Less is more ».

Réagissant contre cette tendance architecturale qu'ils accusaient d'être monotone et vide de sens, des architectes comme Robert Venturi ou Aldo Rossi ont décidé de remettre le sens à l'ordre du jour. L'éclectisme fut choisi comme moyen car comme nous l'avons dit plus haut, pour augmenter la signification d'une réalisation, il faut que des références y soient liées. Le post-modernisme a opté pour le collage de différentes influences, ce qui conduit parfois à une impression bizarre lors que l'on est en présence de ce style. La surcharge ornementale, parfois jusqu'à la caricature, ainsi que la présence d'éléments aussi symboliques qu'inutiles et inesthétiques caractérisent cette architecture composite.

[43] Cette relation est nettement moins marquée dans l'urbanisme.
[44] In " Hetero-architecture and the L.A. school ", p. 48, *op. cit.*
[45] In *La ville entre Dieu et les hommes* pp. 159-160

3.2.2 Un style hétérogène

Les diversités historiques et géographiques ont enrichi l'architecture d'une multitude de styles. En effet, au sein de chaque civilisation et au gré des changements socio-technlogico-culturels le bâti en général a opéré de nombreuses mutations. De plus chaque civilisation a développé des styles propres. Ainsi, à la richesse historique vient s'ajouter la richesse « spatiale »[46]. Cette multitude stylistique, le postmodernisme va l'utiliser en la rassemblant en unités hétéroclites.

L'hétérogénéité du style est avant tout un moyen d'activer un système de références historico-culturel. Pour augmenter la puissance symbolique de chaque influence, le Post-modernisme va recourir à une « caricaturisation ».

Source : JENCKS, Charles, " Hetero-architecture and the L.A. school ", p. 62, *op. cit*

Dans la pratique, Las Vegas, à laquelle R. Venturi a consacré l'un de ses ouvrages, est la ville architecturalement postmoderne par excellence. En effet, il suffit d'observer ses casinos pour y voir, par ici une caricature du style romain avec le Caesars Palace ou par là, celle d'un style arabe avec l'Aladdin. Le postmodernisme architectural à Los Angeles est nettement plus subtil, question de nature et de philosophie (La Vegas est une ville de divertissement dans laquelle les casinos jouent un rôle majeur, on ne lésine donc pas sur les moyens (surtout pas sur le côté kitsch) pour attirer le client, ce qui n'est pas le cas de Los Angeles, ville aux attractivités et activités multiples). En schématisant le rapport de l'architecture de ces deux grandes villes, on pourrait qualifier celle de Los Angeles de postmodernisme intellectuel alors

[46] Voici quelques exemples de style architecturaux empruntés à la civilisation indo-européenne :
- les styles classiques grec et romain qui se caractérisent par l'utilisation de colonnes et d'arches.
- le style roman avec ses arcs arrondis dits de plein cintre, une composition massive et de petites ouvertures.
- le style gothique introduisant l'arc brisé ou ogive et ses arcs-boutants associés.

qu'on accuserait Las Vegas de « *disneylandisation* » pour utiliser un terme fréquemment utilisé pour critiquer ce courant architectural.

Le bâtiment de l'illustration ci dessus représente parfaitement l'hétérogénéité des styles propre à l'architecture postmoderne. En effet, le MacDonald Medical Research Laboratories de l'université de UCLA présente des emprunts de diverses origines. L'inspiration gréco-romaine des colonnes est associée à un mariage dans l'architecture de l'édifice principal entre le style imposant et un peu froid d'un bâtiment industriel et le raffinement et la délicatesse des palazzi florentins. L'architecture fait donc ici un clin d'œil à l'époque classique et à la Renaissance pour le côté naturel et romantique de la médecine et à la modernité industrielle en référence au pragmatisme de la science.

3.2.3 Des matériaux hétéroclites

Le postmodernisme architectural de l'école de Los Angeles se caractérise par les matériaux employés. Ceux-ci ont la double particularité d'être souvent relativement bon marché et vernaculaires. C'est une façon de ré-humaniser le bâti en lui conférant une certaine accessibilité et une « couleur locale » tout en conservant l'hétérogénéité des styles.

L'un des moyens de réduire les coûts pour une construction est d'utiliser des matériaux d'utilisation courante. De cette constatation a émergé la notion de *« readily available techniques »* que l'on doit à Ch. Moore[47], qui s'apparente au système D et consiste en la récupération d'éléments industriels communs que l'on utilise hors de leur contexte. Ils sont ensuite repeints et transformés pour être personnalisés.

Parmi ces matériaux issus de la construction de masse (*mass building*), les blocs de stuc, qui ont un aspect proche de celui du marbre sans en avoir la valeur, sont les plus souvent cités dans les réalisations de l'école de Los Angeles. Les matériaux locaux, pour leur facilité d'accès et leur haute teneur en sens sont aussi très appréciés. Il n'est donc pas question d'avoir recours à des techniques sophistiquées et des matériaux onéreux qui brilleraient par

Pour illustrer notre propos, prenons un exemple. Cette arche a été construite à l'occasion des jeux olympiques des Los Angeles en 1984. Cette réalisation illustre par ailleurs parfaitement l'assemblage de différentes influences, de différentes formes ainsi que la manipulation de celles-ci en vue d'obtenir un contenu significatif fort.

Source : JENCKS, Ch., What is Post-Modernism?, op. cit., p. 8

[47] Cité par Robert Stern in *New Directions in American Architecture*

leur impersonnalité et leur vide de sens.

3.2.4 Postmodernisme ou le consensus architectural

L'un des apports majeurs du postmodernisme architectural de l'école de Los Angeles est sa capacité d'adaptation, d'intégration des contraintes extérieures comme le dit Ch. Jencks :

" *This is one of the great strength of the LA school and hetero-architecture in general: its ability to work with and against the existing context at the same time*."[48]

En effet, le postmodernisme architectural de l'école de Los Angeles s'est distingué par la politique de dialogue qu'il prônait entre les différents intervenants d'un projet : les architectes et les clients. Cela permet aux destinataires de pouvoir se reconnaître dans une réalisation en retrouvant, pour chacun, des références à sa propre identité. Le processus de création de l'église de la paroisse de St-Matthew à Pacific Palisades que Jencks relate[49] et dont l'instigateur est Charles Moore, est l'exemple-type de cette démarche. Voici en quelques mots l'histoire de cette collaboration : Leur église ayant brûlé, les paroissiens de St-Matthew devaient reconstruire un nouveau lieu de culte mais ils n'arrivaient pas à choisir le style approprié. Moore et ses associées prirent les choses en main et organisèrent quatre workshops d'une journée pendant lesquels chaque groupe composant la congrégation put exprimer ses désirs. Au fil de ce processus interactif, les différents aspects du projet furent discutés et l'on déboucha sur un résultat peu conventionnel mais qui atteignit pleinement ses objectifs comme le laisse entendre Ch. Jencks :

" Participation gave St-Matthew's a seriousness and depth of form, and as a result, the building has been appreciated and look after by the parishioners. »[50]

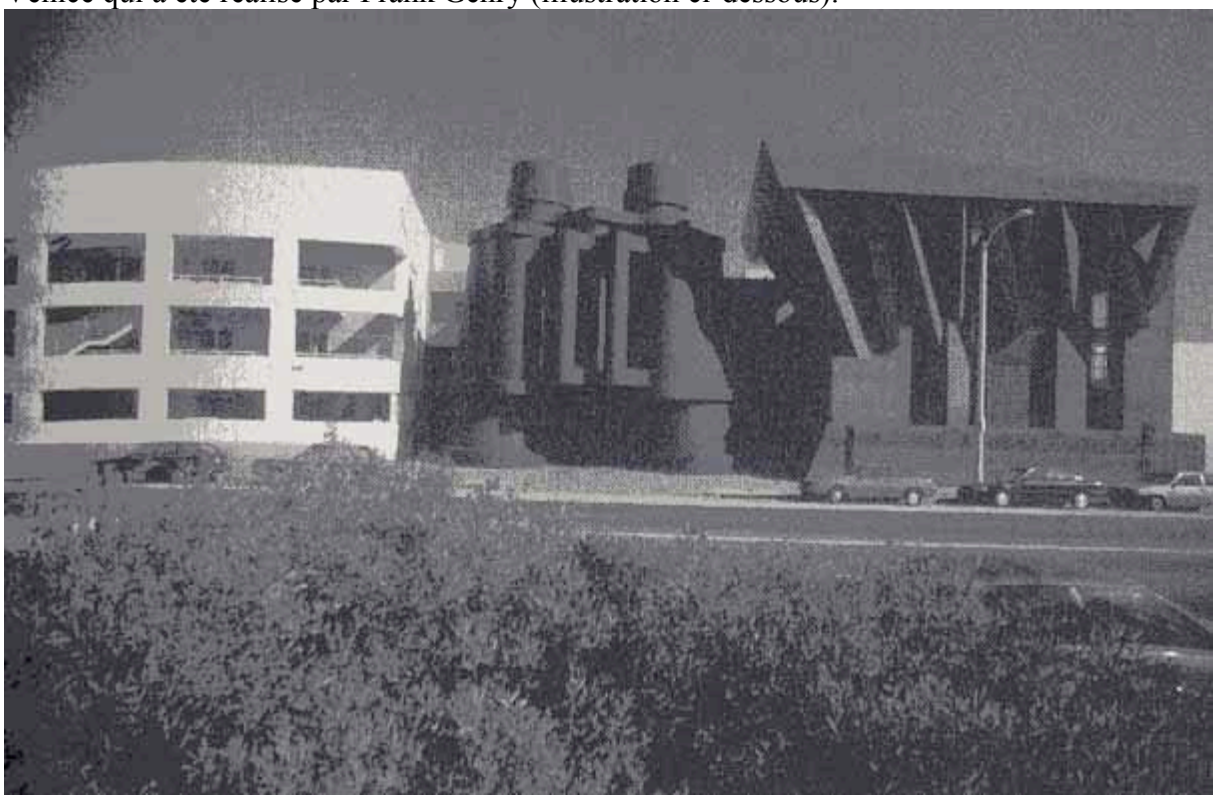
L'église, qui a, dans tous les cas, un sens en tant que tel, avait en plus acquis une dimension symbolique personnelle pour les paroissiens.

La capacité d'adaptation de l'école de Los Angeles se retrouve dans le choix de la situation et de l'objet auquel l'architecte est confronté. En effet, les adeptes du postmodernisme sont motivés par la difficulté, la complexité de la tâche là où les modernistes voyaient la *tabula rasa* comme un idéal. L'école de Los Angeles s'est particulièrement illustrée dans la transformation d'entrepôts en complexes de bureaux organisés comme des villages avec un couloir-rue passant entre les unités de travail. Les entrepôts, même s'ils étaient les plus prisés[51], n'étaient pas les seuls objets « victimes » de l'appétit de conversion de l'école de Los Angeles. En effet, les bases étaient diverses mais les réalisations se caractérisaient toujours par un processus de division et d'"hétérogénéisation" de l'espace, ainsi chaque nouvelle unité se singularisait par un style ou des couleurs propres tout en gardant une cohésion globale.

[48] In " Hetero-architecture and the L.A. school ", p. 58, *op. cit.*
[49] ibidem, pp. 56-7
[50] ibidem, p. 57
[51] Jencks en explique la raison :
« Part of the reason [for the choice of warehouses] is economic and pragmatic: these externally disguised, informal types turn their back on the real, hostile street for security reasons, and they retrofit an old structure because it is cheap." (ibidem, p. 65)

3.2.5 Les métaphores, un sens à deux dimensions

La métaphore est l'une des méthodes les plus utilisées par l'école de Los Angeles. Comme l'explique Jean-Bernard Racine[52], ce procédé a deux niveaux de compréhension. Le premier est le plus évident, il est à peine voilé et s'adresse à une publique profane. Le second est plus subtil et vise un publique averti de professionnels ou spécialistes. C'est un langage « ghettoïsé », « sectarisé » fait de clins d'œil et de références que le quidam ne décèlera pas. Ce double niveau de lecture permet de s'assurer d'une communication de sens plus globale, on appelle cela une « bissection symbolisante »[53] en jargon publicitaire. L'un des exemples les plus connus de l'utilisation de métaphores en architecture est le Chiat/Day/Mojo Office à Venice qui a été réalisé par Frank Gehry (illustration ci-dessous).



Source : JENKS, Ch., Hetero-architecture and the LA school, in The City, op. cit., p. 71

La façade de ce bâtiment est composée de trois symboles : à gauche et en blanc, l'architecture reprend l'image d'un bateau ; à droite, en foncé, ce sont des arbres qui sont représentés ; finalement au centre, siège une paire de jumelles dont la présence est, a priori, incongrue. Toutefois lorsque l'on sait que ce bâtiment abrite une agence de publicité on comprend mieux ce collage symbolique extravagant. Le sens métaphorique est alors justifié. Le bateau est une référence à la mer toute proche, les arbres forment une ombre contre les rayons du soleil alors que les jumelles se rapportent à l'aspect visuel de la publicité.

[52] In *La ville entre Dieu et les hommes,* p. 157, *op. cit.* Reprise de la distinction que Jencks met entre la métaphore explicite let la métaphore implicite.
[53] Croisement connotatif de deux expressions symbolisantes contribuant à créer une troisième dimension.

3.2.6 L'individualisme en question

L'individualisme prend trois formes, à notre avis, à travers les réalisations postmodernes de l'école de Los Angeles: l'individualisme des auteurs, le découpage de l'espace et l'originalité des créations.
L'école de Los Angeles doit uniquement son nom à l'homogénéité relative du style des architectes qui y sont affilés car ceux-ci n'ont jamais réussi à s'organiser en une structure durable. Ils ont brillé, pour la plupart, par leur caractère indépendant, ce qui est malheureusement logique dans la mesure où ils étaient les défenseurs d'un style fortement marqué par l'hétérogénéité. Le post-modernisme étant un courant marginal par essence, puisqu'il est l'apôtre de la différence et du non-conformisme, il s'est donc développé en périphérie hors de toute contrainte due à la norme. Ch. Jencks nous dit parlant des architectes de l'école de Los Angeles :

" All of its members see themselves as outsiders, on the margins challenging the establishment with an informal and demanding architecture, on that must be carefully read."[54]

L'individualisme en tant que mise en avant des spécificités identitaires d'un individu (l'architecte en l'occurrence) est donc ici l'une des conditions d'appartenance au mouvement post-moderne.

Le découpage de l'espace a déjà été abordé plus haut, en conséquence nous nous limiterons à rappeler qu'il a pour but de casser la monotonie en donnant un sens en rapport avec la fonction de la pièce ou esthétique à ces nouveaux espaces dont la forme n'est plus l'expression seule du pragmatisme.

L'originalité des réalisations peut être considérée comme une marque d'individualisme car lorsque la norme est justement de se distancier de celle-ci on aboutit forcément à quelque chose d'unique. Le postmodernisme de l'école de Los Angeles peut être comparé à l'alphabet. En effet, il compose avec un nombre restreint d'éléments (les fameuses « *readily available techniques* ») mais leur combinaison est d'une part presque infinie et d'autre part, il est statistiquement peu probable que des arrangements identiques soient reproduits plusieurs fois aléatoirement[55].

Concrètement, il est quasiment impossible de trouver deux réalisations similaires issues de l'école de Los Angeles et du postmodernisme en général, à moins que l'on ait à faire à des copies. Pour preuve, la mode de la duplication de bâtiments à partir d'un modèle est quasiment absente de l'esprit de ce mouvement et dans les rares cas où ce phénomène se produit, la conformité n'est volontairement pas exacte.

L'individualisme est donc bien présent, sous différentes formes, dans le postmodernisme incarné par l'école de Los Angeles.

[54] In " Hetero-architecture and the L.A. school ", p. 53, *op. cit.*
[55] En effet, là où l'alphabet puise sa diversité de l'ordre, de l'identité et du nombre de lettres, l'architecture est une combinaison bien plus complexe de facteurs.

IV Conclusion : Les jeux des échelles

Pour conclure cette étude, il nous faut revenir à notre hypothèse de départ et déterminer sa validité, ou non, à la lumière des propos que nous avons développé sur le sujet. Pour ce faire, nous allons nous intéresser au rapport entre les différentes échelles d'analyse. Il s'agira de déterminer les spécificités de chacune d'entre-elles, notamment leur correspondance respective au schéma minimal que nous avons postulé être celui du postmodernisme.

Une métaphore liée aux arts visuels nous paraît particulièrement appropriée pour comparer les échelles urbaines de Los Angeles. L'on voit souvent dans les films, notamment lorsque deux héros s'apprêtent à s'affronter, un jeu de la camera qui se focalise d'abord sur le premier plan, laissant le second dans le flou, puis zoom sur ce second plan pour saisir l'expression respective des deux protagonistes. C'est un procédé analogue que nous avons utilisé dans notre étude, si ce n'est que nous n'avions pas pour ambition d'opposer les échelles mais plutôt d'en dégager les similitudes. Ainsi, au gré de l'augmentation ou de la diminution de la distance focale, différentes faces de la réalité nous sont apparues. Peut-on en dégager une structure commune ?

URBANISME		ARCHITECTURE
-Tentatives de re-centralisation -Promotion des espaces publiques -Socio-économique -Culturel -Ethnique -Politique	**PATCHWORK**	-Utilisation des métaphores-symboles -Dialogue architecte-client -Style -Forme -Couleurs -Matériaux
-Localisation industrielle et commerciale -Ghettoïsation	**INDIVIDUALISME**	-Découpage de l'espace -Indépendance des architectes -Caractère unique des réalisations

Tableau synoptique résumant les principales déclinaisons des trois concepts de base du post-modernisme

A macro-échelle, la trame postmoderne que nous avons défini plutôt a révélé ses limites dans le cas de Los Angeles. En effet, l'individualisme et davantage encore l'effet patchwork sont indiscutablement présent dans la capitale du septième art. En plus de la répartition spatiale des ethnies, de nombreux autres types de localisation pourraient aussi revendiquer cette apparence bigarrée. Pour ce qui est de l'individualisme, on peut dire qu'il n'est pas en reste car, en plus de sa manifestation classique désormais indissociable de l'époque actuelle, on retrouve une forme que nous avons appelé individualisme collectif. Cette forme, qui participe à l'hétérogénéité physionomique de la ville, est, à notre avis, particulièrement marquée et aggravée à Los Angeles. Pour ce qui est de la quête de sens, la situation est beaucoup moins nette. On peut considérer que la recherche de signification profonde[56] n'est pas absente de cette immense agglomération, les efforts entrepris par la municipalité pour redonner une centralité à la ville sont là pour en témoigner, mais il n'est pas sûr cela nous suffise pour admettre que la dimension sens n'est pas négligeable dans notre perspective. On peut donc déjà compter un léger point négatif contre notre hypothèse.

L'étude de la micro-échelle, dans sa capacité à révéler des détails inaperçus dans une vue globale, nous a permis de parvenir à des résultats très satisfaisants. En effet, chaque concept a dévoilé de nombreuses déclinaisons. L'hétérogénéité qui fait le lien entre les trois concepts du postmodernisme est spécialement développée à ce niveau d'analyse. Les architectes de l'école de Los Angeles ont pleinement utilisé l'éventail d'influences, de matériaux et de symboles à leur disposition. D'autre part, nous avons vu que cette hétérogénéité n'est pas purement décorative mais qu'elle reflète une quête de sens issue des pluralités (culturelles, individuelles, historiques,…) du monde actuel.

Nous pouvons donc constater que notre hypothèse de départ a été confirmée de façon satisfaisante car, malgré le semi-échec enregistré à l'échelle urbaine concernant la quête de sens ne peut-on pas considérer que cela constitue l'exception à la règle ?

Pour terminer cette étude et dans l'optique du débat sur le postmodernisme, deux interrogations s'offrent à nous. Nous tenterons d'esquisser une réponse mais la discussion reste ouverte.

Est-ce que la structure minimale que nous avons postulée est apte à décrire une construction aussi complexe et multiple que le postmodernisme ? Il est vrai qu'il peut paraître exagéré de vouloir réduire le postmodernisme en trois concepts mais il faut rappeler qu'on ne tente pas d'en donner une vision exhaustive, la recherche d'une structure volontairement schématisante étant notre but premier.

Est-ce que cette structure peut être utilisée avec autant de succès à d'autres villes ? Il est clair que Los Angeles était la ville idéale pour étudier notre hypothèse mais cela ne signifie pas que celle-ci ne puisse être mise en pratique dans un autre cadre avec les adaptations conséquentes. Toutefois, nous rappelons qu'il est si facile de voir du postmodernisme dans tout et n'importe quoi, que le danger de tomber dans cet abus peut résulter d'une volonté trop importante de vouloir réduire les faits et idées dans un cadre prédéfini.

[56] A ne pas confondre avec un sens superficiel tel que celui apporté par le show-business.

Bibliographie

Ouvrages

BETSKY, Aaron et al., *Experimental architecture in Los Angeles,* New-York : Rizzoli, 1991

BOISVERT, Yves, *Le monde postmoderne,* Paris : L'Harmattan, 1996

BOISVERT, Yves, *L'analyse postmoderniste,* Paris : L'Harmattan, 1997

CHESNEAUX, Jean, *Modernité-monde,* Paris : La Découverte, 1989

DAVIS, Mike, *City of quartz : Los Angeles, capitale du futur,*

DONLEY, Michael W., ALLAN, Stuart., CARO, Patricia., PATTON, Clyde P, *Atlas of California*, Culver City : Pacific Book Center, 1979

ELBAZ, Mikhaël et al., *Les frontières de l'identité: Modernité et postmodernisme au Québec,* Paris : L'Harmattan, 1996

GHORRA-GOBIN, Cynthia, *La ville américaine,* Paris : Nathan, 1998

GHORRA-GOBIN, Cynthia, *Les Etats-Unis : espace, environnement, société, ville,* Paris : Nathan, 1993

GHORRA-GOBIN, Cynthia (dir.), *Penser la ville de demain : Qu'est-ce qui institue la ville ?,* Paris : L'Harmattan, 1994

GHORRA-GOBIN, Cynthia, *Los Angeles. Le mythe américain inachevé,* Paris : CNRS éd., 2002

GYMPEL, Jan, *Histoire de l'architecture: De l'antiquité à nos jours*, Cologne : Könemann, 1997 (1996 éd. originale)

HARVEY, David, *The condition of postmodernity,* Cambridge: Blackwell, 1990

JACOBS, Jane, *Déclin et survie des grandes villes américaines,* Liège : Pierre Mardaga, 1991

JENCKS, Charles, *What is post-modernism,* Londres, New York: Academy Editions, 1986

KAUFMANN, Jacob, *Post-modern architecture,* Los Angeles : UCLA, 1982

LIPOVETSKY, Gilles, *L'ère du vide,* Paris : Gallimard, 1983

LYOTARD, Jean-François, *La condition postmoderne,* Paris : Editions de Minuit, 1979

LYOTARD, Jean-François, *Le Postmoderne expliqué aux enfants,* Paris : Galilée, 1988

MESCHONNIC, Henri, SHIGUHIKO, Hasumi (dir.), *La modernité après le post-moderne,* Paris : Maisonneuve & Larose, 2002

RACINE, Jean-Bernard, *La ville entre Dieu et les hommes,* Genève et Paris : Presses Bibliques Universitaires et Anthropos, 1993

ROSSI, Aldo, *L'architecture de la ville,* Dijon : InFolio éd., 2001

SCOTT, Allen John, *The city: Los Angeles and urban theory at the end of the twentieth century,* Berkeley, Los Angeles: University of California Press, 1996

SOJA, Edward W., *Thirdspace : journeys to Los Angeles and other real-and-imagined places,* Cambridge, Oxford: Blackwell Publishers, 1996

VAKALOULIS, Michel, *Le capitalisme post-moderne, éléments pour une critique sociologique,* Paris : PUF, 2001

VATTIMO, Gianni, *La fin de la modernité : nihilisme et herméneutique dans la culture post-moderne,* Paris : Seuil, 1987

VENTURI, Robert et al, *L'enseignement de Las Vegas ou le symbolisme oublié de la forme architecturale,* Bruxelles : Pierre Mardaga, 1977

WATSON, Sophie, *Postmodern cities and spaces,* Cambridge, Oxford: Blackwell Publishers, 1995

Articles

« Los Angeles », in *Cities*, Barcelone: Institut d'Estudis Metropolitans de Barcelona, 1988, tome III, pp. 822-836

CLAVAL, Paul, « Approche culturelle et postmodernité », in *Géographie et cultures,* 31, Paris : L'Harmattan, 1999, p. 3-5

CLAVAL, Paul, « Qu'apporte l'approche culturelle à la géographie », in *Géographie et cultures,* 31, Paris : L'Harmattan, 1999, p. 6-19

CLAVAL, Paul, « Postmodernisme et géographie », in *Géographie et cultures,* 4, Paris : L'Harmattan, 1992, p. 3-24

DESHAIES, Laurent, SENECAL, Gilles, « Postmodernité et territoire : vers de nouvelles territorialités ? », in *Cahiers de Géographie du Québec,* vol 41, 114, 1997, p. 279-283

DUPONT, Louis, « La postmodernité, une réalité entre pensée et discours », in *Géographie et cultures,* 31, Paris : L'Harmattan, 1999, p. 95-114

GHORRA-GOBIN, Cynthia, « Los Angeles se remodèle. La conception urbaine américaine est-elle remise en cause ? », in *Hommes et Terres du Nord,* 3, 1990, p. 180-186

JENCKS, Charles, " Hetero-architecture and the L.A. school ", in SCOTT, Allen J., SOJA, Edward W., *The City*, Berkley and Los Angeles : University of California Press, 1996, pp. 47-75

JENCKS, Charles, « Post-modernism and Discontinuity », in *Post-Modernism & Discontinuity,* Londres: Architectural Design, 1987, p. 5-8

JENCKS, Charles, « Post-modernism and Eclectic Continuity », in *Post-Modernism & Discontinuity,* Londres: Architectural Design, 1987, p. 25-28

SOJA, Edward W., "Postmodern urbanization : The six restructurings of Los Angeles", in WATSON, Sophie, GIBSON, Kathrin, *Postmodern cities and spaces*, Cambrigde, Oxford: Basil Blackwell Ltd, 1995, pp. 125-137

SOJA, Edward W., " Los Angeles, 1965-1992: From crisis-generated restructuring to restructuring-generates crisis ", In SCOTT, Allen J., SOJA, Edward W., *The City*, Berkley and Los Angeles : University of California Press, 1996, pp. 426-462

Sites Internet

www.aaccessmaps.com/show/map/lametro

www.a-digital-eye.com/$3500/Nikon3500.html

www.csun.edu/%7Ehfgeg005/eturner/gallery

www.friends4expo.org/ewpopmap.htm

www.membres.lycos.fr/vigno/p-modern.html-6k

www.usc.edu/dept/geography/losangeles/lawalk

www.siv.univ-lyon2.fr/limag/Cours/Do…/GontardPostmod.htm

www.tortowheatonresearch.com/maps/industrial/ilangel.pdf

Annexe II

60 days in L.A.

Un récit de voyage

Ce récit de voyage nous a permis de consigner nos plus fortes impressions durant notre séjour à Los Angeles. Le style est brut, l'on ne s'est pas embarrassé de belles tournures de phrase ou d'une syntaxe évoluée. Nous l'avons écrit dans des endroits les plus variés: hall d'aéroport, arrêt de bus, sur le lit de notre chambre,… Les fautes d'orthographe, anglicismes, mots argotiques et ponctuations hasardeuses reflètent cette urgence et l'excitation du moment. Nous avons pris le parti de le transmettre tel quel, pour lui conserver son immédiateté. Nous espérons ainsi embarquer le lecteur dans nos péripéties, parfois heureuses et d'autres fois désolantes.

Premier jour (15 mars) Lundi

Voyage en avion : tout se passe bien mais c'est extrêmement long (12h15). J'ai regardé « Master and commander » et « Lost in translation ». Arrivée à LA, la ville n'en finit plus. Très chaud. Après les contrôles douaniers, je me perds un peu pour trouver la navette. Arrivée à l'hôtel. Ça n'a rien à voir avec les photos, c'est le bordel dans la chambre. Je décide d'aller explorer les « alentours ». Je prend Sunset et Hollywood Blvd, immense mais pas de stars. Je trouve finalement la bibliothèque d'Hollywood, je m'inscris et trouve un accès internet. Retour dans la nuit noire, pas de prob. Mais je n'arrive pas à joindre René. Enfin je suis de retour à l'hôtel mais je ne peux me doucher tant pis, couché à 21h30, cela faisait plus de 24h que je n'avais pas dormi. Remarque : les voitures ont, dans le quartier, des anti-vols au volant. Feux avec compte à rebours, vu la largeur des rues, il ne vaut mieux pas être vieux ou handicapé. Les automobilistes respectent étonnement les piétons.

2ème jour (16 mars) Mardi

Le déjeuné est un peu glauque, il faut s'y habituer. Je prend le bus puis le métro pour aller à Downtown. Visite au Visitor's Bureau puis fais un tour du quartier avec notamment le Bonaventure Hotel et ses environs. Un flic me « dit » de ne pas photographier une banque. Beaucoup d'immeubles sympas. Départ pour le Staples Center. Visite de la boutique officielle des Lakers, c'est la folie. En sortant, on me propose des billets pour des matchs, 150$, on verra. Marche sous le soleil, ça tape dur. Je prends le métro puis le bus pour aller à UCLA, c'est pas la porte à côté. Wilshire Blvd assez impressionnant. Une fois de plus la carte est

trompeuse, le campus est immense, il faut très chaud en plus le Public Policy Bldg est le plus loin possible, j'en ai marre. J'y arrive finalement, il me faut attendre. A trois heure, Marsha Brown est de retour, elle est très sympa. J'attends sur Ed Soja. Il me reçoit avec un grand sourire. J'essaye de faire bonne impression et je commence à lui expliquer mon approche du sujet mais il m'arrête assez vite et me dis que la séance est juste pour dire « hello », ce qui n'est pas plus mal, j'aurais une semaine de plus pour être plus à l'aise, parfaire ma connaissance du sujet et parler un peu mieux l'américain (ce qui est pas mal différent de l'anglais). Bon contact. En rentrant je fais une petit détour par la CO-OP, heureusement ! Soit je me suis trompé d'adresse soit c'est un vrai taudis. Après cela je me perds un peu en voulant y aller à l'instinct mais la fatigue aidant j'ai fait un détour de plus. Je reprend finalement le bus, il fait nuit depuis un moment. Après un trajet interminable pendant lequel j'ai passé mon temps à me demander si je saurais où descendre, je reprend le métro, soulagé. Après un crochet par la biblio, je rentre et vais me coucher assez rapidement.

3ème jour (17 mars) Mercredi

Réveil assez matinal. Je décide d'aller faire un petit tour chez la concurrence pour voir si je ne pourrais pas trouver quelque chose d'un peu mieux. C'est pas la joie, on ne se presse pas beaucoup pour me vanter les avantages des lieux et le peu que j'arrive à en voir ne me rassure guère. Au USA hostels, l'accueil est plus soigné mais les tarifs ne sont pas très avantageux et l'on m'a pas montré grand'chose finalement. Par contre, j'ai une bonne surprise en visitant le Hollywood…. , l'ensemble est nettement plus soigné qu'ailleurs, les chambres semblent avoir plus de place et ça à l'air plus classe (à part les toilettes-douches qui ne sont pas très avenantes), est-ce un hasard du moment où l'on sait que le lieux est tenu par des femmes. Je stoppe mes investigations et vais à Downtown au bureau d'info de la MTA pour trouver un plan des transports publiques (indispensable). Je mange des spaghettis dans un snack du Bonaventure Hotel. Je prends le métro puis le bus pour me rendre à Venice Beach voir une dernière adresse, c'est du même acabit que les adresses précédentes et le quartier m'a l'air un peu limite, faudrait voir le soir venu. Les bodybuilders sont au rendez-vous mais les basketteurs ne sont pas très impressionnants, je viendrai me frotter à eux à l'occasion, pour leur montrer comment on joue au basket. Après un début de journée sous un soleil éclatant, il commence à faire assez moche, heureusement que j'ai ma veste avec moi. Je parcours la plage pour de beurre puisque je n'ai plus de batteries. Il n'y a bientôt plus rien à l'horizon alors je décide de quérir un bus pour rentrer mais je me perds un peu dans ce dédale de petites rues. A

ma décharge, je n'ai pas de plan détaillé de la zone qui, de plus, est faite de petites rues uniquement. Lorsque je retrouve la civilisation, je tombe par hasard sur le célèbre immeuble de Chiat/Day/Mojo, dommage que l'appareil soit à plat. Par bonheur, l'arrêt de bus est juste en face. J'entame donc mon retour ce qui n'est pas peu dire. Sur le chemin du retour, je m'arrête à la bibliothèque puis à Wholefood, j'apprendrai plus tard que c'est un magasin de produits bios. Arrivé à l'hôtel, je soupe puis je me laisse entraîner dans leur beuverie de la St-Patrick. Je bois 3 verres pour faire bonne figure puis je m'éclipse et me couche.

4ème jour (18 mars) Jeudi

Le réveil est un peu dur après la soirée arrosée. Je me décide pour aller découvrir Long Beach en empruntant la Blue Line. Je traverse donc les quartiers pauvres qui semblent beaucoup plus paisibles que leur réputation laissait présager mais de jour et depuis le métro c'est assurément trompeur. J'aperçois les premiers vrais centres commerciaux à l'américaine depuis le début du séjour. Finalement, j'arrive à Long Beach. C'est très propre, rien à voir avec les quartiers cités précédemment. Ce doit être un centre d'affaire. Plein de bâtiments intéressants. Des employés municipaux ramassent les déchets dans la rue, d'autres jardinent et certains repeignent les lampadaires et les toilettes publiques. Je marche beaucoup, découvrant à chaque fois un bâtiment intéressant qui m'éloigne de plus en plus. J'aperçoit ainsi le plus grand murs peint du monde et je tombe sur un centre de divertissement. Je me dirige ensuite en quête de la plage et continue de découvrir bâtiments après bâtiments. J'arrive enfin sur cette immense page et déguste 2 délicieux hamburgers (seulement viande et pain !). Peu de monde vu la température. Je continue mon chemin et découvre par hasard le tracé du Grand Prix de Long Beach qui se courra en avril, c'est très impressionnant. J'approche à distance du Queen Mary. Je décide de prendre le chemin du retour en passant par le Convention Center. Une fois de plus mes batteries me lâchent. La mort dans l'âme, je rejoint le métro. Sur le chemin du retour je revois les immenses centres commerciaux et magasins de pièces de voiture que j'avais aperçu à l'aller, il faudra que j'y fasse un tour. Au retour, après mon traditionnel arrêt à la bibliothèque, je fait mes courses dans un supermarché (Rite Aid). Il y a 36'000 sorte de shampoing mais pas un seul fruit ou du thé froid. Je comprendrai pus tard que c'est assez logique.

5ème jour (19 mars) Vendredi

Je me lève assez tôt car je dois déménager. Je quitte donc l'Orbit avec tous mes bagages, c'est pas le bordel. Heureusement que mon nouveau point de chute est à deux pas de l'arrêt de bus. A première vue ça n'a pas l'air si mal, mis à part les douches, ce qui sera confirmé par la suite. Bonne surprise, je suis seul dans la chambre et elle est assez grande, Alex et Chris me rejoindront plus tard. Impatient, je ne peux attendre 10h et je téléphone à Leila. C'est bizarre de pouvoir communiquer si bien et pendant si longtemps, ça me regonfle le moral à bloc. Après cela je décide de partir explorer Redondo Beach avec la Green Line. Le trajet débute mal, le métro est en retard. Arrivé au terminus je me rends compte que la plage est très loin et que le seul bus qui y mène ne vient que 2 fois par heure. « Heureusement » il a un fast-food à côté de l'arrêt de bus. Après un trajet des plus ennuyant, j'arrive en vue de la plage. Malheureusement, il n'y a vraiment pas grand'chose à voir là-bas. La plage est assez insipide et il y a juste un bled avec des attractions et des bistrots liés à la pêche, c'est vraiment le piège con-con à touristes. Quand à la ville aux alentours, on dirait un ghettos pour vieux, y a pas d'animation, juste des maisons. Ca ressemble à la Grande Motte en hiver. Je me fait vraiment chier pour retrouver un bus et j'ai super mal au dos. Comme par hasard, les batteries de mon appareil photo ne posent pas de problèmes. Je rentre avec arrêt à la biblio puis sur le chemin de l'hôtel je découvre des boutiques où je pourrai trouver ce que le père Noël doit apporter à Yaya.

6ème jour (20 mars) Samedi

Je vais tenter de rattraper la journée d'hier mais ça débute mal : ces ***** d'automates à billets ne veulent pas accepter ce que je leur offre. Je prends ensuite la Red Line jusqu'à Union Station ou je shoote quelques photos. J'arrive à Chinatown. Pour une fois, je suis surpris par l'heure précoce de mon arrivée. Le quartier est assez kitsch, partagé entre les stands à touristes où l'on vends tout et surtout n'importe quoi et les magasins pour chinois. Je découvre un magasins de tuning assez intéressant. Je dîne devant le puit aux souhaits puis me balade dans le quartier, c'est finalement assez petit et vite vu. Je poursuit mon périple asiatique en me dirigeant vers Little Tokyo. Le quartier à l'air assez mort et la japanésité du lieu est assez discrète. Néanmoins, je débouche sur la Japanese Village Plazza où se trouvent un magasins de vêtements de sport à un tarif assez intéressant et surtout une librairie d'import

japonais, une mine en ce qui concerne les magasines de tuning japonais et les vidéos, malheureusement tout est évidemment en VO, ce qui est quand même assez pénalisant en ce qui concerne surtout les magazines. Après cela, je découvre par hasard un centre commercial dans lequel se trouve un supermarché très intéressant, une adresse à retenir. Les sushis et autres spécialités japonaises sont à prix raisonnable et les choix est important. Je trouve enfin du thé froid et même des biscuits suisses. Le chemin du retour est un enfer. Pas de bus (déjà que la semaine c'est pas terrible, le week-end c'est vraiment zéro), au moment de monter dans le bus, plus de pass, je dois en racheter un. Ensuite je prends la Red line soulagé mais oubliant que certains trains vont jusqu'à Western. Je fait donc le chemin en sens inverse. Je passe par la biblio : confirmation définitive qu'il sera impossible d'y envoyer quoi que ce soit. Je rentre tôt. Je décide d'aller voir ce qui se passe de si intéressant sur Hollywood Blvd le soir. Je ne vois pas grand'chose de terrific, seulement quelques boîtes à l'aspect assez select. Je rentre déçu.

7ème jour (21 mars) Dimanche

Aujourd'hui c'est détente et *far niente*. Je pars pour Santa Monica avec Cédric et le Belge. Dans le bus, une dispute éclate entre 2 passagers à propos de l'attitude de la chauffeur à l'égard d'un autre usager. Les choses s'enveniment et cela se poursuit sur des propos racistes et j'en passe. Nous arrivons à la plage mais le temps s'est, entre temps assombri, il fait presque froid. Je me sépare de mes deux acolytes et décide de tenter néanmoins la plage. Il fait décidément trop froid et je pars pour Venice, voir de quoi ça à l'air un dimanche, quand il y a du monde. La promenade est bondée. Arrivé là-bas, je constate que la physionomie du lieux est tout à fait différente. Les basketteurs ont un autre niveau, certains sont assez impressionnants. Je passe mon après-midi à les regarder. Je décide de rentrer. Le soleil à fait son apparition, mais un peu tard. Je me les gèle. Le bus ne vient pas. Finalement, je paye encore 75cts et utilise une autre compagnie. De retour à Santa Monica, je cherche mon bus du retour. Un premier s'amène mais je chauffeur me dis qu'il ne va pas dans la bonne direction mais que je peux attendre là le prochain. Le second me dit qu'il ne va pas où je veux. Finalement, les troisième me fait la même réponse mais en précisant qu'il faut que je me rende sur la rue parallèle pour avoir la bonne direction. Merci aux deux autres !!!! Je me rends donc à l'endroit indiqué et dois attendre encore perpète, quelle merde ces transports publiques. En plus je suis littéralement gelé. Le bus arrive enfin et me ramène pas trop loin de l'hôtel. Après le souper, je sors quérir de la crème pour le visage et téléphoner à René. Une

cabine me pique toute ma monnaie pour rien, quelle shit. J'arrive finalement à le joindre et trouve de la crème. Je rentre.

8ème jour (22 mars) Lundi

Ce matin j'ai décidé de prendre les choses en main pour trouver un autre point chute car ça va être dur de tenir ainsi 2 mois sans pouvoir dormir plus tard que 6 heure du mat' à cause du bruit et de la lumière. Je vais voir les deux adresses que j'avais repérées depuis un moment. La 1ère est en faite celle de l'agence. J'y trouve un gars qui parle le français qui m'explique que ça va être très difficile de trouver à un prix intéressant quelque chose pour une si courte durée. Je tente la deuxième adresse. Sur le chemin j'achète une ceinture pour 13$ à Koreatown, je me suis fais peut-être arnaquer, mais je ne veux pas le savoir. Arrivé à mon but, ça a l'air bruyant et il ne semble pas avoir les disponibilité espérées. Je rentre à l'hôtel me changer et je pars faire un tours dans les collines d'Hollywood. Ca a l'air sympa et très tranquille. Plein de petites routes serpentant dans les collines. Plein aussi de sujets. Charmantes maisons aux styles très différents. Peu de recul, je vois souvent que la façade extérieure voire le portail. Difficile de juger dans ces conditions. Toutes les maisons ont un système d'alarme. Les gens que je croise semblent me trouver suspect c'est pourquoi je ne traîne pas trop à prendre des photos et que je ne tente pas des photos trop « incursionelles ». Comme d'hab ou presque, mes 2 paires d'accus me trahissent beaucoup trop tôt. Ce n'est pas un problème car je retournerai volontiers dans le coin. Je débouche finalement sur Mulholland Drive que je parcours un bout. J'ai enfin une vue d'ensemble de Los Angeles mais celle-ci est nettement limitée par le smog, on distingue à peine le Downtown. J'arrive dans une *recreation area* pour joggeurs et promeneurs de chien. Excellent point de vue. J'entame ma descente, vue plongeante sur des villas de fou : tennis et piscine sur pilotis. Ca complète la vision plus rapprochée que j'avais plus tôt. Attention aux crotales sur le chemin. Très belle balade. Je rentre à l'hôtel épuisé.

9ème jour (23 mars) Mardi

Le temps est moche mais c'est pas grave car j'ai rendez-vous à UCLA donc le temps, on s'en fout. Je suis sensé avoir reçu ma Bruin Card. Je rencontre Violet dans le bus avec qui je discute et qui tient absolument à me donner la carte de son fils qui est bijoutier, on sait jamais ça peut servir. J'arrive au campus et je vais voir Allen Scott qui me reçoit royalement. On fixe

rendez-vous à jeudi pour aller boire un café, sympa. Je vais quérir ma carte, ce n'est que la partie la plus facile. Le précieux sésame obtenu, je me mets en quête de la personne qui pourra activer mon accès internet et là ça se complique très très sérieusement. Je fais le ping-pong entre différents endroits, faut dire que je comprends chaque fois la moitié de ce qu'ils me raconte alors j'y vais un peu par tâtonnement. Finalement arrivé au « bon » endroit, les responsables constatent qu'il y a un problème avec mon adresse vu que je viens seulement de l'avoir, on me renvoie donc au BOL « qui savent tout ». Une fois trouvé ledit BOL, on me prépare mon adresse et l'on me propose même de me configurer mon portable pour le wireless, c'est la fête. Je vais donc manger des sushis en attendant et je reviens peu après. Set up in progress. Une fois terminé, je me mets impatiemment en quête d'une zone de couverture. Je branche mon ordi et je peu enfin voir et converser avec ma chérie. La qualité est pas transcendante mais ce n'est pas l'essentiel. On est arrêtés pas la limite de temps de Ivisit. Le cœur léger je vais voir Ed. On discute un bon moment mais il a un regard assez critique sur notre travail « Los Angeles, ville post-moderne ? ». C'est pas grave car je pense que c'est sa façon de faire et c'est pas plus mal, ça me permet une bonne remise en question. Après cette entrevue, je vais chasser le Lapin du côté de Westwood-Bel-Air. Le coin a l'air plutôt sympa, en tout cas c'est pas les *huge* maisons qui manquent. Charming Cross est un joli petit chemin qui serpente dans les « collines » mais pas de trace de Hugh [Hefner]. Il faut dire que la taille des murs d'enceinte est parfois déjà démesurée alors pour apercevoir quelque chose vaut mieux se lever tôt comme on dit. Avec tout le matos que je transportais, j'avais pas non plus envie de faire 36'000 détours, j'attendrais donc plutôt l'invitation officielle. Je suis de retour assez tôt à l'hôtel et je décide d'aller faire un tour sur Melrose Ave que je connais assez mal. L'avenue constitue une agréable surprise. On y trouve un mélange de boutiques mais qui ont comme dénominateur commun leur côté artistique ou *fashion*. Je repère aussi de bons spots pour faire mes courses au niveau habits et baskets de sport. Je rentre finalement à l'hôtel alors que la nuit est déjà tombée.

10ème jour (24 mars) Mercredi

Aujourd'hui, je décide de poursuivre ma découverte de Downtown et je prends la Red Line. Je m'arrête d'abord à la LAPL (Los Angeles Public Library) puis me rend à Pershing Square qui se situe au sud de Bunker Hill. Le parc est cerné par les gratte-ciels. On y trouve des sculptures géométriques colorées ainsi que d'autres objets. Même en plein jour, ce n'est pas très accueillant, il n'y a que des clodos. Je poursuis en jetant un rapide coup d'œil à Bunker

Hill. Je tombe sur le tournage d'une nouvelle série policière « Countdown », jamais entendu parler. Je reprends le métro pour Westlake où l'on m'a dit qu'il y avait un magasin où tout était 1$. Bon plan tout est 99cts maxi (d'où le nom : 99cts only). C'est pas la qualité premium mais y a l'essentiel. La clientèle est en rapport, c'est surtout des latinos. Je reviendrai. Après avoir mangé, je décide d'aller explorer Sunset et Santa Monica Boulevard que j'avais aperçu le premier jour. Il y a plein de bâtiments tout à fait postmodernes, c'est de la folie.

11ème jour (25 mars) Jeudi

Journée assez sport car je dois aller chercher les billets pour les Lakers à Universal Studio avant d'aller à UCLA. Je me lève assez tôt et me mets en route mais le stress est trop grand et je me trompe de bus à Studio City et je pars dans la direction opposée aux studios heureusement que je ne tarde pas trop pour confirmer ma route. Je me remets sur les bons rails et débarque à Universal mais tout est fermé et n'ouvre qu'à 11h, je reviendrai plus tard. Je vais donc chercher l'ordi et vais à UCLA. Là-bas, je mets un peu de temps avant de pouvoir me connecter puis parler ave Pa et Ma. Puis c'est le tour de Leila. Après cela je mange un morceau et je vais voir Allen Scott qui m'a l'air sympa mais un poil moins qu'à la première entrevue, peut-être était-il occupé ? Dans tous les cas, sur ses conseils, je vais suivre une conférence de Saskia Sassen sur l'immigration. Ensuite je rentre déposer mon bordel et je retourne à Universal, qu'est-ce qu'on ferait pas pour aller voir les Lakers. Les billets ne sont pas donnés : le moins cher est à 90$ mais il faut que j'en prenne 2, autrement c'est 114$, il faut voir. Je rentre donc « bredouille ou plutôt brocouille comme on dit dans le bouchonnois ».

12ème jour (26 mars) Vendredi

Aujourd'hui, je ne sais pas quoi faire. Après avoir déjeuné, je décide de partir pour Pacific Palisades. Je prends donc les bus no 2, que je dois attendre pendant 30 minutes. Ensuite le trajet se passe bien même si c'est extrêmement long. Je ne m'arrête pas pour finir à Pacific Palisades et je continue jusqu'à la mer à Castellammare. Là je descends du bus et j'attends celui qui me mènera à Malibu. Il arrive enfin. Il est très difficile de distinguer le centre de Malibu car les maisons sont alignées indifféremment le long de la côte. Avec l'aide du chauffeur je détermine le point de chute idéal. Il y a la jetée (Pier) traditionnelle et plus loin s'étend une plage de sable. Ca semble être un bon spot de surf. La plupart des maisons sont

construites sur pilotis et sont à proximité immédiate de l'océan ce qui a pour conséquence de réduire fortement la taille de la plage publique. A noter que de nombreuses maisons n'ont même pas de plage puisqu'elles surplombent les rochers. Je fais une halte à la plage pour bronzer un peu et j'en profite pour continuer la lecture de City Of Quartz. Je suis ensuite la côte mais il n'y a pas grand'chose à voir à part la porte des garages de maisons toutes plus luxueuses les unes que les autres. Je me suis laissé gagner par le temps. Il faut que je dépêche de rentrer si je veux pouvoir aller à la biblio. Je passe juste chercher quelque chose à manger chez Ralph's et je reprends le bus dans le centre commercial huppé de Malibu. Le retour se passe sans problème mais avec encore plus de lenteur qu'à l'accoutumée. Le chauffeur s'arrête même près d'un restos pour aller aux toilettes, il est sympa, on lui pardonne. Dans tous les cas je me grouille pour arriver à la biblio mais lorsque j'y parviens, tous les ordis sont squattés jusqu'à la fin. Je rentre donc à l'hôtel plus tôt que d'habitude. A noter que les accus ont encore fait des leurs.

13ème jour (27 mars) Samedi

Aujourd'hui est une journée très chargée. Ayant repéré la veille l'emplacement de Tower Records où je suis sensé pouvoir trouver des billets, je m'y précipite avant d'aller à UCLA. Arrivé là-bas, on me dit que la partie qui s'occupe de vendre les billets n'ouvrira pas avant 10h, quels fainéants ces américains. Après ça je me rends à l'uni où je côtoie des écureuils et je m'entretiens avec Leila, quel bonheur. Après cela je décide de faire un détour par un magasin dont m'a parlé un allumé dans les bus le matin. N'étant pas sûr de son emplacement j'interroge une autre spécialité locale qui se propose pour m'y emmener. Il m'amène jusqu'au lieu dit et me tiens compagnie, il ne veut pas me lâcher visiblement, ça commence à devenir louche, surtout lorsqu'il commence à me parler d'une soirée. Je ne comprends pas vraiment ce qu'il attend de moi, je deviens méfiant, peut-être à tort mais mieux vaut être prudent. Je le suis donc jusqu'à l'endroit où est sensé se dérouler la soirée, le gars m'a quand même permit d'avoir un billet pour les Lakers à un prix « raisonnable ». Après ça je rentre à l'hôtel déposer mon ordi et je pars dans l'intention de me rendre au Dodgers Stadium. Sur le chemin j'aperçoit le supermarché de la Scientologie. Finalement je loupe le bon arrêt et je me retrouve à Downtown, plus précisément à Bunker Hill. Impossible de trouver des toilettes publiques. Dans ma quête je tombe sur le Civic Center, le Music Center et le Walt Disney Concert Hall, impressionnant. Le quartier est désert, d'autant plus que plusieurs rues sont bloquées pour le tournage d'une pub Mercedes auquel j'assiste. Je passe aussi devant le

MOCA. C'est vraiment un quartier dans lequel il faudra que je retourne, d'autant plus que comme d'hab., les accus m'ont lâché. Je tombe plus loin sur un autre tournage et surtout sur un *shooting* de mode visiblement à Pershing Square. En rentrant, je fais un saut à 99cts only. Je téléphone à René qui me prend la tête plus d'une demi-heure ne voulant pas comprendre que je ne peux accomplir mon étude ailleurs qu'à LA. On passe une soirée tranquille mais assez longue avec John, Vanessa et Jeff.

14ème jour (28 mars) Dimanche

Je me lève un peu plus tard que d'habitude, il faut dire que la soirée a été assez longue et que je n'ai rien de pressant à faire aujourd'hui. Je déjeune puis vais chercher de l'argent et surtout le week pass pour le bus. Ensuite je pars avec mon ami néerlandais Reid pour Santa Monica. Arrivé là-bas, on marche sur la promenade puis sur la plage. Il fait déjà extrêmement chaud, 33 degré celsius et le sable est brûlant. Nous marchons donc presque dans l'eau et j'hérite d'une boulette de pétrole qui me suivra avec affection toute la journée et même plus. Beaucoup plus de monde sur la plage que la semaine précédente, vu la différence de temps cela paraît normal. Nous arrivons finalement à Venice Beach en ayant croisé pas mal d' « icebergs ». Les attractions habituelles sont fidèles au poste et les basketteurs sont les même que la semaine précédente. Par contre je découvre le futur Jordan : 130 cm mais un drible digne des plus grands et une vision du jeu magique, manque juste les centimètres, les kilos et peu plus d'adresse. Je décide de faire le chemin du retour à pied plutôt que d'attendre vainement le bus, que c'est long. Cette fois je trouve le bon arrêt (les erreurs ça sert à quelques chose). De retour à l'hôtel j'aperçois un attroupement devant le Chinese Theater, Je descends voir, c'est la première de « The Prince and me ». Les acteurs sont au rendez-vous mais je ne les aperçois que d'assez loin. Mitch [Buchannon alias David Hasselhoff] est lui aussi de la partie, il semble que ce soit un habitué.

15ème jour (29 mars) Lundi

Aujourd'hui nous allons avec Rashidi voir un hôtel dont il m'a parlé et qui se situe dans le sud de Downtown. Arrivés là-bas c'est vraiment la zone. Une cellule serait plus accueillante. Malgré le tarif plutôt attractif il n'est pas question que je mette les pieds là-bas, ça craint vraiment et j'ose pas imaginer la nuit. Après cela nous allons voir un autre hôtel qui se situe dans une zone plus civilisée mais on ne peut malheureusement pas visiter une chambre car

elles sont toutes occupées actuellement, on reviendra demain. Je fais ensuite un petit détour par la boutique officielle des Lakers. Après cela je passe encore au 99 only puis à l'hôtel pour me changer. Je décide d'aller manger mexicain mais à l'endroit où je pensais trouver un Pollo Loco ou quelque chose du genre il y a un McDo, je mange donc là-bas. Je repasse à l'hôtel chercher mes papiers et je pars pour Universal City. Je fais le City Tour tout seul et repère un tas de boutiques *amazing*, notamment celles dédiées aux sports majeurs. Celui qui a trop de tunes n'aura pas de problème pour trouver comment régler la question. Je tente pour finir un passage à la biblio mais elle est fermée aujourd'hui alors je rentre.

16ème jour (30 mars) Mardi

Cet après-midi, je vais aller voir ce qu'il en est de ce fameux Sunset Strip dont j'ai entendu parler. Je prends le 2 après avoir attendu je ne sais combien de temps. Où est-ce que ça commence ? Je descends un peu au hasard et évidemment un peu tôt. Le début est un peu quelconque, à signaler juste un *spy shop*, je crois que James Bond doit se fournir dans le coin. Après quelques centaines de mètre, ça commence à devenir intéressant, les boutiques de prêt-à-porter de luxe et les restaurants chics s'enchaînent. Il paraît que certaines stars sont des habitués de ces terrasses. Avec mon appareil photo j'ai vraiment l'impression d'être un intrus alors je ne traîne pas trop. Plus loin, l'on arrive dans la zone des bars et discos les plus branchés de LA, Saddle Ranch, House of Blues, Viper Room, Key Club, Rainbow,… Il paraît que l'une d'elle appartient a Johnny Depp. Après le Rainbow, Sunset Strip finit assez vite, la « frontière » est très claire. Je rebrousse chemin en changeant de trottoir ce qui me permet de prendre un peu de recul par rapport à l'autre « rive ». Malheureusement, les accus ne tardent pas à montrer des signes de faiblesse et rendent l'âme alors que mon périple est loin d'être achevé, il va falloir je revienne exprès.

17ème jour (31 mars) Mercredi

Aujourd'hui, j'ai une journée chargée. Je passe d'abord à UCLA pour me connecter avec Leila puis je discute un petit moment avec les écureuils du campus qui ne sont pas sauvages du tout. Je poursuit ma route vers le Getty Center. Pour changer, j'attends le bus pendant des siècles. Quand le 761 arrive enfin je monte et tente immédiatement de repérer l'arrêt où je dois descendre. Evidemment, je me rends vite compte que tous les arrêts ne sont pas indiqués. Du coup, je suis un peu paumé et ce qui devait arriver arriva, je descends trop tôt. Je me

retrouve au milieu de nulle part mais le prochain bus est censé venir environ un quart d'heure plus tard. J'interroge un indigène qui me déconseille de marcher, il y a plusieurs kilomètres selon lui, par la suite cela se vérifiera. Au bout de … 45 minutes, le bus se pointe enfin. Le « vrai » arrêt Getty Center est évident mais on est toujours plus malin après. Pour accéder au centre, il faut d'abord emprunter un monorail. Le complexe est extrêmement impressionnant, trônant telle une acropole au sommet de sa colline (l'image n'est pas de moi). En arrivant, un membre du personnel me demande de laisser mes affaires au vestiaire. Un peu méfiant j'accepte, d'ailleurs ça m'arrange vu comme je suis chargé, d'autant plus que, bonne surprise, c'est gratuit comme tout ici. Finalement je discute avec ce vieux monsieur très aimable. Les bonnes surprises continuent car les documents pour la visite sont disponibles en plusieurs langues, dont le français. Les bâtiments sont imposants et, avec le soleil, leur blancheur est éblouissante. Je fais un tour de l'extérieur avec ses magnifiques jardins. Les collections exposées sont assez diverses mais, malgré là présence de quelques œuvres incontournables, le bilan artistique est plutôt décevant. Le pavillon dédié aux arts décoratifs n'est pas l'un des points forts de l'expo. En définitive, l'intérêt principal du Getty Center est son architecture extérieure ainsi que l'incomparable vue de Los Angeles qu'il propose. Le retour se passe plus tranquillement même s'il faut attendre le bus pendant trop longtemps à mon goût.

18ème jour (1 avril) Jeudi

Objectif du jour : découverte de Santa Monica. Il fait pas terrible ce matin. Je prends donc le le 217 puis le 4. Le trajet interminable me permets d'observer aussi bien le paysage urbain que les usagers. Il y a souvent une majorité de latinos, sans doute des ouvriers, jardiniers, femmes de ménage et autres. Il y a aussi toujours au moins un allumé qui parle à personne et à tout le monde à la fois. Je suis souvent le seul à y prêter attention, les autres ne semblent même pas les entendre. Je vais péter un câble si ça continue ! Arrivé sur place, je descends dans la zone la plus animée. Je commence mon exploration par le centre commercial. Des boutiques sur 3 étages, une architecture sympa mais sans plus, rien d'extraordinaire en somme. En face du centre commercial on pénètre dans 3rd Street Promenade, une rue piétonne. C'est un peu les Champs Elysée sans les voitures, en plus petit et plus original. Il y a des artistes de rue, des boutiques de vêtement, des restos et des cinémas. Au niveau de l'architecture c'est de la folie : chaque enseigne a son propre style qui n'a rien à voir avec celui de son voisin malgré que les façades ne soient pas séparées. Cela donne un ensemble bigarré et hétéroclite au possible. Je m'enfonce ensuite dans les rues parallèles. L'architecture

y est peu plus « sage » mais les réalisations originales sont néanmoins assez présentes. En m'éloignant du centre, cette tendance se confirme, il faut rester attentif car derrière une façade a priori classique, peut se cacher un détail qui rendra l'ensemble avant-gardiste. On sent que la population appartient à une classe moyenne voir supérieure et qu'elle a une sensibilité artistique plus développée que la moyenne. Oh là, il est déjà temps de rentrer car aujourd'hui c'est le grand soir, il faut que j'aie le temps de me préparer et vu qu'on est jamais sûr du temps des trajets vaut mieux ne pas tarder. Arrivé à l'hôtel, je mange un truc et me prépare. Je ne prends pas l'appareil photo, il paraît que c'est interdit. Je rencontre peu de supporters durant le trajet. Je pénètre dans le Staples Center, c'est immense. Il y a des stands *merchandising* et de bouffe partout. Evidemment je suis tout en haut et les joueurs sont tout petit. En plus il y a des appareils photo et des caméras partout. Quel con celui qui m'a dit que c'était interdit, si je le chope … Bon, l'essentiel est d'être au match et en profiter au maximum. Yao et Francis ne font pas le poids, victoire des Lakers, c'est déjà fini…

19ème jour (2 avril) Vendredi

Rien à signaler de spécial aujourd'hui avant la soirée. On décide de sortir entre mecs avec Jeff. On ne se presse pas et on arrive sur Sunset Strip vers dix heure et demi. Après quelques hésitations, on opte pour le Dublin's, un pub style irlandais au début du Strip. L'ambiance est assez moyenne. On boit une ou deux bières et j'accompagne Jeff fumer une clope dehors. Evidemment on a pas le droit de boire de l'alcool dehors alors on finit nos bières. On reste un moment dehors. Jeff discute avec une nana qui pige que dale à ce qu'on lui raconte. On laisse tomber et lorsque l'on veux rentrer, le videur nous dit que ça ne vaut pas la peine, ils s'apprêtent à fermer … il est même pas minuit, tu rigole mon gars ?! Ça n'a pas l'air. Les autres bars alentours se vident aussi. C'est comme ça qu'on fait la fête à LA ? On rentre à pied. Sur le trajet on flippe un bon coup quand une bagnole s'arrête juste derrière nous. Finalement, ce n'est rien.

20ème jour (3 avril) Samedi

Ce matin, c'est la grande motivation, j'ai prévu d'aller du côté de Rodeo Drive. En parlant de mes projets avec un de mes *roomates*, Alex, un Suisse allemand. Celui-ci me demande s'il peut m'accompagner. Ça ne m'arrange pas vraiment mais je ne sais comment refuser. Alors c'est parti. On peu au hasard, on débarque à côté du Civic Center de Beverly Hills dont

j'avais vu de magnifiques photos. La réalité est moins extraordinaire, le bâtiment est un peu fade. L'on arrive ensuite dans la zone cible délimitée par le Santa Monica Blvrd, Wilshire Ave et Rodeo Dr..Il n'y a que des boutiques de luxe. Tout les représentants des plus prestigieuses maisons de haute couture, prêt à porter et autres bijoutiers sont présents. On se croirait à Paris, Milan et New-York à la fois. Par contre, c'est pas l'idéal d'avoir Alex avec moi même si ça me fait de la compagnie. Pour le boulot c'est pas terrible car je dois tout le temps le faire attendre pour photographier des trucs qui ne l'intéressent même pas ou je dois me dépêcher de prendre des photos et je loupe la moitié des trucs intéressants. Après cela on se sépare et je rentre en faisant un petit détour sans grand intérêt par Melrose. Ce soir, on a décider de remettre ça avec Jeff. Cette fois, on s'y prends un peu plus tôt et on va au Barfly qui est censé fermer un peu plus tard. L'entrée est quand même 25$, c'est cher. L'ambiance est nettement plus sympa qu'au Dublin's, c'est une vraie boîte. Ça ferme vers 2 heures, un peu tôt non ?!

21ème jour (4 avril) Dimanche

Après notre expédition nocturne de cette nuit, le début de journée est difficile. Je me rends néanmoins du côté de UCLA pour discuter *online* avec ma chérie. Ca me permet d'émerger un peu plus rapidement. Après cela, je rentre à l'hôtel ou je mange. Après m'être un peu reposé, je décide d'aller faire un peu de jogging, le sport ça me manque. Le seul endroit propice à ce genre d'activité semble être Runyon Canyon. Je commence tranquillement à courir, ça à l'air d'aller. Pourtant, très vite mon grand âge me rattrape. Avec la pente assez forte et le soleil qui tape je dois revoir mes ambitions à la baisse d'autant plus qu'avec des chiens en liberté partout qui croient qu'on veut jouer c'est assez stressant de courir. Finalement je finis la montée au pas puis je redescends. Pas rencontré de crotales, dans tous les cas je n'avait rien à leur dire. Je rentre à l'hôtel à pied, me douche et me repose. Décidément, ce n'est plus de mon âge ces folies.

22ème jour (5 avril) Lundi

Ma journée promet d'être chargée. Je prends d'abord la Red puis la Blue Line pour me rendre au Staples Center pour me renseigner pour les billets pour les play-offs. Ils ont pas l'air trop au courant, on me dit qu'il faut suivre l'affaire sur internet. Après un rapide détour par la LAPL pour me renseigner sur les connexions internet et voir s'ils ont des bouquins

intéressants pour moi, je rentre dîner et me changer. Je signe mon testament et m'habille le plus simple possible car je vais à la rencontre de mon destin dans la jungle urbaine de Watts. Je prends la Blue Line et m'arrête à 103rd Street, jusque là tout va bien. Mon objectif est les Watts Towers situées à quelques centaines de mètres à peine de là. C'est assez calme mais la tension monte assez vite. Sur mon chemin il y a des jeunes qui traînent autour d'une voiture pourrie, on se croirait dans Boyz in the hood ou un autre film de gangsta. Je « panique » probablement un peu pour rien mais on ne sait jamais. Vu que si je passe vers eux je peux me retrouver coincé, je traverse discrètement la rue. Obstacle franchit sans encombres mais avec ma tronche de blanc bec la partie n'est pas terminée. J'aperçoit une église ce qui me rassure quelque peu puis je vois des flics et l'espace d'un instant je me sens soulagé mais je sens rapidement que quelque chose cloche. Connaissant le zêle dont certains flics sont capables je fais comme si de rien n'était et poursuis mon chemin. Je prends peu à peu conscience de ce qui se trame lorsque je vois l'ampleur du dispositif et c'est pourquoi je ne suis qu'à moitié surpris lorsque j'entends derrière moi : « Hey Sir, what are you doing ? Come back ! », c'est l'officier qui s'est rendu compte de ma manœuvre. Je tente de lui expliquer mes intentions mais il me dit que je risque de me faire tirer dessus ou de recevoir une balle perdue, je rêve ?! Il ajoute que je pourrai peut-être passer plus tard alors je m'assieds et observe la scène. La moitié du LAPD est présent, il ont cerné tout un bloc, on se croirait en pleine guerre. Comme dans les films, les hélicoptères ne tardent pas à faire leur apparition. Ils se relaient pour tournoyer dans le ciel tels des oiseaux de proie. Des équipes avec des gilets pare-balles et des fusils à pompe sont accompagnés de chiens et semblent fouiller maison après maison. Au fil du temps un attroupement s'est formé autour de moi car les habitants du bloc ne peuvent rentrer chez eux. Je prends un peu confiance et sors mon appareil photo. Je discute avec un gars du coin, un pasteur d'origine espagnole, si j'ai bien compris. Il me dit qu'ils sont habitué dans le coin. Pour preuve, un vendeur ambulant de saucisses et maïs grillé débarque et plante son stand à proximité, c'est surréaliste. Pour finir, je reste tout l'après-midi à observer cette déploiement de force. Il ne se passe pas grand'chose. Ils arrêtent finalement quelqu'un. D'où je suis on dirait une femme. Tout ça pour ça ! Il est tard, je me décide à rentrer et quitte ce *no man's land*. Pas encore tout à fait remis de mes aventures de l'après-midi, j'assiste après souper à un *shooting* de mode sauvage dans la rue juste en face de ma chambre, c'est bizarre. On est à LA !

23ème jour (6 avril) Mardi

Ce matin, c'est très dur de se lever et je ne sais pas quoi faire même car je vais à UCLA l'après-midi et je n'ai pas beaucoup de temps. Je décide donc de rester un peu à l'hôtel pour lire. « Malheureusement » je suis interrompu dans mon travail par mes *roomates* qui me signalent que John Travolta est en train de tourner une scène en voiture juste devant nos fenêtres mais il semble que je sois arrivé trop tard. Eh…non ils refont plusieurs passages ce qui me permet de prendre un certain nombre de photos, c'est incroyable. Après cela je dîne en vitesse et je me rends à UCLA. Problèmes de connexions. Je me résous à aller au BOL Helpdesk. *Magic touch* et tout marche du premier coup, sympa. Je me connecte en vitesse avec Leila. Je vais ensuite trouver Ed et je rentre. Sur le chemin je m'arrête à Tower Records pour confirmer l'info que l'on m'avait donné la veille. Le gars n'a pas l'air d'être trop au courant va falloir garder un œil là-dessus. En rentrant, je vais chez le coiffeur pour 10$. Je me repose un moment et je vais sur le wireless de la LAPL.

24ème jour (7 avril) Mercredi

Aujourd'hui, je me lève relativement tard et je reste à l'hôtel jusqu'à 11h30 pour réviser. Je pars ensuite pour UCLA et me connecte sur le web avec Leila. Je mange un petit truc et je vais au cours de Ed. Le cours est très intéressant, dommage que je ne puisse le suivre à l'année. Dommage aussi que cela soit si long car avec une pause au bout d'une heure et en suite presque deux heures supplémentaires, c'est difficile de rester concentré surtout avec les difficultés de la langue. Je passe vite à la biblio là-bas pour me renseigner pour Eddy et je rentre. Après un long trajet debout, j'arrive finalement à l'hôtel et je remarque que quelque chose se prépare au Chinese Theater. Je pose mes affaires et prends mon appareil photo. C'est la première de « The Whole Ten yards ». Enfin de vraies superstars ! Bruce Willis arrive en premier. Il traverse même la rue pour venir saluer ses fans. Malheureusement je ne m'y attendais pas et l'appareil n'est pas prêt mais il était à 2 mètres de moi. Matthew Perry arrive à son tour, cette fois je suis prêt. Il passe aussi juste devant moi. Les photos sont meilleures même s'il faudra encore un peu d'entraînement pour devenir le parfait *paparazzo*. Exceptionnel !

25ème jour (8 avril) Jeudi

Aujourd'hui, je vais poursuivre mon exploration de Santa Monica et Venice et plus particulièrement la zone qui lie les deux. Je quitte donc le centre de Santa Monica en suivant plus ou moins Main Street. Il y a une telle diversité dans l'architecture, on est en plein LA Style, le postmodernisme est omniprésent. On retrouve notamment le mélange des matériaux, l'utilisation détournée d'éléments de construction standards et l'assemblage a priori désordonné de formes géométriques. Il y a tellement de réalisations intéressantes que ma progression est très lente, je divague tel une rivière en crue, serpentant entre les maisons. Je ne compte pas les lofts de luxe. Ne serait-ce que sur ce seul secteur, on pourrait produire plusieurs livres sur l'architecture postmoderne californienne. Parmi toutes ces réalisations, les plus marquantes sont certainement : le centre EDGEMAR qui comme son nom le laisse sous-entendre se caractérise par une architecture tout en angles, arrêtes et bords saillants ; une « maison » tout à fait originale qui se singularise par une sorte de cabane perchée sur son toit ; finalement, le bâtiment de l'agence Chiat/Day/Mojo, un bâtiment culte pour moi avec ses jumelles caractéristiques. L'appareil photo a chauffé comme jamais. J'arrive à Venice et je décide de poursuivre en m'intéressant au Boardwalk. Il y a évidemment le premier immeuble avec ses arcades vénitiennes et sa gigantesque pub Bacardi. Les stands et boutiques à touristes s'enchaînent mais toute l'originalité n'est qu'une façade. Il suffit d'observer les côtés des immeubles pour découvrir une réalité moins exubérante. On se croirait presque dans un décor de cinéma, c'est limite choquant. Il fait tellement beau que je décide de ne pas rester sur place plus longtemps. Je rentre souper puis je repars à Downtown du côté de la LAPL.

26ème jour (9avril) Vendredi

Ce matin j'ai plusieurs trucs à faire car il faut d'abord que j'aille contrôler à Robinson's May si je pourrais obtenir les billets pour les Lakers demain. J'ai un peu de mal à décoller car Jo et surtout Peter me tiennent la jambe, finalement je pars avec Eddy qui sait exactement ou se trouve le magasin. Arrivé là-bas, j'apprends que le Ticketmaster n'ouvrira pas avant 12h, ce n'est donc pas un bon plan dans la mesure où les places sont vendues dès 10h. Après cela, je dois trouver le bus pour aller au LACMA, ça va, pas trop loin. Le bus me dépose à proximité et je découvre un 99cts store beaucoup mieux que celui de Westlake, j'en profite pour acheter

deux ou trois trucs. Je me rends au LACMA, achète mon entrée et je dîne dans le parc qui l'entoure. Je commence ensuite la visite. C'est plus intéressant au point de vue de la collection que le Getty Center mais il y a quand même trop de trucs nuls à mon goût. La partie réservée aux impressionnistes est très réduite mais par contre la collection d'art asiatique est impressionnante. Celui qui cherche des Buddhas va être servit. Malheureusement, une fois n'est pas coutume, la carte mémoire me lâche alors que les batteries sont encore bonnes. C'est donc un peu limite pour la partie réservée à l'art moderne. Dans tous les cas, la plupart des œuvres sont plus amusantes qu'intéressantes. On y trouve même un Picasso mais il faut bien le chercher. J'en ai marre alors je rentre. Par bonheur, le 217 passe pas loin du musée.

27ème jour ((10 avril) Samedi

Ce matin, je me lève très tôt car je veux tenter d'aller chercher des billets pour les play-offs. Je pars donc pour Tower Records et j'arrives juste au bon moment car ils sont en train de distribuer des numéros pour la file d'attente. J'ai du bol car après une petite embrouille entre 2 personnes avant moi, je suis le deuxième à pouvoir choisir mes places, j'opte pour la sécurité en choisissant un match du premier tour, 41$, « seulement », et en plus c'est un peu mieux placé que la dernière fois. Ca va être fort, l'appareil m'accompagnera cette fois. Après cela, j'en profite pour terminer mon *shooting* sur Sunset Strip. J'ai un peu de peine à me motiver. Je mange et je décide finalement d'aller du côté de Memorial Park et des Studios Paramount Pictures. Arrivé là-bas, le quartier craint un peu, c'est le début de East Los Angeles. De plus, le parc est avant tout un cimetière, j'ai pas trop envie d'aller converser avec les morts alors je passe mon chemin et me rends aux alentours de Studios Paramount qui sont juste à côté. De l'extérieur, c'est impressionnant par la taille mais on ne vois pas grand'chose. Je décide de rentrer et je fais un détour par la bibliothèque. Je passe ma soirée à discuter avec John, Jo et d'autres gars.

28ème jour (11 avril) Dimanche

Une fois de plus, je me lève assez tôt pour aller à UCLA. Pas de problèmes de connexion, tout se passe bien. Je rentre, mange quelques restes et pars avec Yannick et Stéph à Venice Beach. Pas spécialement de problème durant le trajet. Là-bas le soleil tape dur mais il y a tellement de vent qu'il fait presque froid, je ne suis pas mécontent d'avoir pris ma veste pour plus tard. Nous ne restons pas très longtemps à la plage car le sable avec seulement un peu de sel c'est

pas génial. Un petit coup d'œil sur les terrains de basket, ça parle toujours plus que ça ne joue. Comme d'hab, c'est un peu la galère pour rentrer mais au moins je ne suis pas seul, c'est déjà ça. Je tente un petit détour par le grand centre commercial de Santa Monica mais vu que c'est Pâques, c'est fermé, il faudra revenir exprès. Un peu de bol au retour avec les bus. Pour une fois, je vais pas me plaindre.

29ème jour (12 avril) Lundi

La journée est très chargée alors je me lève tôt. Je vais d'abord à USC pour voir si tous les campus se ressemblent ou si, au contraire ils ont chacun leurs spécificités. De prime abord, cela me paraît complètement différent mais plus je découvre le campus plus celui-ci me fait penser à UCLA, la dénivellation en moins. En effet, on retrouve le mélange entre les styles pseudo-classiques et des bâtiments à l'architecture beaucoup plus novatrice. Par contre, on retrouve le goût prononcé pour la brique rouge dans le style du Royce Hall. Le campus est quand même moins étendu mais c'est pas mal grand. Juste à côté, se trouve l'Exposition Park. Celui-ci est situé dans une roseraie et il côtoie un musée d'histoire naturelle et le musée de l'aérospatiale. Le Park en lui-même reprend un peu le principe de la cité des sciences mais à une autre échelle. Je mange là-bas puis je me rends au Los Angeles Memorial Coliseum qui a accueilli les Jeux Olympiques en 1932 et 1984. Je commence à prendre des photos du site, notamment du célèbre monument à la gloire de l'effort physique, lorsqu'une dame s'approche de moi. Je m'esquive dans un premier temps puis ne pouvant l'éviter j'écoute ce qu'elle a à me dire. A mon grand étonnement, aucune remontrance ne sort de sa bouche, au contraire elle me propose de me laisser entrer dans le stade pour que je puisse prendre des photos de l'intérieur, je n'en reviens pas. Après cette magnifique expérience, je découvre encore la piscine olympique sur mon chemin vers un bus. Je vais en suite au Great Western Forum à Inglewood, c'est la légende. Arrivé là-bas je découvre une avenue en l'honneur de Kareem Abdul-Jabbar. Le stade est pas mal mais on a qu'une vue de l'extérieur et ça a l'air bien mort même s'il semble qu'il soit encore utilisé, notamment pour un concert de Madonna. Le stade semble avoir perdu son âme lorsque les Lakers l'ont quitté et c'est sûrement pas l'immense parking extérieur vide qui va atténuer cette impression. Je prends le bus pour rentrer et celui-ci me dépose devant un nouveau 99cts store. Il est bien mieux que celui que j'ai l'habitude fréquenter, plus grand et mieux organisé. Je reprends le bus qui me mène directement à l'hôtel. A noter car c'est exceptionnel que je n'ai eu aucun problème avec les bus aujourd'hui, bien au contraire alors que je n'ai pris que des lignes inconnues et pour un nombre inhabituel

de changements. Est-ce moi qui suis enfin à l'aise où ai-je eu de la chance, je crois à la première solution mais avec un soupçon de la deuxième. Pour finir la journée, je vais à la bibliothèque et, en rentrant, je me retrouve bredouille pour la seconde fois d'affilée devant le resto chinois.

30ème jour (13 avril) Mardi

Le lever est assez difficile après la soirée arrosée de hier soir mais après un moment ça va. Je décide d'aller à UCLA pour voir Leila et Ed. Je me connecte d'abord à la biblio puis je tente de trouver un autre endroit où je pourrais discuter sans déranger personne. Malheureusement et après un certain nombre d'essais infructueux je dois me résoudre à retourner dans la biblio mais c'est un peu compliqué à cause du silence relatif à respecter, mais bon, on peut quand même discuter, c'est l'essentiel. Après cela je reste un moment de plus sur Internet puis je décide que cela ne sert à rien d'aller voir Ed ça je n'ai pas grand'chose de nouveau à lui annoncer. Si j'y avais pensé un peu plus tôt je ne serais pas venu exprès aujourd'hui alors que demain je dois revenir dans tous les cas mais bon avec des si… Je rentre donc et je me rends immédiatement au Lakers Shop puis à la biblio. Je vais tenter de manger chinois ce soir. Mission accomplie.

31ème jour (14 avril) Mercredi

Aujourd'hui ça risque d'être un peu stress car je dois aller à Santa Monica et Venice avant les cours et avec ces bus on ne sait jamais. Je réussis à choper un bus assez rapide et cela ne me prends qu'une heure et quart pour arriver à Santa Monica. Je ne trouve rien de ce que je cherchais et en plus je perds ma liste pour Yannick. Je n'insiste pas et pars pour Venice. Arrivé là-bas, la plage dort encore et les marchands commencent à peine à installer leurs étalages. Je marche donc pendant un moment sur la promenade en jetant un coup d'œil et en revenant je regarde avec plus d'attention et j'hésite pour le cadeau de Maman. Finalement, je me décide pour un tableau et le gars qui me le vend à l'air plutôt sympa, rien à voir avec les hurluberlus que l'on rencontre là-bas la plupart du temps. Le seul problème est la taille du tableau, il ne me semblait pas si grand à l'origine. Je fais un petit détour par la poste pour avoir une idée des conditions d'envoi et puis je me mets en quête d'un bus ce qui est peut-être le plus grand challenge à Venice. Pour la seconde fois après dimanche le bus se barre alors que je cours et que et je l'atteins presque, quelle bande de cons ces chauffeurs dans ce coin, je

suis vraiment maudis. J'arrive à choper le suivant. Pas de problème pour trouver le 720 et j'arrive à UCLA sans trop de problème et je trouve même un arrêt de bus plus près que celui où je descendais habituellement. Les cours se passent pas trop mal même si ce n'est pas super intéressant et utile pour moi mais ça me fais quand même un entraînement linguistique et une révision historique. J'ai quand même failli m'endormir. Je me dépêche de rentrer et je file à la biblio. L'ordi me bouffe un message ultra long mais tant pis. Je rentre et passe une soirée tranquille.

32ème jour (15 avril) Jeudi

Aujourd'hui j'ai prévu une journée très chargée. Je pars pour le Dodgers Stadium. En chemin je trouve une solderie Nike, je reviendrai peut-être. Je monte ensuite au stade. Sécurité à l'entrée, c'est un peu tendu mais pas de problème. Les parkings sont immmmenses. J'entre dans le stade, c'est pas petit non plus. Je m'« égare » en repartant mais un flic ne tarde pas à venir me remettre dans le droit chemin, limite, il me dit quand même qu'il ne m'arrête pas, merci ! Je repars donc et je cherche un bus pour aller à Downtown. Arrivé là-bas je prends le 720 avec l'intention de m'arrêter d'abord au Miracle Mile puis à Century City mais pendant le trajet et vu l'heure déjà assez avancée, je décide de me rendre directement à la seconde destination. Malheureusement le plan des bus est trop imprécis et je descends donc trop tôt. Le lieu me paraît familier et je réalise bientôt que je me trouve sur Rodeo Drive, je ne suis donc pas du tout au bon endroit mais tant pis. Dans tous le cas, je ne gagne pas de temps de cette façon. Je décide pourtant de marcher jusqu'à Century City qu'il me semble apercevoir au loin. Vu la taille de certains buildings ce n'est pas étonnant et c'est bien pratique en la circonstance. Arrivé, je me rend compte de la monumentalité des édifices, plantés au milieu de nulle part ou plutôt d'une banlieue résidentielle assez riche, Beverly Hills. Plusieurs compagnies audiovisuelles y ont leur siège ainsi que des banques. C'est un peu un deuxième Downtown ou plutôt un troisième après celui de Long Beach. Je suis à la recherche d'un centre commercial mais j'en trouve un autre, je déduirai plus tard qu'il a simplement changé de nom. Le retour se passe sans trop de problèmes et je pars pour la biblio.

33ème jour (16 avril) Vendredi

C'est notre anniversaire alors je vais à UCLA pour voir Leila. Il ne fais pas très chaud. Je me promène un peu dans le campus. Le temps est assez gris. Je rentre à l'hôtel pour dîner. Je me

repose un petit peu puis je me rends à la biblio où je passe la fin de l'après-midi. Rien de très intéressant.

34ème jour (17 avril) Samedi

La journée commence pas terrible. Il pleut et cela fout tous mes plans en l'air mais je vais m'adapter. Je me rends donc d'abord à la poste. Puis je me prépare pour aller passer toute la journée à la biblio. Arrivé là-bas c'est la consternation, mon ordi est infecté. Dans un premier temps je flippe pas mal à cause d'une message d'avertissement qu'on est en train de m'espionner et de peut-être collecter des preuves sur une soi-disant activité illégale. Dans un deuxième temps, je me dit que ce n'est que des *spywares* comme ils disent mais je me rends finalement compte qu'il doit y avoir des virus car l'ordi commence à buger sérieusement. Va pas falloir attendre trop longtemps avant de passer à l'action. Je décide donc de rentrer à l'hôtel et de voir ce que je peux faire avec le matériel que j'ai à disposition. A suivre…

35ème jour (18 avril) Dimanche

Aujourd'hui, il semble que le temps est de retour au beau fixe mais cela ne vas pas tellement durer et surtout il fait toujours aussi froid voire même plus. Dans ces conditions, on oublie le quasi rituel détour dominical par Venice. Je me repose un peu le matin, mange un truc et décide d'aller découvrir une partie de l'Est d'Hollywood Blvrd que je ne connais pas. Je prends la Red Line jusqu'à Vine et commence mon exploration. Jusqu'au pont de la Freeway 101, il n'y a pas grand'chose à signaler, c'est pas mort mais l'on sent que l'on s'éloigne de l'influence du Hollywood touristique. Plus loin, plusieurs bâtiments ou plutôt plusieurs façades de bâtiments, retiennent mon attention. Le pastiche est utilisé dans sa forme la plus grossière, seules les faces avant des bâtiments sont stylisées, comme par économie. Y a-t-il un lien entre cette architecture « hypocrite » et l'apparente mauvaise santé du quartier symbolisée par les boutiques fermées et les vitrines vides. (J'ai réalisé après coup qu'une partie des fermetures pouvaient être expliquée par le fait qu'on était dimanche. A LA, ce n'est pas partout un argument.) Je m'enfonce aussi dans les rues latérales. Ce sont des quartiers d'habitation de classe moyenne. J'arrive au niveau de Western Ave ce qui sera le point final de ma balade du jour. A signaler le temple du kitsch qu'est le « centre commercial » Thailand Plaza, c'est limite mauvais goût. L'architecture de la Hollywood/Western Station est originale et se prolonge à l'extérieur. Après cette journée qui ne restera pas dans les annales, je me

réjouis du festin de ce soir : des enchilladas de chez 99cts only. La photo sur l'embalage m'a mis l'eau à la bouche. J'ouvre le congélateur…plus rien….on m'a piqué ma bouffe !!! C'est quoi ce ****** de ***** !!!! Je devient fou, on peut faire confiance à personne ici ! Du coup, je suis encore obligé de bouffer ces nouilles à la con. MERCI

36ème jour (19 avril) Lundi

Allez c'est lundi, on va charger un peu le programme. Je vais aller jeter un coup d'œil à ce Miracle Mile. C'est pratique, il ont mis un panneau au début et à la fin aussi j'espère. Je passe devant le LACMA et le musée préhistorique de La Brea. Je crois qu'il y a une petite sortie scolaire. Des dizaines de bus attendent autour du parc, je pense que ça ne serait pas le bon jour pour visiter. Je poursuis sur Wilshire Blvrd. Il y a pas mal de bâtiments imposants, abritant visiblement des sociétés importantes. Ces immeubles sont entourés par des éléments de taille plus restreinte. Je dois traverser plusieurs fois pour obtenir le recul nécessaire. L'architecture générale est relativement banale, deviendrais-je blasé ? Lorsque l'on observe l'ensemble de loin, l'on est frappé par la régularité du motif, les éléments plus imposants surgissant à un rythme constant. J'ai risqué ma vie pour immortaliser cette réalité, défiant le troupeau sauvage d'automobiles au milieu de la route entre deux phases de feux pour prendre ces précieux clichés. Après ces aventures, je rentre poser mes affaires et je pars pour la Nike warehouse que j'ai repéré sur Sunset. J'y trouve un ballon pas mal pour 15$. Je suis impatient, le trajet du retour me paraît interminable. Je me change et pars pour le terrain. J'ai plus le physique d'antan, le reste non plus. Alors que je rentre crevé, Reid me propose deux places pour une première, why not ? Je propose à un anglais qui parle un peu français de m'accompagner, ça peut être utile. Je me mets sur mon 31, lui arrive en basket, il n'a rien d'autre, j'espère que ça va le faire. Arrivé sur place on croise deux ou trois starlettes. C'est un peu chaud car on doit retirer nos places qui ne sont pas à nos noms. Je flippe un peu, heureusement que mon collègue maîtrise la langue de Shakespeare, tout se passe comme sur de roulettes. Ah oui, le film c'est Mean Girls. Il fallait s'en douter, les stars ne sont pas dans la même salle que nous mais c'est cool quand même. Rideau.

37ème jour (20 avril) Mardi

Bon, aujourd'hui, rien que du très classique, je vais à UCLA converser avec Leila et voir Ed. Pour une fois, je peux prendre le bus sans attendre. Le trajet se passe sans soucis et je suis sur

le point d'arriver à UCLA quand il me semble qu'il me manque quelque chose…******mon ordi. Quel débile !!! C'est partit pour un retour à la case départ. Déjà une matinée de gâchée, en plus je vais arriver en retard pour mon rendez-vous avec Leila, quelle merde ! J'arrive finalement au complet à UCLA. Je me connecte sans plus tarder avec Leila puis je vais voir Ed. Rien de très particulier ne se passe par la suite.

38ème jour (21 avril) Mercredi

Comme tous les mercredis, ma journée ne va pas être d'une originalité folle. Je vais à UCLA mais pas de connection avec Leila. J'ai néanmoins pas mal de problèmes administratifs à régler pour les exas de juin avant de me rendre au cours de Ed. C'est toujours aussi long ces cours de 3 heures malgré que cela soit assez intéressant. Je rentre ensuite à l'hôtel. RAS

39ème jour (22 avril) Jeudi

Une journée très chargée s'annonce puisque j'ai décidé d'aller découvrir les banlieues qui se situent au nord des Hollywood Hills. Je prends donc la Red Line jusqu'à Universal City puis je poursuis avec le 750 (vu le programme chargé, il ne faut pas trop traîner et le 750 est le plus directe).Comme souvent, je descends un peu au hasard et je me retrouve à marcher le long de Ventura Blvrd. C'est toujours ce qui arrive quand on a pas de recul. Même s'il y a comme souvent pas mal de bâtiments originaux, je me rends rapidement compte que je ne suis pas au centre de Sherman Oaks comme je l'espérais. Mais y a-t-il seulement un centre ? Pour l'instant, il semble que les commerces se développent le long d'un axe (Ventura). Finalement, je marche plusieurs kilomètres et j'arrive dans ce qui semble être le centre de Sherman Oaks, du moins si l'on se fie à la taille des immeubles et à l'importance des sociétés qui y siègent (multinationales et banques). Il y a aussi un centre commercial dans lequel il y a un Tower Records, je vais juste m'assurer s'il n'y aurait pas encore des places pour les play-offs au cas où il n'y aurait pas de 4ème match. Sold out. Bon, j'ai déjà assez perdu de temps du côté de Sherman Oaks. Je prends le 150 qui me semble être la moins mauvaise solution pour me rendre à Canoga Park. Je dois m'arrêter en route pour prendre une correspondance. C'est vraiment un trou perdu. Pour changer, j'attends pendant des siècles, j'hésite à aller chercher à manger mais si je loupe le bus qui sait quand viendra le suivant. Je ne suis même pas sûr si je suis au bon arrêt. Il arrive enfin. Y a pas grand'chose à voir mais il faut néanmoins que j'en garde une trace alors je descends. C'est mort, une vraie banlieue dortoir, middle-class pas

super attrayante à première vue, c'est tranquille et familial. Bon, j'ai la dalle, heureusement, je trouve un Pollo Loco. C'est pas mal mais plus cher que le McDo. Après ça, il faut que je reprenne le bus pour me rendre à San Fernando. Ce n'est pas la porte à côté et il n'y a pas de bus directe. Je change deux fois. Il n'y pratiquement plus que des latinos, c'est monotone et il fait chaud. Au second arrêt, je prends conscience qu'on est littéralement aux portes du désert. Arrivé à San Fernando j'erre un peu a hasard. C'est pas très animé. Il y a des maisons assez modestes mais aussi des *gated communities*. Il ne me reste plus qu'un fond de Fanta chaud et je rôtis. Je vais un peu loin dans la mesure où la voie ferrée est infranchissable. Je dois donc rebrousser chemin pour pouvoir atteindre la route où passe mon bus, c'est désespérant. Je marche le long d'une route en guettant le bus. Je vois une patinoire…UNE PATINOIRE !!! J'ai vraiment mis un moment à réaliser. C'est de la folie, une patinoire au milieu du désert ! Toujours pas de bus lorsque j'arrive au centre de San Fernando alors je m'arrête et attends le 94 qui doit me mener à Burbank, ma dernière étape du jour. Pour finir il est un peu tard alors je décide de me mettre sur le chemin du retour, ce qui n'est pas forcement une simple formalité. Je prends donc un bus qui est censé me mener à North Hollywood mais il fait un détour et se dirige vers la gare, me serais-je encore trompé ? Heureusement non. Je flippe un peu pendant le trajet car le bus ne me semble pas suivre l'itinéraire prévu. C'est finalement OK. Je rentre à l'hôtel pour souper et j'apprends qu'il y a une première avec De Niro. Je vais donc me poster en face du Chinese Theater un peu avant l'heure. Le temps passe, Robert est à la bourre et le soleil se couche. Il fait nuit et on ne voit bientôt plus rien. Il arrive finalement mais je n'arrive qu'à prendre son crâne et encore c'est pas sûr.

40ème jour (23 avril) Vendredi

Aujourd'hui la journée s'annonce chaude. Je vais d'abord faire un peu de basket. Le terrain principal est occupé alors je squatte un terrain annexe. Il y a des clodos et en plus c'est sous des arbres alors il y a un peu de chenit sur le terrain mais l'avantage c'est que c'est à l'ombre. Après avoir bien sué, je me rends à la biblio sur Sunset et ensuite je rentre me doucher. Je me prépare une salade de pâtes et je pars pour Burbank. *As usual*, j'attends le bus pendant des plombes, on crève de chaud. En plus j'avait mal fermé ma bouteille et elle a coulé dans mon sac. Heureusement, une dame sympa me propose un sac plastique. Evidemment ça arrive juste quand le bus se pointe. Le trajet se passe sans problème majeur et je débarque à Burbank en début d'aprèm. Il faut d'abord que je règle cette histoire de pic-nique alors je mange ma salade comme un porc vu qu'en plus j'ai oublié une fourchette. C'est pas simple pour se laver

les mains, système D. Je me balade un peu dans le centre-ville, ça a l'air assez sympa avec des relativement petites rues et pas mal de couleurs. Je poursuis un peu plus loin, il y a un cinéma multiplexe puis un immense centre commercial et que vois-je…Ikea. Je ne m'y attendais pas du tout, c'est marrant. Je me dirige ensuite vers les quartiers d'habitations. Sur ma route il y a un YMCA. Les logements sont plutôt des immeubles d'appartements, c'est pas folichon. En remontant la colline et en m'éloignant donc du centre, je découvre des maisons et perchées dans les collines l'on aperçoit des *gated communities*. Dans la zone, il y a des églises partout, elles ont l'air d'avoir une place importante dans la communauté au vu des action de soutien affichées. Depuis Olive St on a une vue dégagée et impressionnante sur la vallée. Il est temps de rentrer. En attendant le bus, je discute avec une latino qui me pose des questions sur la Suisse.

Ce soir c'est le 3ème match du premier tour, il faudrait que les Lakers perdent pour que je puisse assister au 5ème match. A la fin du 3ème quart, il y a une cérémonie pour récompenser le joueur ayant le plus progressé et Kareem (Abdul-Jabaar) y est invité. Je ne comprends pas tout mais il me semble que je reconnais l'endroit…c'est le bowling de l'autre côté de la rue…de l'autre côté de la rue… Je percute, cours chercher mon appareil et traverse la rue comme un fou. Le trottoir est barré mais il en faut plus pour m'arrêter. Kareem est là, à trois mètres de moi… bon je suis sur la route mais tant pis. J'ai juste le temps de prendre quelques photos avant que l'on me dise de dégager. Je crois que c'est effectivement plus prudent. PHENOMENAL. Je rentre et les Lakers perdent, c'est parfait pour moi.

41ème jour (24 avril) Samedi

Je me lève mais aujourd'hui je ne sais vraiment pas quoi faire car les activités prévues ne sont pas idéales pour un samedi. Je traîne un peu après le déjeuné et je discute avec Prem, un Belge. Je pense m'être décidé pour aller faire un tour du côté de Long Beach avec peut-être une petite escale à Watts suivant la situation. Finalement je glande à nouveau et pour finir on part avec Eddy et Anders à Universal Studio pour faire le City Walk. On zone un peu là-bas puis il est prévu nous allions assister à l'enregistrement d'une émission de caméra cachée alors on y va. Dehors, il fait extrêmement chaud mais à l'intérieur on se les caille. On est au dernier rang, vu comme on est habillé c'est pas étonnant. Bon c'est pas particulièrement drôle mais ça pourrait être pire. Par contre c'est long et vu le froid j'ai une de ces envie d'aller pisser, je ne dois pas être le seul vu la queue à la fin. Deux prises minimum pour chaque séquence et plus lorsque certains détails clochent, je dis bien détails. Bon après cette

expérience nous rentrons et je repars immédiatement avec Eddy pour faire du basket. C'est un peu surpeuplé avec des gamins partout mais le problème est surtout que la nuit tombe assez rapidement. Tant pis. Nous rentrons puis je sors avec Anders et Prem sur Sunset Strip. On passe d'abord par le Saddle Ranch.. Anders paie 28$ pour 2 bières et une vodka Red Bull. On assiste au spectacle de Machine Bull, qu'est-ce qu'elles sont connes ces américaines! On décide bouger et l'on se rend au Rainbow. Clientèle à la Ozzie Osbourne, c'est pas génial. On décide se tirer avec Prem vers 1h15 laissant Anders derrière nous. Au bout d'un moment de marche on décide d'attendre un bus. Une baston éclate en face de nous à la sortie d'une boîte et en plus des flics déjà présents pour contrôler la taux d'alcoolémie, la moitié de la LAPD arrive et bloque la rue donc pas de bus. Ces cons ils sont venus à 10 ou 15 voitures alors qu'ils avaient déjà chopé tout le monde. Ils ont même fait venir l'hélico. 200m plus loin il y a un rassemblement de blacks avec leur voitures et faisant les cons, on ne sait jamais comment ça peut tourner car ils ont l'air déjà assez chaud alors avec les flics dans les environs ça peut aller très vite et loin. Autant dire qu'on a pas traîné dans le coin. Pour finir, on fait tout le chemin à pied jusqu'à l'hôtel.

42ème jour (25 avril) Dimanche

La nuit a été assez courte car je me suis couché vers 3h30 et je me lève déjà vers 7h30 avec le 3 bières de la veille c'est pas brillant mais il faut faire avec. Je prend donc le bus jusqu'à UCLA et je discute un moment sur Ivisit avec ma chérie, ça va déjà mieux, ça met la bonne humeur. Je me dépêche de rentrer ensuite pour aller à Venice, vu que les autres n'ont pas l'air d'être réveillés je pars tout seul. Arrivé là-bas, oh stupeur, il y a du brouillard et il fait froid, moi qui n'ai qu'un T-shirt c'est un peu limite mais mon expérience de l'endroit m'empêche de paniquer. Je fais donc un peu de shopping prospectif avant de me rendre à Venice même. Le temps se découvre assez rapidement et je patiente en regardant les basketteurs. Un peu de plage et c'est déjà l'heure de rentrer. Arrivé à l'hôtel, je prend vite une douche et mange avant de repartir pour UCLA « bosser » un petit peu. Quelle journée.

43ème jour (26 avril) Lundi

Ca va être une journée de folie à cause de la température et à ce moment, je ne mesure pas encore combien. Je pars pour Pasadena et donc je prends la Goldline. Je m'arrête vers ce qui

me semble être le centre-ville. En sortant de la gare il fait déjà étouffant mais je me dis que je vais enfin pouvoir bronzer un peu. Je me balade dans le centre et notamment le Civic Center qui n'est vraiment pas mal. Il y a aussi un nouveau centre commercial ainsi qu'une patinoire. Ce qui me surprend le plus est probablement le nombre d'églises et leur proximité les unes par rapport aux autres. Les styles sont par ailleurs tout à fait hétéroclites même si les confessions représentées sont parentes. Pasadena est un endroit assez sympa, un peu dans le même genre que Burbank mais avec plus d'ancienneté, on sent que la cité a une histoire, les signes culturels sont plus marqués. Je dîne à l'arrêt de bus avec l'intention d'aller au Rose Bowl. Le bus arrive enfin mais cette conne de chauffeuse me fait marcher beaucoup trop, merci. Il fait 300 degré et je n'ai plus d'eau. Je traverse un quartier résidentiel de classe moyenne inférieure puis je descends dans une vallée en cherchant le Rose Bowl. En arrivant en bas j'apprends que c'est en fait le nom de toute la combe. Je marche donc dans la vallée de l'ombre de la mort. C'est vraiment limite, j'aurais vraiment besoin d'un peu d'eau mais pas question d'accéder au club de golf qui est alimenté. Finalement, je trouve la précieuse richesse et je m'abreuve abondamment mais c'est presque trop tard. Vu que les batteries de l'appareil photo m'ont lâché il y a déjà un moment ce n'est plus la peine de traîner là alors je me mets en quête du plus court chemin de retour. Avec un peu de bol et du flaire je trouve un chemin assez rapide jusqu'à la ligne du bus. Je n'attends pas trop. Je retourne à Pasadena et reprends tout de suite le métro pour rentrer. Je fais un petit arrêt au 99cts puis à la biblio où je réserve pour plus tard. Devant l'hôtel il se prépare quelque chose et j'apprends que c'est la Star Ceremony pour Mickey et Joanne Rooney. En rentrant de la biblio je vois cette cérémonie mais c'est vraiment riquiqui. Ça semble un peu démesuré par rapport à l'infrastructure mise en place, il y a quelque chose qui cloche. Je mange et à un certain moment, je me rends dans la chambre et j'entends de la musique. Par curiosité je demande de qui il s'agit : Lionel Richie ! Je n'attends pas un instant et je chope mon appareil photo dont les batteries sont à peine chargée. Malheureusement il n'y a pas moyen d'accéder près de la scène, il faut des *pass*. On se console comme on peut et on [Prem et moi] essaye de trouver un meilleur endroit pour voir l'écran géant. On se retrouve derrière mais la vue n'est pas géniale. Je tente quand même de prendre des photos mais dans l'obscurité c'est vraiment mauvais mais c'est pour le souvenir. Lorsque je réalise que la meilleure des chose serait peut-être de tourner un clip les batteries me lâchent pour la seconde fois de la journée. Lionel finit par le classique All Night Long puis s'éclipse sans attendre. Soudain 2 bodyguards se pointent et vont ouvrir le portes d'un 4x4 garé juste devant nous, ça sent quelque chose de particulier. J'ai à peine le temps de réaliser ce qui pourrait se passer que la porte de l'ascenseur s'ouvre et

que Lionel en sort et se dirige vers la voiture Pas de photos mais le souvenir d'un moment exceptionnel.

44ème jour (27 avril) Mardi

Aujourd'hui, c'est boulot alors je me rends assez tôt à UCLA. Je bosse un moment puis je trouve par hasard un coin sympa pour me connecter avec Leila et en plus c'est à l'ombre, un peu obligatoire avec la chaleur qui règne. Après la connexion, je mange un truc puis je vais m'inscrire chez Ed et retourne à la biblio. A 15h, j'ai donc rendez-vous avec Ed et l'on discute presque une heure. Je décide de rentrer ensuite en faisant un détour par Melrose pour faire un peu de shopping. Je ne trouve pas ce que je cherchais mais je trouve le maillot du Mailman en blanc pour Yaya. Je rentre à l'hôtel mais il fait toujours si chaud. Je discute un moment avec Neil puis je me rends à Universal Studio au Team LA mais je n'y trouve rien de ce que je cherchais, en plus le vendeur me raconte de conneries. Je n'achète rien et rentre déçu. Je passe la soirée à tenter de combattre la chaleur. Il est finalement minuit passé quand je peux enfin me coucher dans des conditions acceptables.

45ème jour (28 avril) Mercredi

C'est le grand jour aujourd'hui. Je lève assez tôt et je me prépare pour aller chercher le maillot de Kobe au Staples Center. J'arrive là-bas juste avant l'ouverture et je trouve finalement ce que je cherchais, plus de 80$ quand même avec les taxes. Je me dépêche d'aller à UCLA car il faut que j'avance un petit peu avant de me connecter avec Pa et Ma. Je profite aussi pour recharger l'ordi, enfin c'est ce que je pensais, je ne suis pas rendu compte que le câble était mal branché alors c'est plutôt le contraire qui se produit. Je me connecte mais je n'ai pas le temps d'arriver au bout de la limite Ivisit avant que l'ordi ne s'éteigne. Après cela je retourne bosser un moment avant d'aller aux cours. Je me barre à la pause pour aller me préparer. J'arrive au Staples Center 35 min à l'avance et je suis accompagné par d'autres supporters ce qui n'était pas le cas la dernière fois.

46ème jour (29 avril) Jeudi

Ce matin, j'ai un peu de peine à me décider sur mon planning, finalement je pars pour le Santa Monica Blvd et sa partie flashy. Je n'ai parcouru que quelques centaines de mètres

quand les batteries décident de me lâcher, c'est la fête. Dans mon grand désarroi, je me résous à me rendre à Santa Monica en espérant pouvoir remplir une partie de mes commandes. J'arrive donc là-bas et, effectivement je trouve déjà 2 maillots. Ensuite je mange là-bas et je rentre. J'ai ensuite dans l'intention de me rendre à la biblio avant d'aller faire un peu de basket, histoire de ne pas avoir l'impression d'avoir perdu mon après-midi (après le Santa Monica Blvd j'avais dans l'intention d'aller au Farmer's Market). Dans un premier temps c'est déjà très chaud car je suis à 2 doigts de me faire coller pour traversage sauvage, ouf. Ensuite je me rend compte que j'ai oublié l'essentiel, le ballon. Pour couronner le tout, il n'y a aucune place pour internet à la biblio. Je rentre donc chercher le ballon puis je me rends au terrain. Il y a pas mal de monde vu que je suis nouveau et que je ne comprends pas vraiment ce qui se passe je me retrouve comme un con à attendre. Finalement grâce à 2 gars (Ice Cube et un latino) assez sympas, je peux jouer. Je suis un peu à la rue surtout que mes chaussures ne m'aident pas tellement. Pour finir, on fait un match sur tout le terrain et je marque un panier impossible pour la victoire. Je rentre épuisé et plein de contusions.

47ème jour (30 avril) Vendredi

Ce matin je me rends à UCLA pour bosser un peu mais je n'en ai pas vraiment le temps. Comme d'hab, avec la connexion et les différents trajets, je perds un temps fou, surtout que je dois aller chercher la voiture juste à côté de l'aéroport ce qui n'est pas vraiment la porte à côté. Je me fais vraiment chier à trouver le bon bus et finalement j'abandonne et décide de me la jouer à la Gilles. Je prends donc le 720 qui perd un temps fou sur Wilshire, ensuite je saute dans un 312, ça va être chaud pour arriver à l'heure. Au moment de descendre, je vois le dernier bus au loin mais le temps de traverser le carrefour il a déjà quitté l'arrêt. Heureusement, je peux quand même le prendre car j'arrive à l'agence 10 minutes avant la fermeture (le prochain bus était un demi-heure plus tard). Je prends donc la voiture et je tente de rentrer à l'hôtel. Sur le chemin du retour ça bouchonne pas mal, évidement car il y a un contrôle systématique des permis de conduire. Après cela, ça va un peu mieux mais c'est terriblement chiant et cela fait bizarre de se retrouver seul et isolé. J'arrive finalement à l'hôtel et je parque la voiture dans Selma Street. Le principal problème est donc de s'y retrouver avec les règles de parcage, c'est vraiment le bordel et il faut lire pendant trois heures avant de se rendre compte qu'on est pas sensé s'arrêter à cet endroit. Ce soir, on sort avec Prem et Anders car c'est la dernière soirée d'Eddy. Après un moment de divagations nous nous décidons à prendre la voiture pour nous rendre sur Sunset Strip. On trouve un parking un

peu moins cher que les autres. On se rend au Red Rock et on passe une soirée tranquille. Je ne débourse pas un centime. Il faudra se méfier de Prem.

48ème jour (1er mai) Samedi

Cela va être un journée assez compliquée aujourd'hui car j'ai planifié un certain nombre de choses avec un temps assez restreint. Je me rends d'abord à UCLA pour avoir une connexion avec Leila car je ne sais pas quand je pourrais revenir. Quel gain de temps pour le trajet mais ensuite ça se gâte car il faut trouver une place et en plus la payer même le week-end et c'est pas donné, 25 cts les 8 minutes. Je trouve finalement un place et me dirige vers un *hot spot*. C'est chaud car la connexion foire, comme d'hab. Après la discussion je me dépêche de rentrer l'hôtel où j'ai rendez-vous avec les autres pour aller au resto indien. C'est pas mal et en plus je ne paie pas. Je propose aux autres de les emmener à Venice alors nous en prenons la direction, on se gourre à la sortie d'autoroute mais ce n'est pas grave. Je les dépose et je prends le sens inverse pour aller à Pasadena. C'est vraiment le bordel sur la route alors je passe 2h dans la voiture pour y aller et là-bas je me perds un peu car les indications sont très mal faites. Je m'y retrouve finalement grâce à mon instinct et à la carte. Dans le Rose Bowl, il y a une fête avec des mexicains partout, je ne réalise pas que c'est pour Cinco de Mayo. Je prends des photos du stade et je me rentre, crevé.

49ème jour (2 mai) Dimanche

Aujourd'hui, c'est le jour du Seigneur alors je me rends au culte. Le matin c'est un peu la panique car je n'arrive pas à mettre la main sur mon porte monnaie que je retrouve plus tard, ouf. Je fais le plein et trace ma route vers Orange County et Garden Grove plus précisément. Pas trop de problèmes pour trouver la cathédrale et je n'arrive pas si tard que ça. C'est vraiment trop américain avec le lot de bons sentiments et de boniments, on se croirait dans un talk-show ou dans une pub, mais pas dans un église, ça sent la secte et le business à plein nez. Après le culte, je me balade autour et tout flaire le toc. Depuis là, je décide de me rendre à Anaheim. Je me perds plus ou moins volontairement puis je m'arrête à l'Angel's Stadium. C'est sympa et je fais des photos tout autour. C'est assez différent du Dodgers Stadium. C'est plus moderne. Je fais un détour par la boutique mais par contre je ne peux pas voir l'intérieur du stade. Je reprends la voiture et je me rends du côté de l'Arrowhead Pound, l'antre des Anaheim Mighty Ducks (NHL). Je me parque juste devant et commence à faire le tour. C'est

vraiment mort, normal vu que l'équipe est déjà éliminée. On distingue à peine l'intérieur de la salle à travers les vitres. J'ai presque fini le tour quand un gros balèze sort du bâtiment d'un air furieux et me crie : « How did you get inside my building ? » Oh la, cool mec. J'essaye de lui expliquer que je ne suis pas entré mais il me demande mes papiers, me confisque mon appareil et veut que je le suive. Nous allons chercher mes papiers à la voiture et je le suis. Je vais pas commencer à faire le malin mais j'essaie de comprendre ce qu'il me veut. Il m'emmène au QG de la sécurité. Avec l'un de ses collègues, ils commencent à m'interroger et à inspecter mes papiers. Après avoir entendu mon récit et contrôlé les photos que j'avais prises, ils se détendent. Ils m'expliquent qu'il m'avaient observé depuis mon arrivée et me montrent les images, c'est Big Brother. Finalement, ils sont assez sympa et m'offrent même à boire. Ils sont juste un peu stressés à cause du terrorisme. Je reprends la voiture et décide d'aller faire un tour du côté de Disneyland. Je pensait trouver un coin pas cher pour garer la voiture quitte à poursuivre à pied un petit bout mais c'est impossible, tout est envahi par Disney alors je me résous à utiliser un parking officiel. Le premier est hors de prix alors je tente un deuxième. Celui-ci est aussi assez cher mais les trois premières heures sont gratuites, parfait. Je débarque donc à Downtown Disney où l'on trouve des boutiques et des restos, c'est l'équivalent du City Walk de Universal Studios. Bon c'est un parc d'attraction, rien de très original. Il y a un ESPN Zone, un bar dédié au sport où l'on peut voir les émissions de la chaîne sur différents écrans géants. Ca tombe bien, ils diffuse le match Spurs-Lakers en direct. Je mange ma désormais traditionnelle salade de pâtes en regardant le match. C'est dur, c'est en plein soleil et il fait plus de 40. En plus, les Lakers ne sont pas dans un bon jour. Je ne tiens plus. Je décide de reprendre ma route. Lorsque j'arrive au four (à la voiture) mon reste de boisson est presque en train de bouillir. Je remonte en direction de LA sur la 5 et m'arrête au Citadel que j'avais remarqué à l'aller. Ce centre commercial, comme son nom le laisse deviner, reprend la thématique d'une citadelle pour son architecture. Ça avait l'air cool de l'extérieur mais en fait c'est pas terrible, c'est une réunion de *outlet stores*, autrement dit, des boutiques de liquidation. Je trouve quand même un sac pour maman. Cette fois je rentre vraiment. Evidement, vu l'heure il y a les traditionnels embouteillages mais c'est la vie.

50ème jour (3 mai) Lundi

Je repars ce matin pour Orange County. Je vais descendre un peu plus vers le sud pour voir ces villes nouvelles du sud californien, notamment ce Mission Viejo dont j'ai entendu parler

dans un reportage. Je prends donc la 5 et sors à Santa Ana qui est ma première étape. C'est l'une des villes les plus importantes d'Orange County. J'aperçoit un cube géant en équilibre, sûrement un musée. Pour une fois je ne vais pas m'arrêter pour ça mais ça tombe bien le feu est rouge alors je profite pour faire une petite photo à travers la fenêtre. Ensuite je me balade un peu en voiture dans la ville ou plutôt je me paume. Lorsque je veux poser la voiture pour aller explorer à pied c'est le bordel comme d'hab, c'est beaucoup trop cher pour quelques minutes. Je m'arrête donc sur le parking d'un commerce, mange un truc et pars explorer rapidement les alentours. Il n'y a rien de particulier c'est assez classique, ça ressemble pas mal à Pasadena ou Burbank. Je passe par le magasin pour avoir bonne conscience et repars. J'avais aperçut plus tôt un centre commercial, je vais voir ce que cela donne. Heureusement, je trouve une place à l'ombre, on cuit. Comme souvent, il y a deux grandes enseignes, en général des vêtements, plus des petites boutiques. Je m'apprête à entrer lorsque je sens la sangle de mon appareil qui me glisse du cou et mon appareil s'écrase par terre. Quel merde !!! Le boîtier à batterie est explosé et les accus ont giclé partout. C'est vraiment pas le meilleur moment. Heureusement, le reste de la machine n'a pas l'air touché et ça fonctionne toujours pour autant qu'on tiennent les batteries en place, pas très pratique. Après un petit tour au centre commercial, je reprends la route et, en direction de l'autoroute, je repasse devant le cube et...re-photo au volant, meilleure cette fois. Je cruise tranquillement vers le sud et j'aperçois des groupes de maisons plus moins importants qui fleurissent ça et là. Je distingue même ce qui doit être Mission Viejo mais vu l'heure et l'état presque HS de l'appareil ça ne vaut pas vraiment la peine que je fasse le détour. Je descends plutôt vers la côte et m'arrête sur une plage du côté de Dana Point. Evidemment, je dois trouver une magouille pour ne pas payer le parking pour les dix minutes où je vais rester. Belle plage, coin sympa et une sorte de réserve naturelle. Je remonte ensuite le long de la côte. Je m'arrête brièvement plusieurs fois et traverse Laguna Beach, Newport Beach, Huntington Beach. C'est pas moche. Je me fais arnaquer dans une station service puis je rentre, la route est encore longue. En me rapprochant de LA, le paysage devient moins paradisiaque, on approche des zones industrielles.

51ème jour (4 mai) Mardi

Pour changer, aujourd'hui risque d'être une journée assez chargée. Je prends d'abord la direction de Culver City. D'après ce que j'ai pu en voir dans les livres que j'ai lus, cette partie de la ville doit avoir une architecture assez originale. Je trouve un endroit apparemment

gratuit pour me parquer. Je pars donc explorer à pied. Il y a un peu de tout. Les habitations sont assez classiques mais les bâtiments publiques sont plus avant-gardistes, c'est assez proche du style de Santa Monica. On peut poursuivre la comparaison car l'on trouve aussi pas mal de petits bistrots qui ont l'air sympa ainsi que l'omniprésence de signes de la tendance indépendantiste de Culver City dont l'existence d'un réseau de bus local en est l'une des expressions. Un peu au milieu de nulle part, je tombe sur le Culver Hotel. Avec son style années 30, il s'impose à ceux qui traversent Culver City. Il est assez impressionnant avec sa base triangulaire qui n'est pas sans rappeler le célèbre Flat Iron de New-York. En continuant mon exploration, j'aperçois différents centres de spiritualité au style un peu new-age, limite secte. En retournant à la voiture, je passe non loin du complexe de Sony Pictures mais ce n'est ce qui m'a le plus marqué durant cette matinée. En effet, je marche tranquillement dans une petite rue quand arrive une voiture, enfin une carcasse de voiture, une amas de tôles rouillées. C'est une véritable vision de fin du monde, on se croirait dans Mad Max, enfin…

Bon, c'est le moment d'aller à UCLA pour me connecter avec Leila une dernière fois avant de partir à Louisville. Après un bref arrêt en route pour photographier le Los Angeles Temple, j'arrive à la bourre à mon rendez-vous. Je me connecte rapidement et peux converser avec ma chérie. C'est le stress, il faut vite que je rentre pour me préparer pour le Tonight Show with Jay Leno. Eddy nous a trouvé des places grâce à un de ses potes. On part donc avec Prem et Anders. On trouve une place pas loin des studios et on arrive au point de rendez-vous. C'est une petite pièce où il y a déjà un peu de monde. Après un bon moment, le troupeau se dirige vers un autre bâtiment. Juste avant d'entrer dans le studio, on nous oriente avec mes deux collègues vers une pièce VIP, c'est la classe. Il y a un buffet, ça tombe bien, je crève de faim et de soif. Malheureusement, on a à peine le temps de se servir qu'on vient nous chercher. Tout le monde est déjà installé. On a des places au premier rang et je suis dans le coin, juste à côté de l'orchestre, ce qui, je m'en apercevrai par la suite, est un très bon plan. Il y a d'abord un gars qui vient chauffer la salle puis on nous explique comment ça se passe et Jay arrive. Ça commence, j'ai un peu de peine à tout comprendre car il parle très vite mais c'est nettement mieux rôdé que l'autre show, pas besoin de 50'000 prises. L'un des invités est Eric Bana de Troy. Ce qui est très cool pour moi est que l'un des musiciens intervient souvent et donc si c'est cadré assez large on doit me voir. C'est comme toutes les bonnes choses … la fin de l'enregistrement arrive. Une grande expérience.

52ème jour (5 mai) Mercredi

Je vais essayer de profiter de ma dernière journée complète avec la voiture. Je décide donc de parcourir Mulholland Drive avant que la canicule ne soit apparue. Ce n'est pas une bonne idée car le smog-fog recouvre une bonne partie de la ville, alors que plus tard dans la journée il se serait probablement dissipé. Je parcours donc la mythique route en m'arrêtant parfois tout les 20 mètre ce qui ne me permet pas une progression très rapide. Par contre, les maisons intéressantes ne manquent pas. Après cette sinueuse balade, je redescends par le Sepulveda Pass, ce qui m'offre une vue intéressante sur le Getty Center. Je décide ensuite d'aller faire un tour dans les collines de Bel Air, histoire de voir de plus près ces maisons de stars et leurs *gated communities*. A peine j'entre dans le quartier que je me sens comme un intrus, ce que je suis en fait. Je ne croise quasiment personne dans ces petites rues tortueuses et ne vois presque rien vu que la plupart des propriétés sont entourées d'immenses haies. Je ne traîne pas trop surtout quand je me rends compte qu'il y a des caméras dissimulées dans les arbres. Après cette escapade au pays des multi-millionaires, je rentre à l'hôtel. Suivant les conseils d'Ed, je décide de me rendre du côté d'Union Station pour aller voir les célébrations de Cinco de Mayo. Arrivés là-bas, je suis très déçu. Il n'y a qu'une ruelle style souk où l'on trouve des « souvenirs » pseudo-mexicains. A part ça, il y a juste une centaines de personnes écoutant un groupe chantant des chansons plus ou moins traditionnelles. Je reste un peu pour m'imprégner de l'ambiance. Je laisse ensuite tomber mon projet de retourner à Watts et rentre à l'hôtel chercher la voiture pour me rendre à Glendale dans un centre commercial dont j'avais entendu parler. Je prends l'autoroute mais je loupe l'embranchement pour Glendale alors je dois continuer sur plusieurs kilomètres avant de pouvoir sortir et rebrousser chemin. Je me fais confirmer par un motard que je suis sur la bonne route et reprends l'autoroute. Evidemment c'est l'heure de pointe, ce qui rime avec bouchon,. Y arriverais-je un jour ? Finalement, je parviens en vue de Glendale, je n'ai « plus qu'à » trouver ce centre commercial. Mais tout d'abord, il faut sortir au bon endroit. Grâce à mon instinct et à une bonne lecture de la carte j'arrive sans trop de détours à la Galleria et me parque à proximité. Le centre est immense. Je trouve la boutique que je cherchais et ils ont le *pant* des Lakers dans ma taille, extra. Je me dépêche d'aller rechercher la voiture qui n'a pas été embarquée, je l'espère. Ouf. Je prends le chemin du retour. Ce soir, j'ai promis d'accompagner Jon faire un tour en voiture. En fait, il est un peu court au niveau financier et envisage de dormir une nuit dehors. Il voudrait donc trouver un endroit plus ou moins sûr et tranquille dans les collines. On ne trouve rien de terrible. Je ramène Jon à l'hôtel et prends le chemin de UCLA.

53ème jour (6 mai) Jeudi

Ce matin je pars une première fois de l'hôtel. Mes bagages sont surchargés, va falloir trouver une solution. Je prévois de faire un petit détour à Culver City avant de déposer la voiture sur le chemin de l'aéroport mais je me rends bientôt compte que même en y allant directement ça va être juste pour arriver à deux heures à l'avance. J'arrive à l'agence, la conne qui vérifie la voiture me fait chier pour le niveau d'essence et m'envoie à la station-service. eEn plus, je dois faire un détour pour revenir. Heureusement après ça va assez vite car leur chauffeur me dépose à LAX gratuitement. Je prends mon billet et je vais passer les contrôles douaniers. C'est pas la fête car j'ai oublié que je ne pouvais pas avoir de ciseaux dans le bagage à main, je les leur laisse. Ensuite c'est le holster qui les déranges, ils contrôlent vraiment tout. Je patiente ensuite en attendant l'embarquement. Cela ne tarde pas à foirer car l'hôtesse nous annonce un retard à cause d'un problème avec la climat'. Pour finir on embarque mais le problème n'est pas réglé. On décolle finalement avec près d'une heure de retard ce qui me laisse 20min à peine pour traverser l'aéroport et embarquer pour Louisville. « Heureusement » à Dallas tout est prévu et l'on m'emmène avec une navette spéciale jusqu'à l'autre avion, c'était juste. Vol sans problème mais vieux coucou. Arrivé à Louisville, ce que je redoutais se produit : mes bagages ne m'ont pas suivi. Heureusement je ne suis pas en terrain inconnu alors ça aurait pu être pire. Je découvre Sadie et la maison de René. Je vais me coucher après avoir mangé un petit quelque chose.

54ème jour (7 Mai) Vendredi

Je me lève ce matin après une bonne nuit de sommeil. René a dû partir au travail et je prends mes marques. Je décide d'aller me promener dans le quartier en attendant qu'il rentre et que mes bagages arrivent. Je suis sur le point de partir lorsque je trouve enfin Sadie. On part ensemble en espérant qu'au cas où je me paume elle s'y retrouve. Je choisi la direction opposée à celle indiquée par René car je veux voir un peu de civilisation. Sadie ne met pas toujours de la bonne volonté. Je croise une dame qui me dit qu'il ne faudrait pas que je repasse là car c'est une propriété privée, c'est compris. En essayant de retrouver mon chemin de tombe dans des cul-de-sac, c'est bien ce qui me semblait. Finalement et grâce à l'aide d'un local je trouve mon chemin. René rentre vers 16h et nous allons voir des fossiles le long de la rivière Ohio. Il y a trop d'eau alors on ne voit pas grand'chose. On soupe ensuite le long du fleuve (réservation), c'est sympa.

55ème jour (8 Mai) Samedi

Ma journée commence par une visite à l'usine de René. C'est assez petit mais je suis surpris par la complexité de certaines tâches et surtout par la précision des machines. Je rencontre aussi ses collègues qui ont l'air sympas. Je discute un moment avec l'un d'eux qui fait une pièce de moto pour son frère. Nos passons ensuite dans un centre commercial pour regarder pour le reste de ma liste mais ce n'est pas moins cher qu'à LA, au contraire. Nous mangeons ensuite au California Pizza Kitchen, la pizza n'est pas trop mal.

56ème jour (9 Mai) Dimanche

Ce matin est dédié au repos et au jardinage. Ensuite nous allons bruncher. C'est un peu l'orgie car le buffet est celui d'un repas normal : hamburger, poulet,… fruits de mer, sucré, salade, il y a vraiment de tout et c'est à volonté. Les fruits de mer sont sans saveur. Après le dîner, nous allons nous promener dans le Downtown au bord de l'Ohio. Il y a quelques bâtiments intéressants mais la taille est plutôt limitée. Nous rentrons, assez tôt pour assister à la seconde mi-temps de l'écrasante victoire des Lakers sur San Antonio, la série est relancée. Nous partons ensuite promener Sadie dans un parc et nous rencontrons des amis de René qui sont très sympas. Nous marchons un moment avec eux puis nous discutons ce qui nous amène assez tard. Finalement nos décidons d'aller manger des sushis mais nous arrivons juste avant la fermeture, ils sont donc fait devant nous, je peux donc vérifier que ma méthode est la bonne, ce qui est le cas. Je suis un peu déçu mais c'est pas mal quand même.

57ème jour (10 Mai) Lundi

Nous allons promener Sadie aux alentours de la maison puis nous faisons du dîner. Nous partons ensuite dans la direction de Fort Knox pour marcher un bout et voir un fort de la guerre de Sécession. René décide de prendre son vélo alors je monte et descends en compagnie de Sadie qui ne me lâche plus. La marche est assez plaisante car on est dans la forêt et cela ne monte pas trop. Par contre, le fort est décevant. J'attends René en bas puis nous rentrons en faisant un détour par l'hippodrome où se court le célèbre Kentucky Derby. Nous nous reposons et je montre les photos du voyage à René. Nous allons ensuite manger un steak et une glace.

58ème jour (11 Mai) Mardi

C'est le jour du départ. Je fais mes bagages et je m'aperçois que les accus n'ont pas chargé. René jette un coup d'œil mais ne peut réparer à la maison. Nous passons donc en vitesse à l'usine pour réparer le chargeur avant d'aller à l'aéroport. Nous mangeons rapidement un morceau, pas le temps de finir et je lui dis au revoir, passe la douane, sans problème cette fois. Par contre les choses se gâtent rapidement car l'embarquement n'est pas annoncé et il n'y a pas de personnel à la porte. Ceux-ci arrivent finalement et ils n'ont pas l'air pressés. Je suis finalement appelé au comptoir et l'on m'annonce que le vol devrait avoir un peu plus de 30 min de retard mais que l'on m'a re-booké sur le vol suivant pour LA, génial, je vais attendre des heures et je vais arriver super tard mais au moins j'aurai mes bagages cette fois. On attend encore et nous embarquons. Au décollage, l'avion, après un dernier contre-temps, a 2h15 de retard, cela va donc être juste même pour le second vol. Je sors finalement de l'avion à Chicago 17 minutes avant le décollage de la correspondance. Ces connards de merde n'ont rien prévu cette fois pour moi. Je dois donc me taper la moitié de l'aéroport en courant avec mes bagages. J'arrive finalement à l'avion 5 minutes avant l'heure supposée du décollage. C'est pas la peine d'espérer trouver des bagages à LA, quel MMMMMEEEEERRRRRDDDDDEEE cette American Airlines, ça va pas se passer comme ça, ils vont m'entendre d'une façon ou d'une autre.

59ème jour (12 Mai) Mercredi

UCLA est ma principale destination de la journée. J'arrive là-bas assez tôt et je me connecte du premier coup pour changer. Malheureusement, Leila n'est pas disponible tout de suite. J'en profite pour aller faire quelques achats et repérages. Je me connecte avec Chérie puis j'essaye de contacter Ed mais sans succès. Je fais donc mes derniers achats et je passe à la biblio avant d'aller aux cours. Sur le chemin, je traverse les campagnes présidentielles estudiantines, ça rigole pas. Plus loin, j'assiste à une bataille d'eau entre étudiants, garçons et filles, avec des équipes et des camps visiblement. Après le cours, je discute un peu avec Ed, il me signe des bouquins et l'on se dit au revoir, à moins que l'on arrive à « se choper » vendredi. C'est définitivement un très bon gars. Je rentre et décide d'aller faire un tour au Team LA shop pour faire mes derniers achats. Je trouve le *long sleeves shooting shirt* en M et je le prends en noir, ce qui semble être la meilleure couleur et en plus c'est celui de la prochaine saison. Je rentre

et j'essaye le tout avec le short et le pant mais ça n'est pas terrible. Je vais me coucher assez tôt car je suis encore fatigué du voyage à Louisville.

60ème jour (13 Mai) Jeudi

Bon, aujourd'hui va pas falloir traîner si je veux avoir un minimum de temps pour chaque chose. Je pars donc pour Santa Monica. J'ai pas mal de chance avec les bus et lorsque j'arrive là-bas,certains magasins viennent seulement d'ouvrir. Malheureusement, je ne trouve pas les chaussures pour Leila et dans tous les cas, ça aurait été « assez cher ». Je vais ensuite à Venice Beach où je bronze comme un débile sans vraiment de protection pendant les heures les plus violentes de la journée, je m'apercevrais des résultats plus tard. Je dis au revoir à la plage, je trouve un faux short des Lakers pour 10$ et prends le chemin du retour. Je vais un petit détour par le MTA Lost & Found mais malheureusement « City of quartz » ne semble pas faire partie de leur collection. Je passe ensuite pour la dernière fois au 99cts only store et je rentre. En arrivant à l'hôtel, il est évident que quelque chose se passe à Highland comme il me semblait avoir compris à la radio. Je dépose mes affaires et je me prépare pour aller jeter un coup d'œil avant d'aller changer le shirt des Lakers. Il sont en train d'enregistrer l'émission de Ryan Seacrest avec Lenny Kravitz comme invité. Je shoote quelques photos puis je me rends à Universal Studio. Sur le chemin, je rencontre des fans des Lakers. Le match est plus tôt que prévu. Je fais l'échange puis j'apprends qu'ils vont le montrer sur le grand écran. Je reste donc là-bas avec d'autres fans, c'est plus sympa. Pendant un bonne partie du match, ça semble du tout cuit mais vu que les Lakers alternent le meilleur et le pire comme souvent cette saison, ils se font rejoindre petit à petit et même dépasser, ça paraît foutu mais Kobe répond présent à temps. Malheureusement Duncan rentre un panier du désespoir et il reste 4 dixième à jouer. Là c'est vraiment fout. Après 3 ou 4 temps morts, Gary engage mais toutes les stars sont défendues, finalement, c'est Derek qui hérite du ballon et rentre un *turn-around fall-away jump-shot* pour battre le *buzzer*. C'est INCROYABLE, DE LA FOLIE, je mets un moment à réaliser et à être sûr que c'est vraiment arrivé. Merci Derek.
Je rentre à l'hôtel, complètement euphorique. On part acheter des bières avec Jon puis on boit à mon départ, un peu trop pour moi.

61ème jour (14 Mai) Vendredi

C'est le grand jour. Je prépare donc me bagages et je *check out*. Il est déjà pas mal tard, ce que je ne réalise pas. Je me trompe en plus d'arrêt et ma destination est beaucoup plus loin que dans mes souvenirs. Je sais déjà que je serais en retard au rendez-vous avec Ed mais je me dépêche et j'ai pas mal de bol avec les bus. Je suis quand même bien en retard et je n'arrive pas à l'atteindre dans son bureau. J'arrive finalement avec plus d'une demi heure de retard à son bureau et il n'y a personne, évidemment. Par hasard, je croise ensuite Miguel qui me donne un renseignement mais je ne réussi pas à trouver Ed et je n'ai plus le temps dans tous les cas. Je repars donc pour l'hôtel pour prendre mes affaires et dire au revoir à tout le monde. Je garderai définitivement des contacts avec Jon. Eddy me propose de m'accompagner à l'aéroport pour m'aider à porter mes bagages, c'est pas de refus vu le poids que ça représente. C'est parti, on crève de chaud et la valise à roulette ne roule pas. Au bout d'une heure et quart environ, nous arrivons à LAX. J'enregistre les bagages puis nous buvons un verre et nous nous quittons. Je dépense mes derniers dollars dans tax-free shop et je prends l'avion. Pas de retard mais le vol est assez long surtout que je ne ferme pas l'œil. A Zürich, je dois attendre une heure et demi avant d'embarquer ce qui me semble cruel, si près du but. Par contre le vol jusqu'à Genève passe en un rien de temps. Une dernière attente pour les bagages et je franchis le dernier barrage sans problème. Enfin les retrouvailles.